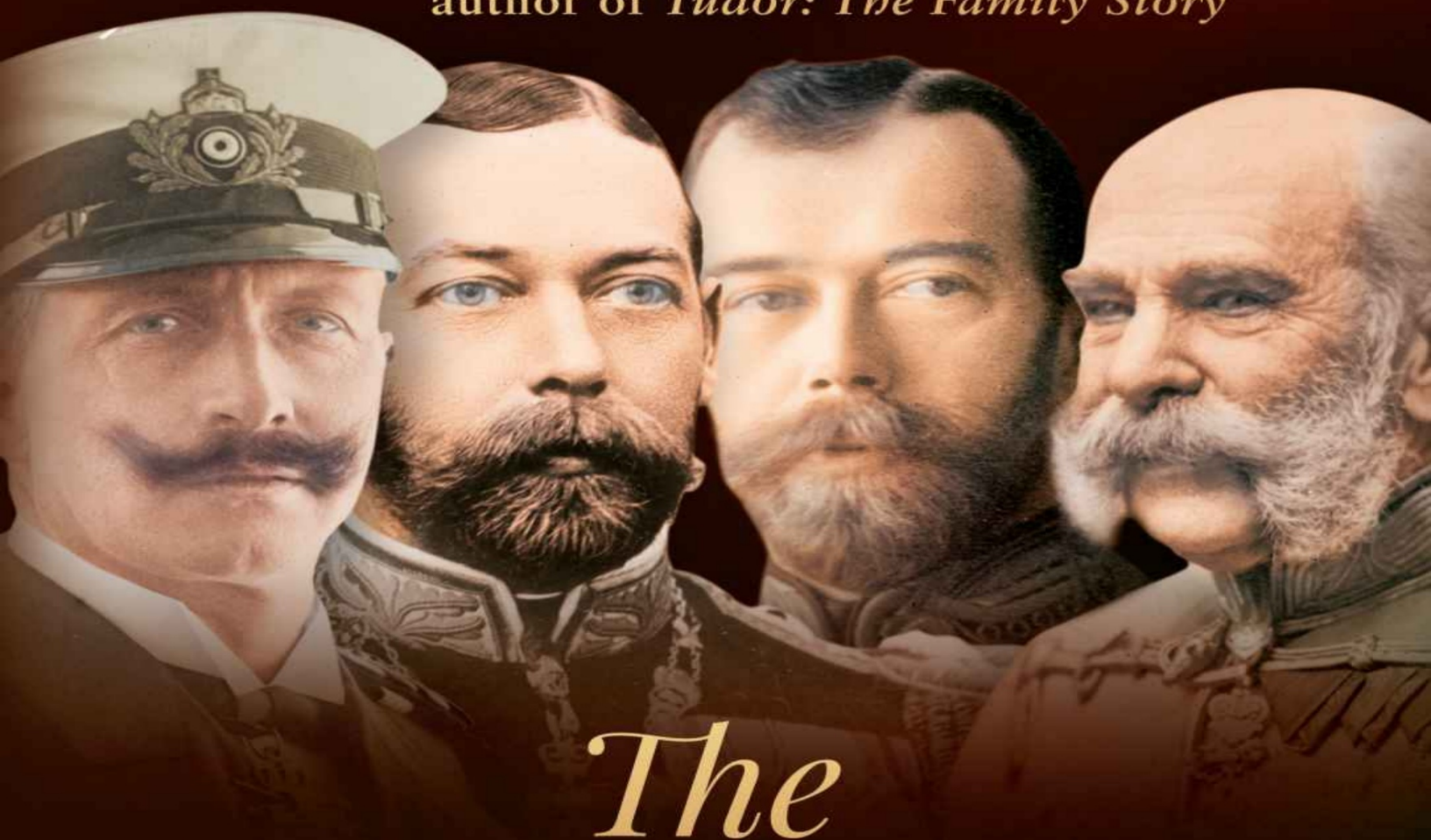


‘A family story of the royal rivalries that tore Europe apart, full of fire and tragedy’ **LEANDA DE LISLE**,
author of *Tudor: The Family Story*



The **EMPERORS**

HOW EUROPE'S RULERS
WERE DESTROYED BY THE
FIRST WORLD WAR

GARETH RUSSELL

The EMPERORS

The
EMPERORS

HOW EUROPE'S RULERS
WERE DESTROYED
BY THE FIRST WORLD WAR

GARETH RUSSELL

AMBERLEY

OceanofPDF.com

A Charles et Kathryn,
A l'occasion de leur mariage

Toutes les images de la section des plaques sont une gracieuseté de la Bibliothèque du Congrès

Première publication 2014

Éditions Amberley
La Colline, Stroud
Gloucestershire, GL5 4EP

www.amberley-books.com

Copyright © Gareth Russel, 2014

Le droit de Gareth Russell à être identifié comme l'auteur de ce travail a été affirmé conformément à la loi de 1988 sur les droits d'auteur, les dessins et les brevets.

Tous les droits sont réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être réimprimée, reproduite ou utilisée sous quelque forme que ce soit ou par tout moyen électronique, mécanique ou autre, maintenant connu ou inventé ultérieurement, y compris la photocopie et l'enregistrement, ou dans tout système de stockage ou de récupération d'informations, sans l'autorisation écrite. des éditeurs.

Données de catalogage avant publication de la British Library.
Une notice de catalogue pour ce livre est disponible à la British Library.

ISBN 9781445634333 (IMPRIMÉ)
ISBN 9781445634395 (eBOOK)

Composition et origination par Amberley Publishing.
Imprimé au Royaume-Uni.

OceanofPDF.com

Contenu

Remerciements

Prologue : 'Oh, George, les nouvelles sont-elles très

mauvaises ?' 1 - Les monarchies russe, allemande et austro-hongroise en 1913 : «
L'Ancien Monde à son crépuscule »

2 - Sarajevo, 28 juin 1914 : « Terrible choc pour le cher vieil empereur »

3 - Les premières années de guerre en Autriche-Hongrie et en Allemagne : « Allez
dans les églises, agenouillez-vous et priez pour l'aide de nos soldats »

4 - Le leadership en temps de guerre de Nicolas II et l'ascension de Raspoutine : "Un
spectacle à la fois magnifique et terrible"

5 - Total War et la marginalisation du Kaiser : 'Sa Majesté n'a aucune compréhension
de la gravité de la situation'

6 - La mort de François-Joseph et l'avènement de Karl : « Que Dieu bénisse
Votre Majesté'

7 - L'assassinat de Grigori Raspoutine : "Je ne peux pas croire qu'il a été tué"

8 - La révolution de février et la chute de la monarchie russe : « Que le Seigneur Dieu
aide la Russie »

9 - Le triomphe du gouvernement militaire dans l'Allemagne impériale : « Le
La dictature militaire à peine voilée'

10 - L'affaire Sixte et les tentatives de mettre fin à la guerre : "Il me semble que nous
concluons volontiers la paix avec vous"

11 - Le meurtre des Romanov : 'Nos âmes sont en paix'

12 - La fin de la guerre et la chute des monarchies : "C'était au coude à coude jusqu'à la
toute fin"

Section d'image

Épilogue : "Elle est trop petite pour être Tatiana"

Remarques

Bibliographie

Remerciements

La majeure partie de ce livre a été écrite à Belfast, la capitale régionale d'une partie d'une île située à l'extrémité ouest du continent qui a été secouée par les tempêtes de la tragédie mondiale de la Première Guerre mondiale, mais il a été achevé en Nouvelle-Zélande. Havre, Connecticut. Je voudrais adresser mes remerciements à la Linen Hall Library de Belfast, à la Bodleian Library d'Oxford et à la Berkeley College Library de Yale pour avoir fourni des atmosphères si propices au travail et pour leurs merveilleuses ressources qui ont fait de l'écriture de ce livre à la fois un défi et un défi. plaisir.

J'apprécie beaucoup l'aide et les encouragements offerts par tant de personnes, dont Nicola Gale, mon éditrice chez Amberley, et mes parents Ian et Heather, ainsi que Lauren Browne, Antonia Ede, Claire Handley, Catherine Maxtone-Parker, le Dr Hannah McCormick, Rose Morgan, Eric Spies et Tom Woodward, avec qui l'idée de ce livre a d'abord été discutée. Ce livre a été rendu possible par les nombreux excellents travaux d'érudition qui ont été entrepris au cours du siècle depuis le déclenchement de la guerre, en particulier ces dernières années, ainsi que la publication de textes primaires clés par les presses à imprimer des universités d'Oxford, Cambridge, Yale, Harvard et Stanford. Tous les historiens se tiennent sur les épaules de géants et ce livre ne fait pas exception ; remercier tous les universitaires qui ont consacré leur vie à rendre ces sujets si merveilleux à étudier prendrait de nombreuses pages, des hommes et des femmes comme le professeur John C.

G. Röhl, qui a passé des décennies à déterrer et à publier tant de documents vitaux concernant l'Allemagne wilhelmienne. Cependant, un autre en particulier mérite une mention spéciale - ayant servi comme lieutenant-colonel dans l'occupation alliée de Vienne après 1945, Gordon Brook-Shepherd s'est lié d'amitié avec plusieurs membres de la famille Habsbourg, qui s'étaient activement opposés à l'annexion nazie de 1938. Sa connaissance du prince héritier Otto l'a amené en compagnie de l'impératrice douairière Zita, veuve de l'empereur Karl de la Première Guerre mondiale. Au cours de plusieurs décennies, Brook-Shepherd a persuadé l'impératrice de consigner ses souvenirs sur papier, ainsi que de participer à plusieurs interviews sur les événements de Vienne et de Budapest pendant la Première Guerre mondiale. Grâce à cela, nous avons accès aux pensées et aux souvenirs personnels de l'un des

les principales figures royales de la guerre - des souvenirs qui auraient autrement pu être perdus. Bien que les versions des événements de Zita ne soient pas infaillibles, tous les historiens étudiant le règne de son mari doivent être redevables à la diligence et au tact de Gordon Brook-Shepherd pour les enregistrer.

Avant la Révolution d'Octobre, la Russie utilisait le calendrier julien, qui avait treize jours de retard sur le calendrier grégorien utilisé par l'Occident. C'est pourquoi la révolution qui a renversé la monarchie en 1917 est parfois appelée révolution de février et, moins fréquemment, révolution de mars. Pour plus de clarté dans un livre qui tente de replacer la monarchie russe dans son contexte international, j'ai donné toutes les dates russes dans le Nouveau Style.

La monarchie est vraiment la grande synthèse du personnel et du politique et j'ai essayé, dans la mesure du possible, d'équilibrer les deux fils du mieux que je peux. L'orthographe et les titres sont à la discrétion du lecteur ou de l'auteur dans un livre écrit en anglais sur des sujets dont l'allemand et le russe sont les premières langues. J'ai opté pour les plus germaniques Franz Josef, Karl et Wilhelm plutôt que Francis Joseph, Charles et William pour les empereurs autrichiens et allemands. Les deux titres traditionnels utilisés pour les empereurs en Allemagne et en Russie, kaiser et tsar, dérivent du César romain, mais les trois monarchies utilisaient également la traduction française ou anglaise d'empereur. J'ai principalement fait référence à Guillaume II par son titre le plus familier de Kaiser, les monarques autrichiens en tant qu'empereurs et Nicolas II en tant que tsar. Je me suis contenté de faire référence à la femme de Wilhelm en tant qu'impératrice, plutôt qu'au Kaiserin au son un peu plus inhabituel, et comme la plupart de leurs courtisans, j'ai hésité à me référer à Alexandra en tant que tsarine et impératrice. La plupart de ces courtisans ont mis une majuscule au titre de leur souverain lorsqu'ils se sont référés à eux de manière spécifique et j'ai emboîté le pas dans la mesure du possible. J'ai opté pour Habsbourg au lieu de Habsbourg et Romanov plutôt que Romanoff. Là où il y avait place au doute, j'ai essayé d'utiliser des titres plus familiers à un public anglophone, d'où la raison pour laquelle le fils de Nicolas II est appelé le tsarévitch plutôt que tsarévitch et ses filles comme grandes duchesses plutôt que tsarevnas, conformément à combien de leurs tuteurs et serviteurs leur ont adressé la parole.

Les Russes reçoivent traditionnellement un deuxième nom en référence au nom de leur père. Nicolas II était Nicolas Alexandrovitch, c'est-à-dire Nicolas, fils d'Alexandre. La troisième fille de Nicholas était Maria Nikolaevna - Maria,

filles de Nicolas. Pour les princesses converties à l'orthodoxie russe, comme l'impératrice Alexandra, il était d'usage de leur donner le deuxième nom patronymique de Feodorovna, si le nom de leur père ne se traduisait pas en russe.

Gareth Russel

New Haven, Connecticut

Semaine Sainte, 2014

OceanofPDF.com

Cela peut vous sembler, de la génération actuelle, une page d'histoire dont vous avez entendu parler de manière assez vague comme appartenant à une époque antérieure à votre naissance. La Seconde Guerre mondiale et les bouleversements qui en ont résulté ont relégué au second plan les événements de la guerre de 1914-1918. Je considère donc qu'il n'est peut-être pas mal que vous, les jeunes, sachiez quelque chose des tragédies de la vie de nous, les anciens, et de ce que nous avons subi pendant ces années fatidiques.

Princesse Marie Louise de Schleswig-Holstein (1872–1956)

OceanofPDF.com

Prologue « Oh,

George, les nouvelles sont-elles très mauvaises ? »

Je me souviens très bien avoir pensé quand j'avais dix-sept ans que je ne pourrais plus jamais être heureuse. Je veux dire que tout le monde était mécontent. Parce qu'on connaissait tant de gens. Chaque jour, quelqu'un était tué, voyez-vous. C'était un véritable holocauste. C'était horrible. Je me souviens très bien de cette sensation.

Lady Elizabeth Bowes-Lyon (1900–2002), plus tard reine
Épouse du roi George VI et mère de la reine Elizabeth II

Tous les dimanches pendant la Première Guerre mondiale, la princesse Marie Louise de Schleswig-Holstein rejoignait ses parents et sa sœur pour déjeuner au château de Windsor avec son cousin, le roi George V. À l'été 1918, Marie Louise était une belle femme d'une quarantaine d'années. avec ses sympathies fermement du côté britannique du conflit. Pendant le thé avec l'impératrice douairière exilée Eugénie de France, qui avait obtenu l'asile en Angleterre des années plus tôt, Marie Louise a déclaré que si la moitié des histoires sur les activités du Kaiser étaient vraies, il méritait d'être déposé, ce à quoi Eugénie a répondu: "Mon enfant, personne qui a vécu une révolution ne souhaiterait que même son pire ennemi subisse toutes les horreurs qu'elle entraîne. La véhémence des opinions de Marie Louise était d'autant plus remarquable

que l'empereur en question était son cousin germain. À cet égard, la position de Marie Louise était comparable à celle de dizaines de princes et princesses européens pendant les années de guerre. Son style de princesse du Schleswig-Holstein était germanique, son père, le prince Christian, était allemand, tandis que sa mère Helena était une princesse du Royaume-Uni et une fille de la reine Victoria. Son parrain avait été feu l'empereur François-Joseph d'Autriche, dont l'empire combattait désormais aux côtés de l'Allemagne, tandis que son ex-mari, le prince Aribert von Anhalt, était allemand.

Pourtant, Marie Louise pouvait aussi compter parmi ses cousins germains le roi George V du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et la tsarine Alexandra de Russie, qui vivait actuellement en résidence surveillée avec sa famille après la révolution de 1917.

Dévoué à la famille royale britannique, Marie Louise avait supprimé tous les liens affectifs d'avant-guerre avec l'Allemagne et l'Autriche. Elle ressentait une grande sympathie pour son cousin George face au fardeau qu'il portait au fur et à mesure que la guerre progressait et que le nombre de morts s'élevait à des millions. Les déjeuners du dimanche à Windsor en temps de guerre étaient souvent des affaires silencieuses ou moroses car le roi, accablé par les nouvelles des derniers chiffres des pertes, semblait «très fatigué et inquiet», selon les mots de Marie Louise. Un après-midi, alors que les autres membres de la famille se rassemblaient pour saluer le roi et la reine comme le protocole l'exigeait, le souverain entra, l'air "si grave et affligé" que la mère de Marie Louise, Helena, s'écria : "Oh, George, les nouvelles sont-elles très mauvaises ?" ' Debout à côté d'elle, Marie Louise a affirmé plus tard qu'elle se préparait à des nouvelles encore pires des tranchées du front occidental, où une récente offensive allemande avait causé de terribles pertes sans pratiquement aucun gain tactique.

Le roi répondit : « Oui, mais ce n'est pas ce que vous pensez. Nicky, Alix et leurs cinq enfants ont tous été assassinés par les bolcheviks à Ekaterinbourg. J'ai ordonné que la terrible nouvelle ne soit pas communiquée à la presse avant d'avoir eu le temps d'en informer Victoria. Le fardeau du devoir incombait à Marie Louise, qui devait se rendre le lendemain sur l'île de Wight pour passer quelque temps avec sa cousine Victoria, la marquise de Milford Haven, qui était la sœur de feu la tsarine. Le roi écrivit une lettre informant la marquise de "cette épouvantable tragédie" et Marie Louise accepta de la remettre, rappelant plus tard : "J'ai souvent dû faire face à des situations difficiles qui ont nécessité à la fois du tact et du courage, mais jamais rien d'aussi terrible que pour informer quelqu'un que leur sœur bien-aimée, leur beau-frère et leurs cinq enfants avaient tous été assassinés.

—

Sur l'île de Wight, la marquise prit la lettre et la lut en privé. Ensuite, Marie Louise s'est souvenue que presque rien n'avait été dit sur son contenu. Personne ne savait quoi dire sur "un sujet trop poignant et trop sacré" et au lieu de cela, les deux cousins passèrent quelques jours en compagnie l'un de l'autre à jardiner, à lire et à coudre des chemises, des écharpes, des chapeaux et des gants pour les troupes. "J'ai réalisé que la seule chose qui pouvait atténuer dans une certaine mesure son agonie et son chagrin était d'employer chaque instant de la journée à un travail acharné", a écrit Marie Louise dans ses mémoires, et ce n'est qu'après son retour à Londres qu'elle ' reçu une lettre vraiment merveilleuse d'elle, dans laquelle elle le remerciait pour son silence qui l'avait aidée à se ressaisir et à maîtriser ses émotions, ce qu'elle n'aurait pas pu faire

avons-nous discuté longuement des détails de la tragédie et de ce qu'elle souffrait ».

Dans de nombreuses maisons royales d'Europe, le silence est tombé sur la disparition et la mort des Romanov. C'était à bien des égards le moment Rubicon de la guerre, symbolisant, comme c'était peut-être prévu, la mort de l'ancien monde; quel que soit le camp qui gagnait la guerre, l'âge d'or des monarchies qui l'avait précédée avait disparu, rendu irrécupérable par les événements de quatre courtes et terribles années.

OceanofPDF.com

Le russe, l'allemand et l'austro-hongrois

Les monarchies en 1913

"Le Vieux Monde dans son coucher de soleil"

En 1815, les forces des grandes puissances européennes descendirent sur Paris alors que leur alliance mettait fin à la carrière de Napoléon Bonaparte, le roturier corse qui s'était fait empereur au milieu du chaos mourant de la Révolution française. Bonaparte est banni et Louis XVIII rétabli sur le trône de ses ancêtres. Au siècle qui suivit, l'Europe devint le maître incontesté du globe. Ses empires se sont étendus, la croissance de ses économies et de sa population était sans précédent dans l'histoire enregistrée, et sa confiance en soi semblait sans limites alors que l'invention des chemins de fer, le système télégraphique et les progrès rapides de la médecine, de l'industrie et de la technologie ont révolutionné la façon dont les gens vivaient.

Au centre du "siècle de l'Europe" se trouvaient les monarchies, dont les plus grandes avaient provoqué la ruine de Napoléon en 1815, puis tenu un congrès des vainqueurs à Vienne, dont le principal objectif était de consolider le statu quo politique. Pendant près d'un siècle, l'héritage du congrès est resté intact. Des conflits comme la guerre de Crimée ou les guerres de Prusse qui ont conduit à l'unification de l'Allemagne en tant que nouvel empire en 1871 étaient soit confinés à des parties petites ou éloignées du continent, soit si courts qu'ils ont alimenté le consensus croissant selon lequel une guerre prolongée entre les grands pouvoirs n'était plus possible. La durée et la sauvagerie de la guerre civile américaine entre 1861 et 1865 ont souvent été rejetées comme rien de plus que les douleurs de croissance d'une république lointaine pas encore centenaire et peu d'Européens ont tenu compte des développements inquiétants de la technologie militaire qui avaient contribué à faire la guerre de l'Amérique. si sanglant.

En 1900, les principales nations européennes étaient si riches, si puissantes et possédaient des armées si impressionnantes qu'une opinion populaire a émergé selon laquelle l'énormité de l'influence mondiale du continent était en soi le garant de la paix. Les empires s'équilibraient, agissant comme des moyens de dissuasion les uns des autres, et leurs alliances de plus en plus complexes qui, au cours de la première décennie du XXe siècle, avaient regroupé les grandes nations en deux camps distincts faisaient toutes parties du Concert de l'Europe, l'épuisant

danse diplomatique qui avait sauvegardé la longue paix. En repensant aux jours apparemment paisibles du monde d'avant-guerre, Winston Churchill, un monarchiste dans l'âme, a déclaré : « Les nations et les empires, couronnés de princes et de potentats, se dressaient majestueusement de tous côtés, baignant dans les trésors accumulés du long paix. Tous étaient ajustés et fixés, semblait-il solidement, en un immense porte-à-faux. Les deux puissants systèmes européens se faisaient face scintillants et cliquetants dans leur panoplie, mais avec un regard tranquille...

Le vieux monde, dans son coucher de soleil, était beau à voir¹.

La Russie impériale

En 1913, la poste impériale russe se trouve confrontée à un problème tout à fait inhabituel dans le domaine des relations sociales. Une série de timbres montrant tous les dirigeants de la Russie depuis l'élection du premier tsar Romanov en 1613 avait récemment été émise pour marquer le 300e anniversaire de l'accession de la dynastie. Cependant, un arriéré dans la livraison du courrier est survenu lorsque de nombreux agents des postes ont refusé d'imprimer le cachet de la poste sur tout timbre portant le visage de l'un des Romanov. Décrits par les journalistes étrangers comme des « scrupules loyaux et éminemment respectables », l'insistance des clercs à ne rien faire pour salir un visage impérial, même imprimé sur la forme apparemment anodine d'un timbre postal, a entraîné le retrait des portraits commémoratifs². Quatre ans plus tard, la monarchie est balayée par la révolution et un an plus tard, le dernier tsar Romanov, sa femme et leurs cinq enfants sont assassinés et enterrés dans un lieu banalisé.

grave.

Expliquer pourquoi l'euphorie du tricentenaire a si vite cédé la place à la dépravation meurtrière de la Terreur rouge n'est pas chose aisée. Pendant de nombreuses années, on a pensé, et c'est un point de vue encore enseigné dans de nombreuses écoles, que la Russie tsariste était une société si obscure et injuste, si intrinsèquement arriérée et désespérément corrompue, que sa disparition en 1917 était inévitable : la question n'est pas de savoir pourquoi mais simplement de comment. En réaction à ce qu'ils considéraient comme la profanation de l'esprit national russe sous le régime soviétique, les nationalistes russes ont brossé un tableau très différent, dans lequel l'empire Romanov avait été ruiné par rien de plus que la malchance et la conspiration po... Des histoires telles que celles de la série de romans du lauréat du prix Nobel Alexandre Soljenitsyne *La roue rouge* ont promu l'idée que la Russie impériale avait été une société bien plus bénigne que sinistre et certainement infiniment plus

compatissant que le régime soviétique qui l'a finalement remplacé. Dans cette version des événements, 1913 n'est pas tant un été indien qu'un signe de progrès qui seraient restés incontrôlés si la Première Guerre mondiale n'était pas intervenue.

Comme dans tant de choses, la vérité est encore plus compliquée que de dire qu'elle se situe au milieu des deux points de vue opposés. Peu de choses dans l'histoire peuvent être considérées comme inévitables et l'implosion de la monarchie russe en 1917 n'en fait certainement pas partie. Jusqu'à la toute dernière minute, il aurait pu être sauvé. Il avait fait face à une menace bien plus sérieuse pour sa survie en 1905, lorsque le mythe de l'invincibilité militaire russe a été brisé par une défaite tout à fait inattendue et tout aussi humiliante dans une guerre avec le Japon . conditions déplorables dans les usines et les séquelles de la récession de 1902, provoquant des émeutes généralisées. Lorsqu'une grande manifestation, dirigée par un prêtre et protestant farouchement contre son zèle monarchiste, a marché sur le palais d'hiver de Saint-Pétersbourg pour demander au tsar de meilleures conditions de vie pour les pauvres de la capitale, les gardes ont paniqué et ont ouvert le feu, tuant des centaines de personnes. Le fait que Nicolas II se trouvait à des kilomètres à l'époque et que le palais était pratiquement désert n'a fait aucune différence dans le tollé qui a suivi. L'oncle du tsar, Sergei, l'un des piliers de l'ultra-droite russe, a été assassiné par une bombe à clous alors que sa voiture sortait des portes du Kremlin à Moscou ; sa veuve, entendant l'explosion, se précipita dans la neige imbibée de sang et, ne trouvant aucune trace de son mari, dut aider à récupérer des morceaux de son corps pendant que l'assassin était mis en garde à vue.

Partout en Russie, les serviteurs de la bureaucratie impériale ont été ciblés. Des centaines d'assassinats et une vague de grèves ont mis le gouvernement à genoux. Le tsar a accepté que la paix devait être achetée. L'autocratie de ses ancêtres, tant chérie par son défunt et colossal père, devrait disparaître. La mère danoise de Nicolas, l'impératrice douairière Marie, a offert des conseils avisés là où si peu d'autres avaient ou pouvaient et a demandé à son fils d'écouter les propositions avancées par le ministre des Finances de son père, Sergei Witte. Elle suppliait, elle cajolait, elle suppliait ; quand elle sentit que la situation l'exigeait, elle se jeta aux pieds de son fils, le suppliant de voir la raison. Elle le pressa d'écouter Witte, qui, selon ses propres mots, « est certainement un homme de génie, énergique et clairvoyant »⁴ .

Le ministre des Finances d'Alexandre III, Witte, avait déjà fait des miracles en obtenant des niveaux inouïs d'investissements étrangers en Russie et une industrialisation rapide qui s'ensuivait⁵. L'âme de la nation russe, comme il l'était par la gauche, qui lui reprochait les maux endurés par le prolétariat urbain.

Witte s'était déjà montré capable de prendre des décisions difficiles à court terme afin de garantir des objectifs à long terme. Il savait que l'accélération de la révolution industrielle en Russie entraînerait de grands troubles, mais il savait également, ou croyait, que ce n'était qu'en résistant à cela que la Russie pourrait garantir la prospérité et la stabilité à ses générations futures. En 1905, il préconise que la dynastie prenne des décisions tout aussi difficiles. L'autocratie doit être remplacée par une sorte de monarchie constitutionnelle. Une telle concession diviserait les opposants à la couronne et diviserait ainsi les manifestants entre eux. Face à des troubles sans précédent, le tsar a acquiescé et signé le Manifeste d'octobre, qui accordait aux sujets de l'empire le droit à la liberté de conscience, de réunion, d'expression et de religion et, surtout, prévoyait la création d'une législature élue, connue sous le nom de Douma. Nicholas frissonna mais il signa. "De toute la Russie, ils l'ont réclamé", a-t-il déclaré dans une lettre à sa mère, "ils l'ont supplié, et autour de moi, beaucoup - très beaucoup - avaient les mêmes opinions... Il n'y avait pas d'autre issue que de se signer et donner ce que tout le monde demandait. Ma seule consolation est que telle est la volonté de Dieu, et cette grave décision sortira ma chère Russie du chaos intolérable dans lequel elle se trouve depuis près d'un an.

Mais alors que le Manifeste d'Octobre a atteint le résultat escompté de séparer les libéraux des radicaux - un ancien marxiste devenu libéral, Peter Struve, âgé de trente-cinq ans, avait été si consterné par la violence de 1905 qu'il a capturé plus d'un état d'esprit libéral quand il s'est exclamé : « Dieu merci pour le tsar, qui nous a sauvés du peuple ! Au grand étonnement et à la fureur du tsar, cela n'a pas entraîné la fin immédiate des émeutes ou des bombardements des révolutionnaires. Les bolcheviks ont coordonné une insurrection armée des ouvriers d'usine à Moscou, tandis que Léon Trotsky est devenu le dirigeant éminent du Soviet des députés ouvriers à Saint-Pétersbourg, qui visait à créer une alternative politique à la monarchie. Alors que l'autorité policière s'effondrait, des mutineries balayaient les forces armées

et les gouverneurs paniqués des provinces ont écrit sur les paysans saccageant et pillant les propriétés aristocratiques, Nicholas a écrit à sa mère : « De plus en plus de voix se font entendre pour protester contre le fait que le gouvernement doit prendre les choses fermement en main – ce qui est un très bon signe. en effet... Les vieux libéraux acéphales, toujours si critiques à l'égard des mesures fermes de la part des autorités, réclament désormais à cor et à cri une action décisive. Répression contre les révolutionnaires, le gouvernement impérial contre-attaque au début de 1906. Alors même que se préparent la création de l'électorat et de la Douma, l'ultra monarchiste Pierre Durnovo est nommé ministre de l'Intérieur. Brillant tacticien politique aux nerfs d'acier, Durnovo a aidé à coordonner la réponse du gouvernement aux émeutes et, selon les mots d'un de ses collègues, il l'a fait « systématiquement, voire impitoyablement ».⁸ Arrestations massives, répression des grèves, l'utilisation de l'armée et la réaffirmation du contrôle gouvernemental sur les réseaux ferroviaires et télégraphiques ont vu le mouvement révolutionnaire perdre sa coordination, sa confiance, son élan et enfin son soutien. Au moment où la première Douma a été officiellement ouverte par le tsar lors d'une cérémonie scintillante au Palais d'Hiver en avril, la révolution putative s'était effondrée.

Pourtant, la naissance de son idée originale n'a rien fait pour sauver la confiance de Nicholas en Witte en tant que Premier ministre. En ce qui concerne l'Empereur, il avait été dupé en signant le Manifeste d'Octobre par un homme qui n'était évidemment rien de plus qu'un politicien de carrière autoglorifiant. "Je n'ai jamais vu un homme aussi caméléon", écrit-il. — C'est naturellement la raison pour laquelle personne ne croit plus en lui. Il est absolument discrédité auprès de tout le monde... Durnovo, le ministre de l'Intérieur, fait un travail magnifique. Je suis très content de lui⁹. » L'opinion de Nicholas sur Witte n'était pas non plus isolée ; même beaucoup de ses anciens partisans estimaient que Witte avait gravement sous-estimé la menace posée par les révolutionnaires en 1905. Son départ et son remplacement éventuel par Peter Stolypin, l'un des rares gouverneurs de province à avoir gardé son sang-froid pendant les violences, n'ont pas été largement pleurés. Si Witte avait été le Necker de la monarchie russe, Stolypine en était le Breteuil le plus prospère.

Grand, bien éduqué et dynamique, avec une barbe noire et des yeux noirs, Stolypine devait entrer dans l'histoire comme le dernier grand homme d'État de l'Empire

Russie. Il était robuste, au début de la quarantaine, un membre de la noblesse et un orateur brillant. Ses politiques pour empêcher une répétition de 1905 étaient simples - une réforme économique couplée à un repli politique. Si cela fait sonner son poste de Premier ministre comme une forme glorifiée de la carotte et du bâton, c'est parce qu'une telle évaluation n'est pas trop éloignée de la vérité.

Des réformes agraires généralisées ont été introduites pour alléger les pressions financières sur la paysannerie; les koulaks, une classe de paysans plus riches, ont reçu une aide du gouvernement pour acheter leurs propres fermes, plutôt que simplement pour les louer; une législation a également été promulguée pour fournir une assurance maladie aux travailleurs urbains et la politique de Witte visant à attirer les investissements étrangers en Russie s'est poursuivie. L'économie a explosé, car pour la première et jusqu'à présent la dernière fois de son histoire, la Russie a pu utiliser efficacement ses vastes ressources naturelles. ressources.

Nicolas, toujours inquiet du fait que la Douma existait, semblait dans l'ensemble beaucoup plus heureux avec Stolypine qu'il ne l'avait été avec Witte. Pendant la majeure partie de la période entre 1907 et 1914, le tsar a oscillé entre son conservatisme naturel et ses tentatives de faire fonctionner la nouvelle monarchie semi-constitutionnelle, et en cela il était adapté à un premier ministre comme Peter Stolypine, qui était un pragmatique mais aussi un sincère monarchiste.

Nicholas a soutenu la décision de vider le Manifeste d'octobre de la plupart de ses dispositions les plus radicales, bien qu'il ait convenu qu'il serait impossible de le défaire complètement. Il accepta la redéfinition de l'électorat en 1907, assurant qu'il était désormais pondéré en faveur des propriétaires, et il s'opposa à toute tentative de partage des domaines aristocratiques entre les paysans, notant en marge d'un rapport gouvernemental sur la question, ' La propriété privée doit rester inviolable. »¹⁰ Tandis que l'économie prospérait et que la stabilité politique était restaurée, Stolypine gagna également beaucoup d'approbation pour sa politique consistant à traiter les militants révolutionnaires comme rien de plus que des criminels et des tueurs glorifiés.

Peu de temps après le Manifeste d'octobre, la maison de Stolypine avait été touchée par une bombe révolutionnaire lors d'un attentat qui a détruit le bâtiment, tué vingt-sept personnes et laissé deux de ses enfants, Natalia, quinze ans, et son frère de trois ans, grièvement blessés. . Dans une lettre à l'un de ses collègues, Stolypine raconte comment il s'est précipité dans les ruines de sa maison pour rechercher des survivants : « Quand j'ai sorti ma fille de sous l'épave, ses jambes pendaient comme des bas. Mon fils a un genou cassé et sa tête est blessée. Il est tout recroquevillé. »¹¹ Plus que la plupart, Stolypine comprenait donc la répulsion que de nombreux Russes ressentaient envers le

révolutionnaires après 1905. Entre 1906 et 1909, des centaines de révolutionnaires ont été arrêtés, jugés et exécutés. Les preuves contre la plupart d'entre eux étaient accablantes, mais le nombre d'exécutions a fait que le nœud coulant du bourreau a été surnommé «la cravate de Stolypine» par un membre peu impressionné de la Douma. Stolypine fut si outré qu'il provoqua le gentilhomme en duel ; des excuses ont été émises, le duel évité et le surnom a prospéré de la publicité.

Il y avait des problèmes importants que Stolypine essayait de résoudre mais qui étaient finalement au-delà du pouvoir d'un seul homme, le principal d'entre eux étant les réformes dans les campagnes. Les tensions y sont restées inchangées et la méfiance mutuelle a défini les relations entre la plupart de la noblesse et la paysannerie. L'alcoolisme - pour engourdir la douleur d'une existence vraiment terrible - et la haine de la hiérarchie sociale sévissaient dans les usines russes, mais la situation des millions de personnes qui vivaient encore dans des communautés agraires était plus compliquée que celle suggérée par l'image populaire d'une paysannerie affamée. broyé par les aristocrates insensibles et les fouets des cosaques. Au tournant du siècle, la paysannerie russe en tant que collectif générait plus de la moitié des revenus de l'empire tout en payant environ un cinquième de ses impôts, le régime alimentaire du paysan russe moyen au cours des deux premières décennies du règne de Nicolas II était à peu près le même que celui dont jouissait la population de l'Allemagne de l'Ouest capitaliste au milieu des années 1950, tandis que les fermes paysannes indépendantes, de plus en plus courantes à l'époque Stolypine, produisaient beaucoup plus de nourriture que les fermes situées sur de grands domaines aristocratiques. Les tensions sont nées non seulement du ressentiment des paysans face à la richesse et aux privilèges jalousement gardés par l'aristocratie, mais aussi parce que de plus en plus de nobles russes, voyant leurs principales sources de revenus perdre en productivité, tentaient de gérer leurs domaines selon les lignes capitalistes occidentales, introduisant des réformes radicales dans la façon dont ils plantaient et récoltaient, et dans le processus aggravant le conservatisme rural et contribuant à une vision répandue de la noblesse en tant qu'étrangers absents de facto avec peu ou pas de respect pour les vrais fils du sol russe.

Pourtant, malgré les plaisanteries sur les cravates et avec certains problèmes non résolus, la carrière politique de Peter Stolypin fut plus réussie qu'autrement. 12 des paysans sont devenus propriétaires, malgré une opposition aristocratique persistante comme le ressentiment face à la violence observée dans

1905 voit l'aristocratie s'acharner à devenir encore plus indifférente aux préoccupations de la paysannerie rurale. Cinq années consécutives de beaux étés et d'hivers relativement doux ont conduit à des récoltes exceptionnelles ; les réformes de l'éducation et l'augmentation des salaires des enseignants ont amélioré les perspectives pour la prochaine génération russe de poursuivre le rêve capitaliste nourri par le gouvernement de Stolypine et des plans ont été mis en place pour avoir complètement éradiqué l'analphabétisme chez les jeunes de l'empire d'ici 1922. Les réseaux ferroviaires et les mines d'acier de la Russie ont battu des records avec la rapidité avec laquelle ils se sont développés. La production de charbon a doublé. La productivité industrielle en général a augmenté de 125 % en cinq ans. Les revenus du gouvernement ont fortement augmenté et en 1914, l'empire avait dépassé les États-Unis en tant que principal exportateur mondial de céréales.

Mais la mort qu'il avait évitée en 1906 rattrapa Stolypine en 1911 lorsqu'il assista à une représentation de l'opéra Le Conte du tsar Saltan à Kiev. Le tsar était dans l'audience, accompagné de ses deux filles aînées, la grande-duchesse Olga, quinze ans, et la grande-duchesse Tatiana, quatorze ans, lorsqu'un jeune révolutionnaire appelé Mordka Bogrov s'est approché du Premier ministre au cours du deuxième intervalle et a tiré lui deux fois dans la poitrine. Le tsar, qui venait de quitter la loge impériale, revint pour enquêter sur le bruit étrange : « Des femmes criaient et, juste devant moi, dans les stalles, Stolypine se tenait debout. Il a lentement tourné son visage vers moi et de sa main gauche a fait le signe de la croix en l'air.

Ce n'est qu'alors que j'ai remarqué qu'il était très pâle et que sa main droite et son uniforme étaient tachés de sang... Des gens essayaient de lyncher l'assassin. Je suis désolé de dire que la police l'a sauvé de la foule et l'a emmené dans une pièce isolée pour son premier examen¹³. L'acte d'ouverture. — L'impératrice douairière s'est décrite comme "affligée et indignée" par le meurtre "horrible et scandaleux" de [Stolypine](#).

— La mère de Tatiana ne partageait pas tout à fait la détresse de sa fille ou de sa belle-mère. Elle n'avait jamais pardonné à Stolypine d'avoir critiqué son confident spirituel bien-aimé, Raspoutine, et elle écrivit au nouveau Premier ministre, le comte Vladimir Kokovstov : « La vie prend continuellement de nouvelles formes... le Seigneur vous aidera. Je suis sûr que Stolypine est mort pour vous faire place, et tout cela est pour le bien de la Russie¹⁵. » Le tact n'a jamais été une des vertus de Sa Majesté Impériale.

Deux ans plus tard, lorsque la dynastie mena les célébrations nationales pour marquer le tricentenaire du règne des Romanov en Russie, l'héritage de Stolypine signifiait qu'il y avait place pour une grande confiance parmi les nombreux monarchistes de l'empire. Les festivités opulentes de 1913, qui ont vu le tsar et sa famille entreprendre une sorte de pèlerinage dynastique à Kostroma, où, en 1613, Mikhaïl Romanov, seize ans, était devenu le tsar choisi pour mettre fin à un traumatisme d'une génération connu sous le nom de Time of Troubles, évoquait des scènes de réjouissances généralisées. Mais alors même que Moscou et Saint-Pétersbourg étaient illuminés par de fantastiques jeux de lumière et que des portraits de tous les Romanov, de Mikhaïl à Nicolas, étaient hissés dans les bâtiments publics de tout l'empire, il restait encore des problèmes à résoudre. Les révolutionnaires ont peut-être été dispersés par l'exil, brisés, divisés et de plus en plus découragés par l'existence d'une chance de révolution de leur vivant, mais la Douma et la cour étaient souvent en désaccord l'une avec l'autre. La noblesse de la haute cour s'accrochait avec ténacité à l'idée que, quelle que soit leur opinion sur le reste des classes supérieures, la paysannerie rurale était inaliénablement dévouée au tsar et que toutes les demandes de nouvelles réformes politiques ne provenaient que de la bourgeoisie urbaine, dont les chefs avaient été transformés par beaucoup d'absurdités libérales occidentales idiotes. La Douma, non injustement, a accusé le tribunal de ne pas tenir compte de l'opinion publique éduquée à tout moment. L'alliance d'intérêts mutuels qui les avait liés en 1905 s'est affaiblie en 1913 et la coterie du tsar n'arrangea rien en accablant d'une dizaine d'humiliations mesquines la tête des politiciens durant le tricentenaire. Les délégués recevaient généralement les pires sièges à l'une des fonctions publiques, ils devaient organiser eux-mêmes leur voyage et, contrairement aux courtisans, ils devaient également payer leur propre chemin. Loin d'évoquer la joie du succès du partenariat entre la Douma et le trône, les célébrations publiques entourant le tricentenaire n'ont fait que renforcer l'illusion des ultra-conservateurs selon laquelle les sept dernières années n'avaient été qu'un blip - une aberration du grand récit de la Russie. L'histoire, qui pour eux était indiscutablement l'histoire du tsar lié par des liens inaltérables d'amour et d'affection à son peuple. La tsarine a exprimé cette lacune mieux que quiconque lorsqu'elle a dit à l'une de ses dames d'honneur : « Maintenant, vous pouvez voir par vous-même à quel point ces ministres d'État sont lâches... nous n'avons qu'à nous montrer et à la fois leur cœur [le peuple] est à nous. »¹⁶

Comme son mari, Alexandra Feodorovna n'était pas vraiment stupide et elle était légèrement moins aveugle que beaucoup de ses détracteurs ne le suggéraient. Cependant,

il était ironique qu'elle ait dit que la clé de la popularité de la famille impériale était sa visibilité. Les personnalités et la vie privée du tsar et de sa famille seront longuement discutées plus tard, mais pour l'instant, il suffit de dire qu'en 1913, ils s'étaient pratiquement retirés de la vue du public. Il y avait plusieurs raisons à cela. La première était la tsarine elle-même. La naissance de cinq enfants dans une succession relativement rapide avait détruit sa santé déjà fragile et elle était en proie à des palpitations cardiaques et à une sciatique qui la laissaient confinée dans son lit ou sa chaise longue pendant des jours d'affilée. Elle était également extrêmement timide et mal à l'aise dans les grandes foules. L'aristocratie de la capitale a choisi d'interpréter son comportement comme une impolitesse gratuite et l'a détestée en conséquence. Meriel Buchanan, la fille de l'ambassadeur britannique à Saint-Pétersbourg, a été témoin de première main de l'attaque de panique de l'impératrice lorsque le tsar et sa femme ont assisté à une représentation au théâtre un soir. En quelques minutes, Alexandra a commencé à trembler et à s'éventer de manière compulsive, "les diamants qui couvraient le corsage de sa robe [ont commencé] à monter et descendre, clignotant et tremblant de mille étincelles de lumière inquiètes". Bientôt, il sembla que cette émotion ou cette détresse la dominait complètement, et avec quelques mots chuchotés à l'empereur, elle se leva et se retira au fond de la loge, pour ne plus être vue ce soir-là. Une petite vague de ressentiment déferla sur le théâtre¹⁷.

Le dernier grand bal impérial, le zénith traditionnel de l'interaction sociale entre la monarchie et la haute noblesse, a eu lieu en 1903. Après cela, Alexandra a refusé d'accueillir plus et les salles de bal cavernueuses du Palais d'Hiver sont restées largement inutilisées. À presque chaque occasion disponible, il semblait qu'elle faisait tout son possible pour contrarier l'aristocratie.

La plupart de ses dames d'honneur préférées, des femmes comme Lili Dehn et Anna Vyubova, appartenaient à la bourgeoisie. Lorsque sa fille aînée Olga a eu seize ans en 1911, Alexandra a organisé le traditionnel bal de sortie pour la jeune fille pour marquer son entrée officielle dans le monde de la haute société.

Mais même ici, il y avait une piquûre. Le bal de la Grande-Duchesse a eu lieu à Livadia, la résidence d'été de la famille impériale à 2 500 km de Saint-Pétersbourg, plutôt que dans l'un des nombreux palais des Romanov dans la capitale, comme c'était la coutume.

En 1913, Olga et sa sœur cadette Tatiana auraient dû figurer régulièrement dans le calendrier social de la capitale, mais pour la grande majorité des classes supérieures, les enfants impériaux restaient des étrangers. La duchesse de Saxe-Cobourg, en visite en Russie pour un mariage familial en 1914, était furieuse

par l'échec d'Alexandra à présenter ses filles à la vie parmi leurs pairs.

Quand Olga et Tatiana sont apparues à des réceptions, la duchesse a remarqué:

«Comme les filles ne connaissent personne dans la société, elles ont simplement sauté comme des demoiselles provinciales sans que personne ne leur soit présenté et elles n'ont jamais été obligées de parler avec l'une des dames jeunes ou vieux ...

Maintenant imaginez des grandes duchesses qui se marieront peut-être bientôt et quitteront peut-être le pays sans être correctement introduites dans la société de

Pétersbourg ! ... toute l'ancienne et bonne étiquette a été abandonnée. »¹⁸ Il a été

laissé à l'impératrice douairière d'organiser un premier bal pour Tatiana à Saint-

Pétersbourg, qu'elle a également utilisé comme une occasion de rectifier l'erreur

d'accueillir Olga en Crimée – le bal au palais Anitchkov a été donné en l'honneur des deux filles.

Alexandra a réussi à tenir la fête pendant une heure et demie avant de partir tôt

pour une nouvelle vague de chuchotements et de mépris ; Nicolas resta jusqu'à quatre heures et demie du matin, incapable d'arracher ses exubérantes filles à la

gaieté. En proie à une mauvaise santé, paralysée par la timidité et rejetée par une

aristocratie dont elle considérait les membres comme des gaspilleurs frivoles,

complaisants, immoraux et voyants, l'impératrice Alexandra était la principale cause

de l'éloignement du couple impérial de l'élite de l'empire.

La deuxième raison de l'isolement des Romanov au cours de la dernière

décennie de leur règne était l'hémophilie du fils unique de Nicholas et Alexandra,

Alexei. Né en 1904, lors des fracas désastreux de la Russie avec le Japon, Alexei

a été nommé d'après l'ancêtre préféré de Nicolas, le tsar Alexei le Doux du XVIIe

siècle. Une variante de la loi salique, qui interdisait l'héritage du trône par une

femme, avait opéré en Russie depuis 1797 et la naissance de quatre filles en 1895,

1897, 1899 et 1901 avait été marquée par des niveaux d'enthousiasme

progressivement décroissants. La naissance d'Alexeï en août 1904 avait donc

suscité des réjouissances teintées de soulagement et lorsque Pierre Gilliard, le

précepteur français des grandes duchesses, rencontra pour la première fois la

tsarine avec son jeune fils, il décrivit Alexandra comme « transfusée par la joie

délirante d'un mère qui avait enfin vu son vœu le plus cher exaucé. Elle était fière

et heureuse de la beauté de son enfant. Le tsarévitch était certainement l'un des

plus beaux bébés qu'on puisse imaginer, avec de belles boucles blondes, de grands

yeux gris-bleu sous la frange de longs cils bouclés et la couleur rose fraîche d'un

enfant en bonne santé. Quand il souriait, il y avait deux petites fossettes dans ses

joues potelées¹⁹. » Six semaines après la naissance, l'héritier a commencé à avoir

une hémorragie du nombril. L'oncle d'Alexandra Léopold et son petit

Le frère Friedrich avait tous deux perdu la vie à cause de l'hémophilie, une maladie rare dans laquelle le sang ne coagule pas ou ne coagule pas correctement.²⁰ la terrible maladie héréditaire. Puis, alors que leur fils commençait à ramper, elle et Nicholas ont été forcés d'affronter la vérité. Alexei était couvert d'ecchymoses de colère à la moindre chute; le bébé a crié de douleur car le sang sous l'ecchymose ne coagulait pas et se transformait à la place en gonflements atroces.

Respectant l'étiquette qui stipulait que la mauvaise santé des membres de la famille impériale ne devait jamais être révélée jusqu'à ce qu'ils soient in extremis, et consumée par la culpabilité qu'elle, en tant que femme porteuse, avait «donné» à son fils sa maladie mortelle, Alexandra a insisté sur un mur de secret entourant la maison impériale, formant une barrière qui, de plus en plus, empêchait non seulement la diffusion d'informations, mais également l'entrée de conseils avisés. La protection d'Alexandra envers son fils unique était si totale que certains parents de Nicholas n'avaient aucune idée réelle de ce qui se passait. mal avec Alexei, Peter Stolypine non plus, et par conséquent, ils ont trouvé la dépendance quasi hystérique d'Alexandra à l'égard du saint homme errant Raspoutine encore plus déroutante et bouleversante.

Alors que la santé d'Alexandra s'effondrait davantage sous la pression de s'occuper d'Alexei et de surveiller chacun de ses mouvements, elle s'est donnée encore plus à la religion et a fait de son mieux pour ignorer les spéculations du public. Tout le monde savait que quelque chose n'allait pas chez l'héritier, ils l'avaient vu de leurs propres yeux lorsque, lors d'une des processions du tricentenaire, il avait été si malade qu'il avait dû être porté par l'un de ses marins-gardiens. Un an plus tôt, Alexei était tombé à Spala, le pavillon de chasse de la famille impériale en Pologne, se blessant à l'aîne alors qu'il montait à bord d'un petit bateau à rames. Les dommages causés étaient suffisants pour justifier l'administration des derniers rites car un bulletin annonçant la mort du tsarévitch était préparé par le grand chambellan de la cour. À la onzième heure, Alexandra a télégraphié Raspoutine, qui lui a assuré que l'enfant ne mourrait pas, et le lendemain, le gonflement a commencé à diminuer, même s'il a fallu des mois avant qu'Alexei ne puisse retrouver son ancienne forme physique, d'où la nécessité d'avoir l'enfant. porté pendant une partie du tricentenaire. Le miracle de Spala a convaincu l'impératrice de la proximité de Raspoutine avec Dieu, et même les sceptiques au sein du cercle restreint des intimes de la famille, comme la plus jeune sœur de Nicolas, la grande-duchesse Olga Alexandrovna, ont eu du mal à expliquer comment le garçon s'était rétabli. Mais peu d'étrangers savaient quoi que ce soit de tout cela et alors que les rumeurs fleurissaient

et la dépendance d'Alexandra vis-à-vis de Raspoutine s'est accrue, le fossé entre les Romanov et leurs sujets s'est approfondi.

La troisième et dernière raison du retrait des Romanov de la vue régulière était plus banale : la sécurité. Après la vague d'assassinats en 1905 et 1906, la crainte qu'un anti-monarchiste entreprenant ne mène une attaque réussie contre le tsar ou un autre membre de sa famille immédiate a incité une protection accrue pour les Romanov. Lorsque Nicholas et Alexandra rendirent visite à leurs proches en Grande-Bretagne pour la régate de la semaine de Cowes en 1911, le futur roi Édouard VIII fut « étonné de la garde policière élaborée autour de chacun de ses mouvements »²¹. La famille impériale a été temporairement détendue et cela a montré, comme Alexandra l'a remarqué, quelles merveilles leur présence publique pouvait encore accomplir. Observant l'effusion de fierté patriotique en 1913, le correspondant russe du Times a écrit : « Rien ne pouvait dépasser l'affection et le dévouement à la personne de l'Empereur manifestés par la population partout où Sa Majesté est apparue.

Il ne fait aucun doute [de] ce fort attachement des masses ». ²² —

Cependant, le tricentenaire n'a pas joué aussi bien dans d'autres parties d'un empire qui, en 1900, couvrait un sixième de la surface terrestre du monde. Les Romanov régnaient sur une population aux multiples ethnies, confessions et langues, mais le dernier demi-siècle environ de la domination impériale a vu une volonté soutenue et insensible d'imposer les valeurs de la Mère Russie à l'ensemble de l'empire. Les fonctionnaires et même les enseignants ont été interdits d'utiliser une langue autre que le russe, les villes ont été renommées et les tentatives de faire revivre l'architecture des jours passés de la Moscovie médiévale ont reçu le soutien du gouvernement, provoquant des sentiments d'indignation prévisibles et compréhensibles parmi les Polonais, les Lettons, les Finlandais, les Lituaniens et les Des Estoniens qui étaient aussi des sujets du tsar, bien qu'à contrecœur, et qui ont trouvé la politique qui a ensuite été surnommée « russification » offensante et galvanisante. La mère de Nicholas a tenté de le déconseiller à cette politique, en particulier en Finlande, mais ses paroles sont restées lettre morte car Nicholas a choisi de poursuivre le programme mis en place par son père, dont le gouvernement reposait carrément sur le mantra tripartite de l'orthodoxie, de l'autocratie et de la nationalité. La ferveur nationaliste russe a eu une manifestation encore moins attrayante lorsqu'elle a interagi avec des siècles de sectarisme religieux pour produire certaines des explosions de violence antisémite les plus terrifiantes en Europe avant l'avènement

Les pogroms contre les importantes communautés juives de l'empire, comme ceux du chaos de 1905 et 1906 qui avaient fait des milliers de morts ou de blessés, étaient généralement le résultat de troubles locaux plutôt que d'une planification gouvernementale délibérée, bien que les autorités civiques de Kiev et de Moscou aient traité la population juive de la ville abominablement en ordonnant leur expulsion massive en 1886 et 1891 respectivement. Le gouvernement impérial n'a absolument rien fait pour contrecarrer l'antisémitisme et le père de Nicolas II l'avait même défendu en soulignant que les chrétiens avaient le droit d'éprouver de la haine envers le groupe historiquement responsable du martyre du Messie.

L'image qui se dégage de la Russie en 1913 est celle d'un vaste empire, le deuxième plus grand de l'histoire de l'humanité, connaissant une période soutenue d'expansion économique rapide et dirigé par une monarchie qui a récemment prouvé sa capacité à affronter les tempêtes les plus dures. Il y avait encore des tensions politiques entre une cour conservatrice-nationaliste et un parlement qui estimait qu'il fallait faire plus pour garantir un avenir pacifique et prospère, mais les problèmes les plus importants résidaient dans le ressentiment des nombreuses minorités de l'empire face au nationalisme sans tact du gouvernement central. gouvernement, des tensions entre propriétaires terriens et paysans dans les campagnes, et un mouvement révolutionnaire en récession mais pas encore totalement éteint. Aucun de ces problèmes n'était nécessairement ingérable et si l'empire tsariste n'aurait pas pu exister plus longtemps comme il l'a fait en 1913, rien n'indique que l'effondrement de la monarchie elle-même était de quelque manière inévitable ou même probable jusqu'à l'arrivée de la Russie. en conflit avec les deux empires sur ses frontières occidentales.

Wilhelmine Allemagne Le

23 mai 1912, Kaiser Wilhelm II a assisté au lancement de l'Imperator au chantier naval de Bremerhaven dans le nord de l'Allemagne. La création du navire a été entourée d'une quantité importante d'excitation médiatique; au moment de son voyage inaugural un an plus tard, l'Imperator était le plus grand objet en mouvement de l'histoire de l'humanité, un paquebot de luxe de 52 000 tonnes pouvant accueillir 4 500 passagers dans quatre classes différentes. Le fait que la cérémonie de lancement ait eu lieu seulement cinq semaines après la catastrophe du Titanic n'a pas semblé perturber indûment aucun des participants ni freiner l'enthousiasme de la presse allemande pour le nouveau vaisseau miracle. La taille énorme de l'Imperator lui arracher

distinction du plus grand navire du monde du paquebot britannique Olympic; Lorsque la nouvelle a été divulguée qu'un futur navire britannique, l' Aquitania de Cunard, serait plus long que l' Imperator, les propriétaires de l'Imperator ont répondu en collant un énorme aigle couronné sur la proue. L'aigle, sa griffe surmontant un globe avec les mots Mein Feld ist die Welt ("Mon champ est le monde"), était une monstruosité et un handicap. Il a ajouté la longueur requise pour battre l' Aquitania, mais il s'est avéré impossible à maintenir et finalement, après avoir été battu par les tempêtes de l'Atlantique, il a dû être retiré.

Néanmoins, la fierté fière de l'aigle a capturé l'état d'esprit de nombreux Allemands en 1913, en particulier dans l'armée et à la cour. La création du Second Reich en 1871 avait été réalisée principalement grâce à des succès militaires, les victoires de la Prusse dans de courtes guerres contre le Danemark, l'Autriche et la France donnant l'impulsion à l'unification. L'État du nord de la primauté ultérieure de la Prusse au sein de l'empire n'était pas universellement populaire et la deuxième plus grande des communautés allemandes, le royaume du sud de la Bavière, en était particulièrement mécontente. La Bavière était le bastion du catholicisme méridional au protestantisme fier de la Prusse ; il se considérait comme un centre des arts et se moquait de ce qui était largement perçu comme le militarisme grossier de la patrie du Kaiser.

Guillaume II, qui hérita du trône de son père en 1888, n'était pas le plus délicat des hommes. Avec sa moustache héroïquement absurde et son penchant pour les uniformes militaires théâtraux, Wilhelm a frappé beaucoup de ses contemporains comme ridicule, alors qu'il n'était pas méchant. (Au cours d'une visite, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche s'est inquiété d'avoir l'air idiot dans l'un de ses uniformes avant de se dire que peu importe à quel point il avait l'air mauvais, il était lié à l'avantage en vertu de la comparaison parce que Wilhelm 's'habillait toujours dans le pire goût possible.')

23 Même beaucoup de ses collègues de la famille royale étaient au mieux ambivalents à propos de 'Cousin Willy'. Sa cousine germaine, l'impératrice Alexandra de Russie, le détestait, une des rares opinions qu'elle avait en commun avec sa belle-mère, l'impératrice douairière Marie, qui qualifiait le Kaiser de « vulgaire et détestable ».

24 Même sa grand-mère bien-aimée , la reine Victoria, qui a été soignée par Wilhelm sur son lit de mort, s'inquiétait de l'instabilité politique de son petit-fils. Après qu'Alexandra ait épousé Nicolas II en 1894, Victoria écrit de fréquentes lettres au jeune tsar, qu'elle aimait beaucoup, le mettant en garde contre l'écoute des conseils de Wilhelm, en particulier au sujet de la Grande-Bretagne. Nicolas, dont

la politesse imperturbable était souvent confondue avec une quiétude crédule, en particulier par Wilhelm, qui lui écrivit de nombreuses lettres exposant ses nombreuses opinions sur tout ce qui n'allait pas dans le monde, remercia Victoria pour son avertissement.

Dans les années qui ont suivi la défaite de l'Allemagne dans la guerre, les critiques des proches de Wilhelm semblaient modérées par rapport aux descriptions de lui comme un criminel de guerre antisémite dépravé qui avait plongé l'Europe tête baissée dans la catastrophe et dont le régime autoritaire et la passion pour le colonialisme avaient ouvert la voie. pour le nazisme quinze ans plus tard. ²⁵ Pourtant, Wilhelm, bien que certainement doué de plus que sa juste part de défauts, n'était pas du tout un criminel de guerre, et la monarchie du Second Reich n'avait pas grand-chose en commun avec les monstruosité terrifiantes du Troisième. Le principal problème de Guillaume II n'était pas une prédisposition à la méchanceté mais plutôt son incohérence chronique et ampoulée. Parfois, il semblait ébloui par la Grande-Bretagne, la patrie de sa mère, louant son industrie, imitant parfois le sens tweed de la mode country de son aristocratie et portant des toasts lors de vacances en famille à la mémoire de héros de guerre britanniques morts depuis longtemps comme Horatio, Lord Nelson ou Richard, comte Howe; puis il se tournait vers un six pence, proférant des dénonciations amères et faisant preuve d'un sens fébrile de la compétition. En politique étrangère, il se demandait si l'alliance de l'Allemagne avec l'Autriche-Hongrie, signée en 1879, devait être maintenue ou abandonnée. Il a sapé à plusieurs reprises ses ministres des Affaires étrangères en faisant des ouvertures vers la Russie en tentant de convaincre Nicolas II qu'une alliance entre leurs monarchies était moralement supérieure à une alliance avec une république. Nicolas, craignant que l'Allemagne n'encourage l'Autriche-Hongrie à se comporter de manière plus agressive envers les royaumes slaves de Serbie et du Monténégro et prévenu de la qualité des conseils de Wilhelm, continua de préférer l'alliance existante avec la France à tout pacte envisagé avec l'Allemagne.

Les tentatives de séparer la Russie de son alliance avec la France républicaine ont pris une note particulièrement malhonnête lorsque Wilhelm lui-même a caressé l'idée de mettre fin à l'animosité d'une génération de l'Allemagne avec son voisin. Il affirma, pas toujours de manière convaincante, qu'il n'avait « aucune haine envers le pays qui est largement connu comme l'ennemi héréditaire de mon empire ».²⁶ Il encouragea sa mère veuve à passer ses vacances en France, espérant que sa présence apaiserait l'animosité française envers le Empire allemand. Le plan, comme tant d'autres de Wilhelm, s'est retourné contre lui lorsque la presse française a exprimé

indigné par le fait que l'impératrice douairière était hébergée près du site de certaines des victoires les plus retentissantes de l'Allemagne contre la France en 1870. Malgré tout son amour de l'expansion impériale, Wilhelm a apparemment envisagé à un moment donné d'abandonner la colonisation allemande de l'Afrique si cela conduirait à une amélioration des relations avec la Grande-Bretagne. Sa Majesté recommande un autre nouveau programme, mais je ne le prends pas trop au tragique; J'ai vu trop de nouveaux programmes apparaître et disparaître²⁸. » Le commentaire du prince est contenu dans une lettre au —

grand favori de Wilhelm, le comte Philipp zu Eulenburg. Entre eux, Eulenburg et Hohenlohe dirigeaient l'une des factions les plus puissantes de la cour du Kaiser.

Eulenburg était un courtisan brillant, qui a fourni l'amitié et l'affection qui manquaient douloureusement à la vie de Wilhelm et qui a également su maîtriser certaines des impulsions les plus émotionnelles du Kaiser. Ses lettres oscillent entre charme et force, équilibrant les éphémères agréables des potins de la haute société avec les questions plus sérieuses de la politique nationale et internationale. Il a habilement refusé de voir Wilhelm trop souvent, a évité de prendre un bureau dans le palais et a plutôt limité nombre de leurs interactions à des événements sociaux, maintenant ainsi l'air d'une amitié non souillée par la corvée du gouvernement au jour le jour. Il a guidé Wilhelm à travers plusieurs affrontements avec ses ministres et a organisé la nomination de certains ambassadeurs et administrateurs extrêmement influents. Il a défendu le droit de la monarchie d'affirmer son influence au sein du gouvernement, mais il a compris que cela devait être pratiqué intelligemment. L'homosexualité du comte zu Eulenburg et la proximité de sa relation avec le Kaiser ont provoqué des spéculations continues sur la propre sexualité de Wilhelm et la suggestion que les deux hommes étaient en fait des amants plutôt que de simples amis proches a été postulée à plusieurs reprises, en commençant par Marcel Proust et en continuant à droite. le chemin vers le présent.²⁹ L'un des fils de Wilhelm, Augustus Wilhelm, était presque certainement ce que nous reconnaitrions aujourd'hui comme homosexuel, mais la sexualité de son père n'est pas si facile à comprendre.

La forte préférence du Kaiser pour son propre sexe dans tous les autres domaines de sa vie était évidente. Il a failli provoquer un incident diplomatique lorsqu'il a giflé le tsar de Bulgarie et le grand-duc de Mecklembourg Strelitz sur leurs fesses en public, et il a organisé plusieurs croisières sur le yacht impérial Hohenzollern réservées aux hommes, ce qui a certainement ajouté

alimenter le feu spéculatif, mais il est presque impossible de trouver des preuves de liaisons homosexuelles allant au-delà des plaisanteries homoérotiques et de la dépendance émotionnelle étroite. Certes, le premier chancelier de Wilhelm, Otto von Bismarck, a timidement suggéré que la nature de la relation du Kaiser avec Eulenburg n'était "pas à confier au papier", mais contrairement à cela, nous avons de nombreuses preuves de diverses aventures hétérosexuelles, dont une dans la vingtaine. avec une call-girl de grande classe avec le nom de travail plutôt glorieusement peu subtil de "Miss Love". Au sujet de Wilhelm et Philipp zu Eulenburg, le biographe le plus récent de Wilhelm, Christopher Clark, souligne de manière convaincante que bien que rien ne soit prouvable, il n'est pas « nécessaire de postuler une telle relation pour expliquer le caractère de la connexion ou sa signification politique ».30

Eulenburg a étouffé Guillaume II avec l'affection qui lui manquait dans son enfance. Lors de sa naissance, les médecins traitants ont supposé à tort que le bébé était mort-né et l'ont arraché du ventre de sa mère pour tenter de sauver la vie de la princesse héritière. Dans le processus, les nerfs au sommet du bras gauche de Wilhelm ont été endommagés de façon permanente et il a peut-être subi des lésions cérébrales périnatales minimes, ce qui pourrait aider à expliquer ses problèmes d'équilibre occasionnels et ses accès de mauvaise humeur légèrement maniaque. Cependant, un diagnostic de lésions cérébrales légères à la naissance n'est pas la seule explication possible, car les deux problèmes pourraient également avoir été causés par ce qui s'est passé par la suite. Des traitements médicaux angoissants qui ressemblent vaguement à de la torture à l'œil moderne ont été utilisés pour essayer de corriger ce qui ne pouvait pas l'être ; malgré le malaise de la princesse héritière face à leurs tactiques, des experts médicaux de Berlin ont été amenés à essayer une variété de remèdes, y compris une chirurgie mineure, liant les bras du tout-petit à son côté alors qu'il apprenait à marcher, une thérapie par électrochocs, une machine à étirer les bras, plaçant son bras à l'intérieur de la carcasse d'un lièvre fraîchement abattu afin que son membre mou puisse absorber la vitalité du sang chaud de l'animal mort, et l'attacher dans un engin de cuir et de métal qui couvrait la majeure partie de son torse. La princesse héritière Victoria a écrit à sa mère en Angleterre que "voir son enfant traité comme un déformé - c'est vraiment très dur... Les médecins sont parfois si étranges, ils ne veulent pas être insensibles, j'en suis sûr, mais ils en ont l'air".31 Sans surprise, Wilhelm devait rester gêné par sa blessure pendant la majeure partie de sa vie et, à l'âge adulte, les humeurs noires prendraient le dessus alors qu'il se débattait dans de violentes sautes d'humeur, comme s'il ne pouvait trouver personne

façon de gérer les restrictions émotionnelles ou politiques que de crier, de rager et de crier.

En grandissant, sa relation avec ses parents libéraux et anglophiles a souffert lorsqu'il a adopté la politique de son grand-père militant et conservateur, Wilhelm I. Cela a produit une vie familiale assez misérable et au moment où Wilhelm est devenu empereur en 1888 après les quatre-vingt-dix-neuf ans de son père. jour de règne, écourté par un cancer du larynx, sa relation avec sa mère en est une de méfiance et de ressentiment mutuel. Son père était mort apparemment profondément déçu par son fils aîné, un sentiment que ni lui ni Victoria n'ont rien fait pour cacher et qu'elle, dans son chagrin et ses reproches, a très probablement exagéré. Dans ce contexte, il était facile de voir comment la bonhomie et l'affection inébranlable d'hommes comme Philipp zu Eulenburg auraient un tel effet sur le Kaiser. Pendant quinze ans, il fut l'une des figures les plus puissantes de la monarchie wilhelmienne.

Cependant, au cours de 1906 et 1907, six membres de haut rang de l'armée allemande se sont suicidés lorsqu'ils ont été soumis à un chantage avec révélation de leur homosexualité. Que certains d'entre eux aient pu avoir une relation amoureuse avec Eulenburg, ou qu'il savait au moins pourquoi ils avaient franchi cette terrible étape finale du suicide, ne peut être écarté; de toute façon, le filet se resserrait autour de lui alors que des spéculations à peine voilées se déchaînaient.

En avril, un journaliste du nom de Maximilian Harden, écrivant pour le journal libéral *Die Zukunft*, a publié un article faisant allusion à une liaison entre Philipp zu Eulenburg, "chef d'une camarilla sinistre et efféminée", et le comte Kuno von Moltke, membre d'un importante famille militaire qui était également l'un des adjudants du Kaiser et le commandant militaire de Berlin.

Les intentions de Harden étaient principalement politiques - il espérait discréditer un homme connu pour soutenir la monarchie semi-absolutiste, mais l'affaire est rapidement devenue un média libre pour tous.

L'homosexualité avait été criminalisée en Allemagne par une loi promulguée en 1871 et la récente vague de suicides dans les échelons supérieurs de l'armée montrait à quel point elle pouvait nuire à une réputation. Dans une atmosphère de panique et de répression, zu Eulenburg et von Moltke ont commis une terrible erreur lorsque von Moltke a décidé de porter plainte pour diffamation et Eulenburg a pris la parole – la question juridique de savoir si Harden les avait ou non diffamés tournait autour de la question de leur homosexualité présumée. . Les affaires judiciaires qui ont suivi étaient les équivalents allemands du procès britannique d'Oscar Wilde, avec

des preuves politiquement préjudiciables ont été soumises sur la façon dont certains des hommes de l'entourage du Kaiser l'ont appelé Liebchen (« chéri » ou « bouquet de miel ») lorsqu'ils étaient en privé. Des membres de la famille impériale élargie ont été nommés par des témoins oculaires comme ayant été vus en train de siroter du champagne lors de soirées intimes réservées aux hommes avec Kuno von Moltke. La police avait apparemment une liste de centaines de noms d'homosexuels allemands avec des carrières réussies - la liste a disparu, bien que la défense l'ait recherchée frénétiquement ; la possibilité de sa découverte était une épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de « beaucoup des noms les plus brillants des cercles de la Cour ». La comtesse von Moltke, se préparant à divorcer, a témoigné que son mari n'avait couché avec elle que deux fois pendant leur mariage, bien qu'elle ait par la suite semblé regretter ce qu'elle avait fait et ait refusé de témoigner lors d'une audience ultérieure. Des hommes qui n'avaient rien fait de plus sinistre que de conseiller le Kaiser sur le vin, les champagnes, les eaux-de-vie et le tabac ont vu leur réputation déchirée dans les salles d'audience lorsqu'ils ont été nommés par des témoins à qui on a posé des questions sur le cercle social de von Moltke et de zu Eulenburg, il y a eu plus de suicides et certains de ceux désignés comme homosexuels, comme Johann von Lynar, descendant de l'une des plus anciennes familles aristocratiques de Prusse, ont été condamnés à des années de travaux forcés pour avoir enfreint le paragraphe 175 du Code pénal qui interdisait l'homosexualité dans l'empire allemand.³²

Pour ceux qui critiquaient le gouvernement de Guillaume II, le scandale était une mine d'or. Des dessins animés sont apparus montrant les personnages semi-nus de zu Eulenburg et von Moltke, remplaçant les deux personnages qui se tenaient traditionnellement de chaque côté des armoiries de la famille Hohenzollern, se caressant dans des styles délibérément efféminés. L'implication était claire - deux homosexuels de chaque côté du Kaiser. La presse nationaliste, largement favorable à l'agenda politique d'Eulenburg, n'était pas non plus exactement silencieuse ; lorsque le Dr Magnus Hirschfeld, le plus grand expert mondial du comportement sexuel humain et de l'homosexualité en particulier, un homme surnommé plus tard "l'Einstein du sexe", a été appelé à témoigner par l'équipe de défense de Harden, il a fait sensation en déclarant que, selon son opinion professionnelle, même s'il n'avait jamais réellement suivi ces désirs d'avoir des relations sexuelles avec un autre homme, il était tout à fait clair que Kuno von Moltke était un homosexuel, préfixant son témoignage par l'affirmation que l'homosexualité était une manifestation naturelle, saine et incontournable de la sexualité humaine. Le fait que le Dr Hirschfeld était juif a incité la presse de droite à crier qu'Eulenburg était détruit par une sombre conspiration juive et à accuser le médecin de promouvoir

l'homosexualité dans une stratégie qui corromprait les mœurs de la jeunesse de l'empire. Le principal résultat de l'affaire judiciaire, mis à part une énorme augmentation des ventes de journaux, a été qu'Eulenburg n'a pas pu prouver que Harden avait été diffamatoire en suggérant que lui et von Moltke n'étaient pas hétérosexuels et, par conséquent, Eulenburg lui-même n'a manqué que de peu d'être jugé pour parjure. Sa santé s'est effondrée, son influence à la cour s'est évaporée et sa réputation ne s'est jamais complètement rétablie. Par nécessité, Wilhelm a dû le tenir à distance pour le reste de sa vie.

Après la disparition d'Eulenburg, l'influence de la femme de Wilhelm, Augusta Victoria de Schleswig-Holstein, a considérablement augmenté. Louée pour son engagement caritatif et son patriotisme sincère, Augusta Victoria avait ajouté à l'aura masculine que la dynastie tenait tant à projeter en donnant naissance à six fils, ainsi qu'à leur plus jeune soeur, la ravissante princesse Victoria Louise, la pomme de sa l'oeil du père. Cependant, le succès d'Augusta Victoria en tant que materfamilias et Lady Bountiful n'a pas été égalé en ce qui concerne son rôle de confidente de son mari. L'historien John Röhl pensait que les lettres de l'Impératrice « à son mari pendant son mariage sont l'une des sources les plus déprimantes qu'un historien de la famille Hohenzollern soit obligé de lire »³³. Contrairement à Eulenburg qui avait tenté, selon ses propres termes, « pour lutter contre les antipathies anglaises [du Kaiser], Augusta Victoria était fermement sympathique aux éléments les plus chauvins de l'armée allemande et ils comptaient sur son soutien.³⁴ Elle était virulemment hostile à la Grande-Bretagne et malgré tous ses projets sincères et louables pour esprit de philanthropie chrétienne dans l'empire de son mari, elle était aussi étroite d'esprit, sectaire et têtue. Lorsque la sœur cadette de Wilhelm, Sophia, s'est convertie à l'orthodoxie peu de temps après son mariage avec le prince héritier Constantin de Grèce, Augusta Victoria lui a dit sans ambages qu'elle brûlerait en enfer pour avoir abandonné la religion protestante. Sophia lui a dit que ce n'était pas ses affaires et Augusta Victoria alors enceinte s'est mise dans une telle crise de colère que son fils Joachim est né prématurément, une situation qu'elle et Wilhelm ont imputée à Sophia. L'impératrice pousse sa religion au point de refuser d'employer des catholiques et, alors que la crise de la guerre se profile, la proximité d'Augusta Victoria avec la droite allemande va acquérir une nouvelle signification politique.

Le respect du public pour le Kaiser s'est encore affaibli à la suite de l'affaire Eulenburg lorsqu'il a accordé une interview désastreuse et sans tact à

britannique The Daily Telegraph en 1908, dans lequel Wilhelm réussit à insulter les Britanniques en les qualifiant de "fous, fous comme des lièvres de marche". Il en va de même pour des sections de son propre peuple en déclarant qu'il était le cerveau derrière une politique étrangère allemande qui avait maintenu des relations amicales avec la Grande-Bretagne malgré le ressentiment de la plupart des Allemands à son égard. Il a également affirmé qu'il avait déjà donné à l'armée britannique des conseils sur la stratégie militaire. Ce qui lui a fait dire des choses tour à tour incendiaires et fausses n'est pas clair et cela a alimenté les craintes au sein du gouvernement que le Kaiser n'ait, au mieux, une compréhension provisoire de la réalité. Lorsque l'interview a été publiée, le Reichstag était incrédule, un délégué social-démocrate parlant de la "rage légitime et de la honte profonde du peuple allemand" face aux remarques indiscrettes et embarrassantes de son empereur.³⁵ Les débats parlementaires qui ont suivi sont devenus une critique du leadership de Wilhelm et les pouvoirs de la monarchie. La presse était encore plus dure dans ses déclarations et même le chancelier de Wilhelm, le prince Bernhard von Bülow, a pris ses distances avec l'empereur lorsqu'il a publié une déclaration insistant sur le fait qu'il n'avait pas vu le texte de l'interview avant sa publication. Le point implicite étant que personne avec le moindre sens politique n'aurait pu penser que c'était une bonne idée de voir de telles absurdités imprimées.

Une partie du problème essentiel auquel était confrontée la monarchie allemande n'était pas tant incidente - à savoir, les capacités de l'empereur actuel - qu'institutionnelle ; après avoir étudié la vie du Kaiser, l'acérbe George Bernard Shaw pensait que Wilhelm avait bien géré une « partie qui était non seulement extrêmement difficile mais en grande partie imaginaire et carrément impossible³⁶ — ». Pendant la plus grande partie du XIXe siècle, la Prusse avait oscillé entre le libéralisme et le conservatisme et les tensions ne s'étaient pas atténuées avec l'unification.

A cela s'ajoutait la nature imparfaite de l'unification elle-même. Le Kaiser n'était pas empereur d'Allemagne mais empereur allemand, une subtilité juridique destinée à illustrer le fait que le roi de Prusse, en tant qu'empereur, n'était que le premier parmi ses pairs, les rois, grands-ducs et princes de l'Allemagne pré-unification conservant leurs titres, la richesse et, à des degrés divers, leur influence locale. En pratique, cela n'a pas toujours fonctionné comme ça et le ressentiment, en particulier de la cour bavaroise, à l'égard des prétentions impériales de la maison de Hohenzollern n'a jamais été loin sous la surface. La constitution rédigée pour faire fonctionner le nouveau Reich avait créé une monarchie semi-constitutionnelle avec un électorat et une législature bicamérale, mais le vieux débat sur les mérites de l'autoritarisme par rapport à une démocratie participative plus large était encore évident dans

les ambiguïtés délibérées de la constitution sur l'étendue du pouvoir de la monarchie par rapport à celui du Reichstag. En vertu de la constitution de l'Allemagne impériale, l'empereur pouvait, s'il s'y sentait appelé, dissoudre le Reichstag, et lui seul avait le droit de choisir le cabinet et le chancelier, l'équivalent allemand d'un premier ministre. Le gouvernement de l'Allemagne impériale était donc séparé de la législature. Le Kaiser était également l'autorité suprême en matière d'affaires étrangères, la seule arène dans laquelle il n'y avait aucun contrôle formel de son pouvoir, ce qui explique peut-être pourquoi Guillaume II, qui détestait les restrictions de quelque manière que ce soit, semblait concentrer autant son attention sur elle, ainsi que sur les questions relatives à l'armée, une situation nécessaire compte tenu de la répulsion condescendante du haut commandement pour les élus politiques. L'influence des forces armées était importante car leur rôle n'avait jamais été clairement défini et elles étaient les leaders efficaces du sentiment nationaliste allemand, un mouvement auquel la monarchie des Hohenzollern s'était liée avec grand succès à la génération précédente.

Cependant, c'est surtout le pouvoir de la nomination ministérielle qui a souvent mis en évidence le fossé grandissant entre les forces nationalistes, qui considéraient la monarchie et l'armée comme leurs pierres de touche politiques, et les classes populaires du pays, qui se multipliaient grâce à l'expansion l'économie allemande et qui étaient de plus en plus nombreux à voter pour des partis socialistes, comme les sociaux-démocrates (SPD), qui remportèrent trente-cinq sièges au Reichstag lors des premières élections fédérales du règne de Guillaume et 110 en 1912, les dernières élections avant la guerre. Bien qu'ils n'aient jamais remporté une majorité absolue, leur montée en puissance, ainsi que le malaise des classes moyennes et supérieures face à ce que cela signifiait, ont mis en évidence les tensions sociales, économiques et politiques dans l'Allemagne de Wilhelm. Wilhelm lui-même était venu sur le trône consterné par ce qu'il considérait comme les conditions inhumaines auxquelles étaient confrontés nombre de ses sujets de la classe ouvrière et il s'est heurté au chancelier von Bismarck au sujet de sa sympathie pour la grève des mineurs de 1889, mais le soutien de Wilhelm au bien-être social était paternaliste plutôt que socialiste. Le cabinet est resté composé principalement de messieurs aristocratiques qui n'étaient en aucun cas incompetents mais qui partageaient souvent une certaine variation de la vision du monde de leur empereur. Le cabinet, l'armée, la monarchie et le parlement poursuivaient donc souvent des agendas légèrement ou radicalement différents dans un montage constitutionnel qui avait permis par inadvertance qu'au moins l'un soit opposé à l'autre.

Le résultat étant que pendant la majeure partie du temps de Guillaume II en tant qu'empereur, l'Allemand

la scène politique était marquée par des rivalités régionales, une déconnexion croissante entre les élites, une incertitude causée par la position politique de l'armée, laissée délibérément vague dans la constitution rédigée en 1871 et des réformes politiques soit bloquées, jamais pleinement mises en œuvre ou , à l'extrême opposé, précipité par le Reichstag sans analyse appropriée.

Wilhelm a tenté de remédier à ce dernier problème en poussant ses propres petites initiatives. Il a soutenu des réformes de grande envergure du système scolaire secondaire prussien en encourageant les propositions visant à adopter un programme moins rigide et anti-scientifique. Il a également offert des encouragements impériaux de valeur aux tentatives réussies des sociétés chrétiennes de faire progresser la pratique médicale allemande et d'ouvrir des hôpitaux publics ultramodernes, des maisons de retraite pour personnes âgées et des académies de formation médicale et infirmière. Il a parrainé la création de groupes destinés à promouvoir la recherche scientifique, le progrès technologique et les arts, et a fait de généreuses dotations à l'Académie des sciences de Prusse, créant, comme les philanthropes ont toujours l'habitude de le faire, un prix et un fonds en son propre nom. Il prononce de grands discours, faisant parfois écho au désir de paix entre les nations qu'il avait exprimé lors de son premier discours au Reichstag après la mort de son père, mais prend toujours soin de faire l'éloge de l'armée et de sa marine bien-aimée, et de rendre hommage au manifeste allemand. le destin comme une grande puissance.

Le nationalisme dont Guillaume II semblait être tour à tour ravi et déstabilisé par de plus en plus tourné vers l'extérieur. Le nationalisme militaire avait donné naissance au Reich en 1871, il s'ensuivait donc logiquement que la même force porterait la grandeur de l'Allemagne plus loin dans l'arène pour devenir une puissance impériale mondiale. Cette interprétation du destin de l'Allemagne, magistralement traduite par l'aigle un peu terrifiant placé sur la proue de l'Imperator en 1913, la met de plus en plus en désaccord avec ses voisins, notamment le Royaume-Uni. Les territoires allemands en Afrique étaient de petite taille et encore plus petits dans leur valeur stratégique; au moment où l'Allemagne impériale a essayé de gagner un empire mondial pour elle-même, les autres puissances européennes l'avaient depuis longtemps devancé. Dans les années 1890, il ne restait plus grand-chose à saisir. Quoi qu'il en soit, d'énormes sommes d'argent et d'énergie ont été investies dans l'expansion militaire et navale de l'Allemagne, cette dernière énervant particulièrement la Grande-Bretagne, qui estimait que la Bretagne seule devait dominer les vagues. De même, des réactions peu impressionnées sont venues de Paris et de Saint-Pétersbourg. En 1892, le tsar Alexandre III a abandonné près d'un demi-siècle d'opprobre tsariste po

républicanisme (jusque-là, il était même illégal de jouer "La Marseillaise", avec ses paroles désinvoltes sur le lynchage d'aristocrates, en territoire russe) pour signer une alliance mutuellement défensive avec la France. Nicolas II a continué à considérer l'alliance française de son père comme la pierre angulaire de la politique étrangère russe, malgré les meilleurs efforts de Wilhelm pour le persuader du contraire et en 1907, la Grande-Bretagne a été ajoutée à l'entente, les trois promettant de se défendre s'ils étaient attaqués par un agresseur. , sans nom mais à peine inconnu, le pouvoir.

De retour en Allemagne, le palais et la confiance débordante de l'armée dans l'avenir du pays semblaient justifiés par une expansion économique soutenue et impressionnante. L'Allemagne du tournant du siècle était l'un des États les plus prospères du monde. Avec de nombreuses terres agricoles fertiles, d'immenses réserves naturelles de charbon et de minerai de fer et une croissance démographique soutenue par un système de santé de plus en plus excellent, au milieu du règne de Guillaume II, l'Allemagne impériale était à l'avant-garde de nouvelles industries comme l'électrotechnique, la production d'acier. et la production chimique. Ses chemins de fer et sa flotte de paquebots, dont l'Imperator était tout simplement le dernier et le plus grand d'une longue lignée, étaient parmi les meilleurs au monde.

Le système d'éducation publique de l'Allemagne était supérieur à ceux de Grande-Bretagne, de France ou d'Amérique, tandis que les conditions de travail de ses classes ouvrières urbaines et le développement d'un État-providence sophistiqué signifiaient que l'espérance de vie moyenne d'un ouvrier d'usine allemand était d'environ cinq ans supérieure à celle de son ouvrier britannique. équivalente et près de deux décennies de plus que celle d'un Russe.

En 1913, lorsque l'Imperator a mis les voiles pour son voyage inaugural avec un vaste portrait du Kaiser fixant les passagers de première classe dans leur grand escalier, la royauté européenne convergeait vers Berlin pour assister au somptueux mariage de la fille unique du Kaiser, la princesse Victoria. Louise, au duc de Brunswick, un mariage à la Roméo et Juliette, puisque les deux familles se détestaient depuis des années et que le frère aîné de Victoria menaçait de ne pas y assister. Il y avait place pour la confiance, comme il y en avait d'ailleurs partout ailleurs dans l'Europe monarchique. C'était l'année du jubilé d'argent du Kaiser et il pouvait légitimement prétendre régner sur un empire prospère qui était, à bien des égards, l'une des envies du monde. Pourtant, la belligérance de la politique étrangère de l'Allemagne impériale, l'enthousiasme de ses généraux les plus haut gradés pour une guerre, l'incertitude que le Kaiser ressentait et causait à la fois, ainsi que les craintes que l'Allemagne pourrait forcer l'Autriche-Hongrie

à prendre une décision hâtive concernant les Balkans, avaient tous contribué à créer un climat international à la fois méfiant et perpétuellement vigilant à l'égard des Hohenzollern et de leur empire.

La double monarchie Le

grand historien tchèque František Palacký a dit un jour que si l'Empire des Habsbourg n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer. Son cœur du bassin du Danube était la grande intersection entre l'est et l'ouest de l'Europe et c'était souvent sur le territoire des Habsbourg que les batailles décisives de l'histoire européenne avaient été livrées. Pendant des siècles, c'est le leadership fourni par la monarchie qui a empêché les nombreux groupes ethniques et cultures concurrents de la région de se retourner les uns contre les autres et c'est le rôle proverbial de la nécessité en tant que mère de l'invention qui a façonné l'extraordinaire parcours de la dynastie des Habsbourg et sa longévité.

La famille avait d'abord atteint la grandeur au XIII^e siècle, leur fournissant un pedigree qui faisait passer les Romanov à l'est et les Hohenzollern au nord pour des parvenus. Les Habsbourg préféraient souvent faire l'amour là où d'autres faisaient la guerre. Les mariages royaux et les lignées dynastiques ont laissé la famille hériter des royaumes alors qu'il n'y avait plus personne d'autre pour assumer le rôle - c'est ainsi que la Hongrie et l'Espagne sont entrées dans leur orbite. Au XV^e siècle, l'un de leurs empereurs avait adopté l'acronyme des voyelles AEIOU pour signifier comment lui et ses proches voyaient leur avenir - Austria Est Imperare Orbi Universo ("C'est le destin de l'Autriche de gouverner le monde"). Au siècle suivant, cette maxime semblait être à moitié vraie - le mariage d'un prince Habsbourg avec l'héritière du trône d'Espagne signifiait que leur fils, Charles Quint, régnait sur un empire qui comprenait la majeure partie de l'Europe centrale, les Pays-Bas, l'Espagne, Naples, la Sicile, la Sardaigne et de vastes étendues des Amériques. Un prince ambitieux de la lignée a inventé sa propre devise familiale, Orbis Non Sufficit ("Le monde ne suffit pas"), une déclaration si pompeuse qu'en 1963, l'auteur Ian Fleming a été frappé de la placer sous le blason de la famille. de son espion britannique fictif James Bond.³⁷

L'Europe chrétienne était de plus en plus obsédée par la peur d'une invasion islamique dirigée par la puissance croissante de l'Empire ottoman, basée principalement dans ce qui est aujourd'hui la Turquie. Cette peur n'était pas aussi paranoïaque qu'il y paraissait. En 1453, les Ottomans avaient renversé les derniers vestiges de la

Empire byzantin, l'empire chrétien à l'Est, et ils élargissaient leurs frontières dans le sud de l'Europe. De plus en plus, les Habsbourg sont devenus la première ligne de défense. En 1571, eux et leurs alliés ont vaincu la marine ottomane à la bataille de Lépante dans une victoire si retentissante qu'elle a été accréditée à l'intercession de la Bienheureuse Vierge Marie, incitant le Vatican à instituer une fête à Notre-Dame des Victoires le 7 octobre. ³⁸ C'est après une autre victoire des Habsbourg, la défaite des armées ottomanes lors du siège de Vienne en 1683, que la menace turque contre la chrétienté occidentale fut jugée évanouie.

Tout comme l'Europe s'était tournée vers les Habsbourg pour contrer la menace posée par les Ottomans, elle s'est également tournée vers eux pour contrecarrer les ambitions de la France, un rôle qu'ils ont volontiers assumé, de plus en plus en collaboration avec les Britanniques. Au cours du XVIII^e siècle, la montée du royaume protestant de Prusse dans le nord de l'Allemagne et l'empire orthodoxe des tsars ont conduit de nombreux catholiques d'Europe centrale et orientale à se tourner vers les Habsbourg pour se protéger. Il y a eu des revers alors même que les énormes et magnifiques palais et cathédrales baroques ont surgi à Vienne et à Salzbourg en hommage à l'inimitable confiance en soi de l'empire. La branche espagnole du clan Habsbourg s'éteignit en 1700 après des générations de consanguinité. Cela n'a jamais été autant un problème avec leurs cousins autrichiens moins insulaires, et c'est presque entièrement au côté espagnol de la famille que nous devons le stéréotype populaire de la royauté en tant que consanguins habituels. Ce point a été à la fois exagéré et mal compris. Il convient de noter qu'à l'époque médiévale et au début de la modernité, ce que nous reconnaissons maintenant comme consanguinité ou inceste n'était pas rare. À une époque où très peu de gens quittaient le village, la ville ou le comté où ils avaient grandi, la consanguinité sur plusieurs générations était inévitable, quelle que soit la classe sociale. La royauté ne pouvait pas plus se marier hors des limites sacrées de sa classe que la plupart de ses sujets ne pouvaient se marier hors des limites de leur localité. Cependant, même dans ce contexte, les Habsbourg espagnols, avec leurs préoccupations fanatiques pour le catholicisme et le caractère sacré du sang royal, étaient allés trop loin. Philippe II et Philippe ~~IV~~ avaient tous deux épousé leurs nièces.³⁹ Après la mort de Carlos II en 1700, la Guerre de Succession d'Espagne se solda par une défaite pour la partie la plus chère de la famille en Autriche, qui dut endurer l'humiliation d'un prince français en cours d'installation sur le trône d'Espagne. Dans les années 1740, à l'étonnement général des Autrichiens, les protestants parvenus de Prusse utilisent l'accession d'

prétexte pour s'emparer du prospère comté de Silésie, infligeant une défaite de taille à « l'heureuse Autriche ». Puis, en 1793, l'empereur François II s'est avéré incapable d'empêcher l'exécution de sa tante de trente-sept ans, Marie-Antoinette, au plus fort de la Révolution française.

La révolution qui a coûté la vie à Marie-Antoinette s'est propagée vers l'extérieur, comme elle l'avait prédit dans les années précédant sa mort. Il a nourri un nouveau credo de nationalisme, l'idée que son pays et son identité nationale étaient primordiaux, et dans le processus a renversé la vieille notion du droit divin des rois sur laquelle la monarchie des Habsbourg était basée. Leur conviction qu'une monarchie était supranationale, au-dessus des idées de patriotisme ou d'identité régionale et donc supérieure à tout sentiment de localité, n'était plus en phase avec le *modus operandi* de la politique européenne. En 1806, les armées de Napoléon ont renversé le Saint Empire romain germanique, une construction politique millénaire couvrant la majeure partie de l'Allemagne moderne et rétrospectivement appelée son Premier Reich, et avec son effondrement, la domination séculaire des Habsbourg sur l'Allemagne est allée dans un déclin plus marqué. En Autriche, ils se sont regroupés dans ce qu'on appelait maintenant l'Empire autrichien. Dans le cœur de la famille impériale, il restait l'empire des Habsbourg. Refusant de croire que l'histoire d'amour du XIXe siècle avec le nationalisme n'était qu'une mode passagère, les Habsbourg tournent le visage vers le passé. Jusqu'en 1846, le latin est resté la langue officielle du gouvernement et de la bureaucratie de l'empire, plutôt que l'une des langues maternelles de leurs sujets. Aux yeux de la cour, ils n'étaient liés à aucune nation en particulier ; ils les servaient tous en prétendant n'en favoriser aucun.

Pendant les vingt années qui suivent la défaite de Napoléon en 1815, la façon de faire des Habsbourg semble reprendre son essor. Guidés par leur brillant chancelier, le prince Clément de Metternich, les empereurs autrichiens se sont lancés dans une politique de stagnation politique. La période Metternich s'est également avérée être une période de progression économique et ce que le gouvernement manquait d'enthousiasme pour le changement politique, il a compensé par son talent pour soutenir le bon cheval économiquement. Cependant, malgré tous leurs efforts, le génie de la fierté nationale ne retournerait pas dans la bouteille et l'empire, ainsi qu'une grande partie du reste de l'Europe, fut pris dans la vague de troubles produite par le ralentissement économique de 1848. Des émeutes balayèrent le Empire autrichien et en particulier dans des régions comme Budapest et Milan, ces émeutes étaient anti-autrichiennes et pro-nationalistes.

À ce moment-là, le titulaire du trône était l'empereur Ferdinand Ier, un introverti politiquement imbécile qui était néanmoins totalement adoré par la grande majorité de ses sujets. Materné par sa fidèle et patiente épouse Maria Anna de Savoie, le dodu Ferdinand était célèbre pour s'être mis en grève en tant que monarque lorsque ses médecins inquiets lui ont interdit de manger plus de ses raviolis bien-aimés. Coupé de sa friandise préférée, c'était des outils pour l'Empereur, car il proclama majestueusement : "Je suis l'Empereur, et je veux des boulettes !" Un tel comportement paraissait ravissant aux bons vivants viennois. Alors même que les émeutes de 1848 s'aggravaient dans la capitale, peu de manifestants pouvaient se résoudre à critiquer directement Ferdinand.

Le blâme pour tous les maux du pays revenait carrément à ses perniciose conseillers aristocratiques, en particulier von Metternich. Lorsqu'il a appris les émeutes, Ferdinand aurait demandé : "Mais sont-ils autorisés à faire cela?"

Face au fait que l'intégralité de l'ancien gouvernement était compromise, des démissions massives eurent lieu dans l'espoir d'étouffer les émeutes et le grand ménage s'engagea au sommet, Ferdinand abdiquant au profit de son neveu de dix-huit ans, François-Joseph. L'abdication eut lieu au palais archiépiscopal d'Olmütz. Alors que le nouvel empereur s'agenouillait devant l'ancien, Ferdinand murmura : « Que Dieu vous bénisse. Soit brave. Dieu vous protégera.

Cela a été fait avec joie.⁴⁰ Dans son journal intime pour cette nuit-là, Ferdinand a noté, 'La fonction s'est terminée avec le nouvel empereur s'agenouillant devant son empereur et maître, c'est-à-dire moi, et demandant une bénédiction, que j'ai donnée en posant mes mains sur sa tête et faisant le signe de la Sainte Croix. Alors je l'ai embrassé et il m'a baisé la main. Et puis ma chère femme a embrassé et embrassé notre nouveau maître, puis nous sommes allés dans notre chambre . La vie dans une retraite honorable n'était pas trop onéreuse pour Ferdinand Ier et il mourut à Prague à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

François-Joseph, qui devint empereur dans le chaos de 1848 et mourut dans le chaos de la Première Guerre mondiale, reste dans les mémoires tel qu'il était à la fin - yeux chauds, moustaches blanches et tenue militaire, "le dernier cavalier", "le cher vieux gentilhomme de la Hofburg". Lorsqu'il monta sur le trône après l'abdication de son oncle, c'était pourtant un jeune homme énergique et viril qui aimait danser, chasser et monter à cheval. Otto von Bismarck, qui par la suite en vint à le détester, le rencontra quatre ans après qu'il devint empereur et écrivit que François-Joseph avait « le feu des années vingt, associé à la dignité et

prévoyance des années plus mûres, un œil fin, surtout quand il est animé et une ouverture d'expression gagnante, surtout quand il rit. Les Hongrois sont enthousiasmés par sa prononciation nationale de leur langue et l'élégance de sa circonscription. »⁴² Le tsar Nicolas Ier fut encore plus impressionné, écrivant à sa femme : « Plus je le vois, plus je l'écoute, plus Je suis étonné de son intelligence, de la solidité et de la justesse de ses idées.

L'Autriche a vraiment de la chance de le posséder. »⁴³ C'est au premier Premier ministre de François-Joseph, le prince Felix zu Schwarzenberg, que nous devons la meilleure appréciation du caractère et des capacités de l'empereur. Même à ce jeune âge, Schwarzenberg a exprimé les qualités qui ont permis à Franz Josef d'assumer le lourd fardeau de régner pendant soixante-huit ans, mais aussi les traits de personnalité qui ont poussé tant de gens, y compris certains de ses plus proches parents, à le considérer comme un rhume et bureaucrate détaché.

L'Empereur voit l'ampleur et la difficulté de sa tâche et sa volonté est fermement décidée à l'accomplir. Son intelligence est aiguë, sa diligence dans les affaires étonnante, surtout pour quelqu'un de son âge. Il travaille dur au moins dix heures par jour, et personne ne sait mieux que moi combien de propositions ministérielles il renvoie pour révision. Son allure est pleine de dignité, son comportement envers tous extrêmement poli, bien qu'un peu sec. Les hommes de cœur – et beaucoup de Viennois se réclament de la gentillesse – disent qu'il n'a pas beaucoup de cœur.

Il n'y a aucune trace en lui de cette bonhomie chaude et superficielle de beaucoup d'archiducs, du désir de plaire, de rechercher l'effet. En revanche, il est parfaitement accessible, patient et bien disposé à être juste envers tous. Il a une objection enracinée à tout type de mensonge et est absolument discret. Mais la qualité qui lui est la plus précieuse dans sa position actuelle, surtout à une époque comme celle-ci, c'est son courage. Je ne l'ai jamais vu échouer un instant, même dans les situations les plus difficiles dont il est parfaitement conscient.

Physiquement et moralement, il est intrépide, et je crois que la principale raison pour laquelle il peut affronter la vérité, aussi amère soit-elle, est qu'elle ne lui fait pas peur. Le temps le rendra plus autonome : je fais de mon mieux pour aider à ce bon travail ; alors le pays aura en lui ce dont il a besoin avant tout : un homme⁴⁴.

Pendant les vingt premières années de son très long règne, François-Joseph a soutenu le plan selon lequel, pour se remettre du bouleversement de 1848, l'empire devait créer un

état unitaire centralisé avec autant que possible contrôlé depuis Vienne, reprendre les terres perdues dans le nord de l'Italie à cause de 1848, établir sa domination sur l'Allemagne et trouver des alliés en Europe qui pourraient maintenir la position de l'empire en tant que puissance dominante d'Europe centrale. Comme Edward Crankshaw l'a noté dans sa belle histoire du dernier siècle de l'empire, c'était « un rêve de la plus haute voûte, et, comme le font les rêves, pas absurde. »⁴⁵ Dans — chacun de ces objectifs, cependant, l'Autriche devait échouer, et au tournant du siècle, ces revers avaient conduit beaucoup à considérer l'effondrement de l'empire comme rien de plus qu'une question de temps.

Pour commencer, les terres italiennes n'ont jamais été récupérées et les tentatives pour les récupérer étaient aussi coûteuses qu'embarrassantes. L'Autriche a ensuite commis une gaffe catastrophique lorsqu'elle n'a pas envoyé d'aide au tsar Nicolas Ier lorsque la Russie s'est opposée à ses actions en Crimée. Nicolas avait envoyé une aide militaire précieuse aux Autrichiens pendant les crises de 1848 et il admirait beaucoup François-Joseph ; la majeure partie de la politique étrangère de la Russie avait jusqu'alors été déterminée par la détermination du tsar à défendre la cause du monarchisme en Europe. En aliénant son ancien allié, l'Autriche a créé un ennemi puissant et qui pourrait causer de gros problèmes à Vienne si elle choisissait d'intervenir auprès des communautés slaves vivant actuellement dans les parties sud et est de l'Empire autrichien.

En 1854, François-Joseph épouse l'une des plus grandes beautés de l'époque, la princesse Elisabeth de Bavière. Grande et svelte avec une peau d'albâtre et un visage d'une beauté envoûtante, Elisabeth ressemblait à une princesse de conte de fées. Franz Josef a partagé l'adoration de son peuple pour elle et le couple a produit quatre enfants - Sophie, Gisela, Rudolf et Maria Valerie. Pourtant, comme beaucoup de princesses avant et depuis, Elisabeth a eu du mal à s'adapter à sa nouvelle patrie ; elle ne pouvait échapper à l'attention critique de sa belle-mère, l'archiduchesse Sophie, ou de l'archevêque de Vienne, le cardinal Rauscher, qui la jugeait insuffisamment pieuse. Le plus malheureusement de tous, malgré tous ses efforts, elle n'a pas pu rendre la pareille à la passion de son mari. Eblouissante en public, Elisabeth devenait de plus en plus un cauchemar en privé. Son régime de beauté est devenu une obsession - ce que la nature lui avait donné, Elisabeth le perfectionnerait. Elle mettait trois heures à s'habiller tous les matins, des spécialistes étaient amenés à les traiter lors de séances d'une journée entière impliquant des œufs, du brandy et un peignage méticuleux, de la viande crue aurait été appliquée sur son masque de sommeil pour raffermir sa peau, elle a abandonné oreillers parce qu'elle croyait qu'ils affecteraient sa peau et sa posture. À divers

étapes de sa vie, elle était aux prises avec ce qui serait maintenant reconnu comme un trouble alimentaire grave. Elle était dégoûtée par les grosses personnes et son désir de maintenir sa propre taille de dix-huit pouces et demi frisait le maniaque. Même à l'âge mûr, le prince de Hesse la qualifiait de « presque inhumainement svelte ».⁴⁶

Désireuse de s'échapper de Vienne, Elisabeth a d'abord tenté de profiter d'un peu de temps privé chez elle en Bavière, mais toute tentative d'anonymat a été rejetée à l'eau à son arrivée. à la gare de Munich pour trouver tout le revêtement décoré de lys blancs et son cousin, le roi Ludwig II, attendant de la saluer formellement en uniforme militaire autrichien.

Malgré cela, elle était particulièrement proche de Ludwig. Comme elle, il s'est fixé sur la beauté et l'élégance, un désir d'échapper à la réalité laide dans un monde d'art et de sentiment. Les deux membres de la famille royale ont fait des croisières au clair de lune sur le lac de Starnberg, se récitant Schiller et Shakespeare alors que la lumière argentée baignait les ponts du yacht privé de Ludwig, Tristan, du nom de l'un des héros de la romance de Tristan et Isolde. Ludwig a écrit à propos de « sentiments d'amour et de révérence sincères et d'attachement fidèle envers vous que j'ai chéris dans mon cœur depuis ma jeunesse ».⁴⁷ Leur proximité était telle que les cousins ont finalement été accusés dans certains cercles méchants et bavards d'entretenir une liaison adultère. , mais, inconnu à l'époque, le journal de une [trace](#) méticuleuse de sa lutte contre son homosexualité. Ludwig gardait l'adoration pour Elisabeth est mise à côté de son dégoût de soi chaque fois qu'il ressentait un désir romantique ou sexuel pour l'un de son propre sexe. Une entrée de septembre 1877 le voit se décrire comme étant "terriblement au bord d'une chute complète" à cause de son engouement pour l'un de ses courtisans, tandis que des phrases angoissées comme "Désormais plus jamais !!!" jonchent les [pages](#).⁴⁹

Comme sa cousine, la lutte d'Elisabeth contre sa propre nature a provoqué des comportements de plus en plus bizarres et déconcertants, qu'il s'agisse d'exercices d'une journée, de promenades de huit heures, de phobies soudaines ou d'épisodes de mélancolie soutenus pendant lesquels elle était alitée. Dans les années 1860, elle trouve enfin un débouché pour ses talents. L'impératrice était intellectuellement douée, avec une aptitude particulière pour les langues, à l'âge adulte, elle a appris le magyar et le grec ancien, et sa sympathie pour les Hongrois signifiait qu'elle était particulièrement populaire dans cette partie de l'empire. Alors que les demandes augmentaient pour que les Hongrois obtiennent la parité d'estime avec les Autrichiens, Elisabeth se jeta à soutenir leur cause.

Le soutien de l'impératrice, la montée des troubles en Hongrie et les conseils de nombre de ses courtisans ont finalement persuadé François-Joseph d'adopter l'Ausgleich de 1867, qui a restauré le parlement hongrois indépendant avec des pouvoirs internes importants et a effectivement créé une double monarchie, sous laquelle la dynastie s'est unie. les deux systèmes politiques de l'Autriche et de la Hongrie. Franz Josef serait empereur d'Autriche et roi de Hongrie et lors de son couronnement ultérieur à celui d'Elisabeth à Budapest, les foules extatiques semblaient encourager davantage Elisabeth et la nouvelle ère dont elle était en partie responsable que son mari. Dans le cadre des festivités du couronnement, la nation hongroise a offert au couple royal le palais à huit ailes de Gödöllő, par la suite la résidence préférée d'Elisabeth.

Tout le monde dans l'empire n'était pas convaincu des perspectives à long terme de la double monarchie. Il avait acheté la paix en Hongrie, mais avait donné un coup de pied dans un nid de guêpes dans le reste de l'empire. Il y avait une scission au sein de l'élite de l'empire sur ce que devrait être l'avenir de l'empire et plus particulièrement de la Hongrie. Il y avait ceux même au sein de la famille impériale, comme le neveu de l'empereur Franz Ferdinand, qui sympathisaient avec l'accusation selon laquelle l'Ausgleich avait libéré les Hongrois pour qu'ils traitent les Croates et les Slaves sur leur territoire d'une manière profondément injuste. Alors que Franz Josef travaillait dur pour saper l'antisémitisme populaire et le nationalisme pangermaniste en Autriche, il ne pouvait pas faire grand-chose contre les ressentiments ethniques en Hongrie, qui défendait généralement le droit de son parlement d'introduire les actions qu'il jugeait appropriées. Se demandant pourquoi la Hongrie s'était vu accorder des droits refusés au reste d'entre eux, d'autres groupes sous la domination des Habsbourg s'agitaient maintenant pour obtenir un statut égal aux Magyars, ce à quoi Budapest s'opposait à chaque tournant, gardant ses prérogatives souveraines nouvellement acquises comme une tigresse. François-Joseph, par nature ultra-conservateur plus attaché à préserver la stabilité qu'à poursuivre des rêves de réforme, était le meilleur allié de Budapest car il n'avait pas l'intention de se lancer dans une autre grande réforme constitutionnelle comme l'Ausgleich. Au tournant du siècle, nombreux étaient donc ceux qui pensaient que la nature multinationale de l'empire des Habsbourg signifiait que son effondrement était inévitable. Dans son journal intime, la plus jeune fille de François-Joseph exprimait son "manque de foi en la survie de l'Autriche", tandis qu'en Russie en 1913, l'un des courtisans de Nicolas II écrivait : "Sa Majesté a parlé de la désintégration de l'Empire autrichien comme une simple question de temps". . Le jour, disait-il, viendrait où nous verrions un royaume de Hongrie, un royaume de Bohême, et l'incorporation des provinces allemandes d'Autriche dans

l'Empire allemand, tandis que les Slaves du sud seraient absorbés par la Serbie et les Roumains de Transylvanie par la Roumanie. L'Autriche, soutenait Sa Majesté, était actuellement une source de faiblesse pour l'Allemagne

et un danger pour la cause de la paix. Son, flottait des salles de bal sur les eaux du Danube et l'Art nouveau fleurissait dans les académies et les salons de la capitale ; Otto Wagner, Gustav Klimt et Sigmund Freud se sont mis au travail dans un environnement cosmopolite et sécurisé, sans censure et soucieux du roman et du beau. Vienne au tournant du siècle était un centre des arts tout autant qu'elle l'avait été à l'époque de Mozart et aux jours de gloire de la monarchie des Habsbourg, et l'atmosphère de paix et d'élégance que la cour tenait à promouvoir n'a pas été négligeable. contribué à rendre cela possible, malgré les opinions de gauche de nombreux artistes parmi les plus célèbres de l'empire. Le système politique de l'empire n'était pas non plus aussi arriéré ou incompetent qu'on le pensait généralement - toutes les communautés de l'empire étaient autorisées à envoyer des représentants au parlement à Vienne et Franz Josef avait le soutien du conservateur typique pour des changements spécifiques pour résoudre des problèmes spécifiques dans l'espoir d'en éviter d'autres. des troubles importants ou sismiques.⁵¹ —

Franz Josef prenait très au sérieux sa vocation de gardien de ce tic-tac. Il se réveillait avant l'aube, mangeait avec parcimonie et travaillait toute la journée, inspectant méticuleusement chaque papier posé devant lui. En 1900, il était un vieil homme qui avait développé un attachement obsessionnel à son horaire rigide. Ce n'était pas seulement dû à son interprétation religieuse de ses devoirs, mais aussi à cause des tragédies qui s'étaient abattues sur lui au cours des années depuis 1867. Cette année-là, son jeune frère Maximilien fut exécuté par des révolutionnaires mexicains après une tentative désastreuse de créer un Européen. monarchie de style dans les Amériques s'est soldée par un échec. La veuve de Maximilien, l'héroïque loyale Carlota de Belgique, souffrit d'une dépression nerveuse complète et passa le reste de sa vie dans l'isolement. Cinq ans plus tard, la redoutable mère de Franz Josef décède. En 1889, il est brisé alors que la monarchie est secouée par le suicide de son fils unique, Rudolf. Le prince héritier troublé et contrarié a organisé un meurtre-suicide avec sa maîtresse adolescente au pavillon de chasse Mayerling, qui a ensuite été transformé en

des années plus tard, le frère de Franz Josef, Karl Ludwig, mourut de la typhoïde, et deux ans plus tard, l'impératrice Elisabeth fut assassinée lors d'un séjour à Genève par un jeune anarchiste italien appelé Luigi Luccheni, qui avait juré de tuer le premier royal qu'il rencontrait. Elisabeth a été poignardée alors qu'elle et une dame d'honneur se préparaient à monter à bord d'un bateau à vapeur, remerciant poliment en allemand, anglais et français tous ceux qui essayaient de l'aider alors même qu'elle perdait connaissance. Son assassin, souriant d'une oreille à l'autre lorsqu'il était photographié en garde à vue, se justifia plus tard par ce qu'un journaliste décrivit avec mépris comme la seule « vertu animale du courage » en disant: « Je suis venu à Genève pour tuer un souverain, dans le but de donner un exemple à ceux qui souffrent et ceux qui ne font rien pour améliorer leur position sociale ; peu m'importait qui était le souverain que je devais tuer. Son journal, récupéré après son arrestation, exprimait son désir de "tuer quelqu'un d'important pour que cela paraisse dans les journaux". Lors de son procès, il s'est présenté avec sa moustache impeccablement cirée et a fait une révérence polie au jury avant de leur dire plus tard : "Ma doctrine est que personne qui ne travaille pas ne devrait être autorisé-

à vivre". Il s'est fait encore moins de faveurs lorsqu'il leur a dit, avec un sérieux glaçant : « La souffrance humaine est le motif de mon acte . par lequel il croyait pouvoir mettre de l'ordre dans le chaos, nombreux furent ceux qui commencèrent à considérer « le Vieux Monsieur » avec beaucoup d'affection, mais beaucoup plus pensèrent que l'Empereur des Habsbourg franchissait les « T » et pointait les « I » tandis que les problèmes créés par l'Ausgleich et les nationalismes conflictuels dans tout son empire sont restés sans réponse

Sarajevo, 28 juin 1914

'Terrible choc pour le cher vieil empereur

Les gens ne savaient jamais trop quoi penser de l'archiduc François-Ferdinand. Zita, sa nièce par alliance, le décrit comme « une personnalité très puissante et déterminée mais aussi un père de famille dévoué » .1 réactionnaire à la bouche. Grand et torse large, mais pâle d'un accès de tuberculose à l'adolescence, il avait les grands yeux bleus des Habsbourg et les cheveux clairsemés prématurément de son oncle l'Empereur, qu'il tenta de combattre avec de nombreux remèdes d'une efficacité douteuse. Souvent glacial en public et enclin à des accès de mauvaise humeur malveillante, il s'excuse néanmoins rapidement lorsqu'il a tort et il a un vrai zèle pour la vérité, même s'il ne veut pas l'entendre. Passionné par l'armée, l'un de ses plus grands talents dans la vie était l'horticulture et l'homme qui ne souriait presque jamais dans les foules se promenait souvent parmi les foules venues inspecter ses jardins, discutant avec enthousiasme de leurs intérêts communs.

Né au Palais Khuenburg dans la ville de Graz, dans le sud de l'Autriche, en 1863, il était le fils aîné du frère cadet de l'empereur François-Joseph. À l'âge de sept ans, il a perdu sa mère adorable mais fragile à cause de la tuberculose. Heureusement, l'affection maternelle fut bientôt fournie par sa belle-mère portugaise, l'archiduchesse Marie-Thérèse, que François-Ferdinand adorait. Son éducation était lourde sur la religion et les langues, la première le laissant avec une dévotion permanente au catholicisme. À l'âge de douze ans, il hérite de l'une des plus grandes collections d'art d'Europe lorsqu'il est nommé héritier du duc de Modène récemment décédé. À l'âge de vingt-cinq ans, il reçut un héritage beaucoup plus troublant lorsque son cousin sans enfant Rudolf se suicida à Mayerling. La mort ultérieure du père de Franz Ferdinand signifiait qu'il devenait héritier à la place de Rudolf. Affligé de chagrin et méfiant, l'empereur ne put jamais se résoudre à donner l'ancien titre de prince héritier de Rudolf au nouveau venu. François-Ferdinand, qui vénérail l'Empereur et la monarchie, n'a jamais publiquement

se plaint, mais le malaise de l'oncle avec son neveu s'aggrave au fil des années.

Après quelques badinages de jeunesse, Franz Ferdinand a commencé à envisager de se marier. En tant que futur empereur, le devoir exigeait une épouse et une famille. Le problème était qu'avec sa passion pour les romans d'amour bon marché, l'archiduc ne voulait pas seulement se marier, il voulait aussi être heureux. Il ne voulait pas quelqu'un de trop jeune et il ne voulait certainement pas quelqu'un de trop stupide. L'apparence était une condition secondaire et le bon type d'ascendance encore moins. Sa tante l'impératrice Elisabeth, parlant de triste expérience, lui donna à ce sujet un conseil d'une simplicité révolutionnaire : « N'épousez que la femme que vous aimez - du tsar Nicolas. Des parents royaux insistants, comme le comte de Paris, ont organisé des accrochages atrocement évidents avec leurs filles dans l'espoir de susciter une attirance. L'archiduchesse Isabelle, duchesse de Teschen, une matriarche rondelette et incontournable de la scène sociale viennoise, était l'une des marieuses les plus persistantes. L'archiduchesse avait le décompte biblique de sept filles célibataires, allant de l'archiduchesse Maria Christina, âgée de dix-neuf ans, à sa sœur âgée de cinq ans, l'archiduchesse Maria Alice. Les espoirs d'Isabella se fixaient naturellement sur l'aînée des filles, mais les plans les mieux conçus allant souvent de travers, les nombreuses invitations conçues pour amener Franz Ferdinand dans l'orbite de Maria Christina servaient également à l'amener régulièrement en compagnie de l'une des dames d'Isabella. en attente, la fille d'un ancien diplomate de Bohême, la comtesse Sophie Chotek. L'archiduc a demandé à Sophie de danser lors d'un bal masqué au palais Larisch à Vienne au printemps 1894. Il n'a jamais oublié cette nuit « si merveilleuse » et l'été, la romance s'était épanouie.³

-

Fury a tonné de l'archiduchesse contrariée, qui a apparemment découvert la vérité sur ce qui se passait lorsqu'elle a trouvé la montre de poche de Franz Ferdinand après l'une de ses visites et l'a ouverte pour découvrir qu'elle contenait une photo de sa dame d'honneur, plutôt que sa fille. Toute la maisonnée a été convoquée pour assister à l'attaque verbale humiliante et vicieuse d'Isabella contre Sophie, après quoi la pauvre femme a été renvoyée. Portant ses malheurs à l'Empereur, Isabelle ragea que sa famille ait été terriblement insultée par la tromperie de François-Ferdinand. Quand il a parlé à son neveu de la situation, Franz Josef était consterné alors que Franz

Ferdinand lui a dit qu'il voulait épouser Sophie. Isabelle a riposté en disant à tout le monde que Sophie était la maîtresse de l'archiduc et que, ayant perdu sa virginité hors mariage, elle était clairement une femme sans valeur.

Comme Anne Boleyn des siècles auparavant, Sophie était entourée de rumeurs hostiles - personne ne semblait croire au pouvoir de la coïncidence et de la chance humaine. Sophie, insistaient-ils, devait être une maîtresse quasi clairvoyante de l'art de la manipulation. Elle avait dû, d'après les commérages des salles de bal et des dîners de la capitale, s'être mise en quête de l'héritier présomptif et elle l'avait maintenant plongé dans une telle frénésie qu'elle seule pouvait le satisfaire.

Le comportement de Franz Ferdinand n'a rien fait pour contrecarrer les soupçons de la société. Lorsque Sophie a tenté de mettre fin à leur relation plutôt que de causer plus de problèmes, il était désespéré. Ses détracteurs ont affirmé que ce mouvement ne devait donc être qu'une feinte, habilement conçue pour augmenter son ardeur. Lorsque l'empereur a souligné que le mariage avec Sophie violerait les statuts de la famille des Habsbourg, qui exigeaient que les membres de la dynastie n'épousent que leurs égaux sociaux, Franz Ferdinand était si bouleversé qu'il a menacé de se suicider. Confronté à la perspective, aussi lointaine soit-elle, d'un second héritier se suicidant, François-Joseph donna sa permission avec une extrême réticence et de nombreuses mises en garde, dont la principale était que le mariage serait morganatique, par lequel Sophie serait légalement l'épouse de François-Ferdinand mais elle ne serait pas éligible pour partager son titre, et aucun futur enfant ne serait autorisé à détenir des titres impériaux ou à faire la queue pour hériter du trône. Le 28 juin 1900, lors d'une cérémonie au palais de la Hofburg, présidée par l'archevêque de Vienne et le primat de Hongrie, François-Ferdinand jura sur la Bible que « ni notre femme ni les enfants qui, avec la bénédiction de Dieu, ne pourront provenir de ce mariage ni chacun de leurs descendants peut revendiquer les droits, honneurs, titres, armoiries ou privilèges qui seraient accordés aux épouses de rang égal à leurs maris archiducaux et aux enfants d'une telle union archiducal d'égalité en accord avec les statuts. » .4

Une lune de miel euphorique a suivi, mais dans la foulée, Franz Ferdinand a été consterné par les efforts que la cour de son oncle irait pour punir Sophie de s'être mariée au-dessus de sa station. Belle plutôt que belle, superbement digne, apaisante, élégante et fervente catholique romaine, Sophie Chotek était à bien des égards une épouse idéale pour la royauté. Elle a certainement prouvé son courage en se comportant impeccablement tout au long de la vendetta de la cour qui a duré une décennie. Même le discours de l'Empereur lors de son mariage avait

concéda à contrecœur que Sophie "descend, il est vrai, d'une lignée noble".⁵ Sa famille avait été anoblie par les Habsbourg au XVI^e siècle, ils avaient une longue histoire de service exemplaire à l'empire et les Choteks étaient l'une des rares élites. parmi la noblesse qui pouvait se vanter de seize cantonnements sur leur crête, annonçant au moins quatre générations ininterrompues de descendance aristocratique de tous les côtés des familles de ses arrière-arrière-grands-parents. Pourtant, elle était une étrangère qui n'avait aucune raison d'épouser un Habsbourg parce qu'elle l'était, pour utiliser une expression que personne n'aurait utilisée pour la décrire à moins qu'elle n'ait épousé un prince, un roturier, et la cour ne l'a jamais laissée l'oublier. Aux dîners de famille, si elle était invitée, elle était servie en dernier et placée en bas de la table. Il lui était interdit d'accompagner son mari à des fonctions officielles. Elle ne pouvait pas se tenir près de lui si l'hymne national jouait. Ils ne pouvaient même pas s'asseoir dans la même loge au théâtre. Aux bals, elle devait entrer en dernier, derrière toutes les autres femmes membres de la famille impériale. Les deux portes à l'entrée de la salle de bal ont été ouvertes pour les entrées des archiduchesses; l'un d'eux a été fermé juste avant que Sophie n'intervienne pour souligner davantage son infériorité. À une seule occasion, Sophie a craqué en fuyant brusquement un bal lorsqu'elle s'est rendu compte que le grand chambellan de la cour, le prince Alfred de Montenuovo, avait délibérément omis de faire en sorte qu'un homme lui donne le bras. Refusant de subir la mortification d'entrer seule dans une salle de bal bondée, Sophie a plutôt choisi de rentrer chez elle.

Franz Ferdinand avait une mémoire encyclopédique des insultes et les blessures infligées à sa femme l'ont amené à considérer de nombreux membres du gouvernement de son oncle comme des ennemis. Bien que le couple ait pleinement profité du magnifique palais du Belvédère à Vienne, ils l'ont rarement utilisé, passant plutôt leur première vie conjugale à voyager avec leurs trois enfants, Sophie, Maximilian et Ernst, tous nés entre 1901 et 1904. Après un passage obligatoire à Vienne pour le Nouvel An, généralement le moment des humiliations du souper purgatoire des Habsbourg pour Sophie, la famille a pris une grande suite à la station alpine de Saint-Moritz, pour le ski de l'archiduc. Le temps serait ensuite passé à Konopischt, un château du XII^e siècle à trente miles de Prague que l'archiduc a acheté pour l'équivalent en 2014 d'environ 40 millions de livres sterling et où, avec un personnel résident de cinquante-cinq personnes, il a supervisé une série de rénovations. qui a transformé le château d'un monument gothique en l'une des maisons les plus confortables et les mieux équipées de l'empire.⁶ C'est là que la passion de François-Ferdinand pour l'horticulture a donné naissance a

jardin de roses, où deux cents variétés de roses ont fleuri dans des étalages parfaitement entretenus. Le jardin est devenu célèbre dans toute l'Europe et Franz Ferdinand l'a finalement ouvert au public lors de journées spéciales, au cours desquelles il se promenait parmi les visiteurs.

Après une brève croisière printanière dans l'Adriatique, la famille célébrait généralement Pâques à Trieste avant de passer quelques semaines au château d'Artstetten en Autriche, une belle maison avec une vue spectaculaire sur le Danube et où François-Ferdinand avait passé une grande partie de sa propre enfance. C'est ici, dans la chapelle d'Artstetten, que l'archiduc voulait être enterré, car il savait que l'étiquette des Habsbourg serait inexorable même dans la tombe et qu'il serait interdit à Sophie de reposer à ses côtés dans la crypte familiale à Vienne. En juillet, la famille pourrait passer quelques semaines dans une station balnéaire de Belgique, avant de repartir dans l'empire pour résider à Chlumetz, un joli manoir que Franz Ferdinand envisageait de léguer à son plus jeune fils, Ernst. Tout au long de l'automne, ils voyagent à nouveau, vivant pour la plupart dans une série de pavillons de chasse où Franz Ferdinand, excellent tireur, peut assouvir sa passion pour son sport favori. Selon son propre journal méticuleusement tenu, au cours de sa vie d'adulte, l'archiduc a tué 247 889 animaux. Étonnamment, ce n'est pas un nombre aussi élevé dans une génération qui avait fait de la chasse de masse un élément de base ⁷ La vie de famille du couple était exceptionnellement composée de content. Malgré sa réputation plutôt bourrue, l'archiduc était un père très affectueux et aimant et contrairement à de nombreux parents de la classe supérieure à l'époque édouardienne, lui et Sophie voyaient beaucoup de leurs enfants, prenant le petit déjeuner avec eux, se réunissant tout au long de la journée quand ils n'étaient pas aux cours, disant avec eux la prière du coucher et prenant le dîner en famille, quand il n'y avait pas d'invités à recevoir. Dans une lettre à sa belle-mère Marie-Thérèse, Franz Ferdinand écrivait : « Vous ne savez point je suis heureux avec ma ⁸ A autre famille et comment je ne pas à quel remercierai jamais assez Dieu pour tout mon bonheur. Le signe de la volonté de l'archiduc de moderniser la dynastie est venu lorsqu'il a choisi d'envoyer ses deux fils étudier dans une école, plutôt que d'être éduqués à la maison par des tuteurs comme la plupart des enfants des Habsbourg. Les deux garçons ont été envoyés au Schottengymnasium, un internat à Vienne dirigé par l'ordre des moines bénédictins et inspiré des écoles privées d'élite comme Eton, Harrow et Winchester en Angleterre. Là, ils ont été enseignés aux côtés de membres de la noblesse, don

les fils de propriétaires d'usines, de riches banquiers, d'éminents politiciens et de généraux.

Les attitudes envers le mariage de Franz Ferdinand ont finalement commencé à se dégeler car la mesquinerie de la cour viennoise avait le contraire de l'effet escompté, en ce sens qu'elle générait de la sympathie pour Sophie. Connaissant la sympathie de l'archiduc pour le peuple slave de l'empire et touché par la romance de son mariage, le roi Carol I de Roumanie, intelligent et rigide, et son épouse allemande colorée, la reine Elisabeth - une dame qui a publié de très belles poésies sous un pseudonyme, écrit des pièces sur Anne Boleyn et des vers sur Sappho, publie des anthologies de chansons folkloriques roumaines, encourage son propre neveu à épouser un non-royal comme Franz Ferdinand et se considère brièvement comme une républicaine - invite le couple à passer quelques jours avec eux lors d'une visite privée à la magnifique nouvelle maison du roi et de la reine à Peleş dans les montagnes des Carpates. Le château était la fierté et la joie du roi, et en formulant l'invitation comme une invitation adressée à un niveau purement personnel à l'archiduc en tant qu'homme plutôt qu'en tant qu'héritier des Habsbourg, Carol a pu contourner les tentatives de Vienne d'empêcher Sophie de recevoir l'approbation d'étrangers. Une visite privée à Londres pour assister au Chelsea Flower Show, rendez-vous incontournable du créateur de la roseraie de Konopischt, a vu le couple prendre une suite au Ritz et passer un week-end avec le duc de Portland, président de la Royal Horticultural Society et un chasseur enthousiaste pour démarrer. Sachant que l'héritier des trônes austro-hongrois était dans la ville, la famille royale britannique les invita tous les deux à déjeuner au palais de Buckingham, où ils reçurent une visite de la mère veuve du roi, la reine Alexandra. Sophie a fait très bonne impression et elle n'avait rien à voir avec l'horreur riviste à laquelle Alexandra ou sa belle-fille Queen Mary s'étaient attendues. Le couple a été invité à nouveau à titre officiel l'année suivante, au cours de laquelle le roi et la reine n'ont demandé avec tact la présence d'aucune des autres princesses britanniques afin d'éviter de mettre Sophie mal à l'aise sur des questions d'étiquette ou de préséance. La reine Mary a dit à son fils, le futur roi George VI, qu'elle trouvait le couple «à la fois extrêmement gentil et facile à vivre».9 La famille royale belge rejoignait souvent Franz Ferdinand, Sophie et leurs enfants lorsqu'ils y passaient leurs vacances d'été. et le Kaiser, après s'être inquiété que les rencontres pourraient impliquer qu'il approuvait les mésalliances, a finalement ravalé ses scrupules et en faisant sa connaissance, il a été tellement charmé par Sophie qu'il s'est incliné chevaleresquement

sa main, dans un geste qui a produit de la bile dans la Hofburg et une excitation à bout de souffle dans les colonnes de potins européennes. Un empereur s'était incliné devant l'intrus. Après neuf ans de mariage, Franz Josef a finalement décidé d'accorder un titre à la femme de son neveu. Bien qu'il préférerait mourir plutôt que de faire d'elle une archiduchesse, il la fit duchesse de Hohenberg et un an plus tard, il déclara qu'elle pouvait désormais être appelée «Votre Altesse», toujours un cran en dessous de «l'Altesse impériale» de son mari, mais un important étape quand même.

Une vie de famille heureuse n'était pas accompagnée d'un épanouissement politique pour le futur empereur. La représentation de lui par la presse était à la fois injuste et inexacte. En raison de son soutien à la modernisation de l'armée et de la marine impériale, il a souvent été décrit comme un belliciste, alors qu'en fait son opposition à la guerre était si forte qu'elle a mis fin à son amitié avec le comte Conrad von Hötzendorf, le chef d'état-major autrichien qui agitait constamment pour une guerre contre la Serbie. Lorsque sa prétendue politique n'était pas critiquée, la personnalité de l'héritier était souvent décriée. Il a été dépeint comme froid, vicieux et méchant. Bien qu'il ait gardé rancune, il n'était pas tyrannique et il n'était certainement pas assez stupide pour éviter un homme bon pour avoir dit une vérité qui dérange. Au fur et à mesure que la première décennie de son mariage avançait, il a également gagné en confiance et a commencé à avoir ses propres idées qui l'opposaient de plus en plus aux hommes qui entouraient son oncle. Les tensions avaient déjà augmenté sur la façon dont la cour avait traité sa bien-aimée Sophie, mais la querelle entre le Belvédère et la Hofburg s'est enracinée lorsque François-Joseph et ses conseillers ont réalisé jusqu'où François-Ferdinand avait l'intention d'aller avec ses réformes une fois devenu empereur. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup voyagé et il est revenu des États-Unis à la fois troublé et inspiré. Il était consterné par ce qu'il considérait comme la chimère du rêve américain, qui promettait tant mais qui avait néanmoins créé une société qui, pour Franz Ferdinand, était bien plus inégale et indifférente que n'importe lequel des empires du vieux monde. Cependant, la structure fédérale de la république américaine lui avait donné matière à réflexion et il arrivait de plus en plus à la conclusion que seule la mise en place d'un système similaire en Autriche-Hongrie pourrait résoudre les nombreux problèmes de la monarchie. Cela donnerait à tous les peuples sujets de l'empire l'occasion de traiter les affaires locales à leur propre satisfaction, tout en renforçant simultanément la position du trône en tant que force qui apportait l'unité, l'orientation et la stabilité. Une telle décision serait profondément impopulaire en Hongrie, mais Franz Ferdinand avait l'intention de continuer malgré tout.

Le dernier week-end de juin 1914, l'armée austro-hongroise prévoyait d'organiser une manœuvre de deux jours d'un peu plus de 20 000 soldats dans les collines autour de Sarajevo pour démontrer de nouvelles tactiques et certaines des modernisations que Franz Ferdinand avait tant appréciées. . Les provinces de Bosnie-Herzégovine étaient les plus gênantes de l'empire des Habsbourg, d'une manière qui établissait de nombreux parallèles avec la situation concernant la Grande-Bretagne continentale et l'Irlande du Nord pendant la majeure partie du XXe siècle. La Bosnie-Herzégovine était divisée en interne par des tensions sectaires et ethniques, la population serbe souhaitant que les provinces quittent l'empire et s'unissent au royaume indépendant de Serbie au sud. Une Serbie unie était quelque chose de fortement opposé par la plupart des communautés croates islamiques et catholiques de Bosnie-Herzégovine, qui pensaient qu'elles seraient victimes de discrimination dans une Grande Serbie et se tournaient donc vers Vienne pour les protéger. Les problèmes posés par une région divisée de l'empire qui se trouvait à côté d'un pays avec un fort mouvement populaire pour l'unification ont été ajoutés par un puissant bailleur de fonds international sous la forme de la Russie impériale, dont le peuple et le gouvernement ont souvent adopté une vision très sympathique envers ' petite Serbie ' et sa lutte pour l'unité slave.

Des organisations terroristes comme la Main noire, avec ses ténébreux rituels d'initiation qui consistaient notamment à veiller en présence de crânes, s'étaient consacrées à expulser les Autrichiens de Bosnie-Herzégovine ; des sections puissantes du gouvernement serbe les ont soutenus, à la fois moralement et financièrement.

Il n'est donc pas étonnant qu'Oskar Potiorek ait été décidément moins ravi d'être nommé gouverneur général de Bosnie-Herzégovine en 1911. À la tête d'une administration assiégée qui ne pouvait rien faire sans offenser au moins l'une des parties concurrentes de la province, Potiorek voulait absolument un signe d'approbation impériale qui cimenterait sa crédibilité politique auprès des élites locales de la région. Les manœuvres de l'armée constituaient pour lui un prétexte parfait pour inviter l'héritier – l'Empereur souffrait d'une bronchite, mais François-Ferdinand s'intéressait beaucoup à l'armée et il n'était jamais allé à Sarajevo. L'invitation a été envoyée et l'Empereur a convenu que c'était une bonne idée de renforcer la loyauté au trône dans la région.

Franz Ferdinand n'était pas d'accord avec l'évaluation de son oncle et plusieurs hauts fonctionnaires de Sarajevo, dont le chef de la police de Sarajevo, stupéfaite d'apprendre que l'archiduc entrerait dans la ville le jour de la fête de Saint-Guy, fête chère aux Serbes

Chrétiens orthodoxes et l'anniversaire d'une victoire serbe médiévale longtemps associée à l'expulsion d'une puissance étrangère oppressive. Personne à Vienne ne semblait être au courant de la signification de la date, mais c'était parce qu'Oskar Potiorek, désespéré de la visite, ne les avait pas éclairés.

Habituellement optimiste quant aux menaces à sa sécurité personnelle, même Franz Ferdinand frissonna devant les risques liés à la visite d'une région aussi turbulente. Cependant, l'Empereur avait dit oui en son nom et il n'y avait aucun moyen de reculer sans perdre la face.

Peu de temps avant la visite, l'archiduc est parti en week-end de chasse avec des amis et a avoué à plusieurs reprises son mécontentement de devoir se rendre à Sarajevo. La presse pro-serbe était déjà en effervescence, décrivant la duchesse comme «une monstrueuse et sale pute bohémienne».10 De son côté, elle était déterminée à accompagner son mari malgré ses objections et cela a donné lieu à l'histoire ridicule, répétée plus tard. même dans les histoires d'hommes aussi estimés qu'AJP Taylor, que Sophie était la force motrice de la visite parce qu'elle savait que l'étiquette en Bosnie-Herzégovine serait moins stricte qu'en Autriche et qu'elle pouvait donc se prélasser dans l'approbation qui lui était refusée au cœur de l'empire. L'idée que « l'archiduc est allé à sa mort par amour » est frappante, mais elle semble n'avoir aucun rapport avec ce qui s'est réellement passé11. La nièce de Sophie, la comtesse de Baillet-Latour, a dit plus tard à la reine Mary : hantée par l'idée qu'un jour on pourrait tenter de lui ôter la vie, et elle ne l'a jamais quitté12 . . Pour augmenter la sécurité du couple, la décision a été prise de les loger à Ilidže, un lieu de villégiature de classe supérieure à quelques kilomètres de Sarajevo, ce qui, espérons-le, les rendrait plus faciles à protéger et plus difficiles à atteindre. Malgré les précautions, les sentiments d'effroi de l'archiduc ne semblaient pas se dissiper et la veille de son départ, il confia les clés de son bureau à son valet dévoué, Franz Janacsek, un paysan tchèque devenu chef de la maison de l'archiduc.

Janacsek a reçu des instructions sur ce qu'il fallait faire des papiers de son employeur si quelque chose se produisait à Sarajevo.

Au même moment, lors d'un conseil des ministres à Belgrade, le Premier ministre serbe Nikola Pašić laisse échapper à ses collègues qu'il y a des projets d'assassinat de l'archiduc à son arrivée à Sarajevo13 .

implication dans le complot, mais il semble maintenant clair que les accusations de l'Autriche-Hongrie, si cruciales pour déclencher la guerre, ont en fait erré du côté de la charité. L'assassin potentiel, un décrocheur du secondaire de dix-neuf ans appelé Gavrilo Princip avec une passion déprimante et prévisible pour Nietzsche et une expérience dans l'une des académies de formation de la Main noire, prévoyait d'assassiner Franz Ferdinand dans un mouvement co-organisé avec ses anciens colocataires, Trifko Grabe? et Nedeljko Čabrinović. La jeunesse de Princip et son amour indéniable pour son pays ont amené de nombreux écrivains à le romantisier comme un jeune idéaliste passionné poussé à commettre un acte terrible et solitaire par pur désespoir. Mais une telle évaluation ne rend pas service à Princip. Il était bien plus Marat que Corday. Sa véritable radicalisation n'a pas eu lieu en Bosnie occupée mais lorsqu'il a émigré vers la Serbie voisine ; c'est à Belgrade que le jeune homme frêle s'abandonne à la cause nationaliste avec une ferveur qui frise l'extase. C'était le grand amour de la vie de Princip et il en était complètement submergé. Pas une seule fois il n'a exprimé de remords pour ses actions, même lorsqu'il a vu qu'elle avait déclenché la Première Guerre mondiale, et avant de se lancer dans sa mission à Sarajevo, il a déclaré sa confiance dans l'utilisation de la terreur pour réaliser le rêve d'une Serbie unie.¹⁴

Ses opinions ne se limitaient pas non plus à un petit groupe de révolutionnaires, elles étaient plutôt partagées par de nombreuses personnalités les plus puissantes de Serbie, dont le colonel Dragutin Dimitrijević, qui était à la fois le chef des services de renseignement serbes et l'un des dirigeants de la Main noire. C'est lui qui a donné à Princip les quatre revolvers et les six bombes nécessaires pour tuer l'archiduc, ainsi que des flacons de cyanure pour se suicider une fois capturé. C'est lui qui s'est arrangé pour que les douaniers serbes fassent passer clandestinement les trois jeunes hommes à travers la frontière, dans l'Empire austro-hongrois, c'est lui qui a parlé avec des attachés militaires à l'ambassade de Russie à Belgrade pour voir à quel point l'engagement de la Russie envers la Serbie serait profond. courir si la Serbie se mettait en difficulté avec l'Autriche et c'est lui qui a tenté d'arranger les choses avec le comité exécutif central de la Main noire quand ils ont essayé tardivement d'arrêter l'attaque, craignant que le meurtre de l'archiduc n'attire toute la colère de l'Autriche-Hongrie sur le petit royaume de Serbie. Justifiant ses actions après la guerre, Dimitrijević a déclaré: " Sentant que l'Autriche planifiait une guerre avec nous, j'ai pensé que la disparition de l'héritier autrichien affaiblirait le pouvoir de la clique militaire qu'il dirigeait, et donc le danger de guerre

»¹⁵ Il est difficile de comprendre comment le chef de la collecte de renseignements de Serbie a pu croire que François-Ferdinand commandait une clique faisant campagne pour la guerre alors qu'il avait constamment fait pression pour la paix. En fait, Dimitrijević savait que Franz Ferdinand prévoyait d'accorder d'importantes concessions politiques au peuple de Bosnie-Herzégovine une fois devenu empereur et si ces concessions étaient accordées, le rêve d'une Grande Serbie deviendrait beaucoup plus difficile à transformer en réalité. L'élan pourrait tomber. Franz Ferdinand est mort non pas parce qu'il était un réactionnaire monstrueux, mais plutôt parce qu'il était un héritier dont les plans auraient coupé l'herbe sous le pied de certains des nationalistes les plus dévoués d'Europe.

La duchesse de Hohenberg est arrivée à Ilidže en train le 25 juin. L'une de ses dames d'honneur, la comtesse von Wallenburg, lui tient compagnie tandis que l'archiduc navigue pour les rejoindre sur le Viribus Unitis, l'un des fleurons de la marine austro-hongroise. Un yacht privé l'a amené à terre, où il s'est adressé avec tact à l'un des comités d'accueil avec quelques phrases en croate. De grandes foules de musulmans et de croates se sont rassemblées pour acclamer son arrivée et il s'est dit « profondément ému » par leur accueil¹⁶. Lorsqu'il est arrivé à Ilidže, il a télégraphié à sa fille pour lui dire à quel point leurs chambres étaient jolies et à quel point il faisait beau.

Les premiers jours du voyage se sont poursuivis dans une veine tout aussi positive, apaisant les craintes d'un attentat du couple impérial. Ils sont allés à Sarajevo pour rendre visite à Elias Kabiljo, le marchand qui avait décoré leurs chambres à l'hôtel à Ilidže, car ils voulaient le remercier personnellement. Après cela, une visite au bazar de la ville, où ils étaient remplis de sympathisants musulmans et croates. Gavrilo Princip les suivait dans la foule, qui a affirmé plus tard qu'il n'avait pas tiré alors parce qu'il n'avait jamais eu l'intention de tuer Sophie et qu'au bazar, elle se tenait trop près de son mari. (L'un de ses compagnons conspirateurs, Nedeljko Čabrinović, l'a contredit lorsqu'il a déclaré que les conspirateurs avaient reçu des bombes et que s'ils ne pouvaient pas attraper l'archiduc alors qu'il était seul, ils avaient tous convenu que 'nous la sacrifierions ainsi que tous les autres'.)¹⁷ Le week-end, l'archiduc partit dans les collines pour observer les manœuvres de l'armée, jugées réussies, tandis que Sophie rentrait à Sarajevo pour visiter les églises, les orphelinats, les écoles et les mosquées. L'une de ses visites a entraîné une réunion avec un prêtre appelé le père Anton Puntigam, qui avait été autrefois le

Confesseur privé de l'archiduc et qui travaillait maintenant dans une école conventuelle à Sarajevo dirigée par l'ordre des Augustins. Sophie est allée à l'école et a rencontré quelques-uns des élèves et des enseignants, avant de retourner en train à Ilidže, où elle a téléphoné à son fils aîné Max pour lui souhaiter bonne chance lors de son examen final de l'année scolaire.

La nuit où les manœuvres de l'armée impériale prirent fin, Princip laissa ses collègues boire dans une taverne locale alors qu'il faisait un pèlerinage solitaire sur la tombe de Bogdan Zerajic, un membre de la Main noire qui s'était suicidé quatre ans plus tôt lorsque son plan d'assassiner l'Autrichien gouverneur général avait échoué. Princip a déposé une gerbe sur la tombe. De retour à Ilidže, l'archiduc et la duchesse organisaient un dîner de quarante-trois personnes pour les dignitaires locaux et les membres de leur suite. La conversation a d'abord porté sur la récente visite du Kaiser pour voir la roseraie de Konopischt et le succès de la visite à Sarajevo jusqu'à présent. Pendant le dîner, des nouvelles sont arrivées de Vienne que Max avait réussi ses examens, provoquant des applaudissements et une série de toasts en son honneur. Après le dessert, quelques membres de l'entourage de l'archiduc soulevèrent la question de la Saint-Guy - maintenant, trop tard, leur avait fait connaître - et suggérèrent qu'étant donné que le reste du voyage s'était si bien passé, il était insensé de tenter le sort plus loin; ils devraient annuler l'itinéraire du lendemain et rentrer en Autriche un jour plus tôt. L'archiduc semblait réceptif à l'idée, mais Oskar Potiorek, qui était assis à table, souleva tant d'objections qu'il finit par accepter de mener à bien les engagements du lendemain comme prévu.

Le jour suivant s'est levé lumineux et joyeux. C'était le quatorzième anniversaire du serment de François-Ferdinand à la Hofburg qui lui avait permis d'épouser Sophie et le couple passa la majeure partie de la matinée à prier ensemble. Après cela, ils sont montés à bord du train pour le court voyage de retour à Sarajevo. Ils ont été accueillis à la gare et emmenés à la caserne locale pour une brève inspection de la garnison. L'archiduc portait l'uniforme d'un général de cavalerie autrichien : une tunique bleue avec des tuyaux rouges et des épaulettes d'or et un casque orné de plumes de paon ; la duchesse portait une robe de soie blanche avec un corsage à boutons de rose, un châle, un grand chapeau blanc avec un voile et un parasol assorti. Alors que le soleil s'élevait plus haut dans le ciel, la duchesse enleva l'écharpe.

Alors que la voiture se dirigeait vers une réception officielle à la mairie, Nedeljko Čabrinović ramassa une de ses bombes et la lança sur le

cortège de passage. Léopold Loyka, le chauffeur de l'archiduc, remarqua l'activité du coin de l'œil et appuya du pied sur l'accélérateur.

La bombe a raté la voiture de quelques mètres et a rebondi sur les immeubles de l'autre côté de la rue. Vingt personnes ont été blessées dans l'explosion et un petit éclat d'obus a touché la duchesse à la nuque, mais il n'y a pas eu de mort. Entre les cris "Je suis un héros serbe!" Čabrinović a essayé d'avaler sa capsule de cyanure, mais cela n'a pas fonctionné et les membres de la foule se sont précipités en avant, essayant de le lyncher. Il a été secouru par la police et, regardant à distance, Gavrilo Princip a tenté de lui tirer dessus pour l'empêcher d'impliquer le gouvernement serbe en cours d'interrogatoire. Cependant, comme pour l'incident au bazar il y a quelques jours, il n'a pas pu se faire tirer dessus et Čabrinović a été emmené. Le cœur brisé que leur plan ait échoué, Princip erra sans but dans un café voisin.

Pendant ce temps, l'archiduc arrive à la mairie et interrompt le maire en criant : « Quel genre de salutation est-ce ? J'arrive à Sarajevo et je suis accueilli par des bombes ! C'est scandaleux ! Sophie s'avança et lui parla doucement. Ses paroles avaient leur effet apaisant habituel. L'héritier prit une profonde inspiration et s'excusa pour son emportement. Il laissa les discours officiels se poursuivre et dans sa réponse il qualifia même la province de « région magnifique » et Sarajevo de « belle capitale ».18 La duchesse monta à l'étage pour organiser une réception pour les épouses des politiciens islamiques pouvaient se dévoiler en sa présence puisqu'elle était une confrère, tandis que l'archiduc se mêlait aux hommes en bas. Au grand embarras des autres invités, son tempérament noir est revenu et il a constamment aiguillonné le gouverneur Potiorek pour avoir organisé une visite qui avait abouti à un attentat à la bombe. Pour échapper à d'autres assassins potentiels, il a été décidé qu'après le déjeuner, le cortège ne respecterait pas l'itinéraire pré-planifié à travers la ville, mais personne n'a transmis cette nouvelle au chauffeur de l'archiduc.

Alors que le convoi quittait la mairie, Franz Ferdinand tenta de persuader Sophie de rentrer en privé mais elle fut tellement secouée par l'attaque qu'elle ne voulut pas le quitter : « Non, Franz, dit-elle, je vais avec toi. »19 Dans la — voiture, le comte Franz von Harrach, quarante-trois ans, membre de l'entourage de l'archiduc, se place devant le couple, avec l'intention de se servir de bouclier humain s'ils sont à nouveau attaqués. La voiture s'est déplacée dans des rues encore tendues depuis l'attentat à la bombe de Čabrinović et ce n'est qu'à ce moment-là que le gouverneur Potiorek s'est rendu compte que leur

chauffeur n'empruntait pas le nouvel itinéraire. Se penchant en avant pour lui dire qu'il faisait fausse route, Potiorek fit arrêter Loyka, tira le frein à main et se prépara à tourner la voiture dans la nouvelle direction approuvée. Alors que la voiture tournait, Gavrilo Princip sortit du café et se trouva à trois mètres de Franz Ferdinand. Il a instinctivement sorti son arme et a commencé à tirer. Il a affirmé plus tard qu'en raison de l'adrénaline du moment, il n'avait aucune idée du nombre de tirs qu'il avait tirés. La duchesse se retourna pour voir si son mari avait été touché ; elle et von Harrach ont vu la même chose - un filet de sang coulant de la bouche de Franz Ferdinand. Sophie a crié et s'est effondrée, tandis que les membres de la foule et l'entourage impérial se sont précipités sur Princip, l'empêchant d'avaler le cyanure.

Dans la voiture, François-Ferdinand se pencha sur sa femme, la suppliant de rester en vie pour le bien de leurs enfants, apparemment insensible à sa propre blessure. La balle avait touché juste au-dessus de la clavicule de l'archiduc et il perdait beaucoup de sang. Le comte von Harrach, supposant que la duchesse s'était évanouie sous le choc, a commencé à crier des instructions au conducteur traumatisé, qui s'est déplacé avec une rapidité admirable compte tenu des circonstances. Essayant de maintenir l'héritier debout, von Harrach s'approcha pour s'asseoir à côté de lui et appuya un mouchoir sur la blessure. Alors que le chaos régnait autour d'eux, von Harrach cria : « Votre Altesse Impériale souffre-t-elle beaucoup ? »²⁰ L'archiduc secoua la tête et continua d'essayer de bercer sa femme. « Ce n'est rien, répondit-il. Il l'a répété jusqu'à ce qu'il perde connaissance.

Lorsqu'ils sont arrivés à la résidence du gouverneur, le personnel qui attendait pour accueillir le couple avec des cadeaux et des discours a été confronté à des scènes d'horreur. Des médecins et des prêtres ont été convoqués alors que Franz Ferdinand et la duchesse apparemment inconsciente ont été traînés hors de la voiture et transportés dans la résidence. Sophie a été emmenée dans les appartements privés de Potiorek, où sa dame d'honneur l'a allongée sur son lit, attendant l'arrivée d'un chirurgien de la garnison loyale qu'ils avaient visitée plus tôt. L'archiduc a été emmené dans le bureau du gouverneur général et installé sur une chaise longue, où son aide de camp, le baron Andreas von Morsey, l'a coupé de sa tunique. Le sang coulait abondamment et rapidement de la bouche de l'archiduc, pulvérisant les vêtements, les mains et le visage des hommes qui tentaient de le sauver.

Le baron von Morsey le serrait dans ses bras et essayait toujours désespérément de le faire parler quand l'un des médecins convoqués à la hâte dit doucement : « Les souffrances de Son Altesse sont terminées. »²¹ Tandis que les autres pleuraient et traversaient

eux-mêmes, le baron fouilla dans sa poche et en sortit un petit crucifix et quelques grains de chapelet. Il les a enveloppés dans les mains de Franz Ferdinand tandis que de l'autre pièce, la comtesse von Wallenburg a commencé à crier en déshabillant la duchesse pour l'examen du médecin. L'une des balles de Princip avait percé sa veine cave inférieure, provoquant une hémorragie interne massive. Elle était morte dans la voiture. Le père Puntigam, le confesseur qui, quelques jours plus tôt, avait fait visiter à la duchesse sa nouvelle école, arriva pour prier sur les corps. La comtesse von Wallenburg a parlé au nom de beaucoup de personnes dans la salle lorsqu'elle a écrit sur « ce chagrin qui est descendu jusqu'à la moelle la plus —

profonde de mon âme ». 22 Pendant que l'aumônier priait, les lignes téléphoniques et télégraphiques de l'empire ont été rapidement fermées pour s'assurer que les nouvelles parvenaient. les proches d'abord. La sœur cadette de la duchesse, Henrietta, a raconté aux enfants du couple décédé après le dîner - le plus jeune, Ernst, dix ans, aurait été pris d'un chagrin si grave qu'il s'est comporté comme un fou, tandis que l'aînée, Sophie, douze ans, a montré qu'elle était vraiment la fille de sa mère en publiant une déclaration demandant des prières pour ses parents décédés et en remerciant tout le monde pour leurs bons vœux. L'un des télégrammes les plus gentils qu'ils ont reçus est celui du Kaiser qui, se référant à sa visite à la roseraie de leur père quelques semaines plus tôt, écrit : « Nous avons du mal à trouver les mots pour vous dire, les enfants, à quel point nos cœurs saignent, en pensant à vous et à votre indescriptible misère! Il y a seulement deux semaines, nous avons passé de si belles heures avec vos parents, et maintenant nous apprenons ce terrible chagrin que vous devez subir. Que Dieu vous protège et vous —

donne la force de supporter ce coup ! La bénédiction de vos parents s'étend au-delà de la mort. »²³ L'Empereur reçut la nouvelle alors qu'il était en vacances dans sa jolie villa d'été à Bad Ischl près de Salzbourg. Les récits sur la façon dont il a pris la nouvelle varient; une version particulièrement affreuse, qui ne peut être ni prouvée ni écartée, affirmait qu'il avait suggéré après quelques minutes que l'assassinat faisait partie du plan de Dieu pour réparer les dommages que Franz Ferdinand avait causés en épousant Sophie.²⁴ Le récit le plus fiable vient peut-être de la plus jeune fille de l'Empereur, l'archiduchesse Maria Valérie, qui le vit peu de temps après avoir reçu la nouvelle.²⁵ Elle savait que les relations entre les hommes avaient été tendues d'abord par le mariage de François-Ferdinand, puis par sa politique, et elle était assez honnête pour admettre que il était peu probable que son père s

méfié. Cependant, elle dit que l'Empereur avait les larmes aux yeux lorsqu'il parlait du chagrin qui devait affliger les trois enfants de Chlumetz.

Avant la réouverture des systèmes télégraphiques au public, la nouvelle a également été envoyée au neveu de François-Ferdinand, l'archiduc Karl, qui était également en vacances. Profitant du beau temps, l'archiduc de vingt-six ans et son épouse italienne Zita avaient décidé de déjeuner dans un petit chalet en bois dans le parc de leur villa lorsqu'un domestique arriva avec un télégramme adressé à Karl. Baissant les yeux sur l'enveloppe, Karl fut légèrement surpris de voir qu'elle provenait du baron Rumerskirch, l'un des aides de camp de François-Ferdinand et l'un des hommes qui étaient présents dans la pièce lorsqu'il mourut. « C'est bizarre, dit Karl, pourquoi lui ? Le télégramme disait :

J'ai le profond regret d'annoncer que Son Altesse Impériale et la Duchesse ont été assassinées ici aujourd'hui.

De l'autre côté de la table, Zita remarqua que « même si c'était une belle journée, j'ai vu son visage blanchir au soleil. Nous nous sommes dépêchés de rentrer dans la maison. La première chose était d'obtenir une confirmation, et à cette époque, il n'y avait ni radio ni télévision à allumer. La seule source sûre serait l'empereur lui-même, qui était à sa résidence d'été habituelle à Bad Ischl. Mon mari a téléphoné et a parlé à l'un des employés du palais de service. La terrible nouvelle était vraie, et l'Empereur revenait aussitôt en train à Vienne. Mon mari devait le rencontrer là-bas à Hietzing, qui était la gare la plus proche du château de Schönbrunn. Le court trajet qu'ils firent ensemble dans une voiture découverte cet après-midi-là, de la gare au palais, où j'attendais déjà, était la première fois que mon mari apparaissait en public comme héritier du trône. La foule, m'a-t-il dit, s'alignait sur les trottoirs dans un silence stupéfait²⁶. » Zita elle-même n'était sortie que récemment du deuil de sa demi-sœur aînée, la princesse Maria Immacolata, qui avait souffert de troubles de l'apprentissage et est décédée en mai à l'âge de trente-neuf. Maintenant, l'archiduchesse devait se transformer en un deuil plus profond et se préparer aux funérailles de François-Ferdinand.

De retour à Sarajevo, les journaux autrichiens ont rapporté des scènes de type pogrom alors que l'assassinat déclenchait le fil des hostilités ethniques et que les Croates et les musulmans déversaient leur fureur sur la communauté serbe locale. Les informations faisant état d'un large public, et même d'officiels, se réjouissant à Belgrade n'ont rien fait pour

apaiser l'ambiance et aggraver les sentiments d'indignation à Vienne. Quoi que le grand public ait pu penser de Franz Ferdinand, il y avait un véritable choc qu'une dame ait été tuée à ses côtés, ainsi qu'un sentiment que tout l'empire avait été insulté par l'attaque de Princip. Personne ne croyait que la Serbie n'était pas en quelque sorte complice de l'assassinat et alors que l'attention était temporairement distraite par le mécontentement de la façon dont les funérailles du couple étaient organisées, le cercueil de Sophie étant incliné vers le bas de celui de son mari pour réaffirmer son statut social inférieur et des gants placés au sommet de la bière comme c'était le cas traditionnel pour une dame d'honneur, une fois le deuil terminé et les corps reposés à Artstetten, l'opinion publique bascula rapidement derrière les faucons auxquels François-Ferdinand s'était opposé dans la vie, mais qui maintenant insistaient sur le fait que sa mort exigeait une vengeance contre Serbie. Un noble autrichien a parlé des « larmes dans mes yeux, des larmes de chagrin, de rage et de fureur terribles ! Oh, la misère, lui, notre avenir, notre chef, qui devait être l'homme fort, celui vers qui nous nous tournions tous à l'avenir comme notre sauveur de toutes ces longues années d'incompétence... Comment peut-on supporter un tel crime et toutes les créatures civilisées de la terre ne doivent pas se lever et prier pour la damnation et le feu de vengeance de Dieu sur ce ~~pays~~ ignoble et meurtrier qu'est la Serbie

Ceux qui avaient connu Franz Ferdinand et sa femme ont tenté de passer à autre chose, mais cela s'est avéré impossible pour la plupart d'entre eux, et pas simplement parce qu'aucun meurtre dans l'histoire humaine n'a jamais eu de conséquences aussi importantes. Le comte von Harrach, le courtisan qui avait prévu de protéger le couple du mal, a été hanté par les événements de Sarajevo pour le reste de sa vie : « Je me suis tenu du mauvais côté », a-t-il déclaré des années plus tard. « Si je m'étais tenu du côté droit au lieu du côté gauche, j'aurais pris les balles et leur aurais sauvé la vie . En fait, ~~les~~ coups de feu de Gavrilo Princip ont déclenché une réaction en chaîne qui a renversé la monarchie que François-Ferdinand avait consacrée sa vie à sauver et a entamé un processus qui détruirait la stabilité de l'Europe et mettrait fin ou détruirait la vie de millions de personnes.

Les premières années de guerre en Autriche-Hongrie et Allemagne

"Allez dans les églises, agenouillez-vous et priez pour de l'aide pour nos soldats"

Dans son journal, le roi George V a déploré l'assassinat de ses anciens invités comme « un choc terrible pour le cher vieil empereur »¹. À l'exception de la Serbie et du Monténégro, des réactions similaires se sont produites dans presque toutes les autres cours royales d'Europe. A Knightsbridge à Londres, l'impératrice douairière de Russie a interrompu la lune de miel de sa petite-fille pour lui annoncer la nouvelle. Elle est arrivée à l'appartement d'Irina, accompagnée de sa sœur, la reine mère britannique, et a menacé une servante éthiopienne avec son parapluie lorsqu'il l'a prise pour un appelant occasionnel et ne l'a pas laissée entrer pour voir les jeunes mariés. Le roi Carol et la reine Elisabeth de Roumanie ont ordonné un deuil officiel d'un mois et à Rome, le pape a parlé publiquement de sa "douleur aiguë pour la perte d'un prince aussi sage et éclairé" et de sa "profonde colère contre les auteurs d'un attentat aussi ignoble".²

Cependant, malgré la répulsion suscitée par l'acte de l'assassin, l'été 1914 se déroule, du moins au début, tout à fait comme prévu. L'impératrice douairière ne vit aucune raison d'écourter son voyage chez sa sœur en Angleterre et les deux femmes partirent bientôt pour Sandringham à temps pour le début de la saison de chasse au tétras en août. Le Kaiser a personnellement autorisé l'envoi du télégramme d'anniversaire habituel au roi de Serbie le 11 juillet, au motif que ne pas le faire serait impoli et pourrait encore tendre les relations dans les Balkans. Le tsar, actuellement en croisière autour des fjords de Finlande avec sa femme et ses enfants, était toujours principalement concentré sur la prochaine visite d'État du président et du Premier ministre français. Ses invités sont arrivés trois semaines plus tard, date à laquelle la situation entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie s'était détériorée. Même ainsi, Nicholas, comme de nombreux Européens, semblait convaincu qu'une guerre pour le meurtre de Franz Ferdinand serait évitée. Lors d'un déjeuner à bord du yacht privé de la famille impériale, le tsar s'entretient de la situation avec l'ambassadeur de France en Russie, Maurice Paléologue. Beaucoup pensaient que les Habsbourg ne déclareraient pas la guerre

Balkans à moins qu'ils ne sachent qu'ils avaient le soutien de Berlin. Alors que certains craignaient que le militarisme allemand ne considère la querelle austro-hongroise comme une occasion en or de poursuivre son propre programme, Nicolas a assuré à Paléologue qu'ils avaient tort. L'écorce de l'Allemagne, insistait-il, était toujours pire que sa morsure. « Si vous le connaissiez comme moi ! dit-il du Kaiser. « Si vous saviez combien il y a de théâtralité dans sa pose ! »³ Un banquet au palais de Peterhof du XVIII^e siècle a suivi, la cour russe donnant « une éblouissante exposition de bijoux...

C'était simplement une pluie fantastique de diamants, perles, rubis, saphirs, émeraudes, topazes, béryls - un flamboiement de feu et de flammes . Il a été rejoint par l'élite de la société de Saint-Petersbourg et l'impératrice, dans une rare sortie publique, accompagnée de ses deux filles aînées.

Tout au long de la visite, Alexandra s'est comportée de manière irréprochable et sa décision de se forcer à assister aux événements publics quelle que soit la détresse qu'ils lui causaient était un signe de l'évolution rapide du climat politique. L'ambassadeur de France a tapé dans le mille lorsqu'il a laissé entendre que l'impératrice était « soucieuse d'être présente... pour faire honneur au président de la république alliée »⁵ . Tsarine a voulu faire son devoir patriotique en témoignant au président Poincaré sa haute estime pour lui. Lors d'un dîner d'État organisé en l'honneur de son président, l'ambassadeur pensa qu'Alexandra était « belle à voir avec sa robe basse de brocart et un diadème de diamants sur la tête ».

Ses quarante-deux ans ont laissé son visage et sa silhouette toujours agréables à regarder. Après le premier cours, elle entra en conversation avec Poincaré, qui était à sa droite. Avant longtemps, cependant, son sourire s'est figé et les veines de sa joue se sont démarquées. Elle se mordait les lèvres à chaque minute. Sa respiration laborieuse faisait scintiller le réseau de diamants sur sa poitrine. »⁶ Le « feu et la

flamme » que Maurice Paléologue remarquait dans les bijoux de l'aristocratie russe au banquet de Peterhof allait prendre un sens beaucoup plus littéral. La confiance de la Russie dans la fanfaronnade de Berlin et dans le fait que Vienne agirait, selon les termes de l'ambassadeur de Russie, de manière « retenue et calme », paraissait de plus en plus malavisée⁷. À la surprise de tous, l'Autriche-Hongrie refusait de soutenir bas. Dans les vingt-quatre heures qui ont suivi les événements de Sarajevo, ils avaient accusé le gouvernement serbe de complicité dans les tueries. Six jours plus tard,

L'Allemagne a promis de soutenir son alliée dans toutes les actions qu'elle se sentirait obligée de prendre. Ce chèque en blanc, aussi sérieux soit-il, signifiait deux choses - la première, que ceux en Allemagne qui voulaient une guerre espéraient que le différend sur la mort de Franz Ferdinand leur donnerait l'opportunité qu'ils attendaient.

Le deuxième impact de cette offre de soutien inconditionnel était que l'Autriche-Hongrie ne pouvait plus se retirer de sa confrontation sans perdre la face. Ceux au sein du gouvernement de Franz Josef qui voulaient une guerre, comme le chef d'état-major, le comte Conrad von Hötzendorf, pensaient qu'avec le soutien allemand, ils pourraient poursuivre en toute confiance contre la Serbie pour écraser la menace qui pesait sur leurs frontières sud. Le premier ministre autrichien, le comte von Stürgkh, prévient que s'ils n'agissent pas, l'empire est fini : quel pays digne de ce nom pourrait rester les bras croisés et permettre une telle atteinte à son honneur ? Le fait de savoir que l'empire n'agirait pas seul semble également avoir atténué l'opposition hongroise persistante à l'émission d'une série de demandes à Belgrade.

Cet ultimatum a été délivré par l'ambassadeur d'Autriche en Serbie le 23 juillet, trois semaines et demie après l'assassinat, date à laquelle les troupes austro-hongroises avaient déjà été déplacées vers la frontière serbe. Dans ce document, le gouvernement des Habsbourg a demandé à la Serbie de condamner et de supprimer toute propagande, société et publication appelant à des attaques terroristes contre l'Empire austro-hongrois. Vienne fournirait ultérieurement une liste contenant les noms de toutes les personnalités connues pour s'être livrées à des activités préjudiciables à la monarchie austro-hongroise - une fois cette liste reçue, le gouvernement serbe doit renvoyer ces personnes de la fonction publique. Des explications devaient être fournies sur les raisons pour lesquelles certains autres responsables avaient accordé à la presse des entretiens dans lesquels ils exprimaient une hostilité manifeste envers les Austro-Hongrois. La Serbie doit traduire en justice tous ceux qui ont participé au complot de l'assassinat de Franz Ferdinand, y compris les douaniers qui ont laissé Princip et ses complices traverser la frontière. Les représentants austro-hongrois doivent être autorisés à venir en Serbie pour superviser ces arrestations et voir si la suppression promise de la Main noire et de ses organisations sœurs a été réalisée.

C'est cette dernière clause qui a été la plus controversée, car le gouvernement serbe croyait, ou prétendait croire, qu'il ne s'agissait que d'un prélude à une invasion autrichienne et à la réduction de la puissance serbe.

gouvernement à rien de plus qu'un satellite de l'Autriche-Hongrie. Quelques heures après avoir reçu l'ultimatum, le prince héritier Alexandre de Serbie a fait valoir que s'y conformer priverait la Serbie de tous les vestiges de son honneur.

Un raisonnement qui aurait pu avoir un peu plus de poids si son gouvernement ne s'était pas contenté d'aider à organiser le meurtre de son homologue autrichien.

Cependant, le point de vue d'Alexandre était partagé par de nombreux politiciens à travers l'Europe, même ceux qui étaient auparavant favorables à l'Autriche-Hongrie.

Winston Churchill, alors Premier Lord de l'Amirauté, pensait que le document était « un ultimatum intimidant et humiliant pour la Serbie, qui ne peut absolument pas s'y conformer ». et connaissant l'assassinat de Franz Ferdinand et de Sophie von Hohenburg, l'ultimatum austro-hongrois pourrait ne pas sembler si excessif.

Cependant, cela a frappé beaucoup à l'époque comme un acte de belligérance gratuite, en particulier à la lumière de l'impression peu recommandable créée par tant d'anciens opposants de Franz Ferdinand utilisant sa mort comme excuse pour poursuivre une politique qu'il avait toujours considérée comme folle.

Alors que l'ambiance internationale s'assombrit, les discours à Saint-Pétersbourg, tant dans la presse que dans la haute société, se tournent de plus en plus vers une mobilisation de l'armée. Certains, comme le cousin du tsar, le grand-duc Nicolas, qui recevrait probablement le poste de commandant en chef de l'armée en cas de guerre, espéraient qu'une mobilisation totale ou partielle pourrait persuader l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie de reconsidérer. 9 D'autres, comme l'épouse de Nikolai, Anastasia, une princesse du Monténégro de naissance, qui avait été l'un des rares pays à avoir effectivement célébré la mort de François-Ferdinand, espéraient activement une guerre. Lors d'un dîner lors de la visite française, la Grande-Duchesse et sa sœur, la Grande-Duchesse Militsa, parlaient de leurs espoirs pour le reste de 1914. "Il va y avoir une guerre", a-t-elle déclaré à l'ambassadeur de France. « Il ne restera plus rien de l'Autriche... Nos armées se rencontreront à Berlin. L'Allemagne sera détruite. Puis, s'apercevant que le tsar l'avait entendue et semblait mécontente, elle murmura : « Je dois me retenir. L'Empereur a les yeux sur moi¹⁰. » Quand le —

bruit courut que la Serbie avait accepté toutes les conditions, ce fut la surprise et la déception à Berlin. Albert Ballin, le génie des affaires juif responsable de la création de l'Imperator et de ses navires jumeaux, a été choqué par la façon dont certains de ses amis au gouvernement ont déploré que l'acquiescement de la Serbie les ait privés d'une excuse pour partir en guerre. À

À la suggestion de Ballin selon laquelle le Kaiser devrait être rappelé de sa croisière d'été sur la mer du Nord, le ministre des Affaires étrangères a répondu que si le Kaiser revenait tôt à Berlin, il serait dans une bien meilleure position pour arrêter la guerre et personne ne le voulait. Lorsque des informations ont filtré confirmant que la Serbie n'avait aucune intention de permettre aux responsables autrichiens d'avoir leur mot à dire dans une enquête interne, l'ambiance à Berlin s'est améliorée.

Le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Un jour plus tard, le gouvernement britannique a communiqué à l'Allemagne que même si elle espérait rester neutre, elle ne pouvait pas le faire si l'Allemagne violait les traités de paix antérieurs garantissant la neutralité de pays comme la Belgique, que la Grande-Bretagne avait juré de protéger en vertu du traité de Londres. Étant donné que le traité avait été signé soixante-quinze ans plus tôt, de nombreux membres du cabinet allemand pensaient que les Britanniques bluffaient ; ils ne pouvaient pas envisager de faire la guerre pour un pays dans lequel ils n'avaient aucun intérêt territorial. Ni la Grande-Bretagne ni la France ne voulaient de guerre, c'était vrai. Jusqu'au tout dernier moment, certains à Londres affirmaient que la neutralité était la voie logique à suivre. Cependant, une série d'erreurs de calcul allemandes, aboutissant à l'invasion de la Belgique puis de la France elle-même, leur ont forcé la main - la Grande-Bretagne doit soit se battre, soit accepter la possibilité qu'elle ne soit plus jamais prise au sérieux en tant que force au sein de la politique européenne.

La déclaration de guerre autrichienne à la Serbie exaspère le tsar. La Russie n'avait pas réussi à stopper la montée en puissance de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans en 1908 lorsqu'elle avait solidifié son emprise sur la Bosnie-Herzégovine, donc ne rien faire car la Serbie était écrasée, comme elle le serait sans aucun doute, par la puissance supérieure des Habsbourg les armées agaceraient l'opinion publique en Russie et affaibliraient sa position internationale. Il lança un télégramme à Wilhelm : « Une guerre ignoble a été déclarée à un pays faible. L'indignation en Russie que je partage pleinement est énorme. Je vois très bientôt que je serai submergé par la pression exercée sur moi et obligé de prendre des mesures extrêmes qui conduiront à la guerre . contre l'institution de la monarchie, une parodie qui ne pouvait rester impunie. »

Wilhelm, maintenant de retour à Berlin, faisait de son mieux pour arrêter une guerre qu'il devait plus tard être accusé d'avoir déclenchée. La Serbie avait accepté certaines des

demandes; il espérait que cela suffirait pour Vienne. Ce n'était pas. Les Autrichiens ont fait valoir, pas tout à fait injustement, que les clauses que les Serbes avaient refusées étaient les plus importantes, à savoir celles qui permettraient aux Autrichiens de prouver que les autres avaient été honorées. Wilhelm et Nicholas partageaient la crainte qu'une guerre, une fois commencée, ne soit impossible à arrêter, mais selon une étude récente sur la façon dont la guerre a commencé, la dernière semaine de juillet et la première semaine d'août "ont transformé ce qui avait été la guerre de l'Europe". marche de plus en plus ferme vers la guerre vers une course au-dessus du précipice »¹². Cédant à la pression publique, Nicolas II signe un ordre de mobilisation, espérant toujours apparemment que cela suffirait à dissuader l'Autriche-Hongrie de lancer une attaque contre la Serbie et les Allemands de le soutenir. L'évaluation de Nicolas de la situation aurait pu être à peu près la bonne si Guillaume II possédait encore le contrôle qu'il avait dix ans plus tôt.

Ce n'était plus l'époque de Philipp zu Eulenburg. Le rôle politique du Kaiser avait été limité par les ambiguïtés constitutionnelles, la disgrâce de son favori et son propre flair pour les catastrophes de relations publiques. Son fils et héritier de trente-deux ans, un passionné de football et de tennis, le prince héritier Wilhelm, a affirmé plus tard que la guerre avait été quelque chose que l'Allemagne n'avait jamais voulu, mais à l'été 1914, il faisait tout ce qu'il pouvait pour soutenir ceux qui étaient en le cabinet et les forces armées qui voulaient déclencher la guerre alors qu'ils étaient encore certains que l'Allemagne pourrait la gagner. Convaincue que la Grande-Bretagne retomberait dans sa position habituelle de splendide isolement, la théorie était que si une guerre devait se produire, il valait mieux qu'elle se produise avant que la Russie n'ait eu la chance d'achever son industrialisation. L'Allemagne avait plus d'hommes que la France et plus de matériel que la Russie. Les frapper tous les deux maintenant retarderait leur progression d'une autre génération et garantirait que l'Allemagne ne serait pas menacée par ses voisins de l'Est ou de l'Ouest, et même des politiciens libéraux comme le financier Walther Rathenau pensaient que le moment était en faveur de l'Allemagne. ¹³ Le chef de la marine, l'amiral von Tirpitz, correspondait régulièrement avec le prince héritier et sa mère, qui partageaient son point de vue selon lequel une guerre était quelque chose à espérer.

Le rôle du prince héritier dans les événements de 1914 est souvent ignoré, mais la popularité du jeune Wilhelm auprès des personnalités les plus en vue des forces armées a déstabilisé son père. La remarque spontanée du ministre des Affaires étrangères à Albert Ballin, selon laquelle le Kaiser ne gênerait que s'il revenait de ses vacances, a montré combien de ses ministres en étaient venus à dédaigner

La capacité de Wilhelm à parler de guerre uniquement lorsqu'il n'y avait aucune chance qu'elle se produise réellement. Wilhelm, malgré toute sa syntaxe agressive, était considéré comme un pacifiste de facto par ceux qui le connaissaient. En revanche, le prince héritier, bien qu'il soit marié à la demi-russe Cecilia de Mecklenburg Schwerin, était très apprécié de ceux qui contrôlaient l'armée du pays. Von Tirpitz pensait que le prince héritier "voyait très clairement les choses", tandis que le jeune Wilhelm dépréciait les conseillers de son père en les qualifiant de "types faibles et veules, essayant toujours de sauver l'empereur des désagréments et des décisions difficiles". De plus en plus instable alors qu'il essayait désespérément de s'accrocher à son espoir de paix entre les monarchies et de croissance économique continue pour l'Allemagne, il se sentait menacé par la proximité de son fils avec certains des hommes les plus puissants de l'empire. Guillaume II, qui avait toujours vénéré l'armée prussienne, semblait maintenant perdre entièrement son respect par ses tergiversations.

Dans une conversation cordiale avec l'ambassadeur autrichien sortant, le comte von Mensdorff, rappelé à Vienne au début des hostilités, le roi George V a blâmé le prince héritier et ses alliés bien plus que le Kaiser : "Je ne crois pas que Wilhelm ait jamais voulu guerre, mais il avait peur de la popularité de son fils. Son fils et son parti ont fait la guerre¹⁵. » Le Kaiser n'a peut-être pas voulu la guerre, mais il voulait voir la France vaincue et humiliée.

Contrairement au tsar, il n'aimait ni ne faisait confiance à une république, encore moins aux Français. Une fois, en lisant un récit des derniers jours de Marie-Antoinette, Wilhelm s'était mis en colère contre la façon dont elle avait été traitée et il avait estimé que même la distance d'un siècle n'avait pas enlevé la souillure de la naissance sanglante du républicanisme français. Que la dernière expérience de la France avec la monarchie se soit terminée aussi récemment qu'en 1870 grâce à l'invasion de la France par son grand-père était un point qui semblait avoir entièrement manqué à Wilhelm. Tout ce qu'il voyait était une république gênante et indigne de confiance à l'ouest. Cependant, il n'était pas un annexionniste. Il ne voulait pas d'empire allemand en France ou en Belgique et il voulait plus que tout éviter une guerre avec la Russie impériale. En bref, il était confus et, comme pour la plupart de ce terrible été, un certain nombre de résultats étaient possibles avec Wilhelm.

Le 1er août, les faucons obtiennent gain de cause : l'Allemagne déclare la guerre à la Russie, invoquant sa récente mobilisation comme justification. Un plan conçu avec cette éventualité à l'esprit par le comte Alfred von Schlieffen récemment décédé est maintenant entré en action. La Russie avait de plus grandes armées et elle aussi

avait un allié. Traiter avec l'un signifiait écraser l'autre. L'Allemagne ne doit pas vivre le scénario cauchemardesque d'une guerre sur deux fronts. Elle envahirait la France comme elle l'avait fait en 1870, obtenant une fois de plus une victoire éclair qui ferait sortir la république de la guerre et permettrait à l'Allemagne de se tourner vers l'est pour faire face à la Russie. Le plan supposait qu'étant donné la vaste taille de l'empire russe et son système ferroviaire relativement sous-développé, elle aurait besoin d'environ six semaines pour se mobiliser, le même laps de temps accordé pour une victoire allemande sur la France. Pour éviter les enchevêtrements avec les lignes de défense françaises, le plan allemand était de traverser la Belgique. Le jeune roi des Belges, Albert Ier, avait déjà refusé à un voisin l'autorisation d'utiliser son pays comme base pour en envahir un autre, mais le 3 août, les Allemands déclarent la guerre à la France et la Belgique est envahie. Le roi Albert a pris le commandement personnel de ses armées et bien que la Belgique n'ait aucune chance de victoire, ils ont réussi à ralentir les progrès allemands. Quelques jours après l'ouverture de la guerre, le plan Schlieffen qui avait promis une victoire aussi rapide avait déjà échoué. Les Britanniques avaient la ferme intention d'honorer le traité de Londres et en septembre, les armées française et britannique étaient arrivées en Belgique et dans le nord de la France, se creusant dans des tranchées pour affronter leurs adversaires allemands. Le front occidental, le théâtre de la guerre dans lequel des millions de vies ont été perdues et où des progrès grotesques de la technologie militaire ont été lancés, s'est ouvert.

Les déclarations de guerre attirent des foules en liesse dans les rues de la capitale européenne. Les photographies de cette joie et de cette confiance dans une victoire rapide sont depuis devenues des images emblématiques de l'arrogance aveugle d'une société et de l'ignorance du monde d'avant-guerre. Cependant, à bien des égards, ces photographies sont trompeuses - de nombreuses personnes en 1914 étaient surprises que la guerre à l'échelle du continent ait commencé et s'inquiétaient de ce que cela signifierait. La conviction des Européens que leur continent était devenu la région dominante de la politique mondiale parce que leurs facultés supérieures de raisonnement avaient produit des siècles de progrès leur permettant de dépasser technologiquement et économiquement le reste du monde semblait désormais ébranlée par une guerre au sein du club, car elle ont été, et qui auraient pu à plusieurs reprises être évitées. Le Kaiser avait toutes ces appréhensions et plus encore. Alors que des foules pro-guerre défilaient sur les boulevards de Berlin pour se rassembler devant le Stadtschloss, la résidence principale de Wilhelm dans la capitale, le Kaiser apparut sur le balcon et prononça un discours dépourvu de sa bravoure chauvine habituelle :

Une heure capitale a sonné pour l'Allemagne. Partout des rivaux envieux nous obligent à légitimer notre défense. L'épée a été forcée entre nos mains. J'espère qu'au cas où mes efforts jusqu'au dernier moment ne réussiraient pas à ramener nos adversaires à la raison et à préserver la paix, nous pourrions utiliser l'épée, avec l'aide de Dieu, afin que nous puissions la rengainer avec honneur. La guerre exigera d'énormes sacrifices de la part du peuple allemand, mais nous montrerons à l'ennemi ce que signifie attaquer l'Allemagne. Et donc je vous recommande à Dieu. Entrez dans les églises, agenouillez-vous devant Dieu et implorez son secours pour notre brave armée.

Quelques jours plus tard, lors d'un discours au Reichstag, Wilhelm lance un appel à l'unité : « Je vous remercie du fond du cœur pour l'expression de votre amour et de votre loyauté. Dans la lutte qui nous attend, je ne reconnais plus de partis parmi mon peuple. Il n'y a que des Allemands... sans distinction de parti, de classe ou de religion... continuez avec moi à travers vents et marées, épreuves et mort.¹⁶ Mais en privé et quelques jours après le début de la guerre, les serviteurs du palais étaient inquiets. Pour eux, il semblait « tragique et opprimé »¹⁷. Il passait de moments d'optimisme à des périodes toujours plus longues de lenteur et de tristesse. Même les nouvelles de victoires en Belgique, comme la chute de la ville de Liège dans les premiers jours du conflit, ne semblent pas lui remonter le moral. L'un de ses biographes modernes a avancé un diagnostic de dépression maniaque, qui s'était manifestée pour la première fois lors d'une brève dépression en 1908 après l'humiliation de Philipp zu Eulenburg, ce qui correspondrait certainement à une grande partie de son comportement apr¹⁸

Quelques jours après l'invasion de la Belgique, Wilhelm reçut la visite de sa belle-fille, la princesse héritière Cecilia. Une dame élégante et attirante avec un nuage de cheveux noirs, Cecilia était la fille de vingt-sept ans du feu grand-duc de Mecklembourg-Schwerin et de sa femme Romanov. Elle était également la mère de quatre des petits-fils de Wilhelm et une femme qui avait le don de fermer les yeux sur les infidélités indiscretes et nombreuses de son mari. La mère de Cecilia aimait voyager et son enfance avait donc été parsemée de nombreuses et longues visites à des parents royaux dans toute l'Europe. Avec un sens vestimentaire célèbre qui lui avait déjà valu des éloges dans la presse allemande et une légion d'admiratrices désireuses d'imiter ses tenues, la capacité de Cecilia à se mêler confortablement à des personnes de nationalités différentes l'avait aidée à représenter l'empire au King George V's.

couronnement à Londres en 1911 et les célébrations de l'anniversaire du tsar Nicolas II plus tôt dans la même année. La princesse héritière cosmopolite considérait donc le déclenchement de la guerre comme déchirant là où son mari l'avait trouvé revigorant. L'une de ses proches russes, la princesse Irina, a été piégée à Berlin alors qu'elle rentrait chez elle après sa lune de miel avec le prince Felix Yussopov, considéré comme l'homme le plus riche de l'Empire russe. (Ils étaient le couple qui avait été réveillé à Knightsbridge par l'attaque au parapluie tenace de l'impératrice douairière contre leur portier surprotecteur.) Le couple et tous leurs serviteurs avaient été arrêtés, ainsi que de nombreux autres ressortissants étrangers, et emmenés en prison. De là, Irina a réussi à passer un coup de fil à Cecilia pour lui demander son aide. Cecilia a immédiatement demandé à voir le Kaiser, qui a d'abord affirmé qu'il ne pouvait pas laisser la nièce du tsar sortir d'Allemagne comme si les deux pays n'étaient pas en guerre. Il a donné à Cecilia une liste de trois belles propriétés de campagne et lui a dit qu'Irina pouvait choisir celle sur laquelle elle voulait vivre pour le reste de la guerre en tant qu'invitée estimée du Kaiser. À ce stade, Wilhelm ne semblait pas se rendre compte que permettre à une princesse russe de rester en Allemagne serait beaucoup plus impopulaire que de

Cecilia a fait de son mieux pour le faire changer d'avis mais il n'a pas écouté jusqu'à ce que l'ambassade d'Espagne, représentant un royaume neutre, fasse également appel au nom du couple. Wilhelm a cédé et les Yussopov ont été autorisés à quitter la ville avec le dernier des fonctionnaires de l'ambassade de Russie évacuée. Alors qu'ils se dirigeaient vers la gare d'Anhalter, leurs véhicules ont été bombardés de pierres et de débris par une foule en colère. Cecilia, enceinte de son cinquième enfant, était soulagée que sa cousine ait été autorisée à rentrer chez elle, mais affligée que la situation se soit produite en premier lieu.

D'autres membres de la famille impériale allemande étaient de bien meilleure humeur. Deux des fils du Kaiser, Adalbert et Oskar, se sont mariés lors de cérémonies discrètes au cours de la semaine d'ouverture de la guerre. L'impératrice entreprit de convertir six palais rarement utilisés en hôpitaux et en maisons de convalescence pour les soldats. Le prince héritier a reçu le commandement de la 5e armée, bien que cela n'ait rien fait pour améliorer son flair pour rivaliser avec son père. Ses cinq frères se sont également précipités pour servir la Patrie. Le plus jeune, Joachim, vingt-trois ans, s'engagea, bouleversant l'Impératrice, qui le considéra toujours comme son enfant le plus fragile depuis sa naissance prématurée, provoquée ironiquement en partie par la fureur de sa mère face à l'abandon de sa belle-sœur. Protestantisme. Le prince Eitel reçut le commandement des First Foot Guards prussiens. Le prince Auguste a élu domicile à Rheinsburg

Palais au nord de Berlin, où il a été rejoint par son adjudant et amant présumé, Hans Georg von Mackensen, le fils du maréchal von Mackensen, l'un des généraux commandants sur le front de l'Est, pour superviser l'administration de la province en temps de guerre. Le jeune frère d'Auguste, le jeune marié Prince Oskar, commanda le King Wilhelm I Regiment sur le front occidental et reçut la Croix de fer, première classe, pour sa bravoure lorsqu'il mena ses hommes à la charge à la bataille de Verdun et ne s'arrêta que lorsqu'il s'effondra et devait être enlevé du champ de bataille.

Au sud de l'Autriche, l'angoisse de Cecilia a été dépassée par l'angoisse face à l'épouse du nouvel héritier, l'archiduchesse Zita. Comme Cécile, Zita de Bourbon Parme avait de nombreux parents de l'autre côté des tranchées, dont certains étaient en vacances avec elle lorsque la guerre fut déclarée. Dans son cas, elle a dû supplier Franz Josef de laisser ses deux frères, Sixte et Xavier, quitter l'Autriche pour rejoindre l'armée belge. L'archiduchesse était naturellement bouleversée que son mari et ses frères se battent dans des camps opposés, mais Karl a dit à ses beaux-frères que "tout comme il était de son devoir maintenant de rejoindre l'armée, il était de notre devoir de revenir".¹⁹ L'autorisation a été accordée la semaine dernière et les deux princes ont été amenés à la frontière avec la Suisse. Dans le même temps, l'ami qui avait donné Zita à l'autel en 1911 fut emmené hors de l'empire sous escorte armée parce qu'il avait combattu dans les armées russes lors de leur guerre contre le Japon en 1904.

Le 16 août, au lendemain de la fête de l'Assomption, jour saint d'obligation dans le calendrier catholique, Karl partit pour le front de l'Est. En l'absence de son mari, Zita est invitée à emménager avec ses deux enfants au château de Schönbrunn pour vivre avec l'empereur. Parfois considéré comme la riposte des Habsbourg à Versailles, le Schönbrunn était une magnifique extravagance baroque datant du règne de l'impératrice Marie-Thérèse du XVIII^e siècle et, comme Versailles, il était célèbre pour ses magnifiques jardins. Zita s'y est installée avec Otto, deux ans, et sa petite sœur Adelheid, où ils étaient avec l'empereur pour recevoir des nouvelles de plusieurs victoires autrichiennes prometteuses à l'automne.

Son mari parti, Zita a passé une grande partie de ses matinées à visiter des hôpitaux militaires; en août 1915, elle reçoit la médaille du service de la Croix-Rouge. En tant que nouvelle première dame de la cour des Habsbourg, elle devait également accompagner l'empereur octogénaire en tant qu'hôtesse pour toutes les fonctions officielles, qui, au fur et à mesure que la guerre progressait, comprenaient, à son grand dam,

visites de plus en plus fréquentes du Kaiser Wilhelm. Des fissures commençaient déjà à apparaître dans l'alliance alors que la guerre était davantage considérée comme celle de l'Allemagne que celle de l'Autriche-Hongrie. Après tout, c'est l'Allemagne qui avait entraîné la Grande-Bretagne, la France et la Belgique dans un conflit qui ne devait initialement concerner que l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la Serbie et la Russie, tout au plus. Les visites de Wilhelm et de son entourage ont également accentué les anciennes tensions entre les Autrichiens et les Prussiens, mettant en évidence ce que les premiers considéraient comme le charme du sud contre les mauvaises manières agressives du nord. Fait intéressant, compte tenu de ses futures tentatives pour rompre l'alliance autrichienne avec l'Allemagne, Zita semblait même à ce stade précoce se hérissier à l'arrivée des Prussiens à Vienne. C'était un point de vue qui, selon elle, était partagé par Franz Josef. "On avait l'impression qu'il n'y avait jamais eu de vrai contact entre eux", écrira-t-elle plus tard. « L'atmosphère n'était jamais détendue ; il y avait toujours de l'électricité dans l'air et une prise de conscience que Wilhelm II représentait en quelque sorte une attitude différente envers la vie, presque une culture différente.

Sur le plan personnel, Zita a trouvé Wilhelm II ennuyeux et elle n'a pas apprécié son sens de l'humour. Une fois, lors d'un dîner, le Kaiser « racontait à table des plaisanteries qui ne me semblaient pas du meilleur goût ; donc je n'ai pas ri ostensiblement ». Après le dîner, Zita s'inquiétait d'avoir été impolie et que, pour l'amour des bonnes manières, il aurait été préférable de rire poliment des plaisanteries un peu osées de Wilhelm. « J'en ai parlé ensuite à l'Empereur, se souvient-elle, au cas où ce serait un faux pas. Mais il a pleinement approuvé : « Tout à fait. On n'est pas obligé de rire de tout. L'Empereur n'a jamais prononcé un seul mot de critique directe contre son co-souverain. Mais de petits incidents comme celui-là montraient qu'ils ne pourraient jamais s'entendre et il m'a toujours semblé que cela reflétait un fossé plus large entre les deux peuples . les enfants – un troisième enfant, l'archiduc Robert, naît en 1915 et le bonheur de —

L'Empereur est visible dès le baptême. Lors de ses visites, il parlait à Zita avec une franchise qu'il affichait rarement avec quelqu'un d'autre. Zita était une auditrice sympathique avec une manière apaisante et en sa compagnie Franz Josef a commencé à réfléchir sur sa longue et extraordinaire vie. Il lui raconta comment, dans son cœur, il ne s'était jamais remis de 1848, l'année où son oncle Ferdinand avait abdicqué en sa faveur.

et on lui avait donné le trône pour le sauver du traumatisme des soulèvements. Tout son travail, ce labeur bureaucratique obstiné, compulsif et abrutissant qu'il avait effectué jour après jour pendant plus de soixante ans, avait été une tentative d'imposer l'ordre au chaos, mais il avait quand même vécu avec le peur quotidienne que son « empire soit comme un volcan qui dort mal ». Il lui a dit comment il croyait que le nationalisme était le fléau de leur siècle – comment il avait fait tout ce qu'il pouvait pour arrêter sa progression. Ses craintes grandissent au fil des années, « non seulement parce qu'il le voit [l'empire] menacé par les mouvements nationalistes et la montée des pressions parlementaires, mais parce que son avenir dépend des alliances avec toutes leurs incertitudes et leurs faiblesses »²², Zita s'est cru horrifié par la guerre déclenchée par le meurtre de Franz Ferdinand et ce n'est que des années plus tard qu'elle a pu comprendre qu'il avait eu raison de croire qu'une guerre qui avait été conçue comme une vengeance pour un acte de terrorisme était en fait rapidement devenu celui qui était poussé par les pires excès de sa propre bête noire : le nationalisme.

Pourtant, en tant que jeune femme en 1914, Zita, comme beaucoup d'Autrichiens, continuait de croire que leur cause était juste parce que leur provocation initiale, le meurtre de l'héritier présomptif et de sa femme, était manifestement celle dans laquelle l'Autriche avait raison et la Serbie était dans le tort. Un après-midi, l'archiduchesse était de bonne humeur après avoir appris la nouvelle d'une victoire sur le front de l'Est où son mari était stationné, mais lorsqu'elle a félicité l'empereur, il a soupiré. « Oui, c'est une victoire, mais c'est ainsi que commencent toujours toutes mes guerres, pour finir par une défaite. Et cette fois ce s Ils diront que je suis vieux et que je n'en peux plus, et qu'après cela, les révolutions éclateront et ce sera la fin. Zita a été décontenancée par l'attitude de l'Empereur et par la suggestion qu'ils pourraient en fait perdre la guerre. « Mais ce n'est sûrement pas possible, répondit-elle, la guerre que nous menons est juste. Franz Josef s'est apparemment tourné pour la regarder, a penché la tête sur le côté et a souri tristement. « Oui, dit-il après une longue pause, on voit que tu es très jeune, que tu crois encore à la victoire des justes.

Le leadership en temps de guerre de Nicolas II et la

L'ascension de Raspoutine

"Un spectacle à la fois magnifique et terrible"

Lorsqu'Anna Vyrubova, une trentenaire trapue et malheureuse mariée à un officier de la marine russe, quitta son appartement le 5 août 1914, elle fut surprise de trouver les rues de Saint-Pétersbourg animées d'une activité inhabituelle. Les hommes applaudissaient, les femmes pleuraient et les enfants couraient partout en criant d'excitation et en chantant des chansons patriotiques pour le tsar et la patrie. Partout, elle pouvait voir des affiches proclamant la mobilisation des armées russes. La guerre avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie semblait inévitable.

Montant à bord du train pour Tsarskoe Selo, le village impérial à quinze miles de la capitale contenant deux palais, un parc et une foule de résidences de courtisans, Anna se demanda ce qu'elle rencontrerait en atteignant le palais Alexandre, une petite résidence néoclassique commandée sous le règne de Catherine la Grande qui est devenue la maison familiale principale de Nicolas et Alexandra peu après leur mariage. Vyrubova, plutôt mesquinement décrite par le prince Felix Yussopov comme "grande et corpulente avec un visage gonflé et brillant, et sans aucun charme", était l'une des dames d'honneur de la tsarine et sa nomination avait soulevé l'angoisse aristocratique à Moscou et à Saint-Pétersbourg. 1 Ce n'était pas une femme noble, elle n'était pas intelligente, elle n'était pas charmante, elle n'était pas à la mode et elle n'était pas particulièrement intéressante. Cependant, elle était spirituelle, malléable et obséquieuse. Son mariage était abusif et elle avait besoin d'être sauvée. Tout cela faisait d'elle une compagne très attirante pour Alexandra, qui aimait aider les gens mais aussi les dominer. Avec sa dévotion et son incapacité à former une pensée indépendamment de l'Impératrice, et encore moins à la critiquer, elle était exactement ce qu'Alexandra recherchait, même si de temps en temps même elle semblait trouver son adoration un peu suffocante. Nicholas aimait Anna, mais il trouvait son habitude de porter tous les commérages grands et petits à l'attention de l'impératrice dans l'espoir de gagner son approbation extrêmement irritante. « Toi, pour ta part, tu ne dois pas laisser Anna t'importuner avec

conte stupide qui ne servira à rien, lui dit-il, ni à vous-même, ni aux autres². »
Lorsqu'elle

arriva ce soir-là au palais d'Alexandre, Anna fut conduite dans les appartements de l'impératrice, tous équipés en meubles commandés sur des catalogues anglais, à la répulsion générale de la noblesse, qui considérait la décoration intérieure de la tsarine à Tsarskoïe Selo comme un crime sans fin contre le bon goût. Introduite dans le boudoir tout mauve d'Alexandra, Anna lui raconta avec enthousiasme ce qu'elle avait vu dans la ville. Alexandra la regarda fixement puis dit qu'elle devait se tromper ; les seules unités en mouvement se trouvaient près de la frontière autrichienne. Quand Anna a insisté sur le fait qu'elle avait vu les affiches confirmant la mobilisation, l'impératrice s'est précipitée hors de la pièce et s'est rendue dans le bureau de son mari. Pendant une demi-heure, Anna put les entendre se quereller de l'autre côté de la porte, alors qu'Alexandra découvrit que Nicolas lui avait délibérément caché la nouvelle car il s'inquiétait pour sa santé. Revenant en trombe vers Anna, Alexandra s'est effondrée sur son canapé. 'Guerre!' dit-elle, à bout de souffle. « Et je n'en savais rien. C'est la fin de tout. Lorsque le tsar vint prendre son thé du soir habituel avec sa femme et ses dames d'honneur, l'heure du thé, normalement un moment de conversation amicale, se passa dans un silence torturant. Anna écrivit plus tard que pendant les jours suivants, « la dépression de l'impératrice continua sans soulagement. Jusqu'au dernier moment, elle espéra contre tout espoir, et lorsque la déclaration de guerre formelle allemande fut

prononcée, elle se laissa aller à une parfaite passion de pleurer³. » L'horreur d'Alexandra était partagée par certains de ceux qui avaient été proches de son mari. Sergei Witte, le magicien financier qui avait été renvoyé dans le désert politique pour avoir mal géré les crises de 1905, a essayé d'utiliser toutes les connexions qui lui restaient pour arrêter un conflit. Il pensait qu'il était fondamentalement mal d'entrer en guerre au nom de la Serbie, car après ce qui était arrivé à François-Ferdinand, ils n'allaient que «subir le châtime^{nt} qu'ils méritaient». Quand quelqu'un a suggéré qu'une victoire pourrait entraîner une augmentation de la taille de la Russie, Witte a claqué : « Mon Dieu ! L'empire de Sa Majesté n'est-il pas déjà assez grand ? ... Et même si l'on suppose une victoire complète, les Hohenzollern et les Habsbourg réduits à la car cela signifie non seulement la fin de la domination allemande mais la paix... la proclamation des républiques dans toute l'Europe centrale. Cela signifie la fin simultanée c

le plus tôt possible⁴ : » Ses paroles montraient qu'il n'avait rien perdu de ses facultés de perception. Le fait qu'il les ait dites en compagnie de l'ambassadeur de France, représentant du principal allié de la Russie, montrait qu'il n'avait rien perdu de ses pouvoirs pour agacer.

Tous les sceptiques furent réduits au silence par l'élan de zèle patriotique qui accueillit le début de la guerre. La foi dans le destin de la Russie était si complète qu'après des années de lutte pour le constitutionnalisme, la Douma a incroyablement voté pour se suspendre volontairement jusqu'à la fin de la guerre afin que la nation entière puisse se rallier derrière le trône sans division de loyauté ni concentration. Lorsque le tsar et la tsarine sont apparus sur le balcon du palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, une foule de dizaines de milliers de personnes les attendait. Il a spontanément éclaté en un refrain de « God Save the Tsar » ; alors que les drapeaux flottaient, Nicolas s'inclina devant son peuple et des acclamations éclatèrent pour une guerre pour la défense de la Sainte Mère Russie. L'explosion du nationalisme que Franz Josef craignait de diriger la guerre était évidente en Russie dès le début, et la tendance inhérente du nationalisme à la xénophobie encore plus lorsque le tsar a soutenu une proposition de changer le nom de la capitale de Saint-Pétersbourg à Petrograd, son Traduction russe. Jusqu'à présent, les mêmes sentiments ne s'étaient pas tournés vers l'épouse d'origine allemande de Nicholas, mais ce n'était qu'une question de temps.

Alexandra, déterminée à se rendre utile, contacte la Croix-Rouge et entreprend une formation d'étudiante infirmière, tout en finançant la construction d'un hôpital militaire ultramoderne sur le terrain de Tsarskoïe Selo. Là où de nombreuses autres femmes de la classe supérieure étaient mécènes d'organismes de bienfaisance, Alexandra voulait en fait travailler pour un. Lorsqu'elle réussit le cours, elle écrivit joyeusement à sa sœur Victoria, vivant en Angleterre : « Nous avons réussi nos examens et reçu la croix rouge sur nos tabliers et obtenu nos certificats de sœurs du temps de guerre. C'était une émotion de les mettre et d'apparaître avec d'autres sœurs. »⁵ Ses deux filles aînées, Olga, dix-neuf ans, et Tatiana, dix-sept ans, se sont également inscrites. On attendait d'Olga qu'elle fasse une excellente infirmière. Elle était la plus naturellement intelligente des cinq enfants du tsar et la plus curieuse intellectuellement, ainsi que la plus consciente socialement et politiquement. À l'âge de seize ans, elle avait lu *Les Misérables*, l'épopée de Victor Hugo sur l'exploitation et la souffrance des classes populaires à la suite de la révolution industrielle. Elle a été troublée par la vue de paysans tombant à genoux au passage de la famille impériale et elle a demandé à sa fille née à Belfast

nounou, Margaretta Désireuse, de faire passer le message que ce n'était pas nécessaire.⁶ Quand, à l'âge de dix-huit ans, elle a été autorisée à accéder à ses propres fonds limités, elle s'est renseignée sur les enfants handicapés des environs et a rapidement commencé à siphonner anonymement de l'argent pour payer leurs factures médicales.

Contrairement à la plus réfléchie Olga, la grande-duchesse Tatiana était extravertie et royale. Olga a passé des heures à pratiquer son piano; Tatiana s'entraînait moins, s'en souciait moins et jouait mieux. Grande, sûre d'elle-même et très belle, elle avait des cheveux auburn foncés et des yeux bleu foncé saisissants semblables à ceux de son père. Ses manières étaient impeccables. Un officier de la garde impériale dit qu'avec Tatiana, « on sentait qu'elle était la fille d'un empereur »⁷. Plus sûre d'elle que ses autres sœurs et plus éloquente, le seul talon d'Achille de Tatiana était l'approbation de sa mère. Les fréquents épisodes de mauvaise santé d'Alexandra et les épisodes tout aussi fréquents de mauvaise humeur ont envoyé Tatiana dans un tourment. Si elle, ou l'un des enfants, faisait quelque chose qui aurait pu agacer sa mère ou aggraver son malheur, Tatiana envoyait des lettres via les domestiques demandant après sa mère qui, le plus souvent avant la guerre, s'était couchée. Les réponses d'Alexandra étaient souvent laconiques et autoritaires : "Essayez d'être aussi bon que vous le pouvez et ne me causez pas de soucis, alors je serai content." Je ne peux vraiment pas monter [dans les appartements des enfants] et vérifier comment ça se passe avec les cours, comment vous vous comportez et parlez. »⁸ Les deux sœurs étaient très proches et il n'y avait aucun sentiment de rivalité malgré leurs

différences, mais était Tatiana qui s'est avérée être une infirmière plus robuste que sa mère ou sa sœur aînée. Les palpitations cardiaques et la sciatique d'Alexandra signifiaient évidemment que son utilité dans les hôpitaux était limitée. Dans le cas de l'Impératrice, l'esprit était volontaire mais le corps était faible. Après environ un an de travail épuisant, Nicholas a dû intervenir pour obliger sa femme à réduire ses heures. Olga s'est retrouvée à vomir, à vomir et même à s'évanouir lors des opérations. C'est donc Tatiana qui s'est entraînée pour aller dans les théâtres pour aider les chirurgiens, tandis qu'Olga a travaillé sans relâche dans les salles, parlant aux soldats et aidant les autres infirmières partout où elle le pouvait. Anna Vyrubova a également rejoint l'hôpital et tous étaient présents lorsqu'un soldat est mort devant eux. "Tous se sont bien comportés", écrit Alexandra, "aucun n'a perdu la tête et les filles ont été courageuses - elles et Anna n'avaient jamais vu un

décès. Mais il est mort en un instant - cela nous a tous rendus tristes, comme vous pouvez l'imaginer - à quel point la mort est toujours proche.⁹

Un soldat de l'hôpital avait subi une contusion cérébrale, une lésion cérébrale traumatique qui entraînait des accès intermittents de lucidité.

Chaque jour, lorsqu'Alexandra venait à son chevet, il la confondait d'abord avec sa mère, récemment décédée. L'Impératrice s'asseyait près de son lit et lui parlait : « Il me fixe, dit-elle à Nicolas, puis me reconnaît, serre mes mains sur sa poitrine, dit qu'il se sent maintenant au chaud et heureux. Les pansements des soldats sans se plaindre, rasaient leurs blessures, — aidaient les médecins à amputer, stérilisaient le matériel médical et berçaient les blessés lorsqu'ils commençaient à crier ou à pleurer dans leur sommeil. "On a le cœur saigné pour eux", écrit-elle à son mari, "je ne donnerai pas plus de détails car c'est si triste mais étant une épouse et une mère, je ressens tout particulièrement pour eux."¹¹ Elle et Olga se sont liées d'amitié avec un jeune soldat blessé lors d'une attaque contre les lignes autrichiennes. Il est resté à l'hôpital pendant quatre mois sans grand signe —

d'amélioration et Alexandra écrivait régulièrement à Nicholas à son sujet. Le patient leur a parlé de sa vie à la maison, de son service au front et de sa famille. Alexandra est venue le voir lorsqu'elle a commencé à travailler à neuf heures du matin et elle a passé environ une heure avec lui l'après-midi. Elle et les autres infirmières ont compris que le jeune homme allait mourir, elle a donc décidé qu'elle ne voulait pas qu'il meure tout seul, d'où la durée et la fréquence de ses visites à son chevet.

Au bout de quelques mois, elle écrivit à son mari : « Mon pauvre ami blessé est parti. Dieu l'a pris tranquillement et paisiblement à Lui. J'étais comme d'habitude avec lui le matin et plus d'une heure l'après-midi. Elle n'était pas là, à son grand désarroi, lorsque le jeune homme est décédé. Plus tôt dans la journée, il avait dit à l'une des infirmières qu'il était un peu mal à l'aise mais que ce n'était rien de bien grave. Dix minutes plus tard, la même infirmière est revenue et a dit qu'il avait pris quelques respirations profondes avant de décéder doucement. « Olga et moi sommes allés le voir », écrivit Alexandra ce soir-là. « Il était étendu là si paisiblement couvert sous mes fleurs que je lui apportais quotidiennement, avec son beau sourire paisible — le front pourtant assez chaud. Je suis rentré à la maison avec des larmes... Il ne s'est jamais plaint, n'a jamais rien demandé, la douceur même — tous l'aimaient et ce sourire éclatant...

J'ai senti que Dieu me laissait lui apporter un peu de soleil dans sa solitude. C'est la vie. Une autre âme courageuse a quitté ce monde pour

être ajouté aux étoiles brillantes ci-dessus.' Elle était bouleversée et ne pouvait s'empêcher d'écrire longuement à Nicolas : « Ça ne doit pas te rendre triste, ce que j'écris, s'excuse-t-elle, seulement je n'en peux plus. —

Les souffrances dont Alexandra et ses deux filles ont été témoins ont été causées par les problèmes croissants de la Russie avec la guerre. La croissance économique des deux dernières décennies, associée à la fierté du pays pour son armée, signifiait que très peu de Russes avaient sérieusement envisagé la possibilité d'une défaite. Les souvenirs de la Crimée en 1855 et du Japon en 1905 avaient été mis de côté. La propagande nationaliste a préféré convoquer les fantômes de saint Alexandre Nevsky et le glorieux passé médiéval ou Alexandre Ier et le triomphe contre Napoléon. Cet optimisme n'était pas totalement erroné. Avec son énorme armée, dans une courte guerre, la Russie impériale pouvait égaler ses ennemis. Cependant, la croissance économique connue sous Nicolas II et son père était trop récente et donc trop peu profonde pour soutenir une guerre d'usure à long terme, un fait qui a été horriblement exposé au cours de la première année de la guerre. Tant de choses ont été écrites sur l'échec de la Russie tsariste dans la guerre qu'il est facile d'imaginer qu'il n'y a jamais eu de succès. Il y a eu des victoires, en particulier dans les campagnes contre l'Autriche-Hongrie, mais les défaites, quand elles sont survenues, ont eu un coût vraiment terrible.

À la fin du premier mois de la guerre, les Allemands ont perdu environ 5 000 hommes dans leur victoire sur la deuxième armée russe à la bataille de Tannenberg. Les Russes en ont perdu 78 000, et 90 000 autres ont été capturés. Lors de cette bataille, la fleur des combattants de l'aristocratie russe a disparu en quatre jours, abattue alors que la noblesse d'une charge de cavalerie s'est avérée ne pas être à la hauteur du monde moderne des mitrailleuses et de l'artillerie lourde. Dans les premiers jours du siège de la forteresse austro-hongroise de Przemyśl, 40 000 Russes ont été tués. Les nouvelles des massacres et des milliers de familles endeuillées ont commencé à éroder rapidement l'enthousiasme pour le conflit.

Chez nous, les systèmes agricoles et de transport de l'empire étaient incapables de faire face à l'énorme demande que la guerre leur imposait et avec tant de chemins de fer utilisés pour fournir l'effort de guerre, il fallait souvent plus de temps pour que la nourriture atteigne les villes depuis la campagne. Le principal succès du gouvernement impérial a été de s'assurer que les approvisionnements alimentaires abondants de la Russie étaient acheminés suffisamment efficacement pour que l'armée ne subisse aucune pénurie alimentaire.¹³

n'étaient pas disponibles pour la plupart des soldats en 1915 et des maladies comme le choléra, le typhus, la typhoïde, le scorbut et la dysenterie avaient augmenté en 1916. Le manque de munitions et d'équipement augmentait considérablement le nombre de victimes sur la ligne de front, tandis que les usines à la maison avaient du mal à produire les armes à feu. et des munitions dont le gouvernement avait besoin pour l'armée. Avec autant d'hommes en âge de combattre au front, l'économie russe fonctionnait avec moins de main-d'œuvre alors qu'elle devait être la plus productive.

En mars 1915, il était clair qu'une crise des munitions faisait face à l'armée russe et au quartier général militaire, connu sous le nom de Stavka, ses dirigeants les plus haut gradés se blâmaient les uns les autres ou les fonctionnaires du ministère de la Guerre, mais jamais eux-mêmes. S'étant temporairement dissoute dans un geste de solidarité avec la cour en 1914, la Douma a commencé à s'agiter pour être rappelée et Nicolas a acquiescé à l'été 1915. Une faction a émergé connue sous le nom de Bloc progressiste, une coalition lâche mais puissante composée de environ les deux tiers des membres de la Douma qui se sont engagés à des changements législatifs importants une fois la guerre terminée, mais qui voulaient également former une sorte de groupe de pression qui aurait son mot à dire pour s'assurer que des ministres compétents soient nommés jusqu'à ce que la paix soit gagnée . Malgré ce que pensaient la tsarine et plusieurs de ses amis, ils n'étaient pas un lobby anti-monarchiste, mais le fait qu'ils existaient était la preuve d'une vive inquiétude au sein de l'élite éduquée de l'empire quant à ce qui se passerait maintenant que le gouvernement avait finalement décidé d'intervenir dans l'ineptie exposée à Stavka.

Le grand-duc Nikolai devrait partir en tant que commandant en chef. L'impératrice se méfiait de son charisme et des tentatives incessantes de sa femme pour promouvoir son mari dans l'affection du public aux dépens du tsar. Les insinuations sournaises de la Grande-Duchesse sur l'héritage allemand d'Alexandra n'ont pas arrangé les choses, pas plus que le fait que le Grand-Duc charismatique et intelligent, le géant menaçant de la famille Romanov à six pieds six pouces de hauteur, semblait maintenant être sur le point d'un panne due aux tensions et aux cauchemars causés par tant de défaites catastrophiques. Pourtant, remplacer le Grand-Duc n'était pas une mince affaire. Un Romanov ne pouvait être supplanté par un roturier ou même un noble sans que cela soit interprété comme une atteinte délibérée à son honneur. Le tsar a décidé de remplacer Nikolai lui-même. Cela conduirait à une fusion plus nette des branches civiles et militaires du gouvernement et permettrait à Nicolas de purger l'armée des hommes qui avaient été associés aux pires erreurs des premiers efforts de guerre.

Purge, au sens tsariste, avait un sens très différent du même mot en URSS. Il n'y avait pas de goulags ici et le chef d'état-major de Nikolai, l'impopulaire général Yanushkevich, a simplement été démis de ses fonctions. Nicholas espérait qu'en apparaissant plus régulièrement au front, il inspirerait les soldats, qu'il aurait une idée plus claire de ce qui se passait et de ce qui n'allait pas, et que cela donnerait l'impression que la monarchie se souciait de ce qui se passait. à ses sujets. Selon les mots de son premier ministre de l'époque, le prince Ivan Goremykin, « Sa Majesté considère comme le devoir sacré du tsar russe d'être parmi les troupes ».14 Nicolas était également suffisamment conscient de lui-même pour savoir que ce n'était pas son travail. diriger réellement la stratégie et que, dans ce domaine, la délégation était sa compétence la plus importante. Il a remplacé Yanushkevich par le général Mikhail Alekseev, qui n'a jamais surmonté les désastres provoqués par les problèmes économiques de son pays, mais qui a au moins dirigé les armées avec plus de prudence qu'avant 1915. Dominic Lieven, l'un des meilleurs biographes modernes de Nicolas, défend la décision, affirmant que « la décision de l'Empereur d'assumer le commandement suprême était non seulement courageuse et irrévocable, mais aussi correcte »15. Au début, cela semblait certainement avoir été une sage décision. Certes, Nicolas a rejeté une proposition d'accord avec le Bloc progressiste qui aurait pu rapprocher la Douma et la couronne à un moment crucial, mais une série de victoires russes a aidé à stabiliser le front et à faire en sorte que l'effort de guerre ressemble moins à une déroute.

Et pourtant, malgré tous ses mérites, la décision de Nicolas II de devenir commandant en chef des armées en 1915 fut sans doute la plus grande erreur de sa vie, à l'exception peut-être de son abdication en 1917.

Quand il a informé son Conseil des ministres, ils ont été consternés. Ils l'ont supplié de ne pas y aller: cela mettrait le trône à l'honneur pour blâmer chaque défaite ultérieure. La monarchie et l'armée pourraient parvenir à une symbiose parfaite, comme elles l'avaient fait dans les mythes et les contes moscovites de la Rus médiévale, mais le pari du tsar ne serait payant que si la Russie gagnait. Jusqu'à présent, l'opinion publique avait souvent critiqué les ministres ou les dirigeants de Stavka pour les milliers de sacs mortuaires nécessaires au front, désormais le centre de cette misère serait le tsar et tout l'opprobre causé par une guerre brutale serait entassé sur sa tête. . Tout aussi dommageable était le fait que la sagesse de nommer le général Alekseev comme nouveau chef d'état-major n'a pas été accompagnée de l'installation d'Alexandra comme régente en l'absence du tsar.

La tsarine avait une relation de travail terrible avec la plupart des ministres, sa timidité la mettait mal à l'aise même en présence d'hommes qui partageaient ses vues, sa méfiance frisait désormais la paranoïa car elle avait choisi de voir la formation du Bloc progressiste comme le prélude à une trahison usurpation de l'autorité monarchique, une seconde venue du serment du court de tennis, et elle était allemande. Elle ne se serait pas décrite comme telle et en effet, à toutes fins utiles, Nicolas II était marié à une Anglaise : la fille d'une princesse anglaise, élevée dans une maison construite sur des lignes britanniques avec des meubles britanniques, soignée par des nounous anglaises et envoyée à passer la plupart de son temps sous la garde de sa grand-mère la reine Victoria après la mort de sa mère en allaitant ses enfants pendant l'épidémie de diphtérie de 1878; même après vingt ans de mariage, les dames d'honneur d'Alexandra s'aperçoivent « qu'elle parle russe avec un fort accent anglais »¹⁶. Elle déteste aussi le Ile Reich et se méfie de son cousin Wilhelm. Cependant, pour le grand public, tout ce qui importait était que la tsarine était née dans une ville qui faisait maintenant partie de l'Allemagne et que la nationalité de Nemka, "la femme allemande", est devenue un sujet de spéculation alors que le tsar a choisi de partir le jour - les affaires courantes du gouvernement entre les mains d'un étranger. Au problème de sa nationalité s'ajoutait la dépendance d'Alexandra à l'égard de Grigori Raspoutine, un moujik sibérien errant, un saint homme itinérant autoproclamé, avec une hygiène personnelle atroce et, si l'on en croit la rumeur, une morale encore plus sale.

Ils avaient été introduits pour la première fois une décennie plus tôt lorsque la grande-duchesse Militsa, qui changeait de fascination spirituelle comme d'autres changeaient de tenues, l'avait attiré l'attention de la tsarine. C'était un homme confiant avec un penchant mystique et terrestre; ses manières paysannes sans vergogne, et peut-être légèrement exagérées, faisaient de lui une bizarrerie exotique dans les salons de la société de Pétersbourg. Il a affirmé avoir eu des visions de la Vierge Marie, avoir erré jusqu'à la communauté chrétienne fermée du mont Athos en Grèce en pèlerinage et avoir le pouvoir de guérir. Toujours admiratrice de son christianisme rustique, Alexandra était devenue infailliblement convaincue qu'il était vraiment un homme de Dieu lorsqu'il sembla guérir Alexei par télégramme en 1912.¹⁷ Le miracle se répéta en 1914, quand Alexei se foula gravement la cheville la même semaine que Franz Ferdinand a été assassiné et Alexandra craignait qu'il ne meure des suites d'une hémorragie interne. Un autre télégramme apporta une autre convalescence de dernière minute. En janvier 1915, Anna Vyrubova a été grièvement blessée

les médecins s'attendaient à ce qu'elle meure. Raspoutine l'a regardée dans son lit d'hôpital et a annoncé qu'elle vivrait, mais est restée partiellement paralysée. C'était une légère exagération. Elle n'était pas paralysée, elle avait simplement besoin d'un bâton pour marcher pour le reste de sa vie, mais elle a vécu quand tout le monde sauf Raspoutine pensait qu'elle allait mourir. Exactement au même moment où elle a atteint sa plus grande importance politique, la tsarine Alexandra était certaine que Grigori Raspoutine était « notre ami », un homme envoyé par Dieu pour guérir son fils et transmettre la volonté de la paysannerie loyale de la Russie à son mari.

OceanofPDF.com

La guerre totale et la marginalisation du kaiser

'Sa Majesté n'a aucune compréhension de la gravité de la situation

Le Grand-Duché de Luxembourg entre plus discrètement dans une occupation allemande que ses voisins belges. La grande-duchesse régnante, Marie-Adélaïde, vingt ans, a protesté contre l'invasion de son pays par le Second Reich, mais elle était assez pragmatique pour se rendre compte qu'elle ne pouvait pas faire grand-chose pour l'arrêter. Contrairement à la Belgique, le Luxembourg n'avait pas d'amis puissants prêts à prendre sa défense. Les deux années précédentes de la jeune femme sur le trône grand-ducal avaient été consacrées à essayer de remédier à ce qu'elle considérait comme une inégalité sociale croissante et elle avait donc été très populaire. On ne sait pas si elle était aussi pro-allemande que ses détracteurs l'ont affirmé lorsqu'ils l'ont forcée à quitter le trône à la fin de la guerre. Tout au long du conflit, elle a continué à insister sur le fait que le Luxembourg était officiellement neutre. Pourtant, malgré ses prétentions et la position sans aucun doute difficile dans laquelle elle s'est retrouvée, la politesse de Marie-Adélaïde envers les Allemands contraste fortement avec les actions entreprises par le roi Albert et la reine Elisabeth des Belges - le premier a combattu les Allemands tout au long de la guerre. , ces derniers ont établi des unités de soins infirmiers en première ligne.

Le 30 août 1914, le Kaiser arrive à Luxembourg dans le cadre du plan du gouvernement visant à maintenir l'Empereur constamment en mouvement entre les différents fronts. Le chancelier, Theobald von Bethmann-Hollweg, estimait que la présence du Kaiser était vitale compte tenu de la longue histoire de soutien de la dynastie des Hohenzollern à l'armée : « Un roi de Prusse, un empereur allemand, qui ne restait pas au milieu de ses armées était un idée qui aurait été insupportable à la fois à l'empereur et aux troupes. »¹ Bien qu'elle ne lui ait proposé, à lui ou à son entourage, de loger dans aucun de ses palais et qu'ils aient dû se contenter de chambres au consulat d'Allemagne, la grande-duchesse Marie-Adélaïde a invité le Kaiser à la rejoindre pour un dîner au Palais grand-ducal de Luxembourg.

Le Kaiser était encore à Luxembourg lorsqu'il apprit que son plus jeune fils, Joachim, âgé de vingt-quatre ans, avait été blessé lors de l'avancée allemande sur Paris. Joachim s'était tenu bravement, comme un soldat, et un ami suédois du Kaiser qui lui rendait visite à Luxembourg a dit que la fierté de l'Empereur pour son plus jeune fils était touchante. Mais l'avancée elle-même n'allait pas bien et lors de la première bataille de la Marne, les Allemands durent accepter l'échec du plan Schlieffen. Paris ne tombera pas comme en 1871. L'armée allemande doit s'enfoncer et tenir sa position dans les tranchées contre les Britanniques, les Français et les Belges.

Peu de temps après l'échec en France, le prince héritier est venu au Luxembourg pour rendre visite à son père. Les relations entre les deux hommes étaient toujours tendues - en 1910, il avait ordonné que son fils soit temporairement tenu à l'écart de toute fonction officielle après qu'il n'avait pas participé aux cérémonies marquant le centenaire de la mort de la reine Louise de Prusse, la famille Hohenzollern, matriarche la plus célèbre qui avait aidé à unir le pays contre les attaques de Napoléon. Quatre ans plus tard, le Kaiser ne lui exprima aucune de l'affection qu'il montrait habituellement aux cinq frères cadets; les retrouvailles n'ont pas amélioré la dynamique. Le jeune Wilhelm a commencé sa visite en exprimant son mépris pour les conseillers de son père et en insistant pour que von Bethmann-Hollweg soit remplacé au poste de chancelier par quelqu'un de plus agréable à l'armée. Il voulait également que le général Paul von Hindenburg devienne chef d'état-major général, en fait, l'homme chargé de diriger la guerre. L'échec du plan Schlieffen avait complètement écrasé les esprits du précédent titulaire, le maréchal von Moltke, et Wilhelm envisageait de le remplacer par Erich von Falkenhayn, un aristocrate prussien qui avait auparavant servi dans le corps d'armée allemand en Chine et en tant que ministre de la Guerre depuis juin 1913. Le prince héritier pensait que von Falkenhayn n'était pas la bonne personne pour le poste et que l'estimé von Hindenburg devrait l'obtenir à la place, en même temps von Bethmann-Hollweg devrait de préférence être remplacé par l'amiral von Tirpitz, créant ainsi, en fait, un gouvernement militaire. De Berlin, l'impératrice joint sa voix à celle du prince héritier, exprimant chaleureusement son admiration.

Père et fils se sont disputés et le Kaiser a refusé de renvoyer von Bethmann-Hollweg. Il était également irrité par le soutien de sa femme et de son fils aîné à von Hindenburg, un grand seigneur de soixante-six ans de l'aristocratie prussienne qui pouvait compter parmi ses ancêtres Martin Luther,

le premier grand dirigeant de la Réforme protestante. Von Hindenburg a eu une carrière militaire distinguée, y compris le service dans les guerres contre l'Autriche et la France qui avaient facilité l'unification de l'Allemagne. Il avait été présent en tant que soldat victorieux aux cérémonies qui ont déclaré la naissance du Second Reich en 1871 et il était si vieux, si vénérable, qu'il avait déjà pris sa retraite au moment où la guerre a commencé en 1914. Telle était sa réputation que l'armée l'avait supplié de sortir de sa retraite, ce qui n'a rien fait pour atténuer le sens colossal de von Hindenburg de son propre génie. Âgé et rond, il avait un air d'homme d'État qui a convaincu des gens comme l'impératrice et le prince héritier qu'il s'agissait d'un homme de confiance à la fois dans l'armée et dans le cabinet. Il reçut le commandement des armées du front de l'Est, qui se déplaçaient beaucoup plus rapidement que les forces stagnantes piégées dans les tranchées de l'Ouest, de sorte que tout au long de la guerre, von Hindenburg ressemblait à un homme qui faisait avancer les choses.

Le prince héritier a quitté le Luxembourg sans obtenir ce qu'il voulait et convaincu que son père manquait déjà à son devoir de chef de guerre suprême. C'était un point de vue largement partagé par de nombreux alliés du jeune Wilhelm. La réticence persistante de Guillaume II à approuver les mesures les plus dures en temps de guerre, ses visites pour s'entretenir avec des prisonniers de guerre français et britanniques, son insistance à envoyer des télégrammes de condoléances à ses proches en Grande-Bretagne en cas de deuil et surtout son comportement, de l'énergie maniaque à malaise dépressif, tous donnèrent l'impression à ses conseillers à divers moments de la guerre que « Sa Majesté ne comprend pas la gravité de la situation » à laquelle son peuple est confronté². Au moment où le Kaiser quitte le Luxembourg et s'installe temporairement en France ville de Charleville, accompagné de son fidèle teckel Senta, ses médecins lui avaient prescrit des somnifères³. n'a pas aidé à cela lorsqu'elle a secrètement contourné les ordres de son mari de vivre avec les mêmes rations que le reste de la population; il souffrait de crises d'angoisse et même selon ses propres normes, il se comportait de manière inhabituelle. Albert Ballin a eu une audience avec lui lors d'un de ses courts voyages de retour à Berlin : « J'ai vu l'Empereur, que j'ai trouvé plein de confiance en l'avenir, mais aussi plein de colère contre l'Angleterre, et en cela l'Impératrice l'encourage. De sorte que les rancunes et les dégoûts personnels semblent jouer un rôle considérable dans la politique, et cela me paraît très dangereux.

—

L'anglophobie d'Augusta Victoria était en phase avec l'opinion publique au fur et à mesure que la guerre progressait. En 1915, le blocus de l'Allemagne par la marine britannique commençait à affecter gravement le niveau de vie. En représailles, l'amiral von Tirpitz voulait déclencher une politique de guerre sous-marine illimitée contre tout navire naviguant en Grande-Bretagne. Le chancelier von Bethmann-Hollweg s'est opposé à cette décision, affirmant qu'elle jouerait mal au niveau international en tant que violation des règles traditionnelles de la guerre. Normalement, un avertissement devrait être donné pour que les passagers et l'équipage aient le temps d'évacuer. Von Tirpitz a fait valoir que les Britanniques avaient déjà modifié les règles en considérant les denrées alimentaires comme des produits de contrebande de guerre et, ce faisant, ils avaient déclaré de facto la guerre à la population civile allemande. Le Kaiser s'est rangé du côté de son chancelier, à la fureur de l'amiral - l'amiral a écrit à propos de "plus d'une centaine de torpilleurs, rouillés à l'ancre tandis que l'Allemagne est engagée dans une lutte pour son existence".⁵ L'impératrice et le prince héritier ont apporté leur soutien à von Tirpitz et a exhorté Wilhelm à entendre raison. Au départ, il a tenu bon en affirmant qu'une guerre sous-marine sans restriction dans les eaux autour des îles britanniques entraînerait la mort de nombreux civils innocents et pourrait donc entraîner les États-Unis. "En tant que chef Warlord", écrivait-il plus tard, "je devais absolument empêcher cela." Cependant, lorsque les partisans de la levée des restrictions sur les activités des sous-marins ont pu fournir au Kaiser la preuve que des sociétés américaines fournissaient aux Britanniques des munitions, qui étaient introduites au Royaume-Uni sur des navires à passagers et des cargos, Wilhelm a finalement cédé. et le 4 février 1915, l'un des subordonnés de von Tirpitz, l'amiral Hugo von Pohl, annonça dans la presse allemande que des attaques sous-marines sans restriction auraient désormais lieu dans les eaux britanniques. Lors d'une visite chez son dentiste, un Américain exerçant à Berlin du nom de Dr Arthur Davis, le Kaiser se lance dans une tirade anti-américaine : « Pourquoi votre pays est-il si injuste envers l'Allemagne ? Pourquoi persistez-vous à fournir des munitions et de l'argent aux Alliés ? Pourquoi votre président ne traite-t-il pas les nations européennes en guerre de la même manière qu'il a traité le Mexique, en imposant un embargo sur les munitions et en nous laissant combattre cette chose nous-mêmes ? Vous ne nous expédiez pas de munitions. Pourquoi les expédiez-vous de l'autre côté ? Croyant qu'il répondait à sa propre question, Wilhelm dit : « Des dollars ! Dollars ! Dollars ! », frappant son bras gauche avec son droit chaque fois qu'il prononçait le mot.⁶

Le 7 mai, la politique des U-boot a fait sa victime la plus célèbre et la plus dommageable. Le Lusitania de 32 000 tonnes avait autrefois fait la fierté du

Flotte marchande britannique. Construit en 1907 en réponse à la récente vague allemande de super-navires à quatre cheminées, tous nommés d'après des membres de la famille de Guillaume II, le Lusitania était près de deux fois la taille de son plus grand rival allemand et elle a repris le convoité Blue Riband, le prix décerné à la traversée commerciale la plus rapide de l'Atlantique Nord. Dans les années qui avaient suivi son voyage inaugural, il avait été éclipsé en vitesse par son propre navire jumeau, le Mauretania, et en taille d'abord par le Mauretania, puis par le rival White Star Line's Olympic, puis par le Titanic, puis par l'Imperator allemand et enfin par la grande sœur de l'Imperator, la patriotiquement nommée Vaterland, qui n'est entrée en service que quelques semaines avant le déclenchement de la guerre. Cependant, c'était toujours un navire splendide et sa salle à manger de première classe à deux étages avec son dôme rococo était généralement considérée comme l'une des plus belles pièces à flot. Au printemps 1915, il était également le seul grand paquebot de luxe encore en service transatlantique régulier. Ses deux sœurs, le Mauretania et l'Aquitania, avaient été appelées à servir dans l'effort de guerre britannique en tant que transports de troupes et navires-hôpitaux, tout comme l'O et le Britannic récemment achevé. [Z](#)

La controverse dure jusqu'à nos jours sur le rôle du gouvernement britannique dans ce qui est arrivé au Lusitania. Pendant des années, on a affirmé qu'ils avaient délibérément laissé le Lusitania naviguer en danger parce qu'ils savaient qu'un accident aussi médiatisé tournerait de manière décisive l'opinion publique américaine contre l'Allemagne. Certains membres du gouvernement, dont Winston Churchill, attendaient avec confiance le jour où les sous-marins attaqueraient un navire comme le Lusitania, mais c'était parce qu'ils comprenaient la nature d'une guerre totale en mer, et non à cause d'un plantage délibéré du paquebot. dans la ligne de mire d'un sous-marin. Bien plus dommageables étaient les allégations selon lesquelles la cale du Lusitania était remplie d'explosifs destinés à l'effort de guerre britannique. L'ambassade d'Allemagne avait placé des annonces dans les journaux américains avertissant les citoyens américains de ne pas voyager sur des navires britanniques en raison de la nouvelle politique sous-marine, mais très peu ont écouté. Le U-20, un sous-marin commandé par le capitaine lieutenant Walter Schweiger, a repéré le Lusitania juste au large de la côte sud-est de l'Irlande, rentrant de New York, et a tiré une torpille sur son côté tribord. Dans son journal, il note : « Une explosion exceptionnellement forte a eu lieu... L'explosion de la torpille a dû être accompagnée d'une seconde (chaudière ou charbon ou poudre ?). La superstructure juste au point d'impact et le pont sont déchirés, le feu se déclare et enveloppe le haut pont. [—](#)

Le pilote du bateau, un jeune homme du nom de Lanz fasciné par les paquebots de luxe britanniques, jeta un coup d'œil dans le périscope et s'exclama : « Mon Dieu, c'est le Lusitania ! »

C'est cette "explosion exceptionnellement forte" qui a suscité le débat le plus furieux dans les mois et les années à venir. Les Britanniques ont affirmé, et beaucoup d'entre eux semblaient très sérieusement croire, que les Allemands avaient porté la méchanceté à de nouveaux sommets en tirant deux torpilles sur le côté du navire. Les Allemands ont insisté sur le fait que ce devait être le stock illicite de munitions de contrebande du Lusitania qui avait explosé à l'impact avec la torpille du U-20. Plus tard, des représentations allemandes du naufrage ont montré que les guichets de la Cunard Line étaient occupés par la figure de la mort alors que le navire partait avec l'apparence d'un dreadnought bien approvisionné. Le débat autour de la deuxième explosion fut particulièrement important car on croyait à l'époque que c'était la raison pour laquelle le Lusitania avait coulé en moins de vingt minutes. Les incendies à bord ont rendu l'eau s'écrasant sur ses ponts si chaude qu'ils ont ébouillanté les personnes qui tentaient de s'échapper, la moitié des canots de sauvetage n'ont pas pu être abaissés à cause de l'angle d'inclinaison du navire, certains se sont effondrés hors de leurs bossoirs écrasant les bateaux emballés qui étaient abaissés sous eux, il y avait des scènes horribles de passagers de première classe, en route vers ou depuis le déjeuner lorsque la torpille a frappé, piégé et hurlant alors qu'ils se noyaient dans l'ascenseur doré du navire, les corps d'enfants échoués dans les villages de l'irlandais voisin côte. Il y avait un peu moins de 2 000 personnes à bord du Lusitania lorsqu'il a coulé ; environ 1 200 d'entre eux ont perdu la vie, dont 128 Américains.

Il est difficile maintenant d'apprécier pleinement les dommages que le naufrage du Lusitania a causés à la réputation de l'Allemagne impériale aux États-Unis. La bonne volonté américaine envers l'Allemagne avait déjà souffert lorsque l'armée de cette dernière a incendié la ville belge de Louvain, arrosant d'essence les 200 000 livres de sa bibliothèque universitaire du XVe siècle, puis incendiant ces précieux dépôts de siècles d'érudition. Plus tard, ils avaient braqué leurs armes sur la cathédrale de Reims en France, une merveille médiévale qui avait autrefois accueilli les couronnements de la plupart des rois pré-révolutionnaires de France. Un professeur allemand remarqua plus tard : « Aujourd'hui, nous pouvons dire que les trois noms Louvain, Reims, Lusitania ont, dans une mesure presque égale, anéanti la sympathie pour l'Allemagne en Amérique. »¹

Wilhelm, en route pour inspecter ses troupes sur le front de l'Est en Galice, a d'abord refusé de rencontrer l'ambassadeur américain à Berlin parce qu'il était toujours tellement en colère contre les affirmations selon lesquelles des armes fournies par les États-Unis faisaient partie de la cargaison du navire. Ses conversations de cette époque révèlent la profondeur de ses sentiments anti-américains et ce n'est qu'en octobre, cinq mois après le naufrage, qu'il a finalement accordé une audience à l'ambassadeur américain. Le Kaiser était brièvement de retour à Berlin pour fêter l'anniversaire de l'Impératrice et l'ambassadeur, James Gerard, un avocat new-yorkais dont on dit qu'il était sympathique aux Britanniques, a été invité à rejoindre brièvement le Kaiser au Nouveau Palais, une résidence baroque près de Potsdam construite par Frédéric le Grand pour commémorer la victoire de la Prusse dans la guerre de Sept Ans. C'était l'une des maisons préférées de Wilhelm et l'ambassadeur l'y trouva, se penchant sur ses cartes. Wilhelm n'avait pas complètement adouci son antipathie envers la patrie de Gérard, mais quand le Lusitania a finalement été élevé, Wilhelm a semblé bouleversé et a dit : "Aucun gentleman ne tuerait autant de femmes et d'enfants."¹²

L'ampleur de l'indignation internationale suscitée par ce qui est arrivé au Lusitania semble avoir sincèrement surpris le gouvernement allemand. Le président Woodrow Wilson a déclaré à Berlin que s'il y avait un autre incident de ce genre, les États-Unis n'auraient d'autre choix que de déclarer la guerre. Une réunion du Conseil de la Couronne s'est tenue le 31 mai, trois semaines après l'attaque, au cours de laquelle, à la lumière des événements récents, le chancelier a plaidé pour une suspension de la guerre sans restriction des U-boot. Un jour plus tard, Wilhelm a émis un ordre indiquant qu'en cas de doute, les capitaines de sous-marins devraient courir le risque de laisser passer les navires ennemis plutôt que de couler un navire battant pavillon neutre. Von Tirpitz était tellement en colère contre la décision qu'il a offert sa démission. 'Non!' Guillaume a répondu. « Les messieurs doivent obéir et rester. Lorsque von Bethmann-Hollweg a obtenu de nouvelles restrictions sur les activités des sous-marins en août, von Tirpitz a de nouveau menacé de démissionner et Wilhelm a de nouveau refusé de le laisser faire. Le prince héritier a blâmé von Bethmann Hollweg, un reproche tacite de son père parce que le soutien du chancelier aux restrictions était sans aucun doute conforme aux propres vues du Kaiser. Il avait été poussé à prendre la décision d'autoriser la guerre sans restriction en premier lieu et cela n'avait jamais été quelque chose qui convenait facilement à sa conscience. Contrairement à von Tirpitz ou au prince héritier, le Kaiser croyait « que torpiller d'énormes navires à passagers remplis de femmes et d'enfants était une

brutalité barbare sans parallèle, avec laquelle nous attirerons sur nous la haine et la rage venimeuse du monde entier ».13

Au milieu de 1915, Guillaume II s'était brièvement réaffirmé pour soutenir les modérés au sein du cabinet et abroger une politique de guerre très dommageable. Cependant, à mesure que les conditions se détérioraient chez eux, la population allemande considérait de plus en plus les chefs de l'armée, comme le général von Hindenburg, comme des hommes qui comprenaient que des mesures sévères étaient nécessaires pour. Plusieurs des biographes de Wilhelm ont souligné que ses vues sur la guerre sous-marine sans restriction étaient astucieuses, tout comme sa conviction que tout devait être fait pour garder l'Amérique hors de la guerre, mais en 1915-16, le Kaiser semblait de plus en plus déconnecté de l'humeur du public. et alors que sa lutte contre la dépression, ses sautes d'humeur, ses mauvaises habitudes alimentaires et son insomnie se poursuivaient, il n'était pas suffisamment fort, confiant ou stable pour résister aux souhaits de sa famille, de ses généraux ou de l'opinion publique.

La mort de François-Joseph et l'avènement de Karl

'Que Dieu bénisse Votre Majesté

Les courtisans ont rapporté que la seule impératrice régnante de la famille des Habsbourg, l'impératrice Maria Teresa du XVIII^e siècle, prenait l'affaire de régner si au sérieux que même pendant ses contractions, elle aimait continuer à lire les journaux du gouvernement. Ce n'est que pendant le travail même qu'elle les mettait de côté¹. Le même esprit habitait son descendant François-Joseph. À l'approche de la mort à l'automne 1916, l'Empereur s'en tient à sa routine quotidienne, gracieux les criminels condamnés, recevant les vœux du Pape et déversant des documents concernant le recrutement pour l'armée. La bronchite qui l'avait laissé si faible en 1914 revint, complétée cette fois par une crise de pneumonie. La Roumanie était récemment entrée en guerre aux côtés des ennemis de l'Autriche-Hongrie, malgré sa commisération apparemment authentique à la mort de François-Ferdinand en 1914 et l'avènement d'un roi Hohenzollern, Ferdinand I^{er} ; la nouvelle de l'approche des armées allemande et austro-hongroise sur Bucarest a temporairement remonté le moral de l'empereur.

L'archiduc Karl était de retour du front pour quelques jours et lui et Zita ont appelé pour voir Franz Josef le matin du 20 novembre. Lorsque Franz Josef apprit que Zita accompagnait Karl, il envoya un domestique pour leur demander d'attendre dehors quelques minutes car, pointilleux jusqu'au bout, il ne songerait jamais à recevoir une dame en tenue décontractée. Conscient de sa faiblesse, l'archiduchesse lui demanda de se passer momentanément du protocole et il accepta à contrecœur. Le couple a été introduit et ils l'ont trouvé avec une température de 102 degrés, examinant toujours obstinément les propositions de recrutement. Zita se souvient que « l'Empereur faisait encore une impression normale et parlait tout à fait normalement, malgré sa fièvre et sa faiblesse. Il nous a dit combien il était heureux d'avoir reçu la bénédiction du Pape et aussi quelle joie lui avaient apporté nos victoires en Roumanie.

Cette nuit-là, Karl et Zita ont été récupérés par des membres de la maison de l'Empereur qui leur ont dit que Sa Majesté Impériale perdait

conscience. Au moment où ils se sont précipités dans ses appartements, selon les mots de Zita, "Il était déjà dans le dernier sommeil profond dont il ne s'est jamais réveillé." Le règne de soixante-huit ans de François-Joseph, le plus long règne d'un souverain dans l'histoire européenne depuis Louis XIV, s'est terminé quelques minutes avant neuf heures du soir le 22 novembre 1916 au château de Schönbrunn. Lorsque les médecins ont confirmé que l'empereur était mort, Karl et Zita sont sortis dans une petite antichambre à côté de sa chambre, accompagnés de quelques membres de son personnel et de leur personnel de maison. Pendant quelques minutes, ils restèrent tous silencieux. Puis le chambellan de longue date de Karl, le prince Lobkowitz, un aristocrate tchèque descendant d'un des grands mécènes de Beethoven, s'est approché du couple les larmes aux yeux et a fait le signe de la croix. Ce faisant, il dit : « Que Dieu bénisse Votre Majesté. Zita, à vingt-quatre ans maintenant impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, écrivit plus tard : « C'était la première fois que nous entendions le titre impérial utilisé pour nous.

Dans tout l'empire, la mort de l'empereur apparemment immortel qui était assis sur le trône depuis plus longtemps que la plupart de ses sujets n'avaient été en vie a provoqué un choc malgré son âge avancé; les partisans et les critiques de la monarchie pensaient tous deux que sa mort au milieu de la guerre déstabiliserait le trône. En conséquence, la succession de Karl a été accueillie sans les célébrations habituelles qui marquent l'avènement d'un monarque jeune et enthousiaste avec une épouse encore plus jeune et jolie. La première vue que la plupart des Autrichiens ont eue du couple en tant qu'empereur et impératrice est survenue lors des funérailles de François-Joseph par un après-midi glacial et couvert, huit jours après sa mort. L'Empereur portait l'uniforme de général, accompagné de son fils, le prince héritier Otto, un chérubin de quatre ans vêtu d'une tenue de marin blanc, et l'Impératrice, emmitouflée de la tête aux pieds dans le deuil le plus profond et un voile si sombre que les foules pouvaient à peine voir son visage.

Le corps fut conduit au caveau impérial du couvent des Capucins, où le cortège se trouva barré par les moines. Le maître de cérémonie de la cour s'approcha de la porte et frappa trois fois avec son personnel de bureau. De l'autre côté de la porte fermée, le prieur du monastère demanda qui cherchait à entrer dans l'église. Le Maître des Cérémonies a répondu que l'homme qui cherchait à être enterré dans l'église avait été Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique, François-Joseph Ier, par la Grâce de Dieu Empereur d'Autriche ; Roi apostolique de Hongrie, Roi de Bohême, Dalmatie, Croatie, Slavonie, Galice, Lodomeria, Illyrie ; Roi de Jérusalem, etc. ; Archiduc d'Autriche; Grand-duc de Toscane, Cracovie ; Duc de

Lorraine, Salzbourg, Styrie, Carinthie, Carniole, Bucovine ; Grand Prince de Transylvanie; margrave de Moravie; Duc de Haute et Basse Silésie, Modène, Parme, Plaisance, Guastalla, Oswiecim, Zator, Cieszyn, Frioul, Raguse, Zara ; Comte princier de Habsbourg, Tyrol, Kyburg, Gorizia, Gradisca ; Prince de Trente, Brixen; Margrave de Haute et Basse Lusace, en Istrie; Comte de Hohenems, Feldkirch, Bregenz, Sonnenberg, etc.; Seigneur de Trieste, Kotor, la marche Wendish ; Grand Voïvode de la Voïvodie de Serbie et cetera, et cetera. Tous ces titres évoquaient sept siècles de construction d'empire et un trône qui remontait aux croisades, à Lépante et au siège de Vienne.

Le prieur répondit : « Nous ne le connaissons pas. Alors que les personnes en deuil attendaient dans l'air froid, la question fut répétée et cette fois le Maître des Cérémonies répondit que c'était l'Empereur. Encore une fois la réponse est venue, 'Nous ne le connaissons pas.' Enfin, au troisième essai, le maître des cérémonies répondit : « Franz Josef, un homme mortel et pécheur. C'était une grande pièce de théâtre religieux et politique, un incontournable des funérailles impériales pendant des siècles, destinée à mettre en valeur la dévotion des Habsbourg à l'enseignement de la foi catholique selon laquelle tous sont humiliés devant le trône de Dieu Tout-Puissant, un rappel du vieux dicton catholique : 'Meménto, homo, quia pulvis es, et in púlverem revertéris' - 'Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière.' Le prieur dit : « Alors, laissez-le entrer », et les portes s'ouvrirent enfin⁴. Les frères du monastère sortirent sur la place, des cierges allumés à la main pour flanquer le cercueil alors qu'il était amené à l'intérieur afin que François-Joseph puisse être descendu dans le caveau pour reposer entre les sarcophages de sa femme et de son fils.

Des rumeurs circulaient déjà selon lesquelles le nouveau règne verrait une sorte de rupture avec les traditions qui s'étaient figées sous François-Joseph. Le fait que Zita ait marché derrière le cercueil du vieil empereur a bouleversé certains des courtisans, qui ont souligné que la tradition interdisait qu'aux funérailles l'impératrice apparaisse en procession après les autres membres masculins de la famille impériale lors des funérailles. Karl les renversa en déclarant royalement : « C'est moi qui décide de la cérémonie . qu'il pourrait se révéler également révolutionnaire dans un sens politique.

Karl était un jeune homme de dix-neuf ans lorsque son père, le beau frère cadet de François-Ferdinand, succomba à la syphilis à l'âge de quarante et un ans. Un raz de marée sans fin d'absurdités spéculatives a accusé tant de personnalités royales et politiques de souffrir de syphilis qu'il serait facile de rejeter toutes ces histoires comme des idioties calomnieuses basées sur les lois de la probabilité, mais de temps en temps, comme dans le cas de Père de Karl Ier, la rumeur était vraie et indéniable, en particulier à une époque où il n'y avait aucune possibilité de cacher la progression dévastatrice de la maladie. L'histoire dans laquelle il a été surpris un soir en train de s'apprêter à entrer dans la chambre d'une jeune femme vêtu uniquement de son épée ornementale et d'un grand sourire. À la fin, cependant, ses sautilllements deviennent si compulsifs que même son oncle l'Empereur, qui l'aimait beaucoup et défendait à chaque instant le « bel Otto », commença à prendre ses distances. Sa femme, Maria Josepha de Saxe, a essayé de protéger leurs enfants du terrible exemple de leur père et elle a largement réussi. Otto a contracté la maladie vers 1900, date à laquelle lui et Maria Josepha menaient essentiellement des vies séparées. Il mourut en 1906 et les dernières années de la maladie avaient été atroces et défigurantes, le forçant à se retirer presque complètement de la vie publique.

Le vide paternel laissé par la maladie d'Otto puis par sa mort a été comblé par Franz Ferdinand, qui s'est intéressé de manière protectrice à ses deux jeunes neveux, en particulier une fois que les conditions posées à son propre mariage avec Sophie Chotek signifiaient que Karl était désormais en deuxième ligne pour le trône. La proximité de Karl avec son oncle a amené de nombreux membres du parlement hongrois à craindre qu'il ne partage certains des préjugés de Franz Ferdinand, le plus inquiétant, de leur point de vue, le projet de remplacer la double monarchie par un système fédéral dans lequel les Magyars seraient contraints partager la parité d'estime non seulement avec les Autrichiens, mais aussi avec les Slaves et les Croates. Ils avaient raison d'être inquiets et les Allemands aussi : le nouvel empereur était en grande partie une inconnue et malgré son service sur la ligne de front, rien ne garantissait qu'il serait aussi engagé à maintenir la guerre pour l'honneur que son grand-père, oncle avait été. En plus de cela, il y avait ses amitiés étroites d'avant-guerre avec ses beaux-frères, dont deux servaient maintenant dans les armées alliées.

La méfiance allemande envers leur allié s'est durcie avec la publication du manifeste d'adhésion de Karl le 22 novembre. Il a commencé par faire l'éloge de Franz Josef

"sagesse, perspicacité et sollicitude paternelle" pour les peuples de l'empire et promettant de perpétuer son héritage, il a ensuite abordé des sujets tout aussi conventionnels : la confiance de Karl dans l'armée, son respect pour l'institution de la monarchie, la foi dans le christianisme, une promesse de maintenir la loi, l'ordre et l'exécution de la justice. Un paragraphe beaucoup moins conventionnel était celui dans lequel Karl s'engageait à « tout faire pour bannir, dans les plus brefs délais, les horreurs et les sacrifices de la guerre et pour regagner pour mes peuples les bienfaits tant manqués de la paix ». Le libellé était aussi important que délibéré. Il ne mentionne pas le mot « victoire », il ne fait pas le vœu de mener la guerre jusqu'à la dernière extrémité, mais l'Empereur promet de « tout faire » pour mettre fin à la guerre « dans les plus brefs délais ».

Dans les vingt-quatre heures suivant son accession, Karl articulait l'antithèse de la justification de l'activité sans restriction des sous-marins ; il ne voulait la victoire à aucun prix. Ce qu'il voulait, c'était « regagner pour mon peuple les bienfaits tant manqués de la paix ». Ce faisant, il s'est attiré la dangereuse inimitié d'hommes comme Paul von Hindenburg et son bras droit, le général Erich Ludendorff, un génie tactique de la classe moyenne avec une éthique de travail impeccable et des opinions raciales décidément peu recommandables, même selon les normes peu exigeantes d'un vieillard avec confiance dans le darwinisme social. Nationaliste virulent du genre de celui qui avait figuré dans les cauchemars politiques de feu François-Joseph, il ne respectait pas l'ancien système de classe s'il estimait qu'il était utilisé pour étayer des idées insipides de coopération internationale. Il croyait fermement à l'idée de Lebensraum, une conviction que l'Allemagne avait le droit d'étendre son territoire vers l'est et d'expulser les communautés qui y vivaient déjà pour créer un espace de vie pour sa propre population en expansion rapide. Il était également un partisan clé de la théorie de la guerre totale et dans les années qui ont suivi la défaite de l'Allemagne, il a écrit un livre sur le sujet et est devenu l'un des premiers partisans d'Adolf Hitler.

Ludendorff considérait le nouvel empereur autrichien comme une cible plus qu'un allié. Avec sa bénédiction, un flux constant de propagande sapant le prestige de la famille impériale a été divulgué dans l'Empire austro-hongrois. En 1915, l'Italie avait renié son alliance de temps de paix avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie et leur avait déclaré la guerre dans l'espoir d'étendre son territoire si l'empire des Habsbourg était vaincu. Cette évolution rendit beaucoup plus facile la critique de la nouvelle impératrice : Zita de Bourbon-Parme était née en Italie le 9 mai 1892, quatorzième enfant survivant de Roberto Ier, duc de Parme. Elle était une descendante du roi Charles X, le dernier

Bourbon, roi de France qui avait été contraint à l'exil lors de la révolution de 1830. Elle et sa sœur Francesca avaient fait leurs études dans un pensionnat catholique pour filles sur l'île de Wight et deux de ses frères, Sixte et Xavier, avaient rejoint la Belgique armée. L'Autriche-Hongrie menait une guerre contre, entre autres, l'Italie, la France, l'Empire britannique et la Belgique, mais elle avait une impératrice née en Italie dans une famille française, éduquée en Angleterre et avec des parents dans l'armée belge. Comme beaucoup de princesses européennes, Zita a reçu une éducation internationale - elle parlait couramment l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais (langue maternelle de sa mère) et l'anglais. Mais dans l'environnement fiévreux de la Première Guerre mondiale, tout cela était un handicap plutôt qu'une force.

Le mariage de Karl et Zita était un mariage d'amour. Ils se sont connus quand ils étaient jeunes et se sont retrouvés à l'âge adulte. Tous ceux qui l'ont rencontrée ont commenté qu'elle était charmante et Karl était tellement épris que lorsqu'il a entendu une rumeur que le duc de Madrid avait proposée, il a quitté son régiment pour rendre une visite précipitée à la tante de Zita pour lui demander si c'était vrai. Elle répondit qu'à sa connaissance, Zita était toujours célibataire, ce à quoi Karl répondit : "Eh bien, je ferais mieux de me dépêcher dans ce cas ou elle se fiancera avec quelqu'un d'autre". Les aventures et la pieuse Zita a été dévastée de découvrir qu'il n'avait pas été vierge lors de leur nuit de noces. Elle reprochait plutôt injustement à son oncle François-Ferdinand de ne pas l'avoir éloigné des femmes immorales, puisque l'archiduc tout aussi religieux avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour avertir Karl des dangers des relations sexuelles occasionnelles.

Malgré des confessions maladroites lors de leur nuit de noces, le couple a partagé un engagement envers la foi catholique qui les a rapprochés en tant que mari et femme. Elle était très intelligente et peut-être plus cynique que son mari quand il s'agissait de politique et surtout de politiciens, ayant été élevée dans une famille qui n'avait jamais tout à fait libéré les fantômes de 1789 ou 1830. C'est cet héritage émigré qui a parfois amené Zita à faire erreurs de jugement politique et qui expliquaient sa prédilection pour les théories du complot un peu absurdes. Elle ressentait une telle répulsion envers la république française qu'elle croyait apparemment que ses agents avaient été impliqués d'une manière ou d'une autre dans le meurtre du prince héritier Rodolphe en 1889, s'accrochant à cette croyance malgré la montagne de preuves qui montraient que le jeune homme s'était suicidé et que le manque de motivation réelle pour les Français voulant le tuer. Elle était également nettement moins enthousiaste à propos de

fédéralisme que son mari, qui semble tout à fait disposé à aller beaucoup plus loin que Franz Ferdinand n'aurait jamais envisagé en permettant, si c'était absolument nécessaire, à certaines des plus petites régions de l'empire des Habsbourg de devenir des républiques semi-autonomes si elles acceptaient de se regrouper dans un système qui ressemble beaucoup au Commonwealth qui a été créé pour faciliter la dissolution de l'Empire britannique après 1949. C'était une solution radicale, bien plus que tout ce qui avait été envisagé jusqu'alors, et Zita, qui avait été élevée avec l'attitude que l'on doit combattre l'héritage de la Révolution française jusqu'à ce que l'enfer gèle et, une fois que cela s'est produit, mener la bataille sur la glace, ne semble pas avoir été follement enthousiasmé par une quelconque dilution de l'autorité monarchique.

Le jour même de la publication de son manifeste, les rêves de réforme en profondeur de Karl ont subi un sérieux revers. A onze heures du matin, il reçoit la visite du Premier ministre hongrois, le comte István Tisza, un aristocrate anglophile qui a fait ses études de premier cycle à Berlin puis obtenu son doctorat en sciences politiques à Oxford. Tisza possédait cette combinaison la plus rare : une grande intelligence associée à une conscience politique avisée. C'était un monarchiste mais aussi un patriote hongrois arrivé à Vienne déterminé à empêcher son nouveau roi de faire quoi que ce soit qui pourrait affaiblir ou altérer irrévocablement la Double Monarchie établie en 1867. Le public devait ostensiblement parler du couronnement de Karl et Zita en tant que Roi et Reine. en Hongrie - la monarchie hongroise et sa constitution fonctionnaient toujours avec un respect quasi médiéval pour le rituel du couronnement et sans la cérémonie par laquelle la couronne de Saint-Étienne était placée sur sa tête, peu de Hongrois considéraient quiconque comme leur souverain légitime, même si il avait hérité du titre sans contestation comme Karl l'avait fait. Ce qu'ils ont fait en Autriche était leur affaire, mais en Hongrie, ils ont joué selon leurs propres règles nationales anciennes et uniques.

Le comte Tisza a habilement utilisé les discussions sur la cérémonie à Budapest pour déjouer Karl. En soulignant la faiblesse de l'autorité de Karl en Hongrie sans couronnement, Tisza a pu proposer un couronnement à la première date disponible, le 30 décembre, bien trop tôt pour que Karl tente des changements constitutionnels significatifs, et bien sûr au couronnement il serait tenu de prêter un serment qui obligerait le roi « à ne pas aliéner les frontières de la Hongrie et de ses pays associés, ni quoi que ce soit appartenant à ces pays à quelque titre que ce soit ».⁹ La position de la Hongrie au sein de l'empire ne pouvait pas être facilement modifiée une fois était

couronné et assermenté, l'une des raisons pour lesquelles Franz Ferdinand avait juré de reporter un couronnement à Budapest aussi longtemps que possible afin qu'il puisse trouver un moyen de mettre en œuvre ses changements avant d'être tenu par serment de le faire. Avec la guerre qui faisait rage et les Hongrois constituant une si grande partie des armées alors que ses champs servaient de grenier à céréales à l'empire, Karl dut céder à la suggestion de Tisza d'un couronnement le 30 décembre. Tous ses conseillers, même ceux qui soutenaient fermement ses plans de réforme, étaient d'accord avec lui qu'il devait se rendre à Budapest à la première occasion disponible et jurer ce qu'on lui demandait.

Ce couronnement, le dernier de l'ancien empire des Habsbourg, a vu des manifestations d'apparat et d'espoir. Un jeune aristocrate a écrit à propos de la splendide procession de Castle Hill à Buda à l'église Mathias : « Comme un serpent noir, les voitures ont balayé la colline. Pendant cinquante ans, les nobles hongrois avaient aspiré à ce que leur souverain leur donne, et la capitale, le glamour de la royauté, de la vie de cour avec ses célébrations, ses titres et ses décorations... Maintenant, il y avait l'espoir que tout cela changerait... que la paix -les jeunes roi et reine aimants auraient le courage de résister au Kaiser allemand et d'arrêter l'effusion de sang inutile.'10

Le beau-frère de Zita, le tsar Ferdinand de Bulgarie, était l'un des rares membres de la famille royale à pouvoir assister aux festivités et il remarqua plus tard qu'elles étaient parmi les plus splendides et les plus belles qu'il ait jamais vues. Le couronnement a duré trois heures, au cours desquelles Karl a pris l'épée de saint Étienne et l'a lacérée en l'air comme symbole du rôle du roi dans la défense de la Hongrie contre les ennemis dans toutes les directions. Il a été sacré et couronné par le cardinal archevêque de Budapest, qui l'a proclamé roi Carol IV de Hongrie. Zita, vêtue d'une robe de brocart blanc avec des roses brodées d'or (elle a dû éviter la fleur de lys héraldique de sa famille française en raison de la guerre), s'est avancée pour que la couronne de Saint-Étienne lui touche brièvement l'épaule droite avant un plus la couronne de diamants et de rubis de l'épouse moderne a été placée sur sa tête, puis le cardinal archevêque Csernoch l'a escortée pour s'asseoir à côté de son mari. Un banquet a suivi, après quoi Karl, Zita et leur fils aîné sont retournés en train à Vienne. Compte tenu de la guerre, ils avaient décidé qu'accueillir les bals et danses habituels serait insipide. L'aristocratie ne partageait pas ses scrupules et la société budapestoise a dansé toute la nuit, célébrant ce qu'elle considérait comme une grande affirmation de l'État hongrois.

De retour à Vienne, Zita a commencé à ressentir la pression de la campagne de chuchotement contre elle. La jeunesse et le manque d'expérience de Karl lui ont donné l'apparence d'un dilettante politique, tandis que son sang-froid et sa confiance ressemblaient plus à la marque d'un intrigant consommé qu'à une reine impératrice posée. Les sentiments contre «l'intrigante italienne» se sont intensifiés lorsqu'il a été rapporté qu'elle assistait souvent aux audiences de son mari avec ses ministres et ses briefings militaires. Elle semblait ne rien faire de plus inoffensif que de continuer sa couture, mais même ainsi, les audiences politiques n'étaient pas traditionnellement réservées aux épouses royales. Pour la tenir informée des progrès de la guerre, Karl ordonna qu'elle puisse recevoir son propre rapport quotidien des attachés militaires sur les développements au front. Cela a conduit à son tour à une rumeur selon laquelle c'était Zita, et non Karl, qui dirigeait l'effort de guerre. L'ambassadeur d'Allemagne en temps de guerre à Vienne, le comte Otto Wedel, envoyait régulièrement des rapports sur l'activité de l'impératrice à Berlin, mais il ne semblait pas avoir beaucoup d'antipathie de ses compatriotes à son égard; il la considérait avec un détachement clinique. Il a dit à Ludendorff que « le style allemand lui est étranger et difficile à comprendre... Malgré son charme personnel et sa convivialité, la popularité de l'impératrice est en déclin. Les gens ne font pas entièrement confiance à l'Italienne et à sa progéniture. »¹¹

L'influence réelle de Zita est difficile à évaluer car elle était à la fois subtile et gracieuse, cachant généralement ses opinions plus intelligemment que ses homologues allemands ou russes, sauf dans de rares moments de haute humeur. Avant l'affaire Sixte, il n'y a qu'un seul incident enregistré de l'impératrice tentant d'influencer son mari directement sur la question de la gestion de la guerre et c'était sur le traitement des prisonniers ennemis capturés. Après qu'elle eut fini de parler, Karl lui dit : « Vous devez me laisser ces choses-là, ma chère. La vérité est que je suis le soldat, et pas toi. »¹² Cependant, si Zita n'avait pas le droit de dire comment la guerre était menée, elle en vint bientôt à jouer un rôle énorme dans la décision de la fin. Presque dès le début du règne de son mari, l'impératrice cultive l'idée qu'il serait permis d'abandonner l'Allemagne pour y parvenir. Ses objections au conflit étaient humanitaires, basées sur ce qu'elle avait vu lors de ses visites dans les hôpitaux et entendu de ceux qui avaient servi au front; politique, parce qu'elle s'inquiétait de la manière dont la suprématie de l'Allemagne serait exercée en cas de victoire et de ce que serait le sort du système monarchique en Autriche en cas de défaite; et morale, parce qu'elle croyait que c'était un péché de gâcher tant de vies. Ce qu'elle a fait en 1917 n'était rien de moins que

trahison aux yeux de beaucoup de ses contemporains. Elle considérait qu'il était de son devoir d'influencer son mari pour sauver la monarchie des Habsbourg en laissant l'Allemagne affronter seule la guerre.

OceanofPDF.com

L'assassinat de Grigori Raspoutine

"Je ne peux pas et ne veux pas croire qu'il a été tué"

La grande-duchesse Anastasia de Russie a eu quinze ans à l'été 1916 et bien qu'elle et la sœur la plus proche d'elle en âge, Maria, âgée de dix-sept ans, étaient encore considérées comme trop jeunes pour travailler à l'hôpital Tsarskoïe Selo avec leurs sœurs aînées, la tsarine les encouragea à rendre visite aux soldats. Cet arrangement convenait parfaitement à Anastasia, naturellement bouillante. Elle était la plus extravertie des enfants de Nicolas II, avec un talent pour la mimique, un sens de l'humour irrésistible et une fascination pour les autres. Sa bonne humeur et son insistance à suivre son propre chemin ont incité sa cousine Nina à détester toute récréation passée en sa compagnie, mais l'adolescence avait apporté une nouvelle maturité et Anastasia était dans son élément à l'hôpital, faisant rire les soldats, jouant aux cartes avec eux et même se faufiler dehors avec certaines des infirmières avec lesquelles elle s'est liée d'amitié pour fumer une cigarette illicite.

La nounou irlandaise des grandes-duchesses croyait que Maria, la troisième fille du tsar, était « née bonne, je pense souvent, avec la toute petite trace de péché originel possible »¹. à table, le tsar se mit à rire et dit qu'il était soulagé de voir une légère méchanceté en elle, sinon elle aurait bientôt poussé des ailes. Contrairement à ses sœurs, en particulier Tatiana et Anastasia, qui ressemblaient beaucoup plus aux parents anglais et allemands de leur mère, Maria était la sœur généralement considérée comme ayant l'apparence la plus typiquement russe. Ses meilleurs traits étaient ses yeux, si grands qu'ils étaient souvent surnommés "les soucoupes de Maria". En 1916, Maria était très consciente de sa récente prise de poids, que sa mère remarquait avec désespoir et ses sœurs avec joie, sans peut-être se rendre compte à quel point leurs taquineries pouvaient parfois l'agacer. Elle a également lutté contre un sentiment naturel d'isolement de l'enfant du milieu, car bien que leur mère ait aimé regrouper les filles en «la grande paire» (Olga et Tatiana) et «la petite paire» (Maria et Anastasia), en réalité, Anastasia semblait souvent plus proche de leur petit frère Alexei. Parfois contrariée par ce qu'elle considérait comme la proximité de ses frères et sœurs entre eux plutôt qu'avec elle et sans allié naturel dans une famille nombreuse, Maria

développé comme le plus sensible des enfants Romanov et le plus sujet aux larmes.

Si la guerre et la réticence de sa mère n'étaient pas intervenues, Maria aurait dû faire ses débuts dans la société en 1915. Elle fit plutôt sa première entrée lors d'un dîner organisé en l'honneur de l'entrée en guerre de la Roumanie du côté des Alliés, auquel la baronne Buxhoeveden pensait qu'elle avait l'air "très jolie dans sa robe bleu pâle", ce qui avait été un travail de dernière minute car la veille au soir, Tatiana avait réalisé, à sa grande horreur, que Maria ne rentrait dans aucune de ses anciennes robes de bal qu'elle avait prévu de porter emprunter.

² L'entrée solennelle de la Grande-Duchesse a été plutôt gâchée par le cirage trop zélé du parquet par les serviteurs. Elle glissa, bascula et s'assit par terre, riant hystériquement de sa propre gêne. Sa capacité à rire d'elle-même a atténué toute gêne causée par la chute, bien que Tatiana ait senti qu'elle avait ri trop fort pendant trop longtemps et qu'elle aurait dû se remettre sur ses pieds plus tôt. Alors que l'impératrice fronçait les sourcils à l'idée de socialiser encore plus que d'habitude à cause de la guerre, Maria passait la plupart de ses journées à l'hôpital avec Anastasia, où sa gentillesse et sa bonté lui ont valu de nombreux amis parmi les convalescents.

Alexei était parti pendant une grande partie de 1916. Accompagné de leur tuteur français, le Suisse d'origine Pierre Gilliard, il quitta Tsarskoïe Selo dans le train impérial pour rejoindre son père à Stavka, un déménagement que l'impératrice soutenait comme une formation essentielle pour sa future vocation d'empereur . , mais la séparation a fait des ravages avec ses nerfs. Ses lettres survivantes à Nicholas sont pleines de conseils pour empêcher le garçon excitable de courir dans le train, de prendre des risques indus avec sa sécurité ou de jouer trop bruyamment. Alexei a répondu avec joie qu'il avait trouvé un chat errant au quartier général de l'armée, l'avait nommée Zubrovka et prévoyait de la ramener à Tsarskoïe Selo lors de son prochain voyage d'Alexei dormait sur un lit de camp à côté de celui de son père et la nuit après avoir dit leurs prières ensemble, l'empereur lisait à haute voix des lettres d'Alexandra et des filles. Le tsarévitch devenait un très beau jeune homme, ce qui démentait sa mauvaise santé ; il avait le mélange parfait de la beauté respective de ses parents, et les photographies de l'époque montrent une poussée de croissance vers une silhouette en développement qui était mince mais athlétique, comme la plupart des hommes Romanov. Sa force grandissante inquiéta sa mère, qui avertit Nicolas « qu'il est si fort et qu'il oublie qu'il doit faire attention » .

la rébellion contre la surveillance constante de la tsarine, s'était évaporée avec le début de l'adolescence. Il a commencé à reproduire les manières exquises de son père et l'attaché militaire britannique à Stavka, le major-général Sir John Hanbury Williams, a écrit que le tsarévitch "avait d'excellentes manières et parlait bien et clairement plusieurs langues".⁴

L'une des plus grandes idées fausses sur Nicolas II était qu'il était toujours dominé par sa femme. Une dynamique qui se produit à une étape d'une relation ne montre pas nécessairement qu'il en a toujours été ainsi. Cela est particulièrement vrai dans le cas de Nicholas et Alexandra. L'apparente gentillesse du tsar, sa politesse et les efforts qu'il mettait pour éviter les scènes gênantes ou pour éviter d'embarrasser qui que ce soit le faisaient apparaître comme un mastic faible entre les mains de son épouse anglo-allemande affirmée, qui était franche jusqu'à l'effronterie. lorsqu'il est attaqué. Le scandale d'Alexandra et Raspoutine et le rôle qu'ils ont tous deux joué dans la désintégration de la monarchie russe a donné lieu à une version de son mariage dans laquelle elle était toujours aux commandes et Nicolas se prosternait devant ses souhaits.

En fait, avant la Première Guerre mondiale, Alexandra n'avait presque aucune influence politique. Nicholas ne lui en a permis aucune et l'a délibérément maintenue dans l'ignorance des politiques qu'il pensait qu'elle ne comprendrait pas ou qu'elle serait contrariée. Plusieurs fois avant 1915, ses dames d'honneur furent surprises « de constater qu'elle restait dans une ignorance absolue de ce qui se passait ».⁵ L'effondrement de la santé d'Alexandra après le diagnostic d'hémophilie de son fils inquiéta Nicholas, qui était prêt à tout ce qu'Alexandra voulait en termes d'horaire et de routine quotidienne pour éviter de lui causer plus d'inconfort - d'où sa propre retraite de la scène sociale de Saint-Pétersbourg, malgré le fait qu'en tant que jeune homme, il l'avait énormément apprécié, sa décision d'éviter d'inviter des parents à Tsarskoe Selo qu'il connaissait a aggravé Alexandra, encore une fois malgré sa propre nature sociable et ses relations auparavant étroites avec les autres Romanov, et son organisation constante de voyages de plus en plus longs sur le yacht de la famille ou en Crimée, où elle semblait être de meilleure humeur.

Le souci domestique d'un mari pour sa femme ne s'est pas traduit, du moins jusqu'en 1915, par la dépendance politique d'un empereur vis-à-vis de son épouse. Il avait ignoré l'opposition d'Alexandra au Manifeste d'Octobre en 1905, elle n'avait été consultée dans aucune des manœuvres politiques qui ont eu lieu en 1906 ou 1907, il avait continué à promouvoir et à soutenir Peter Stolypin

malgré son aversion pour lui et nulle part son indépendance vis-à-vis de sa femme n'était plus apparente que dans la façon dont il a traité la question de Grigori Raspoutine.

Grâce aux rapports établis sur son bureau par l'Okhrana, le service de police secrète de l'empire, Nicolas était au courant de la forte consommation d'alcool et des manigances sexuelles de Raspoutine. Après son horrible meurtre, la libido de Raspoutine s'est transformée par ouï-dire en une proportion semblable à celle de Zeus, mais la vérité était qu'il était essentiellement un homme simple avec un faible pour le vin de Madère bon marché et les femmes faciles. La faveur de l'Impératrice envers un simple moujik de Sibérie avait monté à la tête de Raspoutine et l'avait rendu imprudent, surtout lorsqu'il était dans ses tasses. Nicholas a protégé Alexandra du pire des rapports, d'abord parce qu'il savait à quel point la capacité apparente de Raspoutine à arrêter le saignement de leur fils signifiait pour elle et ensuite parce qu'elle n'en croyait rien même quand il le lui disait. À plusieurs reprises, lorsque le comportement de Raspoutine avait été particulièrement médiocre ou que ses mensonges scandaleux et prononcés en public, Nicolas l'a banni de Saint-Pétersbourg pour lui donner une leçon, passant outre les plaidoyers d'Alexandra selon lesquels tout ce qu'il disait contre Raspoutine était des tromperies grossières de la part de personnes dont l'esprit était manifestement indécis. le caniveau ou qui étaient jaloux de lui. Un incident mémorable qui a particulièrement enragé le tsar s'est produit lorsque Raspoutine s'est saoulé de façon spectaculaire dans une boîte de nuit animée de Moscou, a grimpé sur la table, a baissé son pantalon, a poussé son pénis dans la direction générale des autres clients et les a informés qu'il était autorisé apparaître comme ça au palais tout le temps.

C'est la grandiloquence ivre de Raspoutine qui s'est avérée être sa perte, car son comportement imprudent dans la ville a inévitablement conduit à des spéculations sur la nature de sa relation avec l'impératrice, en particulier en l'absence de toute information sur l'hémophilie d'Alexei. C'était dommage, car tempérer l'image de lui comme un bouffon lubrique est le fait que les conseils de Raspoutine aux Romanov n'étaient pas uniformément débiles. Il était contre la guerre parce qu'il savait que l'essentiel du fardeau retomberait sur les paysans de l'empire et, fait inhabituel pour tant de Russes à l'époque, il était également mal à l'aise avec le traitement réservé par son pays à son peuple juif ; en cela, ses opinions concordaient avec celles d'Alexandra, qui avait grandi avec le premier ministre préféré de sa grand-mère étant un juif converti et de nombreux amis les plus proches de son oncle Édouard VII étant des hommes d'affaires juifs ou des pairs récemment anoblis. Cependant, pour chaque bon conseil, il y en avait au moins dix mauvais, et avec Nicholas à l'avant et Alexandra

assumant un rôle politique pour la première fois sous le règne de son mari, plus d'attention se tourna vers Raspoutine, son bras droit, au moment même où il semblait boire plus que jamais, se comportant de manière inappropriée et luttant contre le nouvel intérêt hostile pour son vie privée.

Les lettres d'Alexandra à Nicolas sur le front ont été publiées peu de temps après la Révolution et elles ont confirmé toutes les impressions négatives d'elle - elle apparaît comme une harpie, une termagante dominatrice harcelant sans cesse son mari pathétique et henpeced. La vérité était plus complexe. L'apparence de force d'Alexandra était essentiellement une façade. C'était une performance qu'elle a montée pour aider son mari à un moment où son propre comportement commençait à l'inquiéter. Alexandra n'était pas une femme en bonne santé en 1916. Peu importe à quel point elle trouvait cela revigorant ou tout le bien qu'elle faisait en étant là, le travail à l'hôpital l'épuisait comme Nicholas le craignait. Sa sciatique était revenue avec une vengeance, son rythme cardiaque et ses habitudes de sommeil étaient tous deux irréguliers et elle se sentait souvent étourdie. Les paroles de réconfort apaisantes de Raspoutine, sa spiritualité artisanale qui lui semblait si proche de celle des apôtres du Nouveau Testament et son assurance que Dieu veillait sur elle étaient exactement ce qu'elle voulait entendre. Raspoutine la stabilisait pour qu'elle puisse stabiliser Nicholas et elle en avait vraiment besoin car en 1916, son mari montrait des signes d'une dépression nerveuse complète et imminente.

Au départ, la présence de Nicholas à Stavka et sa nomination du général Alekseev comme nouveau chef d'état-major avaient porté leurs fruits. L'année qui suivit son arrivée fut la plus réussie de l'effort de guerre russe : Kiev fut sauvée des Allemands, les lignes de ravitaillement furent améliorées et des contre-attaques réussies furent lancées contre les armées allemande, bulgare et austro-hongroise. Cependant, même à ce stade, Nicolas se plaignait de douleurs à la poitrine dans ses lettres à la maison, affirmant qu'il les avait ressenties pour la première fois lorsqu'il avait appris la nouvelle de la défaite de Tannenberg : « Je commence à ressentir mon vieux cœur. La première fois, c'était en août de l'année dernière, après la catastrophe de Samsonov [une référence au général Alexander Samsonov, le général commandant les Russes à la bataille de Tannenberg, qui s'est suicidé après la honte et l'ampleur de la défaite], et encore maintenant – il se sent si lourd dans le côté gauche quand je respire. »⁶ Les défaites et les massacres l'ont peiné, le fait qu'il n'y avait pas d'issue viable à la guerre était encore pire. Mikhail Rodzianko, un énorme politicien libéral qui a été président de la Douma et qui avait ainsi gagné le manque de charité et d'imagination

surnom de « gros Rodzianko » dans la correspondance de la tsarine, arrive pour une audience avec le tsar à Stavka et constate une nouvelle

détérioration : « Par rapport à l'année dernière, son ton a changé et il est devenu moins sûr de lui⁷. » Quelques mois plus tard , un autre des convives du tsar pense qu'il a « beaucoup vieilli et que ses joues sont creuses ». Assis presque en face de Sa Majesté et ne le quittant pas des yeux, je ne pouvais que prêter attention à sa terrible nervosité, qui n'avait jamais existé auparavant. Il était évident que l'esprit de l'Empereur était troublé et qu'il lui était difficile de cacher avec succès son agitation à son entourage . apparu distrait lors de réunions ministérielles, ses mains agrippant nerveusement une icône religieuse, et son manque de concentration, perceptible chez quelqu'un d'ordinaire si poli, a été commenté par plusieurs ministres, dont ceux en charge de l'agriculture et des finances, le premier étant surpris lorsque Nicolas ' n'arrêtait pas de m'interrompre avec des questions qui n'étaient pas liées à l'aspect commercial de mon voyage officiel mais plutôt à des anecdotes quotidiennes » et ces dernières troublées par « l'attitude apathique de l'Empereur ».10 Finalement , les courtisans de Nicolas —

tentèrent d'intervenir. Comte Paul Benckendorff , le grand maréchal de la cour impériale, écrivit une lettre au Dr Evgeny Botkin, le médecin personnel du tsar. « Il ne peut pas continuer ainsi plus longtemps. Sa Majesté est un homme changé. C'est très mal de sa part de tenter l'impossible. Il ne s'intéresse plus sérieusement à rien. Ces derniers temps, il est devenu assez apathique. Il accomplit sa routine quotidienne comme un automate, s'occupant plus de l'heure fixée pour ses repas ou sa promenade dans le jardin, que des affaires de l'État. On ne peut pas diriger un empire et commander une armée sur le terrain de cette manière. S'il ne s'en rend pas compte à temps, quelque chose de catastrophique est inévitable¹¹. —

Presque tous les observateurs qui connaissaient le tsar étaient d'accord avec l'évaluation de Benckendorff selon laquelle Nicolas était «un homme changé». L'Empereur qui s'était préparé à sanctionner une action ferme et décisive pour assurer le trône en 1906 et 1907 et qui avait même signé l'un des documents constitutionnels les plus importants de l'histoire russe, bien que malheureusement, avait été remplacé par un homme qui semblait fonctionner comme un robot, même pour ses courtisans et serviteurs les plus proches. Il essayait de leur cacher sa mauvaise santé mentale, mais c'était impossible. En 1905, il a dit à sa mère qu'il était prêt à mordre la balle, à "se croiser et à do

ce que tout le monde demandait », mais en 1916, il pouvait à peine passer un briefing ministériel sans s'éloigner du sujet. Épuisé, navré par le bilan des victimes, sincèrement surpris de la profondeur de l'impopularité de sa femme et tourmenté, selon lui, par des querelles politiques, un parlement déloyal, querelleur et antipatriotique et un front intérieur en proie à des divisions internes, tout cela devrait réprimée en temps de guerre, le calme et la capacité de travail surnaturels de Nicolas II laissent place à une hystérie morose et nerveuse, à des insomnies et à une sorte de léthargie pathologique.

Pour nous, il porte toutes les caractéristiques de la brume et de la misère impénétrables causées par la dépression. Pour ses adversaires, c'était ainsi qu'il fallait se souvenir de lui, cette dépression devenant l'alpha et l'oméga de la réputation politique de Nicolas II. Léon Trotsky remarqua joyeusement que Nicolas II n'avait pas été mentalement équipé pour diriger un bureau de poste de village, encore moins un empire.

Un autre problème qui rendait 1916 différent de 1905 était de savoir à qui Nicholas avait accès. Pendant la première décennie de son règne, Nicolas avait été proche de sa mère et de ses quatre oncles paternels dont les conseils, bien que certainement pas toujours parfaits par aucun effort d'imagination, avaient au moins été honnêtement donnés et avaient permis à l'Empereur d'accéder à une variété de avis de personnes en qui il avait confiance. Au cours de cette crise antérieure de la monarchie en 1905 et 1906, les conseils et la présence constante de l'impératrice douairière en particulier s'étaient révélés inestimables. Depuis lors, toutes les années d'isolement à Tsarskoïe Selo, les fêtes manquées, les bals annulés, les invitations refusées, la romantisation incessante de la paysannerie rurale comme la « vraie » Russie et l'animosité glaciale entre l'impératrice et les habitants de la société de Pétersbourg avaient tout concourt à produire un profond isolement politique.

La dévotion d'Alexandra à Raspoutine et son refus aveuglé de tolérer toute personne qui respirait un murmure de plainte contre lui a exaspéré ou bouleversé nombre de ses beaux-parents. À Noël 1915, Alexandra n'envoya pas de cadeaux de Noël à sa belle-mère ni à aucun des autres membres éminents de la famille impériale. L'amie des Romanov, la princesse Zenaida Yussopov, a été ¹² La mondaine et la vieille bannie de la présence de l'impératrice lorsqu'elle a tenté d'amener Raspoutine dans la conversation. Comme elle continuait à parler, l'Impératrice sonna un domestique et lui dit : « J'espère ne plus jamais te revoir ! Pauvre Nicky, pauvre

En 1916, les ambassadeurs à Petrograd apprirent que le cousin de Nicolas, le grand-duc Cyrille, et sa mère, la grande-duchesse Maria Pavlovna, "la plus grande des grandes duchesses", exprimaient ouvertement leur espoir que Nicolas abdiquerait et qu'Alexandra pourrait être bannies à l'exil intérieur dans un couvent, comme les gênantes tsarines des siècles passés. Une querelle acharnée, jamais apaisée, éclata entre l'impératrice et sa sœur Ella lorsque cette dernière, désormais religieuse depuis la mort de son mari, aborda le sujet du moujik. Lorsque l'oncle le plus jeune et préféré de Nicolas, le grand-duc Paul, a tenté de faire pression pour de meilleures relations avec la Douma et le limogeage de Raspoutine, Nicolas s'est agité et Alexandra s'est mise en colère. Lorsqu'elle découvrit que sa belle-mère, qui détestait ouvertement Raspoutine, rendait l'une de ses rares visites à Stavka pour passer du temps avec son fils, la tsarine envoya une lettre à Nicolas : "Quand tu verras cette pauvre mère, tu dois lui dire assez sèchement combien tu es peiné, qu'elle écoute la calomnie et ne l'arrête pas, car elle fait du mal et d'autres seraient ravis, j'en suis sûr..." »¹⁵

Les deux impératrices n'avaient jamais été proches - Marie voulait que Nicolas épouse la fille du comte de Paris et elle avait causé un petit scandale en essayant de conserver les bijoux impériaux qui auraient dû revenir à Alexandra après son mariage. Elle était également l'une des dirigeantes de la société pétersbourgeoise et croyait fermement que ce n'est qu'en restant proche de l'élite du pays et en écoutant ses opinions, souvent exprimées avec désinvolture et sincèrement lors d'occasions sociales, qu'un monarque pouvait rester lié aux personnes les plus puissantes de son empire. Une relation tendue avait finalement cédé la place à une animosité à peine voilée, limitant l'accès de Marie à son fils et réduisant son influence politique. Lors de conversations privées avec la sœur de Nicholas, Xenia, Marie a exprimé une conviction à moitié sincère qu'Alexandra devait être devenue folle. Elle a pleuré les actions de sa belle-fille et la notoriété de Raspoutine à quiconque voulait l'écouter, mais rien n'a changé et à l'été 1916, elle a complètement abandonné et a quitté la capitale pour s'installer à 800 miles de là au palais Mariyinsky à Kiev.

Le résultat de cet isolement de ses pairs signifiait qu'Alexandra était la seule source de conseils soutenus de Nicholas d'une personne en qui il avait confiance. Se laissant aller à une fièvre de colère pharisaïque contre ce qu'elle a choisi de voir comme des complots de politiciens pour affaiblir la monarchie, les lettres d'Alexandra étaient pleines de conseils terriblement ineptes. Bien que Nicolas ait été ferme et

même irritable quand elle transmettait les vues de «notre ami» sur les questions militaires, il était tellement préoccupé par ce qui se passait au front qu'il se contentait d'écouter l'évaluation de l'impératrice sur les développements à la maison. Elle n'avait aucune expérience politique et elle était d'une honnêteté compulsive au point d'être grossièrement brutale, ce qui lui a aliéné presque tous ceux avec qui elle est entrée en contact. Quiconque critiquait Raspoutine attirait la colère du régent; très tôt, elle a fait licencier quatre de ses adversaires de haut rang – un conseiller d'État, le procureur du Saint-Synode (le ministère de l'Église orthodoxe) et les ministres de l'intérieur et de l'agriculture. Elle a ensuite obtenu un autre coup d'État dommageable lorsqu'elle a rendu visite à Nicolas au front et l'a persuadé de renvoyer Sergei Sazonov, le ministre des Affaires étrangères, après avoir suggéré au cabinet qu'une fois la guerre terminée, la Russie pourrait devoir envisager d'accorder l'indépendance à la Pologne. Interprétant cela comme une tentative de démembrer la monarchie, Alexandra se retourna contre lui.

Lorsque Nicholas a voulu remplacer le Premier ministre, le prince Ivan Goremykin, en raison de son souhait de prendre sa retraite dans sa vieillesse, Alexandra a suggéré Boris Stürmer, un bureaucrate profondément impopulaire qui avait gagné l'amitié de Raspoutine ("ce qui est une bonne chose"), et qui portait, comme elle, un patronyme à consonance allemande, dont Alexandra semblait ignorer allègrement¹⁶ . des affaires de l'État. »¹⁷ Le tsar, à 1 500 milles de là, crut l'appréciation élogieuse de sa femme sur le caractère de Stürmer et il devint Premier ministre.

La Douma a protesté avec véhémence contre la nomination et les discours prononcés sur le sol de son lieu de réunion au palais de Tauride ont ouvertement critiqué la tsarine. Leur colère n'eut d'autre résultat immédiat que de raidir la résolution d'Alexandra d'aller de l'avant et d'épargner à son mari la tribulation d'avoir affaire à eux. Elle a suggéré Alexander Protopopov comme nouveau ministre de l'Intérieur; ce n'était pas un choix aussi impopulaire que Stürmer. À soixante-quatre ans, Protopopov était vice-président de la Douma, il était plus centriste dans ses opinions politiques que Stürmer et il n'avait aucun lien clair avec la cour. Il jouissait également d'une excellente réputation internationale et il était connu pour son ferme soutien à l'effort de guerre allié. Il avait représenté la Douma lors de visites aux alliés de la Russie à Londres, Paris et Rome plus tôt dans l'année, où il était décrit comme "un bon orateur et causeur, et tout sauf un stupide".

homme ... le roi d'Angleterre exprima sa joie que la Russie possédât des gens aussi remarquables¹⁸. servi à la Douma pendant des années. Elle l'a décrit comme "un homme que j'aimais beaucoup" dans ses lettres à Nicholas, qui était d'accord avec sa conception de sa personnalité mais semblait réticent à lui confier un poste ministériel aussi prestigieux. « C'est un homme bon et honnête, écrivait-il, mais il saute d'une idée à l'autre et ne peut se décider sur quoi que ce soit... il est risqué de laisser le ministère de l'Intérieur entre les mains d'un tel homme dans ces »¹⁹ Les collègues de Protopovov au cabinet étaient d'accord avec le tsar. Peter Bark, le ministre des Finances, a concédé que « il faut lui rendre justice pour un talent – il était extrêmement éloquent et pouvait parler sans fin...

Il était impossible de se mettre en colère contre lui. C'était au plus haut degré une personne instruite, attentive, courtoise, gagnant la sympathie par son traitement bienveillant des gens », mais « ses explications et ses jugements étaient exceptionnellement superficiels, il n'avait aucune autorité et semblait une figure pitoyable à cause de son manque de la compétence ou le savoir²⁰. » Épuisé par l'obstination d'Alexandra et peut-être influencé par les rumeurs élogieuses du succès de Protopovov auprès des Alliés, Nicolas cède et la Douma est en effervescence. Même si beaucoup d'entre eux aimaient le charmant Protopovov sur le plan personnel, il était un choix désastreux pour le portefeuille et ils ont reproché à la tsarine d'avoir rendu cela possible.

Au cours des seize mois de la carrière politique d'Alexandra, la Russie a eu quatre premiers ministres différents, cinq ministres de l'intérieur, trois ministres de la guerre, quatre ministres de l'agriculture, deux procureurs du Saint-Synode et deux ministres des affaires étrangères. Nicholas a dû intervenir pour licencier des hommes comme Stürmer lorsqu'il a été surpris en train de retirer 5 millions de roubles du Trésor sans donner d'explication sur la destination. Même les députés monarchistes de la Douma qui avaient auparavant prôné la loyauté au trône jusqu'à la mort se sont sentis obligés de dénoncer la régence. Insistant sur le fait que leur fidélité à l'Empereur restait intacte et anxieuse de peur que l'un de leurs mots ne soit interprété comme une critique de la dynastie elle-même, les politiciens de droite se concentrèrent principalement sur Raspoutine - l'éminence grise malveillante de l'Impératrice, le pouvoir ténébreux derrière le trône qui était corrompre la cour de l'intérieur. Raspoutine était la tumeur du corps politique. Retirez-le et la santé de l'empire se rétablirait.

Un tel discours a été prononcé à la Tauride le 20 novembre 1916 par Vladimir Purishkevich, dont la seule chose plus à droite était le mur derrière lui. Purishkevich était l'un des politiciens monarchistes les plus populaires de la Douma, notamment en raison de sa personnalité extravertie et de ses discours flamboyants. S'ils s'étaient attendus aux hymnes d'amour et de dévotion habituels envers le tsar et la mère Russie, ses collègues délégués ont dû être surpris lorsque, pendant deux heures extraordinaires, Purishkevich s'est lancé dans une tirade qui a fustigé le gouvernement actuel pour avoir avili l'institution sacrée de la monarchie. « Il suffit de la recommandation de Raspoutine pour élever à de hautes fonctions le citoyen le plus abject », tonna-t-il.

Assis près de l'ambassadeur de France dans la galerie des visiteurs, le prince Félix Yussopov, un jeune homme mince et efféminé aux pommettes saillantes et au visage saisissant, regarda avec ravissement les paroles de Purishkevich lui toucher le cœur. Il avait déjà décidé de faire quelque chose pour son pays et les paroles de Purishkevich l'ont convaincu que ses intentions étaient justifiées. Pour sauver l'Empire russe, il lui faudrait assassiner Grigori Raspoutine.

À première vue, Felix Yussopov était un assassin improbable. Une connaissance a écrit à quel point les gens étaient généralement «très impressionnés à la fois par son apparence extérieure, qui dégageait une élégance et une éducation inexprimables, et en particulier par son sang-froid intérieur».21 Héritier d'une fortune familiale si vaste qu'elle éclipsait Romanovs, les vases de certaines des nombreuses maisons de sa famille étaient remplis de bijoux plutôt que de fleurs et pour l'anniversaire de sa mère bien-aimée, il a acheté sa montagne préférée. Adolescent, il avait expérimenté le travestissement, un domaine dans lequel il était apparemment si convaincant que lors d'une soirée à Paris, il a attiré l'attention du roi vieillissant Edouard VII, un célèbre bon vivant qui pensait avoir aperçu un particulièrement beau jeune femme. Félix a battu en retraite en toute hâte et a rapidement abandonné son engouement pour les robes de dames et les bijoux de sa mère. Il s'est inscrit à l'University College d'Oxford, où il a passé les années entre 1909 et 1912 à vivre la vie d'un étudiant qui semble maintenant avoir eu plus qu'une touche de *Brideshead Revisited*. Il a organisé des soirées au champagne dans ses chambres et a évité le couvre-feu du collège en tissant une longue corde pour tirer ses camarades de premier cycle sur les murs et dans sa chambre. Les choses ont pris une tournure plutôt gênante lorsqu'il a accidentellement hissé un policier une nuit et a dû expliquer son comportement au prévôt, mais dans l'ensemble, ce furent des années heureuses pour Félix, "le plus heureux de m

a développé un talent pour le polo et le cricket.²² Comme Evelyn Waugh, les jours de Felix à Oxford ont été l'occasion d'une exploration juvénile et il a eu de nombreuses aventures avec d'autres étudiants. Toutes les preuves indiquent qu'il était homosexuel, cela ne fait guère de doute et son histoire d'amour la plus importante a eu lieu lorsqu'il est revenu en Russie après l'obtention de son diplôme.²³

Les mémoires de Félix capturent quelque chose de son engouement précoce pour le cousin beaucoup plus jeune de Nicolas II, le grand-duc Dmitri. Félix se trouvait « extrêmement séduisant : grand, élégant, bien élevé, avec des yeux profonds et pensifs, il rappelait les portraits de ses ancêtres. Il n'était que pulsions et contradictions ; il était à la fois romantique et mystique, et son esprit était loin d'être superficiel. En même temps, il était très gai et toujours prêt pour les escapades les plus folles. Son charme a gagné le cœur de tous... »²⁴ Plus tard dans la vie, les partenaires sexuels de Dmitri comprenaient Coco Chanel, dont il a aidé à financer les premières entreprises commerciales, mais les conversations d'émigrés russes qui connaissaient bien le couple et les commentaires faits dans les propres lettres et les mémoires confirment que les membres de la famille impériale et du cercle de Félix à Saint-Pétersbourg savaient qu'à un moment donné en 1912 et peut-être en 1913, Félix et le grand-duc avaient une relation amoureuse l'un avec l'autre. Dans des lettres à son mari, Alexandra, qui aimait Dmitri et se sentait protectrice envers lui après la mort de sa mère en couches en 1891, nota malicieusement que lorsqu'il était à Saint-Pétersbourg avec son régiment, il "ne sortait pas dans les compagnies de dames". – mais hors de vue, [il] tombe entre d'autres mains²⁵. » De plus en plus de rumeurs semblent lier Dmitri à Félix, dont Alexandra se méfie déjà en raison de sa réputation d'extravagance dans tous les domaines de sa vie. « Le tsar et la tsarine, qui étaient au courant des rumeurs scandaleuses concernant mon mode de vie, ont désapprouvé notre amitié », écrira plus tard Félix. « Ils ont fini par interdire au Grand-Duc de me voir, et je suis moi-même devenu l'objet de la surveillance la plus désagréable. s'est terminée à l'instigation de Félix plutôt qu'à celle de Dmitri²⁷.

En 1914, le frère aîné de Félix est tué en duel et la tragédie de sa mort fait de Félix l'héritier de l'un des noms les plus anciens et les plus prestigieux de l'aristocratie russe. La pression monte sur lui pour trouver une femme et Félix décide apparemment de mettre son homosexualité derrière lui, mettant fin à la liaison avec Dmitri. Il semble avoir acquis une prédilection pour

Romanovs et transféra ses affections à la seule nièce du tsar, la belle et innocente princesse Irina. Il était à cheval un après-midi quand il la vit assise à côté de sa mère, la grande-duchesse Xenia, dans leur calèche. Il a parlé brièvement aux femmes et a affirmé plus tard avoir été frappé.

Avec son ascendance et sa richesse, Xenia pensait qu'il était un candidat très attrayant pour la main de sa fille et Irina semblait fascinée par l'intérêt obsessionnel de Félix pour elle. Cependant, quelqu'un, peut-être le tsar lui-même, a informé le père d'Irina, le grand-duc Alexandre, de la vie amoureuse de Félix.

Au même moment, Dmitri a soudainement suggéré qu'il voulait épouser Irina lui-même. À l'époque, l'intérêt de Dmitri pour Irina a surpris beaucoup de monde, mais il est impossible de dire si c'était parce qu'il voulait arrêter le mariage d'Irina ou de Félix.

Alexandre fait appel à Félix avec quelques amis pour discuter, d'homme à homme, des rumeurs sur sa vie privée. Félix était parfaitement franc. Il a admis qu'il avait été homosexuel mais a affirmé qu'il y avait renoncé parce qu'il voulait épouser Irina. Alexandre, peut-être sans surprise, n'était pas entièrement convaincu que c'était une garantie suffisante pour le bonheur futur de sa fille ou de Félix. Mais Félix et sa mère avaient un atout dans son amitié avec la matriarche Romanov, l'impératrice douairière Marie, qui a invité le couple à la rejoindre pour le déjeuner alors qu'elle était en vacances à Copenhague. Le futur époux s'est comporté à merveille et l'impératrice douairière a été complètement charmée. Bien qu'elle aussi ait entendu des rumeurs sur les escapades amoureuses de Félix, elle l'a cru quand il a dit qu'il était tombé amoureux de sa petite-fille. Après le déjeuner, elle tourna vers lui son sourire radieux et lui dit : « Je ferai ce que je pourrai pour votre bonheur. »²⁸ Le 22 février 1914, le couple se marie à la résidence de l'impératrice douairière à Saint-Petersbourg. Irina portait une robe en satin blanc avec une longue traîne et un voile de dentelle exquis, qui aurait appartenu à Marie-Antoinette. Puis c'est parti pour leur lune de miel pour rencontrer des problèmes à Berlin avant d'être secourus par les supplications de la princesse héritière Cecilia et de l'ambassade d'Espagne.

L'apparition du voile de Marie-Antoinette à son mariage aurait beaucoup plu à Félix. Aujourd'hui, les photographies d'Audrey Hepburn ou de Marilyn Monroe sont omniprésentes dans de nombreuses chambres à travers l'Europe, la Grande-Bretagne et l'Amérique. Ces rôles, pour le meilleur ou pour le pire, d'icônes choisies de la féminité moderne ont été remplis au XIXe et au début du XXe siècle par les figures spectrales de Lady Jane Grey, tout comme Delaroche l'imaginait,

Marie, reine d'Écosse et Marie-Antoinette. Une petite industrie faisant l'éloge de Marie-Antoinette comme le symbole le plus sublime de la féminité lésée, qui avait maintenu son attitude féminine alors même qu'elle était harcelée si cruellement jusqu'à sa mort, a touché les sensibilités victoriennes. Un grand portrait de la malheureuse reine était suspendu au-dessus du bureau d'Alexandra à Tsarskoe Selo et au palais Moika, l'une des nombreuses maisons appartenant aux Yussopov dans la capitale, il y avait un autre portrait d'elle, accompagné d'un rendu assorti de son mari, le roi Louis XVI. Ils étaient là sous l'ordre de Félix et chaque jour, il arrangeait de nouveaux bouquets de fleurs sous leurs images pour commémorer leur martyre pendant la Révolution française.

Cette vénération du roi et de la reine déchu de la France pré-révolutionnaire faisait allusion à une autre facette de Félix, car il était un mélange fascinant de contradictions, plus encore que la plupart des gens. La ballerine acclamée Anna Pavlova, qui était une amie proche, croyait que Félix avait toujours « Dieu dans un œil et le Diable dans l'autre ».²⁹ C'était un monarchiste sincère, voire fanatique, qui croyait complètement à la monarchie comme seule civilisation civilisée. et force unificatrice du gouvernement. Ses convictions politiques allaient de pair avec sa ferveur religieuse - il avait une dévotion particulière à la vénération de la Vierge Marie et à un moment donné, pendant une période d'extase religieuse provoquée après des visites dans les bidonvilles les plus pauvres de Moscou et de Saint-Pétersbourg, sa famille a dû le dissuader de donner la majeure partie de son argent à des œuvres caritatives. Même la tsarine altruiste pensait qu'il se comportait de manière immodérée et a souligné qu'il ferait plus de bien en distribuant l'argent judicieusement et en plus petits paquets aux bonnes organisations caritatives, plutôt que de simplement le tirer sans discerner

C'est en 1916 que ce côté de Félix, celui du fanatique chrétien et monarchiste, devient la force dominante de sa vie. Le gouvernement impérial avait promulgué une loi qui dispensait seulement les fils d'être envoyés pour servir sur le front. Félix était un fils unique (survivant) et bien qu'il ne se soit pas porté volontaire, il semble toujours avoir senti que les gens le jugeaient. S'il ressentait cela, il avait raison. La fille aînée de Nicholas et Alexandra, Olga, passait plus de temps à Saint-Pétersbourg à présider divers comités caritatifs et elle a décidé de faire appel à sa cousine Irina pour le thé.

Félix était là, comme Olga en a informé son père dans une lettre plus tard dans la nuit. « Je suis allé voir Irina... Félix est « carrément civil », vêtu tout de brun, parlait de long en large dans la pièce, fouillait dans des bibliothèques avec

magazines et ne faisant pratiquement rien; une impression tout à fait désagréable qu'il fait – un homme oisif en ces temps-là.

Mais Félix ne tournait pas exactement au ralenti. Une flopée de pamphlets pornographiques dépeignant le tsar en cocu et Raspoutine au lit avec l'impératrice circulaient dans la capitale et se dirigeaient vers les soldats du front.

Alexandra était surnommée dans la rue Niemetzkaia bliad, «la pute allemande».

Lui et Irina ont longuement parlé des craintes de sa famille concernant l'influence de Raspoutine et du refus de la tsarine d'écouter l'un d'eux.

Lorsque Félix a tenté d'exprimer des préoccupations similaires à l'un des amis de l'impératrice, elle a répondu: «Personne n'a le droit de critiquer les actions de l'empereur et de l'impératrice. Ce qu'ils font ne concerne personne. Ils se tiennent seuls, au-dessus de toute l'opinion publique³¹. » Priant à ce sujet nuit après nuit, il devint convaincu que le seul moyen de sauver le tsar de la tsarine et la tsarine d'elle-même était d'assassiner Raspoutine. "Tous mes doutes et mes hésitations se sont évanouis", a-t-il affirmé par la suite. « J'éprouvai une calme résolution et me livrai au dessein de détruire Raspoutine³². »

Alors qu'il formulait ses plans, il recontacta Dmitri. Dans ses nombreuses interviews et trois séries de mémoires ultérieures écrites en exil, Félix a toujours été très vague sur les raisons pour lesquelles il ressentait le besoin d'inclure le Grand-Duc dans l'intrigue. C'était peut-être parce qu'il lui manquait et qu'il souhaitait retrouver quelque chose de leur ancienne proximité avec une entreprise commune. Il se peut que, comme le suggéraient les cyniques, il sache qu'un Romanov ne pouvait pas être condamné par un tribunal de droit commun - un membre de la famille impériale et leurs co-conspirateurs étaient soumis au jugement direct du tsar lui-même. Peut-être que Felix comptait sur cela et sur les liens étroits de sa famille avec Nicholas si le meurtre provoquait un contrecoup. Ou c'est peut-être parce que, comme il l'a reconnu dans ses mémoires, Dmitri était aventureux, courageux et "toujours prêt pour les escapades les plus folles".

Quelle que soit la raison, Dmitri partageait la haine de ses autres proches pour Raspoutine et malgré son ancienne proximité avec l'impératrice, il a accepté d'aider. Félix a ensuite rendu visite à l'appartement de Vladimir Purishkevich et lui a demandé s'il aimerait concrétiser les paroles enflammées de son discours à la Douma du 20 novembre. Purishkevich était enthousiaste, ainsi que captivé par le glamour et la certitude d'acier de Félix. Ils ont recruté un sergent de l'armée, le Dr Stanislas Lazover, qui a été chargé d'empoisonner la victime après avoir décidé que ce serait le meilleur moyen de se débarrasser de lui. Félix

voulait initialement se présenter et lui tirer dessus dans son propre appartement, mais étant donné la protection policière qui l'entourait à l'insistance de la tsarine, cela n'était pas pratique. Félix était très mal à l'aise lorsque les autres ont fait valoir que le seul endroit logique pour le faire était au palais Moika, ce qui signifierait inviter un homme à partager son hospitalité, puis l'assassiner. Admettant finalement qu'ils avaient raison, Félix a contacté Raspoutine, affirmant qu'il avait un problème qu'il devait résoudre. La fille de Raspoutine, Maria, a déclaré plus tard que son père lui avait dit que c'était parce qu'il voulait guérir son homosexualité. La suggestion, faite par certains historiens, que Félix et Raspoutine étaient eux-mêmes impliqués sexuellement pousse la crédulité au-delà du point de rupture.³³

Après s'être soumis à plusieurs séances avec Raspoutine, Félix a estimé qu'il avait établi une relation suffisamment amicale pour inviter le moujik à lui rendre visite chez lui. On dit souvent que Félix a fait miroiter la possibilité que Raspoutine ait un rendez-vous romantique avec Irina comme appât pour l'attirer au palais Moika, mais c'est mal interpréter la personnalité de Félix. Il vénérât sa femme comme une princesse du sang et il n'aurait jamais voulu qu'on pense qu'elle avait été ajoutée à la liste des conquêtes de Raspoutine. En ce qui concerne l'honneur d'Irina, Félix a été tenace à le défendre. Il a cependant promis à Raspoutine un souper avec elle et quelques amis. Compte tenu du reste de la détestation de la famille impériale pour lui, il est possible que Raspoutine ait été excité à l'idée que l'un d'eux lui accorde un signe de sa faveur.

Peut-être avait-il entendu parler de la somptueuse hospitalité de Félix. Quoi qu'il en soit, il se rendit à la Moika le soir du 16 décembre, la date la plus proche que les conspirateurs pouvaient choisir en raison du calendrier social chargé du grand-duc Dmitri. Les invitations dans la capitale étaient souvent envoyées des semaines ou des mois à l'avance, avoir annulé un engagement à la dernière minute aurait donc pu éveiller les soupçons et ainsi le seize, un jour qui s'est levé avec des "petits nuages roses" zébrant le ciel selon un premier lettre du matin de la tsarine à son mari, fut la dernière de Raspoutine.³⁴

Les détails exacts de la façon dont ils l'ont tué ont changé à plusieurs reprises dans le récit, notamment dans les nombreux récits légèrement contradictoires laissés par Félix lui-même et les autres conspirateurs. À l'exception du grand-duc Dmitri, qui n'a jamais aimé parler de cette nuit-là mais qui a peut-être été celui qui a tiré le dernier coup de feu mortel, tous les participants ont laissé des récits du meurtre. Félix, avec sa tendance au dramatique, a peut-être

a exagéré sa version des événements, qui a permis à Raspoutine de survivre à plusieurs reprises aux nombreux verres de vin empoisonné de Madère et de gâteaux qui lui ont été donnés, mais il aurait également pu dire la vérité. Lorsque le poison n'a pas fonctionné, Félix a tiré le premier coup de feu et au cours de la soirée, Raspoutine a été traqué à travers le palais comme un animal mourant, étouffé, battu, abattu, poignardé et finalement chassé dans la cour enneigée en criant qu'il dirait l'Impératrice. Là, peut-être après un coup de feu tiré par Dmitri, il s'est effondré. Ils l'ont enveloppé dans un rideau, ont traîné le corps sur la glace de la rivière Neva gelée, ont fait un trou et ont poussé le corps à travers.

Ce soir-là, Anna Vyrubova a mentionné avec désinvolture à l'impératrice que Raspoutine se rendait au palais Moika pour assister à un dîner donné par la princesse Irina et le prince Félix. Comme elle l'avait fait au début de la guerre, Alexandra avait l'air troublée par ce que lui racontait sa dame d'honneur. Elle doit se tromper, Grigori n'aurait pas pu aller voir Irina car Irina était en vacances en Crimée avec sa mère. Le lendemain matin, Alexander Protopopov lui a dit qu'un rapport de police mentionnait qu'il y avait eu des troubles au Moika aux petites heures et que la fille adolescente de Raspoutine a téléphoné à Anna pour lui dire que son père était sorti mais pas rentré. Pendant quelques jours, l'Impératrice est restée calme, en surface du moins. Au fur et à mesure que les enquêtes se poursuivaient, elle écrivit à son mari au front : « Je ferai toujours confiance à la miséricorde de Dieu, car on ne l'a chassé que d'un endroit où je ne peux pas ... croire qu'il a été tué. Dieu ait pitié, tel angoisse totale (je suis calme et je n'arrive pas à—

y croire). »³⁵ Quelques jours après le meurtre, des plongeurs ont récupéré le corps sous la glace. Alexandra a été dévastée et alors que la nouvelle de qui l'avait tué a fuité, des foules se sont précipitées dans la cathédrale Notre-Dame de Kazan de Saint-Petersbourg pour allumer des bougies sous les icônes de Saint Dmitri. Nicholas était dégoûté par l'assassinat. « Je suis rempli de honte que les mains de mes parents soient tachées du sang d'un simple paysan. Un meurtre est toujours un meurtre³⁶. » Olga et Tatiana ont toutes deux choisi de dormir dans la chambre de leur mère cette nuit-là, car elle s'est fortement dosée au véronal, un barbiturique populaire utilisé pour lutter contre l'insomnie. Olga écrivit dans son journal : « Confirmation que le père Grigori a été assassiné, très probablement par Dmitri, et jeté du pont Krestovsky. Ils l'ont trouvé dans l'eau. Tellement horrible et je ne peux pas supporter de l'écrire.³⁷ —

Mais alors que Tatiana croyait vraiment, comme sa mère, à la sainteté de Raspoutine, l'attitude d'Olga envers le favori décédé était plus ambivalente. Quelques semaines plus tard, alors qu'elle reprenait son travail à l'hôpital, Olga a abordé la question avec une collègue infirmière appelée Valentina Chebotareva, avec qui elle et Tatiana avaient développé une solide amitié. Au cours de leur conversation, Olga remarqua tranquillement : « Peut-être était-il nécessaire de le tuer, mais pas d'une manière aussi terrible³⁸. » De tous les enfants, c'est elle qui a vu et compris le plus le monde extérieur. Elle se rendait régulièrement dans la capitale pour présider des comités caritatifs visant à lutter contre la pauvreté et l'impact de la guerre. Olga ne savait peut-être pas que les éléments les plus extrêmes de la propagande anti-monarchiste imprimaient des dessins obscènes dans lesquels elle et ses jeunes sœurs pubères étaient remises à Raspoutine pour être utilisées comme son harem avec la connivence de leur mère, mais elle était assez astucieuse pour réaliser que quoi que la présence de Raspoutine aux côtés de ses parents ait fait à la position de leur famille, cela n'avait pas été positif. Le général Alexandre Spiridovitch, héros de la guerre russo-japonaise qui avait également aidé à réprimer les bolcheviks lors de la révolution de 1905, travaillait désormais comme commandant de la garde privée du tsar et il admirait beaucoup la fille aînée de son maître. Il a affirmé qu'en devenant adulte, Olga avait "instinctivement senti qu'il y avait quelque chose —

de mauvais chez Raspoutine".³⁹ Le pari de Félix a payé - lui et Dmitri ont simplement été bannis aux confins de l'empire, un geste qui leur a sauvé la vie lorsque la révolution a éclaté. Même Purishkevich et Lazovet, décrits comme des héros dans la presse, sont restés relativement seuls. Face à l'adulation du public, Nicolas II ne pouvait pas faire grand-chose pour punir un crime qui l'épouvantait. Le meurtre a semblé infliger beaucoup plus de dégâts à un Nicolas révolté, qui était particulièrement consterné lorsque des membres de sa famille élargie lui ont demandé de faire preuve de clémence envers les assassins, qu'à Alexandra. Malgré ce que ses nombreux détracteurs avaient espéré, elle n'a pas été brisée par la mort de Raspoutine. Au lieu de cela, après l'avoir pleuré, elle a semblé continuer comme d'habitude, bien qu'il soit difficile de dire combien de temps cela aurait duré car la monarchie avait maintenant si peu de temps.

Le meurtre de Raspoutine était un acte désespéré, perpétré par des hommes fidèles au trône des Romanov qui croyaient que leur terrible crime libérerait la dynastie de son influence funeste. C'est à l'image des dégâts qu'Alexandra avait causés en seize mois que cette attaque a été perpétrée par

monarchistes. Pourtant, ce que Felix Yussopov et Vladimir Purishkevich entendaient comme un signe de force était en réalité un étalage de faiblesse pitoyable. La légitimité et la popularité du gouvernement s'étaient presque évaporées, l'un des hivers les plus froids jamais enregistrés battait les rues de Petrograd et de Moscou, les lignes de chemin de fer ployaient dans le froid, les vivres ne pouvaient pas atteindre la ville et les canaux appropriés de politique la protestation avait atteint un tel nadir d'efficacité que l'élite de l'empire avait estimé que le seul moyen de faire avancer les choses était de tromper un paysan semi-alphabétisé, puis de l'empoisonner, de lui tirer dessus, de le poignarder, de le matraquer et de le pousser sous la glace. Tuer Raspoutine n'a pas enlevé la pourriture; il l'a simplement annoncé.

Des années plus tard, la plus jeune sœur de Nicolas II, la grande-duchesse Olga Alexandrovna, écrivit depuis son exil à Toronto : « Il n'y avait rien d'héroïque dans le meurtre de Raspoutine... Il suffit de penser aux deux noms qui lui sont le plus étroitement associés, même à ce jour – un grand-duc, un des petits-fils du tsar-libérateur [Alexandre II], puis un descendant d'une de nos plus grandes maisons dont l'épouse était la fille d'un grand-duc. Ils ont prouvé à quel point nous étions tombés.'40 —

La révolution de février et la chute du Monarchie russe

'Que le Seigneur Dieu aide la Russie

Nicolas II est resté à Tsarskoe Selo pendant deux mois après les funérailles de Raspoutine. Ceux qui espéraient qu'il utiliserait ce temps pour régler les problèmes du gouvernement étaient voués à la déception. Nicolas ne fit que s'enfoncer davantage dans son malaise. La participation de son cousin et du mari de sa nièce au meurtre du conseiller spirituel de sa femme a porté un coup terrible à sa fierté déjà éprouvée. Sa propre famille avait monté une sorte de rébellion contre lui quand ils ont tué Raspoutine, faisant comprendre à tout l'empire que c'était le seul moyen de faire confiance à Nicolas pour demander le bon conseil. Quelque 3 millions de Russes avaient perdu la vie à cause de la guerre, les terribles températures hivernales avaient aggravé les problèmes de distribution de nourriture dans les grandes villes de l'empire et, par conséquent, les files d'attente de pain serpentaient dans les rues battues par la glace et les vents glacials. souvent, il est déclaré et supposé avec désinvolture être vrai, il n'y a pas eu de famine. Tsuyoshi Hasegawa a démontré de manière convaincante que « la performance globale du gouvernement tsariste dans la gestion de cette énorme tâche d'approvisionnement alimentaire n'était pas aussi mauvaise qu'on le prétend souvent... personne dans les villes ne mourait de faim. L'effondrement du mécanisme d'approvisionnement alimentaire est en fait survenu après la Révolution de février². » Pourtant, il y a eu des pénuries et le rationnement des approvisionnements s'est considérablement intensifié lorsque les paysans, inquiets de l'inflation, ont refusé de vendre leurs récoltes au gouvernement. Le déplacement des ressources disponibles est devenu plus difficile en raison des dommages que le temps avait infligés aux chemins de fer.

Pendant deux ans, la monarchie a ignoré la Douma. Nicholas avait opposé son veto à tout type d'accord avec son Bloc progressiste et l'hostilité d'Alexandra à son égard, ainsi que son mépris total pour ses opinions, avaient été bien annoncés par ses jeux de saute-mouton ministériels. Le beau-frère de Nicolas, le grand-duc Alexandre, beau-père malheureux de Félix Yussopov, se rendit au palais Alexandre pour parler au couple impérial. Seul des Romanov, il avait toujours été amical envers Alexandra et lui et Nicholas étaient des amis proches depuis l'enfance. Il a été montré dans leur

des appartements privés où Alexandra avait été forcée de s'allonger à cause de son mal de dos, tandis que Nicholas était assis et fumait à proximité. Le grand-duc a commencé par dire sans ambages à Alexandra que bien que ses intentions aient été pures, son implication dans les affaires de l'État avait nui à son mari plutôt que de l'aider. Puis il a dit que bien qu'il ait toujours été mal à l'aise à l'idée d'une monarchie constitutionnelle, il en était venu à accepter que la seule façon pour la Couronne de continuer à fonctionner était de nommer un gouvernement acceptable pour la Douma. Ce faisant, cela rachèterait le soutien de la classe politique et éviterait à Nicholas d'avoir à assumer seul le blâme pour tous les problèmes du pays.

Alexandra était irritée par son changement d'avis. Elle lui dit qu'il était ridicule et que Nicolas était un autocrate dont on ne pouvait s'attendre à ce qu'il partage ses pouvoirs avec un parlement. Alexandre a souligné, ou a affirmé plus tard qu'il l'avait fait, que Nicolas n'était plus un autocrate depuis le 17 octobre 1905. Nicolas est resté silencieux, Alexandra a tenté de faire valoir son point de vue et Alexandre a commencé à crier : « Souviens-toi, Alix, je suis resté silencieux pendant trente mois. ! Pendant trente mois, je ne vous ai jamais dit un mot sur les ignominies de notre gouvernement, pour mieux dire de votre gouvernement. Je me rends compte que vous êtes prête à périr et que votre mari ressent la même chose, mais qu'en est-il de nous ? Devons-nous tous souffrir de votre entêtement aveugle ?

"Je refuse de continuer cette dispute", a déclaré Alexandra. Alexandre n'avait d'autre choix que de se lever, de lui baiser la main, de s'incliner devant l'Empereur et de partir. Alexandra ne voulait pas lui donner le baiser d'adieu habituel pour un parent et Alexandre ne l'a jamais revue.³

L'aliénation du tsar de l'aristocratie et des membres de sa famille élargie était complète. Lorsque son ancien premier ministre, le comte Vladimir Kokovstov, est arrivé pour une audience à Tsarskoïe Selo, il a trouvé l'empereur regardant des cartes militaires sans aucune idée du jour où il était.

L'impasse entre la monarchie et la Douma a fait perdre aux modérés et aux libéraux l'initiative de soutenir le régime en cas de crise, comme ils l'avaient fait en 1905 et 1906. Certains d'entre eux estimaient encore qu'il était dans leur intérêt commun de trouver une solution politique viable, empêchant ainsi une révolution ou un coup d'État, mais de plus en plus de discours à teinte nettement républicaine étaient prononcés sur le parquet de la Tauride.

Le président de la Douma, Mikhail Rodzianko, est retourné au palais pour voir le

Tsar. Malgré son animosité envers la cour et le surnom peu flatteur de la tsarine pour lui, à une époque plus heureuse, Rodzianko était venu à Tsarskoe Selo dans un esprit plaisant - lorsque le tsar l'a présenté pour la première fois au tsarévitch Alexei, Rodzianko s'est joyeusement présenté comme l'homme le plus gros. dans l'empire russe.

En janvier 1917, il arriva d'une humeur différente. D'après ses propres mémoires, sans doute légèrement autoglorifiants, il osa haranguer le tsar et lui parla dans le langage le plus direct possible dans l'espoir que cela tirerait Nicolas de son apathie et le forcerait à accorder un cabinet de ministres qui a été approuvé par la Douma et non sélectionné à la main par l'impératrice.

Le chaos règne partout. Il n'y a pas de gouvernement, pas de système... À chaque tournant, on est confronté à des abus et à de la confusion. La nation se rend compte que vous avez banni tous ceux de la Douma et que le peuple leur a fait confiance et les a remplacés par des hommes indignes de confiance et incompetents C'est un secret de polichinelle que l'impératrice donne des ordres à votre insu... et que par son souhait ceux qu'elle considère avec défaveur perdent leur emploi... Votre Majesté, n'obligez pas le peuple à choisir entre vous et le bien du pays.

À la fin du discours de Rodzianko, Nicholas se serait assis à son bureau, la tête dans ses mains. « Est-il possible que pendant vingt-deux ans j'ai essayé d'agir pour le mieux et que tout ait été une erreur ? Rodzianko hocha la tête.

« Oui, Votre Majesté, pendant vingt-deux ans vous avez suivi une mauvaise voie . et le président de la Douma était soulagé et touché qu'il n'y ait eu aucun signe de colère ou d'animosité personnelle de la part de l'empereur.

Les terribles avertissements de Rodzianko, aussi exagérés qu'ils aient pu être au moment d'écrire ses mémoires, ont été soutenus par le prince Nicholas Golitsyn, le deuxième Premier ministre depuis Boris Stürmer. Il utilisa son amitié et ses longues années de service pour implorer l'Empereur d'écouter les conseils de Rodzianko et d'aller en personne à la Douma pour promettre un cabinet de ministres qui leur serait agréable. La vieille magie d'une apparition royale, le tsar de nouveau en communion avec son peuple, pourrait bien fonctionner et apaiser le

opposants. Cela insufflerait une nouvelle vigueur aux politiciens et, plus important encore, cela donnerait au pays un gouvernement plus stable et plus populaire. Nicolas a accepté sa suggestion. S'il s'était tenu à cette décision, il est fort possible que la monarchie Romanov ait résisté aux tempêtes de 1917. En fait, une heure après la fin de l'audience, Golitsyn a été rappelé au palais d'Alexandre. Il y a toujours eu une forte suspicion que Nicholas soit allé voir Alexandra pour discuter des plans avec elle et elle l'a persuadé de ne pas agir aussi rapidement, mais c'est une conjecture et ses lettres privées à Nicholas semblent la contredire.⁵ Il est également possible que parce que la chance de l'armée au front avait commencé à tourner Nicholas sentait qu'il devait revenir à temps pour les victoires prévues. Tout ce que nous savons avec certitude, c'est que lorsque Golitsyn a été ramené dans le bureau du tsar, Nicolas lui a dit qu'il allait retourner à Stavka.

« Comment cela, Votre Majesté ? » a demandé le Premier ministre. 'Qu'en est-il d'un Ministère responsable ? Vous aviez l'intention d'aller demain à la Douma.

'J'ai changé d'avis. Je pars pour le quartier général ce soir.'⁶

*

Alors que le train impérial s'éloignait de la gare de Tsarskoïe Selo, Nicolas trouva une lettre d'Alexandra qui l'attendait déjà dans son compartiment.

« Mon bien-aimé Sunny, écrivit-il, infiniment merci pour ta précieuse lettre – que tu as laissée dans mon compartiment – je l'ai lue avec avidité avant d'aller me coucher. Cela m'a fait du bien, dans ma solitude, après deux mois de vie commune, sinon d'entendre ta douce voix, du moins d'être réconforté par ces lignes d'amour tendre ! » Lorsqu'il arriva à Stavka, un télégramme l'attendait. , toujours de sa femme, dans laquelle elle l'a informé qu'Olga et Alexei étaient descendus avec la rougeole. Nicholas a répondu que la maladie balayait deux corps de cadets à Stavka et qu'Alexandra ne devrait pas rencontrer trop de monde si elle allaitait leurs enfants, de peur de transmettre la maladie.⁸

De retour à Petrograd, le temps avait commencé à tourner et des températures plus clémentes ont amené plus de gens dans la rue pour protester contre le terrible hiver qu'ils avaient enduré, l'incompétence inexplicable du gouvernement, les dégâts infligés par l'inflation et le massacre apparemment sans fin des guerres. Le Premier ministre Golitsyn et Alexandre Protopopov se sont préparés aux émeutes et ont fait des plans sensés pour les contenir,

en espérant qu'ils n'auraient à utiliser des soldats contre les manifestants qu'en dernier recours. Pendant quatre jours, ils ont résisté mais le dimanche 11 mars, trois jours après le retour du tsar au front, les émeutes à Petrograd n'étaient plus gérables. Alexandra écrit à son mari :

Trésor précieux et bien-aimé, 8 ° et
neige doucement - jusqu'à présent, je dors très bien, mais mon amour me manque plus
que les mots ne peuvent le dire. – Les querelles en ville et les grèves sont plus que
provoquantes. Je vous envoie la lettre de Kall [le surnom de l'impératrice pour Alexandre
Protopopov], le papier ne vaut pas la peine, et vous obtiendrez à coup sûr un fr plus
détaillé. le chef de la police. C'est un mouvement de voyous, de jeunes garçons et filles
qui courent et crient qu'ils n'ont pas de pain, seulement pour exciter - et puis les ouvriers
qui empêchent les autres fr. travailler - s'il faisait très froid, ils wld. probablement rester
dans les portes. Mais tout cela passera et se calmera - si la Douma wld. seulement se
comporter – on n'imprime pas les pires discours mais je trouve que les antidynastiques
doivent être tout de suite très sévèrement punis car c'est un temps de guerre, encore
plus. – J'ai eu le sentiment quand tu pars, chose wld. pas être bon... Allez à la Vierge et
priez-y tranquillement pendant un an. sweet self pour gagner en force pour notre grande
et petite famille ...

J'écris près d'une lampe sombre sur le canapé
d'Olga. Je viens de placer des bougies à [l'église] – fatigué... Aucune prise de vue n'est
requis – il suffit de commander et de ne pas les laisser traverser les ponts comme ils le font.
– La question alimentaire est affolante. Excusez la lettre ennuyeuse, mais tant de soucis
tout autour.9 —

Dans la même lettre, Alexandra a suggéré que le problème des files d'attente de pain pourrait être
résolu si la Russie adoptait des cartes de rationnement, comme le système en vigueur en Grande-
Bretagne. Elle a également transmis la nouvelle que Tatiana avait attrapé la rougeole et avait été
envoyée au lit, et qu'elle pensait qu'Anastasia pourrait également les accompagner. Jusqu'à présent,
seule la grande-duchesse Maria est restée en bonne santé, au grand soulagement de sa mère, et elle
et Anastasia l'aidaient à prendre soin des autres.

Le quatrième jour des émeutes à Petrograd, le cabinet a sanctionné, apparemment avec
beaucoup de réticence, l'utilisation de coups de feu pour nettoyer le centre-ville des manifestants,
malgré la conviction de la tsarine que ce n'était pas nécessaire. Les coups de feu ont incité Rodzianko
à câbler le tsar au quartier général. Le

un télégramme fut envoyé de Petrograd à dix heures moins huit du soir et reçu par le tsar quarante-huit minutes plus tard. Même à ce stade, "Fat Rodzianko", l'homme dépeint par la faction de l'impératrice comme un républicain secret, a indiqué à quel point lui et de nombreux libéraux ne voulaient pas de révolution, seulement un signe de leadership fort du trône.

A Sa Majesté Impériale, Armée au Quartier
Général du Commandant en Chef Votre très
fidèle serviteur rapporte à Votre Majesté que les soulèvements populaires, ayant commencé à Petrograd, prennent des dimensions incontrôlables et menaçantes. Leur cause est une pénurie de pain cuit et une mauvaise livraison de farine, qui sème la panique, mais la raison principale est la méfiance absolue des autorités, qui ne sont pas compétentes pour sortir le pays de sa situation difficile.

De ce fait, des événements vont certainement se dérouler qui pourront être provisoirement tenus à distance au prix du sang versé de citoyens innocents mais qui seront impossibles à contenir en cas de répétition. Les épidémies pourraient se propager aux chemins de fer, puis la vie du pays s'arrêtera au pire moment possible. Les usines travaillant pour l'armée à Petrograd ferment leurs portes faute de carburant et de matières premières, les ouvriers n'ont rien à faire et la foule affamée et sans emploi s'engage sur la voie de l'anarchie élémentaire et incontrôlable.

Dans toute la Russie, les communications ferroviaires sont dans un désordre total. Sur 63 hauts-fourneaux du sud, seuls 28 fonctionnent faute de livraisons de combustible et de matières premières nécessaires. Sur 92 hauts-fourneaux de l'Oural, 44 sont à l'arrêt et la production de fonte s'amenuise de jour en jour, ce qui menace une réduction importante de la production d'obus. Craignant les injonctions ineptes des autorités, les populations n'apportent pas leurs produits céréaliers au marché, immobilisant les moulins et menaçant de plein fouet l'armée et le reste de la population de pénuries de farine. L'autorité de l'État est totalement paralysée et totalement incapable d'imposer l'ordre. Votre Majesté, sauvez la Russie ; elle est menacée d'humiliation et de disgrâce. Dans ces circonstances, la guerre ne peut être menée à bien car l'effervescence s'est déjà propagée à l'armée et menace de croître si un

on ne peut mettre un terme décisif à l'anarchie et au désordre gouvernemental. Votre Majesté, convoquez d'urgence une personne en qui tout le pays peut avoir confiance et confiez-lui la formation d'un gouvernement auquel tout le peuple puisse avoir confiance. Ayant été ré-inspirée par la foi en eux-mêmes et en leurs dirigeants, toute la Russie tiendra compte d'un tel gouvernement. En cette heure terrible, sans précédent dans ses conséquences épouvantables, il n'y a pas d'autre issue et il est impossible de retarder.

Président de la Douma d'État,
Mikhaïl Rodzianko10 —

Le lendemain, la garnison de Petrograd s'est mutinée et a juré de ne plus jamais ouvrir le feu sur les manifestants. Les hommes qui auraient pu obéir aux ordres du gouvernement, qui seraient morts dans le dernier fossé en défendant la monarchie, avaient depuis longtemps péri au front - abattus dans la charge de cavalerie à Tannenburg ou tués dans les campagnes pour défendre l'Ukraine.

Ces soldats étaient généralement de nouvelles recrues avec peu ou pas de loyauté envers le tsar et sa femme espionne allemande adultère et ils ne tireraient pas sur des personnes dont ils partageaient les opinions. La mutinerie de la garnison signifiait que le gouvernement impérial avait perdu le contrôle de sa propre capitale; un général de l'amirauté alla jusqu'à écrire qu'ils étaient en état de siège. Nicholas a finalement décidé de rentrer à la maison. Des ordres ont été envoyés au général Nikolai Ivanov pour qu'il ramène des troupes de première ligne à Petrograd et écrase l'insurrection avant qu'elle ne s'aggrave. Le directeur du Musée d'art de l'Ermitage au Palais d'Hiver a écrit : « La ville résonne des bruits les plus terrifiants : verre brisé, cris et coups de feu . Il, le tsar qui avait mis fin au servage, a été bousculé dans les rues comme un ballon de football. Sur les façades des rues et les bâtiments gouvernementaux, les aigles à deux têtes de la dynastie ont été abattus et jetés dans le caniveau. La foule a libéré près de 8 000 prisonniers, pour la plupart des petits criminels qui avaient toutes les raisons d'encourager la prochaine phase des émeutes - le saccage du palais de justice, des palais de justice, des prisons et des bureaux de la police ordinaire et secrète. Tous les dossiers de ces institutions ont commodément brûlé. Les maisons bourgeoises ont été cambriolées, leurs habitants souvent dévalisés et agressés par les voleurs et

voleurs qui avaient été libérés des prisons de la ville. En quelques jours seulement, 1 500 personnes ont perdu la vie et près de 6 000 ont été blessées dans la seule capitale à la suite de violences populaires. Dans le même temps, le Premier ministre a été informé que le tsar voulait dissoudre temporairement la Douma et gouverner avec l'armée jusqu'à ce que les troubles se calment. Lorsque cet ordre fut apporté au palais de Tauride, les députés le jetèrent de côté. Vasily Shulgin, un monarchiste, s'est tourné vers Rodzianko et a dit tristement : « Prenez le pouvoir. La position est claire ; si vous ne le faites pas, d'autres le feront¹². » Les anciens ministres de l'empire sont tous arrêtés, en partie pour éviter qu'ils ne soient lynchés par la foule, mais aussi pour donner l'impression que la Douma fait quelque chose pour remédier à la situation. Dans une autre aile de la Tauride, le mouvement socialiste avait enfin tenté de contrôler la situation à son avantage : le Soviet des députés ouvriers et soldats de Petrograd s'y installa. Les deux Russies en quête de changement, libérale et de gauche, étaient séparées par un couloir. Comme Juan Perón trente ans plus tard, lorsque le gauchiste Alexander Kerensky quitta la Douma pour faire des discours au soviet, il enleva son manteau et enleva son col pour ressembler davantage à un membre de la classe ouvrière.

Alors que le train du tsar filait vers Tsarskoe Selo, il trouva son chemin bloqué par des soldats sympathisants de la révolution. Il a dû se dérouter et chercher refuge dans la ville voisine de Pskov, où les personnes à bord ont essayé de décider de la meilleure façon de procéder. Le tsar a envoyé un télégramme à Petrograd promettant un nouveau cabinet et un premier ministre avec des pouvoirs considérablement accrus qui seraient acceptables pour la Douma. Mais c'était comme essayer de changer le cap d'un navire qui avait déjà heurté un iceberg. Rodzianko télégraphia à l'un des généraux : « Sa Majesté et vous-même êtes apparemment incapables de réaliser ce qui se passe dans la capitale. Une terrible révolution a éclaté. La haine de l'impératrice a atteint son paroxysme. Pour éviter l'effusion de sang, j'ai été forcé d'arrêter tous les ministres. Je ne tiens moi-même qu'à un fil. Le pouvoir me glisse des mains. Les mesures que vous proposez arrivent trop tard. Le temps pour eux est révolu. Il n'y a pas de retour.¹³

Le lendemain matin, au petit-déjeuner, le général Ruzsky présenta au tsar des télégrammes de ceux à qui il avait tardivement demandé conseil - monarchistes, libéraux, généraux et amiraux. Son chef d'état-major, le général Alekseev, évoquait « le danger sans cesse croissant de voir l'anarchie s'étendre à tout le pays, la désintégration continue de l'armée et la

impossibilité de continuer la guerre dans la situation actuelle... À la lumière de cela, je supplie vigoureusement Votre Majesté Impériale de daigner publier immédiatement du Quartier Général le manifeste suivant..." L'ancien Commandant en chef, le Grand-Duc Nikolai, télégramme en disant que la crise actuelle "appelle l'adoption de mesures extraordinaires". Selon le devoir et l'esprit de mon serment de sujet loyal, je pense qu'il est nécessaire de supplier Votre Majesté Impériale à genoux de sauver la Russie et votre héritier, connaissant votre sentiment de saint amour pour la Russie et pour elle. Après avoir fait le signe de la croix sur vous-même, transférez-lui votre héritage. Il n'y a pas d'autre issue. Le célèbre tacticien militaire, le général Alexei Brusilov, responsable de certaines des victoires les plus impressionnantes de l'armée contre l'Autriche-Hongrie, avait écrit que « sur la base de ma loyauté et de mon amour pour la patrie et le trône du tsar... en ce moment, le seul moyen de sauver la situation et créer la possibilité de continuer à combattre l'ennemi extérieur, sans lequel la Russie périra, c'est abdiquer en faveur de l'héritier de Sa Majesté [le]

Tsarévitch avec le grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch comme régent. Il n'y a pas d'autre issue. Le général Alexeï Evert écrit que l'armée ne suivra plus Nicolas et qu'« il faut prendre une décision immédiate ».

L'amiral Nepenin de la flotte de la Baltique a déclaré qu'il ne pouvait plus contrôler ses troupes ou ses équipages. Tous sont unanimes¹⁴. Le seul moyen de sauver l'empire est que Nicolas II abdique.

En lisant ces télégrammes, Nicholas, vidé de toute couleur, se leva de table et se dirigea vers l'autre bout du wagon-restaurant, où il alluma une cigarette et regarda par la fenêtre. La trahison, selon lui, de l'armée l'a le plus blessé et la vénération séculaire de la famille Romanov pour l'armée signifiait qu'il savait qu'il ne pouvait pas gouverner sans elle. Les politiciens et les généraux étaient enfin apparemment d'accord - Nicolas doit partir pour le bien de la Russie. Après quelques instants de silence assourdissant, il se retourna vers son entourage. « J'ai décidé que j'abandonnerai le trône pour mon fils . le centre-droit Alexander Guchkov, l'ancien

ministre du commerce et du commerce, est parti immédiatement. Ils viendraient à Pskov pour assister à l'acte d'abdication et rapporter le document

à Petrograd afin que la Douma puisse prendre des dispositions pour proclamer l'accession d'Alexei II.

Alors que les délégués se rendaient à Pskov, Nicholas commença à avoir des doutes. Il a convoqué le docteur Federov, une partie de son entourage à bord et l'un des rares médecins qui connaissaient la vérité sur les antécédents médicaux d'Alexei. Nicholas a demandé sans ambages si Alexei serait physiquement capable de devenir empereur à un si jeune âge, compte tenu de son hémophilie. Federov répondit : « La science nous enseigne, Sire, que c'est une maladie incurable. Pourtant, ceux qui en sont atteints atteignent parfois un âge avancé. Alexeï Nicolaïevitch est toujours à la merci d'un accident¹⁶. » Federov a alors souligné que si l'abdication se déroulait comme prévu, Nicolas, Alexandra et leurs filles seraient probablement envoyés vivre à l'étranger. Même s'ils étaient autorisés à rester en Russie, et compte tenu de l'impopularité d'Alexandra aussi improbable que malavisée, il y avait très peu de chances qu'ils aient un accès régulier à Alexei. D'une manière ou d'une autre, l'enfant serait presque certainement retiré des soins de sa mère.

Au moment où Shulgin et Guchkov sont montés à bord du train de papeterie à neuf heures ce soir-là et ont été conduits dans sa voiture-salon, Nicholas avait changé d'avis. Il les invita à s'asseoir et leur expliqua qu'il avait maintenant l'intention d'abdiquer en son propre nom et en celui d'Alexei. « J'ai décidé de renoncer à mon trône. Jusqu'à trois heures aujourd'hui, je pensais abdiquer en faveur de mon fils Alexei, mais maintenant j'ai changé ma décision en faveur de mon frère Mikhail. J'espère que vous comprendrez les sentiments d'un père. »¹⁷ C'était une décision catastrophique, mais compréhensible. Séparer Alexei d'Alexandra aurait très bien pu lui faire subir une crise cardiaque et cela mettrait la vie du garçon en grand danger s'il tombait à nouveau et qu'Alexandra n'était pas là pour s'occuper de lui. Son élévation au trône aurait également signifié annoncer sa condition à la multitude d'hommes et de courtisans qui seraient désormais chargés de servir et de protéger le nouveau tsar. Même ainsi, Nicholas n'avait techniquement aucun droit légal d'abdiquer pour Alexei.

Les monarchistes des années à venir devaient pleurer et prendre d'assaut la double abdication, arguant qu'elle avait jeté à l'eau un plan bien pensé pour sauver la monarchie. Sergei Sazonov, l'ancien ministre des Affaires étrangères de Nicolas, a exprimé l'amertume de beaucoup d'entre eux lorsqu'il a dit à un ami : « Je n'ai pas besoin de vous dire mon amour pour l'Empereur et avec quel dévouement je l'ai servi. Mais tant que je vivrai, je ne lui pardonnerai jamais d'abdiquer pour so

filis. Il n'avait pas l'ombre d'un droit de le faire. Existe-t-il un corps de droit dans le monde qui permette d'abandonner les droits d'un mineur ? Et que dire quand ces droits sont les plus sacrés et les plus augustes de la terre ? Imaginez détruire une dynastie trois fois centenaire et cette œuvre prodigieuse de Pierre le Grand, de Catherine II et d'Alexandre Ier. Quelle tragédie ! Quel désastre ! ➡ 18 A Pskov, Shulgin et Goutchkov sont déstabilisés par le changement de plan. "Nous avons compté sur la figure du petit Alexei Nikolaevich ayant un effet adoucissant sur le transfert de pouvoir", a déclaré Guchkov.

"Sa Majesté craint que si le trône est transféré à son successeur, Sa Majesté sera séparée de lui", a expliqué l'un des généraux. Shulgin a admis: "Je ne peux pas donner de réponse catégorique à cela." Guchkov a insisté sur le fait que leur priorité était de sauver la monarchie, pas de garantir le bonheur futur de la famille impériale : « Nous craignons que si une république est annoncée, il y aura des troubles civils. Mais avant longtemps, ils commençaient à renoncer. Shulgin parlait du Soviet occupant une aile de la Tauride : « C'est l'enfer à la Douma, un asile de fous. Nous allons devoir commencer une bataille décisive avec les éléments de gauche, et nous avons besoin d'une sorte de base pour le faire. Concernant votre projet, réfléchissons-y un quart d'heure. Ce plan a l'avantage de ne contenir aucune idée de séparation et, d'autre part, peut contribuer à favoriser le calme si votre frère, le grand-duc Mikhaïl Alexandrovitch, en tant que monarque à part entière, jure sur la constitution tout en assumant simultanément le trône. Nicholas leur a en fait offert plus de temps pour y réfléchir, mais Guchkov a finalement renoncé à l'offre: "Votre Majesté, le sentiment humain d'un père a parlé en vous, et la politique n'a pas sa place là-bas, nous ne pouvons donc pas faire d'objection à votre¹⁹ proposition." Shulgin, Guchkov, le médecin et le soutien des généraux, après quelques hésitations initiales, absout au moins Nicolas II de l'accusation d'avoir signé la double abdication face aux conseils monarchistes contraires.

Au chef d'état-major :

En ces jours de grande lutte avec un ennemi extérieur qui a tenté d'asservir notre pays pendant près de trois ans, le Seigneur Dieu a jugé bon d'envoyer sur la Russie une nouvelle épreuve dure. Les troubles populaires internes qui se développent menacent d'avoir un effet catastrophique sur la conduite future de la guerre implacable. Le sort de la Russie, l'honneur de notre armée héroïque, le bien du peuple, tout l'avenir de notre chère patrie exigent que le

la guerre soit menée à bien quoi qu'il arrive. Un ennemi cruel rassemble ses dernières forces, et l'heure est proche où notre vaillante armée, avec nos alliés renommés, pourra complètement écraser l'ennemi.

En ces jours décisifs pour la vie de la Russie, Nous avons considéré comme un devoir de conscience de faciliter l'union étroite de Notre peuple et le ralliement de toutes les forces populaires en vue d'obtenir la victoire au plus vite et, en accord avec la Douma d'Etat, Nous considèrent qu'il est bon d'abdiquer du trône de l'État russe et de renoncer au pouvoir suprême.

Ne voulant pas nous séparer de Notre fils bien-aimé, Nous nommons comme Notre successeur Notre frère le Grand-Duc Mikhaïl Alexandrovitch, et bénissons son accession au trône de l'État russe. Nous chargeons Notre frère de conduire les affaires de l'Etat en parfaite et inébranlable unité avec les représentants du peuple dans les institutions législatives selon les principes qu'ils détermineront, et d'y prêter un serment inviolable.

Au nom de notre patrie bien-aimée, nous appelons tous les fils fidèles de la patrie à remplir leur devoir sacré envers cette terre dans l'obéissance au tsar en ce moment difficile d'épreuves nationales et à l'aider, avec les représentants du peuple, conduire l'État russe sur la voie de la victoire, de la prospérité et de la gloire.

Que le Seigneur Dieu aide la Russie.
Nicolas

Lorsque Nicholas a signé, Shulgin, habituellement réservé, a éclaté en sanglots. « Oh, Votre Majesté, pleura-t-il, si vous aviez fait tout cela plus tôt, même aussi tard que la convocation de la dernière Douma peut-être tout cela... » Il s'interrompt, incapable d'achever et continua à pleurer. Nicholas le regarda d'un air curieusement naturel et lui demanda : « Pensez-vous que cela aurait pu être évité ? C'était le 2 mars 1917 en Russie, le 15 mars, les ides de mars, en Occident.

A la Douma, des politiciens républicains comme Alexandre Kerensky ont accueilli la nouvelle de l'abdication avec soulagement mais ont fait valoir que le Grand-Duc

Mikhail devrait également y aller. Les foules à l'extérieur de la Tauride se sont moquées du nom de Mikhail et ont crié: «Vive la république!», Tandis que d'autres politiciens soutenaient que la monarchie devait être maintenue car c'était la seule force qui maintenait l'empire ensemble. Sans ses anciennes lois et prérogatives, la Russie devrait libérer des pays comme la Finlande, les États baltes et peut-être même les plaines fertiles de l'Ukraine. Aucune mesure de ce genre ne pouvait être envisagée en temps de guerre.

En dehors de la Douma, d'autres ont été stupéfaits par la décision de Nicolas, y compris de nombreux membres de sa famille élargie. Son beau-frère Alexander, qui avait crié sur Alexandra quelques semaines plus tôt, pensait que «Nicky a dû perdre la raison. Depuis quand un souverain abdique-t-il à cause d'une pénurie de pain et de désordres partiels dans la capitale ? avait été autorisé à retourner brièvement à Stavka pour récupérer ses affaires, rassembler ses serviteurs et faire ses adieux aux troupes. "Penser que je devrais vivre pour être témoin d'une telle horreur", se lamenta-t-elle et lorsqu'elle traversa le quai couvert de neige pour monter à bord du train de son fils à Stavka, elle faillit s'évanouir à ses pieds. Lorsqu'une dame d'honneur a suggéré une photo de famille pour marquer leurs retrouvailles, Marie n'a pas pu se résoudre à le faire sous-titrer en tant qu'ex-tsar et a écarté l'appareil photo. Lorsqu'elle lui a demandé comment il avait pu abandonner le trône, Nicolas a répondu : « Qu'ai-je pu faire lorsque Nikolasha [le surnom familial du grand-duc Nikolai] et le général Alekseev m'ont demandé de démissionner pour le bien du pays ? »²³ Remarque de Nicolas à sa mère soulève un aspect rarement discuté de l'abdication. Les télégrammes que le général Ruzsky plaça sur le bureau du

tsar à Pskov convinrent que seule son abdication pouvait sauver l'empire. Ces télégrammes avaient à leur tour été recueillis et transmis à Ruzsky par le général Alekseev, chef d'état-major de l'armée, qui était en discussion depuis des jours avec Rodzianko. Les deux hommes ont convenu que Nicolas devait abdiquer si la guerre devait être gagnée et Rodzianko était intimement convaincu que le monarchisme avait peut-être suivi son cours en Russie, car il avait été à jamais entaché par les mauvaises décisions de Nicolas et Alexandra. Afin de persuader Nicholas de sauter, ils avaient soigneusement contrôlé les informations auxquelles il avait accès. Pourquoi, si des télégrammes pouvaient parvenir au grand-duc Nicolas, aux amiraux et aux généraux, des efforts n'étaient-ils pas également faits pour atteindre d'autres

membres de la famille impériale ? Pourquoi personne n'a-t-il tenté de contacter l'impératrice douairière, l'oncle de Nicolas, le grand-duc Paul, qui était en contact régulier avec la Douma au sujet de propositions visant à sauvegarder l'avenir de la monarchie, ou le grand-duc Alexandre ? Qu'ils aient tous pu être rejoints rapidement et même amenés à ses côtés a été démontré par la rapidité avec laquelle la douairière a pu le rejoindre à Stavka quelques jours après l'abdication. Ceux qui croyaient, pour des raisons parfaitement valables, que Nicolas II devait abdiquer ont délibérément manipulé le flux d'informations au cours de cette période cruciale de trente-six heures à Pskov et lui ont refusé l'accès aux opinions de ceux qui croyaient, avec une égale sincérité, que Nicolas pouvait encore sauver la situation et que tout changement de monarque dans les circonstances actuelles serait fatal à la survie de l'empire.

A Tsarskoïe Selo, l'impératrice s'affairait encore dans les chambres de malades de ses enfants. Elle avait eu raison de craindre qu'Anastasia ne tombe malade de la rougeole comme son frère et ses sœurs aînées. Elle aussi était maintenant au lit. Maria, sentant que quelque chose n'allait pas avec le monde extérieur, courait partout pour aider sa mère et son poids de graisse de chiot diminuait rapidement. Tard dans la nuit, Alexandra, Maria et l'une des dames d'honneur de l'impératrice sont sorties pour parler aux gardes, avec un manteau de fourrure drapé sur l'uniforme blanc d'Alexandra. Elle les a remerciés pour leur loyauté envers sa famille et leur a envoyé du thé alors qu'ils prenaient leurs positions, se préparant à défendre le palais s'il était attaqué en pleine nuit. Le lendemain matin, deux serviteurs du palais arrivèrent tenant des pamphlets de la capitale annonçant l'abdication de l'empereur. Alexandra l'a rejeté comme un mensonge républicain jusqu'à ce que l'oncle de Nicolas, Paul, le père de l'assassin de Raspoutine, Dmitri, se rende à Tsarskoïe Selo pour lui dire la vérité. Elle se préparait à aller à l'hôpital et portait son uniforme d'infirmière lorsqu'il a été introduit. Dès qu'il a annoncé la nouvelle, des larmes ont commencé à couler sur son visage. À sa grande surprise, il n'y avait pas de colère, seulement une grande tristesse. Elle a pleuré sur l'agonie que Nicholas a dû endurer au cours des derniers jours - "Si Nicky a fait cela, c'est parce qu'il devait le faire ..." Elle a accepté la position de son beau-frère en tant que nouveau tsar et a fait des plans de déplacer sa famille vers le sud, dans leur palais d'été en Crimée²⁴. Alexandra est sortie de leur rencontre les yeux injectés de sang et le visage déformé par le choc. Sa dame de compagnie Lili Dehn pensait qu'elle marchait bizarrement. Elle s'est précipitée en avant et l'a soutenue jusqu'à ce qu'elle atteigne la table à écrire entre les fenêtres.

Elle s'y appuya lourdement et, prenant ma main dans la sienne, dit d'une voix brisée :

« Abdiqué »²⁵. L'Impératrice partit à la recherche de Maria et une dame d'honneur découvrit plus tard la mère et la fille dans le coin de la chambre de Maria, s'étreignant l'une l'autre, pleurant pitoyablement. Le lendemain, Viktor Zborovsky, l'un des gardes du palais qui connaissait les grandes duchesses depuis des années, écrivit que l'ancienne naïveté de Maria avait disparu et qu'à sa place « une jeune femme sérieuse et sensée, qui répondait de manière profonde et —

réfléchie à La nouvelle de l'abdication avait été apportée au grand-duc Mikhail, qui a ensuite assisté à une réunion rue Millonnaya à Petrograd au cours de laquelle Rodzianko l'a informé que la décision de Nicholas d'abdiquer en faveur de Mikhail plutôt qu'Alexei n'avait pas eu lieu. bien descendu. Un gouvernement provisoire avait été déclaré dans l'intervalle pour résoudre la crise et ils ne pouvaient malheureusement pas contrôler les pouvoirs informels que le Soviet s'était déjà acquis ou comment la garnison réagirait à la nouvelle d'un autre Romanov adulte sur le trône. Les manifestations de violence anti-monarchiste et la profanation des symboles de la monarchie dans toute la capitale ont raconté leur propre histoire. Le fait que les Soviétiques étaient au courant de la nomination de Mikhail au trône et réclamaient déjà son arrestation et son éventuelle exécution effraya les autres. Un feu a rugi dans la grille du salon lorsque Rodzianko, Kerensky et d'autres politiciens réunis ont informé Mikhail de la situation désastreuse à laquelle ils étaient tous confrontés, et lui en particulier. Shulgin et Goutchkov étaient présents et ils s'étonnaient que ce qui avait semblé si raisonnable à bord du train impérial à Pskov soit jugé impossible à Pétrograd. Une fois de plus, les informations transmises au chef de la maison des Romanov étaient très étroitement contrôlées. Le prince George Lvov, un aristocrate de centre-gauche, a déclaré : « Je ne peux pas répondre de la vie de Votre Altesse . 'Majesté'. La réunion a duré deux heures, au cours desquelles des scénarios hypothétiques de guerre civile entre la Douma et le Soviet ont été trottés et les troubles dans les rues ont été longuement discutés.

Mikhail, dix ans plus jeune que Nicolas II, était un gentleman grand et mince avec un sens de l'humour ironique qui avait déjà prouvé qu'il était compétent et courageux dans son service sur le front de l'Est.²⁸ Malgré sa popularité antérieure auprès de ses proches, il avait séparé de beaucoup d'entre eux pendant plus d'une décennie lorsqu'il a provoqué un scandale en concluant une

mariage morganatique avec Natalia Brasova, une mondaine divorcée, fille d'un avocat de Moscou. La querelle de famille au sujet de Natalia avait entraîné l'incapacité d'un autre parent de sang à transmettre des conseils à Nicolas II dans les années précédant la Révolution. Maintenant, Mikhail a été appelé à assumer le trône de ses ancêtres avec peu ou pas d'avertissement de son frère. Pour certains monarchistes, sa nomination avait quelque chose de poétique car le premier tsar Romanov, qui avait aussi sauvé le pays du fléau de l'invasion étrangère sur ses frontières occidentales et restauré l'ordre public, s'était aussi appelé Mikhaïl. Il n'est pas vrai, comme Rodzianko l'a affirmé plus tard, que Mikhail avait peur pour sa propre sécurité ou qu'il n'avait aucun intérêt à devenir tsar. En se rendant à la réunion, Mikhail avait dit à l'un de ses cousins : « Je partirai en tant que tsar de la même maison où j'ai été reçu en tant que grand-duc²⁹ ». Cependant, il avait toujours été plus favorable à l'idée de constitutionnalisme que son frère (le consul britannique à Petrograd pensait qu'il était "un prince qui ferait un excellent monarque constitutionnel"), et lors de la réunion de la rue Millonnaya, il écouta les conseils que lui donna le gouvernement provisoire³⁰ . donner au nouveau régime le temps de se stabiliser. Une fois cela fait, ils offriraient officiellement la couronne à Mikhail, ce qui supprimerait toute suggestion selon laquelle il s'agirait du successeur de la politique de cour détestée des deux dernières années. Il y avait encore ceux dans la salle, comme Paul Milyukov, le chef du Parti constitutionnel démocrate, qui pensaient que la monarchie pouvait et devait être sauvée, mais il était en minorité. Sous une forte pression, Mikhail a accepté d'abjurer temporairement la nomination de son frère et il a publié la déclaration suivante :

Par la volonté de mon frère, un lourd fardeau m'a été imposé lorsque j'ai été nommé sur le trône impérial panrusse pendant une période de guerre sans précédent et de troubles populaires.

Inspiré, comme tout le peuple, par la conviction que le bien-être de notre pays doit passer avant tout, j'ai pris la ferme décision de n'assumer le pouvoir suprême que si et quand notre grand peuple, ayant élu au suffrage universel une Assemblée constituante pour déterminer la forme du gouvernement et édicter la loi fondamentale du nouvel État russe, investissez-moi d'un tel pouvoir.

Invokant sur eux la bénédiction de Dieu, je demande donc à tous

les citoyens de l'Empire russe à se soumettre au gouvernement provisoire, établi et investi de la pleine autorité par la Douma, jusqu'au moment où l'Assemblée constituante, élue dans les plus brefs délais au suffrage universel, direct, égal et secret, manifesterait la volonté du peuple en décidant de la nouvelle forme de gouvernement.³¹

C'était involontairement le document qui a signé la disparition de la Russie impériale. Mikhaïl a finalement été assigné à résidence et il a été le premier Romanov à mourir sous la Révolution, quand lui et son secrétaire anglais Nicholas Johnson ont été emmenés dans les bois autour de Perm et abattus par les bolcheviks en juin 1918. Mikhaïl, blessé avant d'être tué, a rampé jusqu'à sa secrétaire et a dit aux gardes : « Laissez-moi dire au revoir à mon ami. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés.³²

Incapable de se résoudre à dire à Alexei ce que son père avait fait, Alexandra a demandé à son tuteur de le faire pour elle. Gilliard alla s'asseoir près du lit de malade du jeune homme, où il trouva Alexeï, comme sa mère l'avait dit, portant « une éruption cutanée, couverte comme un léopard » à cause de la rougeole³³. Il commença par lui dire que Nicolas rentrait à la maison et que ce temps il n'y aurait pas de retour à Stavka. Lorsqu'il lui a dit que c'était parce que Nicolas ne voulait plus être tsar, Alexei « m'a regardé avec étonnement, essayant de lire sur mon visage ce qui s'était passé. "Quoi! Pourquoi?" » Gilliard a répondu: « Il est très fatigué et a eu beaucoup de problèmes ces

derniers temps. Alexei hocha la tête, 'Oh oui ! Maman m'a dit qu'ils avaient arrêté son train quand il voulait venir ici. Mais papa ne redeviendra-t-il pas tsar après ? Gilliard a expliqué la double abdication et la décision de son oncle Mikhaïl de renoncer au trône pour le moment. « Mais qui va être tsar, alors ? demanda Alexeï.

« Je ne sais pas, répondit le tuteur. 'Peut-être que personne maintenant...' ³⁴

Il a fallu une semaine à Nicholas pour revenir à Tsarskoïe Selo après son voyage d'adieu à Stavka. Au cours de ces quelques jours, Alexandra a finalement semblé succomber à la mauvaise santé et aux mauvais nerfs contre lesquels elle luttait depuis si longtemps. Même ceux qui la connaissaient bien ont été stupéfaits par la réaction de son corps à l'implosion de la monarchie. Elisabeth Naryshkina, sa maîtresse des robes qui avait servi à la cour depuis le règne d' Alexandre II, était effrayée par la façon dont Alexandra parlait. Son discours était

décousu et décousu; elle n'avait pas beaucoup de sens. La regardant de près, le médecin de la famille, le Dr Evgeny Botkin, était en colère de ne pas avoir remarqué plus tôt à quel point le stress lui avait causé des dommages.

Elisabeth a écrit : « Il ressent maintenant la même chose que moi en voyant l'état dans lequel se trouve l'impératrice et se reproche de ne pas s'en être rendu compte plus tôt³⁵ ».

Le 22 mars, Nicholas est rentré chez lui. À la gare, des délégués du gouvernement provisoire l'ont officiellement remis à la nouvelle garde du palais, avec l'information que l'ex-empereur et sa famille étaient assignés à résidence au palais d'Alexandre. Il a été conduit sous bonne garde de la gare à son domicile, où Alexandra attendait avec les enfants et Alexei vérifiait nerveusement sa montre pour voir si son père avait été détenu. Les portes du palais étaient cadenassées lorsque la voiture s'est arrêtée et la sentinelle qui présidait a fait semblant de ne pas savoir qui était à l'intérieur afin que lui et son camarade puissent passer par le processus de le présenter comme "Nicholas Romanov". Certains des courtisans restants ont tout vu depuis les fenêtres du palais; dans ses mémoires, le Grand Maréchal outré décrit l'incident comme « une comédie offensante »³⁶.

Le Grand Maréchal descendit vivement pour saluer Nicolas et tint à s'incliner devant les gardes. Nicholas lui a poliment serré la main et n'a donné aucun signe d'intimidation alors que lui et l'un de ses plus fidèles assistants, le prince Vasily Dolgoruky, traversaient le hall d'entrée et les antichambres qui étaient maintenant pleines de soldats hostiles sympathiques au républicanisme. Alors qu'il atteignait l'entrée des appartements privés de la famille impériale, un serviteur a choisi d'ignorer la menace de représailles et a ouvert les portes avec l'annonce retentissante de "Sa Majesté l'Empereur!" Alexandra se leva d'un bond et courut vers son mari. Elle se jeta dans ses bras et Nicholas, enfin, éclata en sanglots.³⁷

Le triomphe du gouvernement militaire en Allemagne impériale

'La dictature militaire ne se voile plus guère

La princesse héritière Cecilia a donné naissance à son cinquième enfant et sa première fille au printemps 1915 au palais de marbre de Potsdam, une élégante structure construite sous le règne du roi Friedrich Wilhelm II, un monarque aux « intérêts culturels profonds et variés » qui gouverna la Prusse entre 1786 et 1797.¹ L'enfant fut baptisée Alexandrine en l'honneur de la sœur aînée de Cecilia, alors reine consort du Danemark.² La nouvelle princesse souffrait du syndrome de Down et, par conséquent, on la voyait rarement en public. Cependant, il n'est pas vrai qu'elle était complètement cachée. Elle figurait parfois sur des cartes postales commémoratives comme tous les autres petits-enfants du Kaiser et des photographies de famille privées montrent Alexandrine, au mépris des normes habituelles de l'époque qui prônaient souvent l'institutionnalisation, posant joyeusement sur le domaine de ses parents au bras de ses frères Wilhelm, Louis Ferdinand, Hubertus et Friedrich, et sa sœur cadette Cecilia, née deux ans plus tard.³ Entre-

les naissances des deux princesses, la situation politique dans l'empire de leur grand-père a considérablement changé. En juin 1916, les marines britannique et allemande en viennent finalement aux mains lors de la bataille du Jutland en mer du Nord. Bien que les Britanniques aient en fait perdu plus de tonnage brut, il ne faisait aucun doute que cela constituait «une défaite sans ambiguïté» pour le – Second Reich.⁴ Sur la base de cette technicité, Wilhelm a d'abord affirmé qu'il s'agissait d'une victoire pour l'Allemagne et dans un discours prononcé à Le port de Wilhelmshaven quatre jours après sa conclusion, il affirma qu'il éclipsait la victoire britannique à Trafalgar en 1805.⁵ (Il a admis que cela avait été une défaite des années plus tard.) L'année 1916 a également vu de plus grands revers sur le front occidental. Les batailles de Verdun et de la Somme n'ont presque rien donné. À la suite de ce dernier, les Alliés ont acquis six miles de territoire dans une bataille qui a coûté un total combiné d'un peu plus d'un million de vies. Les deux camps ont jeté presque tout ce qu'ils avaient dans ces batailles pour tenter de sortir de l'impasse. Les chars, les avions et les gaz empoisonnés ont fait sentir leur présence de

Pourtant, rien ne semblait encore avoir changé dans les champs sanglants de Flandre où seuls les coquelicots poussaient maintenant et où l'air était épais de fumée et d'odeur de sang.

Le 1er mai 1916, Karl Liebknecht, le chef de la Ligue d'extrême gauche Spartacus, a été arrêté lors d'une manifestation anti-guerre à Berlin. La dissidence venait également de la droite, les royalistes bavarois exhortant leur cour à diriger la sécession de la Bavière du Reich et à rétablir son indépendance d'avant 1871. Compte tenu de tout cela et de leurs propres contacts fréquents avec les rebelles dans les pays ennemis, le gouvernement allemand s'est peut-être estimé chanceux qu'une insurrection armée n'ait pas éclaté comme elle l'a fait au Royaume-Uni, lorsque les Frères républicains irlandais ont tenté de déclencher une révolution nationaliste sur les rues de Dublin. Le soi-disant soulèvement de Pâques a été vaincu avec plus de force que beaucoup en Irlande, même ses détracteurs, ne le jugeaient nécessaire, mais la capture d'un chalutier allemand dans la baie de Tralee avec 20 000 fusils destinés aux rebelles a permis au gouvernement et à ses partisans unionistes de peindre le soulèvement comme celui qui avait le soutien d'un hostile nationalistes ⁶ Il y avait même des rumeurs selon lesquelles certains des irlandais puissance étrangère. voulait offrir un trône irlandais indépendant au prince Joachim, le plus jeune fils de Wilhelm. L'idée d'un roi Hohenzollern d'Irlande est certainement une hypothèse saisissante, mais elle est particulièrement ténue, même en tant que fuite de fantaisie contre-réelle. Ce n'est qu'en 1917, l'année suivant le soulèvement, que les séparatistes irlandais ont définitivement rejeté tout intérêt antérieur de leur mouvement pour le monarchisme, mais même avant cela, la plupart de ses dirigeants étaient républicains dans leur cœur et il est difficile d'imaginer comment un prince protestant comme Joachim aurait pu être accepté comme roi dans un pays à prédominance catholique comme l'Irlande, d'autant plus que de nombreux nationalistes prévoyaient déjà d'accorder un statut spécial au catholicisme après l'indépendance⁷ . , si l'on en croit leur réaction à la conversion de sa tante à l'orthodoxie grecque.

Une proposition beaucoup plus sérieuse d'un trône de Hohenzollern à l'étranger est venue de Finlande à la fin de 1917, lorsque le pays a déclaré son indépendance après la Révolution russe. Dans le même temps, des palpeurs étaient émis par une Géorgie nouvellement indépendante, à nouveau sur la possibilité d'offrir une couronne à Joachim, tandis que le parlement finlandais a choisi d'offrir sa couronne au beau-frère de Wilhelm, le prince Friedrich Karl de Hesse , qui était

marié à la sœur cadette de Wilhelm, Margaret.⁸ Un projet de nouvelle couronne finlandaise fut même élaboré, mais les événements prirent rapidement le pas sur les plans de nouvelles monarchies des pays libérés des ruines de l'Empire russe et, au moment de l'armistice en 1918, les alliés, en particulier la France et les États-Unis, n'auraient jamais permis à un prince allemand de monter sur le trône de Finlande.⁹

Les rêves de futures monarchies dans les États prévoyant l'indépendance de la Russie ou de la Grande-Bretagne ont proliféré, même les Habsbourg promouvant l'idée pas totalement irréalisable de donner la couronne d'une Ukraine indépendante au cousin éloigné et fantastiquement charismatique de Karl, l'archiduc Wilhelm, mais la réalité des couronnes existantes était loin d'être prometteur. Au printemps 1916, le chancelier von Bethmann-Hollweg tenta d'apaiser sa base libérale et les éléments vocaux du socialisme en promettant des réformes importantes du système électoral après la guerre, dans un geste amèrement dénoncé par le prince héritier. En même temps, la popularité de von Hindenburg et du général Ludendorff à droite semblait imparable. Malgré la déférence publique de von Hindenburg envers le Kaiser, il était toujours plus que prêt à le saper quand il estimait que c'était nécessaire. Au fur et à mesure que leur pouvoir et leur prestige augmentaient, celui de Wilhelm diminuait. Une querelle importante entre eux a éclaté sur l'avenir d'Erich von Falkenhayn en tant que chef d'état-major - la clique de von Hindenburg voulait qu'il parte, le Kaiser voulait qu'il reste. Von Hindenburg pensait évidemment que la priorité de l'effort de guerre devait être de briser le front de l'Est, tandis que von Falkenhayn pensait qu'il était plus important de percer les tranchées britanniques et françaises en Flandre. Le fait que les deux étaient souvent considérés comme des programmes opposés montre l'effet de division des ego de von Hindenburg et Ludendorff. Comme d'habitude, l'impératrice et le prince héritier ont fait pression pour von Hindenburg, et Wilhelm, qui leur avait résisté en 1914, a cédé en 1916. Il a pleuré lorsque von Falkenhayn a quitté le quartier général militaire et s'est tortillé lorsque von Hindenburg l'a remplacé comme chef d'état-major, accompagné, comme toujours, par Ludendorff.

Plutôt que de se limiter uniquement aux questions militaires, von Hindenburg a utilisé sa nouvelle position pour poursuivre également un programme politique. Lui et Ludendorff se sont battus avec le chancelier, dont eux et la plupart des autres Junkers de von Hindenburg s'étaient méfiés depuis très longtemps. En mars 1917, les deux généraux obtiennent la remise en place de la guerre sous-marine sans restriction en mer du Nord et dans les eaux de l'Atlantique autour du

Îles britanniques. C'était quelque chose de directement contraire aux souhaits du Kaiser. Au printemps de l'année précédente, il avait augmenté les restrictions sur le moment où les sous-marins pouvaient attaquer au point que leur activité a été effectivement annulée pendant un certain temps dans l'Atlantique et la Manche.¹⁰ Ce faisant, le Kaiser a montré qu'il avait un regard aiguisé sur la scène internationale et surtout sur le maintien de l'Amérique hors de la guerre, où les souvenirs du Lusitania étaient encore frais, mais il volait plus que jamais face à une population allemande qui souffrait beaucoup à cause des Britanniques blocus. Dans le même temps, une révolte du Reichstag menée par les sociaux-démocrates pour protester contre le pouvoir incontrôlé de l'armée au sein du gouvernement signifiait que von Bethmann-Hollweg n'avait plus aucune force significative dans la société allemande qui le soutenait. Seul l'empereur pouvait le sauver et c'était un témoignage de l'importance politique diminuée de Wilhelm qu'il ne l'a pas fait. La querelle finale a eu lieu sur les projets de réforme électorale de von Bethmann-Hollweg, lorsque Ludendorff et von Hindenburg ont menacé de démissionner si le Kaiser continuait à soutenir son chancelier.

Comme le prince héritier l'a souligné assez inutilement, Wilhelm ne pouvait espérer opposer von Bethmann-Hollweg à von Hindenburg dans l'estimation du public et s'attendre à ce que le premier l'emporte. Ce qui était réellement en jeu était la popularité du Kaiser, car un chancelier exerçait le pouvoir uniquement à la discrétion du monarque. La force de von Bethmann-Hollweg était ainsi le reflet de celle de son maître impérial. Le prince héritier avait raison - rien ne pouvait l'emporter sur von Hindenburg en ce qui concerne la confiance et l'affection du public. Sentant que le prince héritier était sur le point de monter une campagne de diffamation, dans l'espoir de sauver l'empereur d'un nouvel embarras et épuisé par la frustration face à l'état de la politique allemande, le chancelier a présenté sa démission. Le prince héritier et les deux généraux sont arrivés au palais préparés pour une dispute toute-puissante, sur quoi le Kaiser fatigué les a informés qu'ils avaient déjà gagné: von Bethmann Hollweg était parti. Ils ont persuadé Wilhelm de le remplacer par Georg Michaelis, une non-entité politique qui travaillait dans le département responsable de la distribution de blé et de maïs en temps de guerre en Prusse. Comme Ludendorff, il était un roturier et Wilhelm a tenté d'arrêter sa promotion à la chancellerie pour ces motifs. Une fois de plus, il a été contrarié. Le haut commandement aimait le Michaelis fiable et silencieux, alors il a obtenu le poste. Il a été nommé le jour de la Bastille, et le Kaiser semble avoir considéré cela comme un autre jour où des roturiers indésirables sont venus se déverser sur les parapets.

L'impératrice lui dit de ne pas s'inquiéter. Elle connaissait Michaelis grâce à son soutien à l'une de ses œuvres caritatives protestantes.

En juillet 1917, Wilhelm apprit que ses cousins anglais avaient changé leur nom de famille de Saxe-Cobourg-Gotha à Windsor. Depuis le naufrage du Lusitania, Wilhelm figurait en bonne place dans le torrent de propagande anti-allemande inondant la Grande-Bretagne et l'Amérique, dont une grande partie le présentait comme un chef de guerre quasi démoniaque. Il pouvait à peine imaginer à quel point il était détesté dans la patrie de sa mère. La figure de «Kaiser Bill» était un axiome avec le mal et la marée montante de la xénophobie en Grande-Bretagne avec sa haine de tout ce qui était germanique commençait à ébranler les fondements du trône britannique. Bien que le roi George soit le fils d'une princesse danoise et que sa propre femme soit née en Angleterre, tous les souverains britanniques, de George Ier, qui succéda au trône en 1714, à la reine Victoria, décédée en 1901, avaient épousé un Allemand. En conséquence, la maison royale britannique avait de nombreux parents allemands, un nom dynastique allemand et une foule de relations teutoniques dont ils avaient besoin de se débarrasser.

Le mois précédant le changement de nom, les zeppelins allemands avaient commencé des raids aériens sur Londres et les U-boot étaient à nouveau incontrôlés en haute mer. Dans un article du Times, HG Wells a qualifié la famille de George V de « dynastie importée ». Il a soutenu que « le système dynastique européen, basé sur les mariages mixtes d'un groupe de familles royales principalement allemandes, est mort aujourd'hui. Il est fraîchement mort, mais il est aussi mort que la règle des Incas. L'Empire britannique est maintenant très proche de la limite de son endurance avec une caste royale d'Allemands. Le choix de la royauté britannique entre ses peuples et ses cousins ne peut être définitivement [sic] retardé. Si elle était prise maintenant, publiquement et avec audace, il ne fait aucun doute que la décision signifierait une renaissance de la monarchie et une formidable explosion d'enthousiasme royaliste dans l'empire¹¹ . à un courtisan : « Je suis peut-être sans intérêt, mais je serai damné si je suis un extraterrestre. »¹²

« Publiquement et audacieusement », c'est exactement la façon dont la famille royale britannique a procédé. Toutes les relations allemandes ont été abandonnées, les parents qui s'étaient rangés du côté de la Grande-Bretagne ont dû se renommer des Battenbergs en Mountbattens et le nom dynastique lui-même a été changé par proclamation publique en Windsor, en hommage au château construit pour la première fois par le roi Guillaume le Conquérant et associé avec la monarchie anglaise pour la

meilleure partie de 900 ans. Lorsque Wilhelm apprit la nouvelle, il demanda ironiquement si quelqu'un voulait aller au théâtre pour voir une représentation des Joyeuses Femmes de Saxe-Cobourg-Gotha. (Les relations allemandes de la maison royale britannique sont aujourd'hui encore plus ténues, avec les mariages ultérieurs du futur roi George VI avec l'aristocrate écossaise Lady Elizabeth Bowes-Lyon en 1923, le prince Charles avec l'anglaise Lady Diana Spencer en 1981 et le prince William à Catherine Middleton en 2011. Malgré la curieuse persistance de la boutade xénophobe selon laquelle la maison de Windsor est essentiellement allemande, la dernière fois qu'un membre de la famille royale immédiate a épousé un homologue allemand, c'était lorsque la princesse Beatrice a épousé le prince Henry de Battenberg en 1885.)

George V avait fait un pas dont Guillaume II semblait incapable ; il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour maintenir la monarchie britannique en phase avec l'humeur instable de son empire et si cela signifiait prendre des décisions difficiles ou même parfois embarrassantes, alors qu'il en soit ainsi. Contrairement à George V, le leadership de Wilhelm était considéré par de nombreuses personnes comme complètement en décalage avec l'armée, la marine et le Reichstag, une tâche difficile étant donné que ces trois-là étaient également souvent en désaccord les uns avec les autres. Kurt Riezler, secrétaire de l'ancien chancelier von Bethmann-Hollweg, note dans son journal : « L'Empereur est terriblement impopulaire parmi les classes supérieures, conservatrices et libérales. Berlin l'a retiré de la visibilité publique et comme tout le monde savait que c'étaient Ludendorff et von Hindenburg qui étaient chargés des opérations proprement dites, Wilhelm apparaissait comme un dilettante gâté et un peu ridicule qui ne contribuait à l'armée qu'aux frais de son entourage. La croyance antérieure de Von Bethmann-Hollweg selon laquelle éloigner le roi des Hohenzollern de ses soldats nuirait à sa popularité n'avait plus de poids alors que la guerre s'éternisait et que les opinions à ce sujet en Allemagne se divisaient davantage. Si Wilhelm avait passé plus de temps à Berlin, il aurait pu donner l'impression que la domination de von Hindenburg et Ludendorff sur le haut commandement était une politique délibérée avec les généraux commandant un champ parce que le souverain devait rester dans la capitale pour superviser l'ensemble du gouvernement.

En fait, Wilhelm donnait l'impression d'un chien courant sur les talons de von Hindenburg et espérant les bribes de gloire qui tombaient de sa table.

L'année 1917 a vu le triomphe de la " dictature silencieuse " dans le Second Reich avec un gouvernement dominé par le haut commandement, qui avait fléchi ses muscles en changeant de politique et de ministres, et qui possédait maintenant un pouvoir pratique bien supérieur à tout ce dont jouissait le deux institutions spécifiquement reconnues par la constitution, la monarchie et le Reichstag. Le nouveau surnom de Ludendorff était "Général, que dites-vous", car tout le monde s'en remettait si facilement à ses ordres. Parlant de l'avenir, le général What-do-you-say a promu l'idée qu'il n'y avait que deux options pour l'Allemagne, soit la victoire totale, soit la chute. Si intense et fanatique était sa détermination acharnée à faire face à la ruine et à l'infliger à des millions de ses compatriotes s'ils ne pouvaient pas gagner, que même le prince héritier commença à considérer Ludendorff avec horreur. En fin de compte, Ludendorff devait céder et ensuite blâmer tout le monde pour la défaite, mais personne ne pouvait être sûr en 1917 qu'il n'utiliserait pas son influence pour faire durer la guerre jusqu'à la dernière goutte de sang disponible. Les craintes du prince héritier étaient particulièrement vives lorsque la réintroduction de la guerre totale en mer provoqua le cauchemar longtemps redouté par son père : les États-Unis entrèrent dans la Première Guerre mondiale aux côtés de la Grande-Bretagne et de ses alliés. Des milliers de nouvelles recrues afflueraient de l'Atlantique pour compléter les troupes alliées et se précipiteraient à travers les tranchées sur les soldats allemands assiégés en Flandre.

À Vienne, la nouvelle a convaincu l'impératrice Zita que le moment était venu de sauter et de laisser l'Allemagne affronter seule la défaite. Les membres du haut commandement allemand la surveillaient de près et soupçonnaient où se situaient ses allégeances, mais pour l'instant ils ne pouvaient rien prouver. Lors d'un déjeuner officiel offert aux invités de l'ambassade d'Allemagne à Vienne, l'amiral Henning von Holtzendorff, membre de la délégation allemande et fervent partisan de l'activité sans restriction des U-boot, n'a rien fait pour dissiper la mauvaise opinion de Zita sur les manières de ses alliés lorsqu'il la défia de l'autre côté de la table, 'Je sais que tu es contre la guerre des U-boot, tout comme tu es contre la guerre en général.'

— Je suis contre la guerre, comme toute femme qui préfère voir les gens heureux plutôt que souffrir, répondit doucement l'Impératrice.

Puis, faisant écho aux croyances de son ami Ludendorff, von Holtzendorff a ri avec dérision. 'La souffrance, qu'importe ? Je travaille mieux quand

j'ai l'estomac vide; alors il s'agit de se serrer la ceinture et de tenir le coup.

Zita répondit en jetant un coup d'œil significatif au ventre prodigieux de l'amiral et en déclarant : « Je n'aime pas entendre parler de « tenir bon » quand on est assis à une table bien chargée . Cinq jours plus tôt, elle et son mari avaient pris contact avec ses frères de l'armée belge pour la première fois depuis le début de la guerre.

OceanofPDF.com

dix

L'affaire Sixte et les tentatives de mettre fin à la guerre

'Il me semble que nous serions heureux de conclure la paix
avec vous

Le comte Ottokar von Czernin, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères entre 1916 et 1918, fut la première nomination politique majeure de l'empereur Karl après son accession. Von Czernin avait une expérience antérieure en tant qu'ambassadeur à l'étranger, servant dans les ambassades de Paris, La Haye et Bucarest; il était courtois bien qu'un peu émotif et très intelligent. Issu d'une ancienne maison aristocratique, il avait été un grand favori de l'archiduc François-Ferdinand parce qu'il partageait le monarchisme fidèle de l'archiduc ainsi que son hostilité envers le nationalisme hongrois. Quelques semaines après sa nomination au poste de ministre des Affaires étrangères, le comte était aux prises à contrecœur avec la décision de l'Allemagne de réintroduire l'activité sous-marine sans restriction en haute mer. Lui et Karl étaient fermement opposés à la politique en principe, mais se sentaient impuissants à l'arrêter dans la pratique : « J'ai trouvé chez l'empereur la même opposition à cette nouvelle méthode de combat et la même inquiétude quant à ses effets. Mais nous savions que l'Allemagne était déjà fermement résolue à s'engager dans une guerre intensifiée en

sous-marins, adviennent que pourra, et que tous nos arguments n'avaient donc aucun poids pratique. Sur la question des sous-marins et, selon les mots du biographe de Zita, Gordon Brook-Shepherd, à ces deux occasions, "les effrayés appelaient les sourds".² Moralement, le catholicisme de l'empereur et de l'impératrice était offensé par l'idée de civils, en particulier pays neutres, perdant la vie à cause de la stratégie. À un niveau plus pragmatique, comme le Kaiser, ils pensaient que sa réintroduction entraînerait les États-Unis dans la guerre contre eux. Dans cet esprit, Zita a utilisé son charme considérable pour se lier d'amitié avec Frederic Courtland Penfield, l'ambassadeur des États-Unis à Vienne, et sa femme, Anne.

Formé dans des écoles privées en Angleterre et en Allemagne dans sa jeunesse, Penfie

sa femme était la fille du défunt magnat de la fabrication William Weightman I , qui avait été responsable de l'introduction de la quinine aux États-Unis. Mme Penfield était donc une femme extrêmement riche, aujourd'hui son père aurait été plusieurs fois milliardaire, et elle pouvait se permettre de se divertir dans le monde du beau monde viennois. Elle était aussi - fait inhabituel pour les diplomates américains et leurs épouses, qui étaient presque toujours issues de la côte Est ou des anciennes familles protestantes du Sud - une fervente catholique qui avait récemment légué le célèbre manoir pennsylvanien de son père aux Religieuses de l'Assomption, une Ordre des religieuses enseignantes.

Si Zita espérait que son amitié avec les Penfield pourrait aider à transmettre subtilement le message que l'Autriche-Hongrie appréciait toujours les relations amicales avec la Grande République, c'était une course de dupes dans le sens où si son mari n'a jamais été détesté de la même manière que Wilhelm II l'était , il n'y avait finalement rien qu'elle, ou qui que ce soit, puisse faire pour empêcher l'Amérique d'entrer en guerre une fois que les sous-marins ont recommencé à tirer dans l'Atlantique. L'impolitesse à couper le souffle de l'amiral von Holtzendorff envers elle pendant le déjeuner et son mépris pour l'étiquette du palais étaient révélateurs d'un problème beaucoup plus large auquel l'Autriche était confrontée en 1917. Leur empire et leur armée étaient désormais considérés comme le partenaire junior de l'Allemagne et la perception avait solidifié la réalité. Le contrôle de Von Hindenburg sur le front de l'Est était si complet qu'il a pu dominer les armées des autres puissances centrales de la même manière qu'il l'a fait pour l'Allemagne. Un élément central de la stratégie de von Czernin en tant que ministre des Affaires étrangères était la politique selon laquelle l'Autriche-Hongrie ne devait pas tenter de rechercher une paix séparée ou d'abandonner son alliance avec l'Allemagne, car cela entraînerait un désastre. Lorsque Karl et von Czernin ont visité le Kaiser en janvier 1917 pour accepter à contrecœur qu'ils se tiendraient à une guerre sous-marine sans restriction, c'était parce qu'aucun des deux ne voyait aucun moyen de sortir de la guerre sans attirer la colère de von Hindenburg et Ludendorff sur leur tête. .

L'impératrice ne partageait pas les vues du ministre des Affaires étrangères. Elle savait que leurs deux autres alliés, la Bulgarie et l'Empire ottoman, étaient inutiles - la Bulgarie parce qu'elle était trop petite et économiquement arriérée, l'Empire ottoman parce qu'il s'effondrait intérieurement depuis des années. Elle craignait l'intervention américaine, se méfiait des Allemands et abhorrait l'utilisation des U-boot. Elle était aussi assez astucieuse pour se rendre compte que l'empire ne pouvait pas traverser un autre hiver comme celui de 1916 et que ses nombreux groupes ethniques

les rivalités nationalistes rendaient impossible la coordination d'une stratégie militaire plus longtemps. Son frère Sixte, qui sert maintenant dans l'armée belge, partageait son point de vue et en 1915, il avait même parlé au pape Benoît XV de sa conviction que la paix pouvait être atteinte si l'Autriche-Hongrie ne pouvait être libérée de l'orbite de l'Allemagne. Le Saint-Père, apparemment, n'était pas décourageant. L'étape suivante consistait à approcher l'une des puissances de l'Entente qui pourrait être réceptive à une offre de paix des Habsbourg.

Le cachet de l'ascendance Bourbon de Sixte avait encore un grand poids dans un pays comme la France, où de nombreuses personnes sont restées fortement favorables au royalisme pendant la majeure partie de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. La position de sa sœur en tant qu'épouse du futur empereur l'a également rendu digne d'intérêt pour plusieurs politiciens français qui étaient intrigués par des rumeurs selon lesquelles l'Autriche-Hongrie pourrait se retirer de la guerre tôt, laissant utilement l'Allemagne prendre seule la décision finale. L'un de ces hommes était Charles de Freycinet, l'ancien Premier ministre français, qui invita Sixte à le rencontrer à Paris lors de son congé de l'armée belge à l'automne 1916, peu avant la mort de François-Joseph. Un entretien ultérieur avec l'actuel Premier ministre, Aristide Briand, a donné à Sixte l'espoir qu'une sorte de négociation entre Paris et Vienne était possible maintenant que Karl avait hérité du trône. Le 21 janvier 1917, cinq jours avant le déjeuner mortifiant au cours duquel l'impératrice est insultée par l'amiral von Holtzendorff, Karl contacte son attaché militaire en Suisse et lui demande, dans le plus grand secret, de prendre contact avec Sixte. Huit jours plus tard, la mère de Zita, Maria Antonia du Portugal, duchesse douairière de Parme, est montée à bord d'un train pour Neuchâtel en Suisse, portant une lettre privée de Zita invitant formellement Sixte et leur jeune frère Xavier à venir à Vienne incognito et en violation des conditions sur laquelle François-Joseph leur avait permis de quitter l'empire au début de la guerre.

Il y avait de nombreuses raisons pour lesquelles les frères et sœurs étaient prêts à prendre de si graves risques pour être réunis. La première et la plus importante raison était qu'ils voulaient tous les deux sincèrement que la guerre se termine. Ce que Zita avait dit à von Holtzendorff était vrai. Elle s'opposait à tout ce qui faisait souffrir tant de gens. La seconde était leur proximité avec Karl - Zita en tant qu'épouse bien-aimée et Sixtus en tant qu'un de ses amis les plus proches. Ils savaient tous les deux que, malgré les assurances qu'il donnait à Berlin, Karl voulait partir. Troisièmement, il y avait l'avenir de la monarchie des Habsbourg à considérer, qui, selon Zita, devenait de moins en moins certain à chaque nouveau massacre sur le champ de ba

De plus, ce n'est pas seulement la monarchie autrichienne qui a incité les frères et sœurs à se lancer dans leur supposée mission de paix. Ils réfléchissaient aussi à l'avenir de leur maison natale, les Bourbons.

Il a déjà été mentionné que Sixte, Zita et Xavier faisaient partie d'une très grande famille. Son père, le duc Roberto I, s'est marié deux fois. D'abord à la princesse Maria Pia des Deux-Siciles, avec qui il eut douze enfants, dont trois moururent en bas âge. Après la mort de sa première femme donnant naissance à leur douzième enfant en 1882, Roberto épousa la mère de Zita, Maria Antonia, une fille du défunt roi du Portugal. Ils ont eu douze autres enfants ensemble - lorsque la famille a déménagé entre leurs différentes maisons, qui comprenaient le magnifique château de Chambord en France, ils avaient besoin de plus d'une douzaine de wagons pour les transporter, eux et leurs serviteurs. Des douze enfants nés de Roberto et Maria Antonia, tous sont devenus adultes. Dans la maison Bourbon-Parme, les valeurs de la foi et de la famille étaient inculquées aux enfants - les gloires jumelles du règne de leur famille dans l'Ancien Régime français et les mystères sublimes du catholicisme étaient constamment soulignés. Aucun des frères et sœurs n'oublie jamais ces leçons; quatre des sœurs de Zita - Maria delle Neve Adelaide, Francesca, Maria Antonia et Isabella - sont devenues religieuses et, en tant que jeune fille, elle avait elle-même envisagé une vocation similaire. La possibilité que Sixte et Zita espéraient qu'une paix négociée avec succès entre l'Autriche-Hongrie et la France relancerait la fortune de la lignée Bourbon dans cette dernière ne peut être écartée.

Ce n'était pas une idée si farfelue en 1917. Après avoir été déposée en 1792, la famille avait été rétablie sur le trône de France à trois reprises au cours du XIXe siècle et en 1871, elle s'était approchée d'un quart. Les tensions entre royalistes et républicains avaient été une caractéristique permanente de la vie politique française pendant la plus grande partie de l'existence de la Troisième République³. Les royalistes pouvaient occuper et occupaient encore des postes de premier plan dans les forces armées et le gouvernement. Le célèbre ancêtre de Zita, le roi Henri IV, était devenu le premier roi Bourbon de France en 1589 parce qu'il avait réussi à mettre fin aux guerres de religion françaises. Si Sixte pouvait jouer un rôle de premier plan dans la libération du pays d'un conflit encore plus sanglant au XXe siècle, cela pourrait relancer la fortune du mouvement royaliste en France ou, à tout le moins, ouvrir la voie à l'abrogation de certaines des lois empêchant les princes de l'ancienne lignée royale de participer aux affaires publiques françaises.

Par la rencontre de sa mère et de ses frères à Neuchâtel, Zita apprend les conditions françaises d'une paix séparée. La première était que les provinces d'Alsace-Lorraine devaient être rendues à la France, annulant leur annexion par l'Allemagne en 1871. La seconde était la restauration complète de l'indépendance belge et de ses colonies au Congo. La troisième était une garantie autrichienne de respecter l'indépendance de la Serbie et la quatrième était que la ville ottomane de Constantinople (aujourd'hui Istanbul) devait être donnée à la Russie, accomplissant des siècles d'ambition des Romanov de reprendre l'ancienne citadelle de la foi orthodoxe. Elle a présenté cette proposition à son mari et ils ont travaillé ensemble sur sa réponse.

Une semaine plus tard, Karl et Zita ont demandé au comte Tamás Erdödy, un aristocrate hongrois qui avait été le camarade de jeu d'enfance de Karl, un ami de toujours et un homme sans ambition politique, de se joindre à eux pour une réunion privée. Ce n'était pas son intérêt pour le gouvernement dont le couple impérial avait besoin. C'était son dévouement et sa discrétion. Zita lui a donné une petite carte de Neuchâtel et lui a dit de retrouver ses frères à la rue du Pommier 7, une maison à quelques rues du front de mer. Il ne devait s'impliquer dans aucune discussion avec l'un ou l'autre des deux hommes, se contentant de remettre un paquet contenant plusieurs documents et, malgré son affection pour ses frères, Zita a également averti Erdödy de ne pas souffler un mot sur la détérioration de la situation à Vienne, de peur il affaiblit la position de négociation de l'empire avec les Français. Selon Erdödy, lors de cette audience, c'est Zita qui a donné la plupart des instructions et l'Empereur a finalement parlé à la fin lorsqu'il a supplié son ami de ne pas trahir leur confiance en lui. Les seules personnes qui savaient cela en dehors de lui étaient Karl, Zita et le comte von Czernin. Si la paix devait être réalisée, l'Allemagne ne devait pas le savoir ; le secret était p

Le comte Erdödy s'est rendu à Neuchâtel la veille de la fête de la Saint-Valentin et a remis les documents, dans lesquels Karl a accepté toutes les conditions françaises sauf la clause sur la Serbie. S'il concède à la Serbie le droit d'exister, il ne s'engage à rien qui puisse lui permettre de s'étendre, ni en Bosnie-Herzégovine ni, comme semblent le proposer les Français, en Albanie. Le colis d'Erdödy contenait également une lettre de Zita demandant à nouveau à Sixte et Xavier de venir en personne à Vienne, malgré les risques, car, comme le disait von Czernin, « une demi-heure de conversation vaut mieux qu'une douzaine de voyages ». cette étape ayant des réunions régulières avec Zita pour discuter des propositions de paix, mais l'empereur et l'impératrice jouaient leurs cartes très près de leur poitrine. Bien qu'il ne soit pas clair comment

que toutes les personnes impliquées savaient en fait, il semble que von Czernin ait été délibérément tenu dans l'ignorance de certains détails des conditions françaises. Il était toujours soucieux de ne pas fâcher l'Allemagne et comme sa préférence pour une paix négociée entre tous les belligérants était de notoriété publique, il semble avoir cru qu'à ce stade rien de plus substantiel que l'ouverture des voies diplomatiques n'était en discussion. Une fois sur une base plus solide, ils pourraient accepter l'offre de pourparlers de paix aux Allemands, qui pourraient être plus enclins à accepter si les plans étaient un peu plus concrets. Il n'avait apparemment aucune idée que Karl s'était déjà engagé à soutenir la reconquête française de l'Alsace-Lorraine et il aurait été horrifié s'il l'avait su. Von Czernin ne signera même pas un document contenant une phrase aussi anodine que « si l'Allemagne souhaite renoncer à l'Alsace-Lorraine, alors l'Autriche-Hongrie ne s'y opposera naturellement pas », malgré la suggestion répétée de Karl de le faire⁵. qu'il était avec von Czernin, Karl soutenait encore du bout des lèvres la théorie de l'alliance avec l'Allemagne, – mais en privé il avait déjà dit à sa femme : « Nous soutiendrons la France et utiliserons tous les moyens en notre pouvoir pour faire pression sur Contrairement à von Czernin, l'impératrice prend Ludendorff au mot et elle est donc sceptique quant à la réceptivité du haut commandement allemand à la paix sous quelque forme que ce soit.

Plus d'informations ont été renvoyées clandestinement à Neuchâtel avec le comte Erdödy le 21 février, avec certaines des réflexions de von Czernin sur la question et des mémorandums personnellement annotés par l'empereur. On a explicitement dit à Sixte de tout brûler après l'avoir lu, mais il a estimé qu'il avait besoin d'une copie pour montrer aux Français comme preuve de l'engagement des Habsbourg à mettre fin à la guerre, alors il a traduit certaines des lettres de son beau-frère et celles de von Czernin. papiers en français avant d'incendier les originaux. Les traductions ont été remises au président Poincaré au palais de l'Élysée le 5 mars. Voyant que Karl lui-même avait laissé des commentaires personnels sur les propositions, Poincaré était convaincu que c'était quelque chose d'important. Il conseilla à Sixte et Xavier d'accepter l'invitation de leur sœur à Vienne et de tenir le gouvernement informé de leurs discussions.

Les frères ont été déguisés et emmenés à travers l'Autriche habillés en civils pour rester dans la maison de ville du comte Erdödy à Vienne. Il faisait un froid inhabituel pour la saison et bien que ce soit la dernière semaine de mars, la neige tombait lorsqu'ils ont été conduits au château de Laxenburg, l'un des châteaux impériaux

maisons familiales à la périphérie de la ville. Il était huit heures du soir lorsqu'ils arrivèrent et la lumière baissait déjà lorsqu'on les laissa entrer par une petite porte latérale qui menait aux appartements de Zita. L'impératrice était ravie de les voir après deux ans de séparation et pendant les quatre-vingt-dix minutes qui ont suivi, elle et son mari ont pris des nouvelles de la famille. A neuf heures et demie, le comte von Czernin arriva et Zita se retira convenablement. Même elle ne pouvait pas rester à une conférence politique entre les représentants d'une puissance étrangère, son empereur et le ministre des Affaires étrangères de son pays.

Karl, von Czernin et Sixtus n'ont jamais écrit ce qui s'est passé cette nuit-là au Laxenburg, mais Xavier, vingt-neuf ans au moment de la mission, l'a fait. À la lumière de l'abdication du tsar huit jours plus tôt, la proposition de donner Constantinople aux Russes a été abandonnée. La reconquête du cœur byzantin et la reconsécration de Sainte-Sophie ont toujours été une obsession des Romanov. Maintenant qu'ils étaient partis, Karl et von Czernin ne voyaient aucune raison pour que Constantinople figure comme condition dans les pourparlers de paix. Les points concernant la Belgique et la Serbie, avec les mises en garde susmentionnées de Karl, ont été acceptés, mais lorsque les demandes françaises pour l'Alsace-Lorraine ont été évoquées, von Czernin a reculé. On ne pouvait pas s'attendre à ce que l'Autriche promette des terres qui ne lui appartenaient pas. Ce n'était pas seulement déshonorant mais fou. La possession de l'Alsace-Lorraine était la question brûlante entre les nationalistes français et allemands bien avant 1914 et donc même envisager de s'impliquer, sans parler de se ranger du côté de la France, provoquerait la fureur à Berlin. Les pourparlers se terminèrent ainsi sans résultat, sombrant sur la question de l'Alsace-Lorraine. Sixtus et Xavier retournèrent dans leur refuge sous le couvert de l'obscurité, où ils discutèrent de la manière de convaincre le comte von Czernin. Ils ont réussi à organiser une rencontre avec lui chez Erdödy le lendemain soir, 24 mars, au cours de laquelle il a promis d'obéir aux ordres de son souverain, quels qu'ils soient, mais a continué à parler de la «puissance de l'Allemagne» et du mal qu'elle pourrait infliger à l'Autriche-Hongrie si ces

—
négociations tournent mal⁷. De retour au château, Karl décide de procéder sans l'entière complicité de son ministre des Affaires étrangères. Toute la journée du 25 mars, fête de l'Annonciation, a été consacrée à la rédaction d'un engagement ferme et écrit sur les conditions de paix que Sixte pourrait ramener à Paris, y compris une promesse de respecter une ré-annexion française de l'Alsace-Lorraine. L'impératrice était présente pendant une grande partie de la composition du document, tout comme ses deux frères. Le fait que la première langue de Zita, Sixte et Xavier

écrire le document beaucoup plus facilement et Sixtus est parti avec, prenant le train du soir pour la Suisse et retournant à Paris à partir de là. Au fur et à mesure que la lettre était écrite, des appels téléphoniques étaient parfois passés à von Czernin à la suggestion de l'impératrice, apparemment pour passer en revue certains des points les plus fins du langage diplomatique. Ces appels téléphoniques prouvent que von Czernin savait qu'un document était en cours de rédaction au château de Laxenburg le 25 mars 1917 et qu'il contenait au moins certains des points qui y avaient été discutés deux nuits plus tôt. Il a peut-être même su, ou soupçonné, que l'engagement de l'Autriche-Hongrie à résoudre le problème de l'Alsace-Lorraine était inclus malgré ses inquiétudes. Sa conversation avec les deux frères chez le comte Erdödy la nuit précédente, dans laquelle il a promis de suivre l'exemple de Karl sur la question, confirme presque qu'il savait que l'Alsace-Lorraine devrait être mentionnée dans toute correspondance avec la France, qui a placé la réclamation des «provinces perdues» en haut de leur liste d'objectifs de guerre.

Ce que le comte von Czernin ne savait pas, cependant, c'est qu'une partie centrale des conditions de la France était qu'il n'y aurait pas de négociation incluant une éventuelle paix pour l'Allemagne. L'accord proposé ne concernait que l'Autriche-Hongrie. L'insistance de Von Czernin sur le fait qu'ils ne pouvaient pas trancher la question de l'Alsace-Lorraine sans l'implication de l'Allemagne était née parce qu'il croyait que Sixte apportait un message en corrélation avec ses propres vues sur la meilleure façon de mettre fin à la guerre, une série de compromis entre toutes les puissances. . Au meilleur de sa connaissance, c'était une opinion partagée par l'empereur et Karl l'a délibérément encouragé dans cette croyance. Si von Czernin s'était rendu compte que ce qu'ils prévoyaient en réalité était d'abandonner l'Allemagne à la première occasion disponible, il n'aurait jamais participé à aucune des réunions. En tant que monarque semi-constitutionnel, Karl devait agir avec l'approbation d'au moins certains de ses ministres ; von Czernin a donc été trompé en ne recevant que la moitié des informations pertinentes et les demandes répétées de Karl pour obtenir sa signature sur certains des documents suggèrent qu'il considérait le rôle de son ministre des Affaires étrangères comme rien de plus qu'une exigence constitutionnelle qui pourrait ensuite être utilisée pour légitimer l'Empereur. actions secrètes dans la négociation avec une puissance ennemie. Qu'à aucun moment des discussions au Laxenburg ou plus tard chez le comte Erdödy la question assez cruciale de la paix séparée n'ait été soulevée suggère fortement que Zita, Sixte et Xavier étaient également impliqués dans le complot, ou comme ils l'auraient vu la nécessité, de tromper von Czernin. Il peut également y av

que Karl savait exactement ce qu'il faisait et poursuivait délibérément sa stratégie avec von Czernin. Plus tôt dans les négociations, Sixte avait écrit à son beau-frère :

Il me semble que nous serions heureux de conclure la paix avec vous sur la base proposée, mais en même temps la France entière est fermement résolue à poursuivre la guerre avec la plus grande énergie contre l'Allemagne, jusqu'à ce qu'elle soit définitivement et définitivement vaincue. Il est de mon devoir d'attirer votre attention sur ce point des plus importants. Personne n'est prêt à traiter avec l'Allemagne avant qu'elle ne soit battue.⁸

Même si Karl le niera plus tard, « ce point le plus important » lui avait été précisé dès le début : la paix avec les Alliés se ferait au prix de la rupture de tous les liens avec l'Allemagne. Sa pleine compréhension de la question est clarifiée dans la lettre qu'il a renvoyée à Sixte après leur rencontre au Laxenburg :

Je vous prie de passer au président de la République française, M. Poincaré, le message secret et officieux que j'utiliserai tous les moyens et toute mon influence personnelle pour soutenir le retour justifié de l'Alsace-Lorraine par la France. La Belgique doit être restaurée en tant qu'État indépendant, en gardant tous ses territoires africains indépendamment de l'indemnisation des pertes qu'elle a subies. La souveraineté de la Serbie sera restaurée et, afin de démontrer notre bonne volonté, nous sommes disposés à lui garantir un accès naturel approprié à la mer Atlantique ainsi que des concessions économiques...⁹

Quelques semaines après avoir écrit ceci, l'Amérique est entrée en guerre, ne faisant qu'ajouter au sentiment d'urgence et de frustration de l'Empereur. Les plans des Habsbourg se sont heurtés à un problème lorsque le gouvernement du Premier ministre Briand est tombé en France et a été remplacé par Alexandre Ribot, moins enclin à négocier avec les Autrichiens pour une paix séparée, mais lorsque la lettre de Karl a été montrée à son homologue britannique, Lloyd George. , le 11 avril 1917, il était enthousiaste mais inquiet de la réaction des Italiens s'ils perdaient leur chance de se partager des morceaux du sud de l'empire des Habsbourg. Sixtus a été ramené clandestinement à Vienne le 8 mai pour de nouveaux pourparlers, tandis que l'échec lamentable du nouveau gouvernement russe sur le front de l'Est a rendu le haut commandement allem

confiant que la fin était maintenant en vue. Si le gouvernement provisoire en Russie s'effondrait, cela laisserait les puissances centrales libres de tourner la plupart de leurs forces combinées vers l'Occident et si cela se produisait, la non-implication de l'Autriche serait évidemment d'un énorme avantage pour l'Entente. Lloyd George était intéressé par l'offre de l'Empereur ; Sixtus a été amené à le rencontrer au 10 Downing Street, puis a accordé une audience au palais de Buckingham. Karl a continué d'essayer et de prier pour la paix, mais pendant des mois, rien ne s'est passé alors que les Alliés débattaient entre eux pour savoir si cette offre valait la peine d'être envisagée. Après tout, ne serait-il pas simplement préférable de poursuivre la victoire sur l'Autriche-Hongrie en plus de l'Allemagne ?

Cet automne-là, George Clemenceau devient le nouveau Premier ministre français. C'était un nationaliste cracheur de feu, surnommé « Le Tigre » pour son animosité envers les ennemis de son pays, et il voulait la victoire totale tout autant que Ludendorff en Allemagne. Au printemps 1918, von Czernin a commis l'erreur de critiquer publiquement Clemenceau lorsqu'il a qualifié sa politique d'obstacle majeur à la recherche de la paix ces derniers mois.

Clemenceau a répondu à l'insulte en remettant de manière vindicative toutes les lettres de Karl à la presse, qui les a publiées dans le coup journalistique de la décennie.

La réaction en Allemagne ne peut être qualifiée que d'hystérique. Karl et « l'intrigant italien » ont été dénoncés à gauche, à droite et au centre. En termes politiques, littéralement. Von Czernin se précipita vers le palais pour une audience frénétique avec l'Empereur au cours de laquelle le ministre des Affaires étrangères demanda à Karl de signer un document niant qu'aucune des lettres à Sixte n'avait été publiée à titre officiel et qu'à aucun moment de la discussion la Belgique ou l'Alsace n'avaient -Lorraine a même été mentionné. Pourquoi Karl a signé ce démenti manifestement faux est toujours étonnant. C'est peut-être, comme le croyait le biographe de Zita, Gordon Brook-Shepherd, qu'un chantage avait été exercé sur le couple au sujet de la sécurité de ses frères ou, bien plus probablement, qu'ils avaient eu peur de mentir par la possibilité d'un coup d'État de représailles à Vienne.¹⁰ D'autres pensaient que la réaction de von Czernin était si déséquilibrée que Karl n'avait d'autre choix que de signer l'engagement malhonnête dans l'espoir de le calmer, ou que von Czernin persuada Karl que Ludendorff ferait pression pour l'occupation allemande de l'Autriche sans une réfutation complète des affirmations faites dans la presse française. Là encore, peut-être que Karl a simplement menti parce que c'était la chose la plus facile à faire dans un ensemble de circonstances très difficiles.

Quelle que soit sa motivation, c'était une erreur. Après son démenti, d'autres documents de la correspondance ont été publiés, prouvant tout ce qu'il savait et approuvait. En colère d'avoir été trompé par la clause qui fondait toute la négociation sur la prémisse d'une paix séparée et effrayé par la situation dans laquelle ils se trouvaient maintenant tous à cause de cela, le comte von Czernin demanda à démissionner et Karl accepta. Mais avant de remettre sa propre démission, von Czernin a enfreint tous les préceptes de l'étiquette aristocratique lorsqu'il a tenté de persuader Karl de faire de même. L'impératrice a écrit dans son journal une « scène épouvantable avec Czernin ». Il essaie à nouveau de persuader l'Empereur de reculer et quand cela ne réussit pas, il fait une dépression nerveuse, pleure et offre soudain sa démission, que SM [Sa Majesté] accepte. Merveilleusement charmant, le comte Leopold von Berchtold, a noté avec ironie qu'autrefois les aristocrates étaient élevés pour se sacrifier pour protéger la stabilité du règne du monarque, mais hélas, avec von Czernin, "une telle grandeur des temps anciens était bien au-delà de lui".¹² —

Le principal résultat de l'affaire Sixte fut un nouvel affaiblissement de la position de l'Autriche dans la guerre. Pour empêcher toute représailles de leurs alliés au nord de la frontière, l'Autriche-Hongrie a dû se lier encore plus étroitement à l'Allemagne. Le grand pari de l'affaire Sixte avait échoué et il ne restait plus aux Habsbourg qu'à périr ou à triompher avec le Second Reich.

Le meurtre des Romanov

'Nos âmes sont en paix

La plupart des dirigeants russes en 1917 étaient hantés par la crainte que leur révolution ne suive le modèle établi par les Français en 1789 et Alexandre Kerensky, le brillant orateur qui devint le Premier ministre du gouvernement provisoire quelques mois après la révolution de février, ne fit pas exception. Kerensky était républicain, mais il ne voulait pas que la violence s'abatte sur la famille impériale déchue. Avec la suppression des anciennes lois de censure sous le nouveau régime, c'était la saison des Romanov dans la presse russe et tous les vieux mensonges sur "Nicholas le Sanglant" et sa femme ont reçu un nouveau souffle de vie. Beaucoup de gens, en particulier au Soviet de Petrograd, voulaient qu'ils soient punis ou exécutés pour trahison. Le président du Soviet, Irakli Tsereteli, prononça un discours à la Tauride dans lequel il déclara : « La République doit être protégée contre le retour des Romanov dans l'arène historique. Cela signifie que les personnes dangereuses doivent être directement entre les mains du soviet de Petrograd¹. » Les affirmations soviétiques selon lesquelles des orgies avaient lieu au

palais Alexandre ou que les Romanov espionnaient toujours pour les Allemands, Kerensky se rendit à Tsarskoïe Selo, où il rencontra la famille pour la première fois dans leur salon. Il ressentait instinctivement la « peur » de la famille de se retrouver seul avec un révolutionnaire dont les buts à faire irruption étaient inconnus. Avec un sourire en réponse, je me suis précipité vers l'Empereur, j'ai serré la main et j'ai dit brusquement "Kerensky" comme je le fais toujours en guise d'introduction... Nicolas II m'a serré la main fermement... et souriant une fois de plus, m'a conduit à sa famille. '3

Kerensky s'est rapidement réchauffé avec la plupart des membres de la famille, dont la gentillesse et la vulnérabilité l'ont touché dans une égale mesure, mais il a mis beaucoup plus de temps à trouver beaucoup d'affection pour l'impératrice. «Le tsar et la tsarine présentaient un contraste complet dans chaque détail insignifiant», se souvient-il, «dans le comportement, dans les petites manières, dans leur attitude envers les gens; en parole, encore plus en pensée... Le tsar m'a parlé ; mais c'était le sens du silence de la tsarine qui

m'apparaissait plus clairement. A côté d'un colonel des gardes agréable, un peu maladroit, très ordinaire à l'exception d'une paire d'yeux bleus merveilleux, se tenait une impératrice née, fière, inflexible, pleinement consciente de son droit de régner⁴. Pour vérifier s'il y avait une part de vérité dans les accusations de trahison ou d'espionnage qu'il a appris à admirer Alexandra pour la « clarté, l'énergie et la franchise de ses paroles ».⁵ Le comte Benckendorff, qui a assisté à l'interrogatoire d'Alexandra, a rappelé plus tard que pressée par Kerensky au sujet de son implication impopulaire dans le gouvernement, « Sa Majesté répondit que l'empereur et elle-même étaient les couples les plus unis, dont toute la joie et le plaisir résidaient dans leur vie de famille, et qu'ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre; qu'ils discutaient de tout, et qu'il n'était pas étonnant que dans les dernières années si troublées, ils aient souvent discuté de politique⁶. manières et tact. En quittant le palais, Kerensky prend le temps de dire à Nicolas combien il est impressionné par la tsarine : « Votre femme ne ment pas. ; ce charme encore augmenté par ses yeux merveilleux, profonds et douloureux... l'ancien empereur n'a jamais perdu son équilibre, n'a jamais manqué d'agir en homme courtois du monde. »⁸ De retour à Petrograd, il a informé ses collègues du gouvernement que la campagne des journaux et des Soviétiques contre les Romanov était un tissu de mensonges.

Même la sympathie retrouvée de Kerensky pour la famille impériale n'a pas pu les sauver de la situation difficile dans laquelle ils se trouvaient. Les enfants avaient guéri de la rougeole, mais les filles avaient toutes la tête rasée pour que leurs cheveux repoussent de manière uniforme et elles étaient encore très faibles. Maria aussi avait depuis attrapé la maladie et elle fut la dernière à s'en remettre. Olga a développé un rhumatisme articulaire aigu après la rougeole, Anastasia a eu une pleurésie qui a aggravé ses oreilles et Maria a attrapé une pneumonie, la laissant si faible que pendant quelques jours Alexandra a cru qu'elle allait mourir. L'impératrice elle-même devait maintenant passer une grande partie de son temps dans un fauteuil roulant alors que sa santé s'effondrait complètement, et par

au printemps seulement Tatiana et Anastasia étaient assez fortes pour se promener régulièrement dans le parc ou pour assister aux services de la communion de Pâques. Lorsque la famille a été autorisée à sortir dans les jardins du palais pour prendre l'air, une foule s'est rassemblée aux balustrades pour les huer et se moquer d'eux, la plupart ayant soudoyé les gardes pour le privilège de se rapprocher si près de la famille impériale. Si l'un de ces spectateurs avait voulu assassiner l'un des Romanov, il aurait été complètement sans défense. Les gardes devenaient de plus en plus un problème. Une nuit, ils ont fait irruption dans le salon de la famille en criant que des signaux avaient été faits pour faciliter un complot d'évasion monarchiste - il s'est avéré que la grande-duchesse Anastasia cousait pendant que son père leur lisait à haute voix quand elle se penchait pour ramasser du tissu. son corps avait recouvert puis découvert une lampe de table, que les gardes ont pris pour un code pour imaginer des monarchistes se cachant dans le domaine . gestes sexuels obscènes à leur égard. La chèvre de compagnie d'Alexei a été assassinée, tout comme les cygnes sur le lac artificiel du palais. Certains des soldats ont déféqué dans la barque des enfants et y ont gravé des croquis pornographiques.¹¹

Pour ajouter à la détresse de la famille, le gouvernement provisoire a estimé qu'il y avait encore trop de courtisanes en résidence à Tsarskoe Selo, dont certains avaient été nommés dans la presse comme faisant partie du réseau d'espionnage allemand fictif de la tsarine. Deux des dames d'honneur préférées d'Alexandra, Lili Dehn et Anna Vyrubova, figuraient parmi celles qui ont été arrêtées et emmenées de Tsarskoïe Selo pour être emprisonnées à Petrograd. Vyrubova, encore affaiblie par l'accident de train qui l'avait presque tuée en 1915 et se remettant également de la même maladie que les grandes duchesses, a dû être retirée de son lit de malade pour boitiller jusqu'à la voiture qui l'attendait avec des béquilles. Tatiana était particulièrement bouleversée par la séparation et elle a offert aux deux femmes un album de photos de famille en guise de cadeau d'adieu. Dehn, habitué au sang-froid imperturbable de la grande-duchesse, a été surpris et touché par les pleurs auxquels Tatiana s'est livrée lorsqu'ils ont été emmenés hors du palais.

Kerensky a tenté de remédier à la situation en nommant un nouveau capitaine de la garde sous la forme du colonel Evgeny Kobylinsky, un vétéran de trente-neuf ans et un monarchiste. La captivité s'est améliorée pour les prisonniers et Nicolas a plus tard qualifié Kobylinsky de « mon dernier ami ».¹² Certaines des tactiques les plus cruelles qui avaient été tentées contre les Romanov au cours des semaines

immédiatement après l'abdication, comme les séparer les uns des autres entre les repas et limiter leurs possibilités de se parler, ont été abandonnés. Un plan visant à séparer la tsarine de ses enfants a été abandonné lorsque sa maîtresse des robes a souligné qu'une séparation pourrait tuer Alexandra : « Cela signifierait la mort pour elle. Ses enfants sont sa vie. »¹³

Kerensky voulait que la famille quitte la Russie le plus tôt possible. Cela garantirait leur sécurité tout en supprimant un gros problème pour le gouvernement provisoire. Leur présence continue a irrité à la fois les monarchistes et leurs adversaires les plus extrêmes, pour des raisons évidemment très différentes. En avril, Vladimir Lénine avait été ramené clandestinement en Russie avec l'aide de l'Allemagne, dans l'espoir qu'une révolution communiste réussie sortirait la Russie de la guerre et, à défaut, qu'il parviendrait au moins à perturber suffisamment la situation politique pour affaiblir la Russie. - performances ratées sur le front de l'Est. Malgré le rôle que la guerre avait joué dans la destruction de la monarchie, la république a incroyablement choisi de continuer à la combattre dans l'espoir de conserver la bonne volonté et les investissements anglo-français, et parce qu'elle ne voyait aucune issue à la guerre qui ne partirait pas. L'Allemagne libre de leur imposer un règlement de paix punitif. La pression bolchevique montait avec le nombre de morts au front et Kerensky ne se faisait aucune illusion sur ce qui arriverait à la famille de Nicolas si l'extrême gauche devenait plus puissante. Des plans ont été faits pour les envoyer à l'étranger, ce avec quoi Alexandra était initialement mal à l'aise parce qu'elle ne voulait pas flotter autour du continent d'un endroit à la mode à un autre en étant photographiée pour les pages de la société mondiale comme tant de membres de la famille royale déchue avaient été heureux de le faire dans le passé et ferait à l'avenir.

Une telle existence serait un anathème pour elle. Cependant, les inquiétudes pour ses enfants l'ont emportée et elle a apparemment évoqué la possibilité qu'ils déménagent en Norvège, qui était un beau pays, neutre dans la guerre et avait un climat qui, selon elle, serait bénéfique pour Alexei. La France, l'Espagne, l'Italie et la Suisse ont toutes été brièvement mentionnées comme lieux de refuge possibles pour les Romanov, mais de plus en plus le choix évident semblait être la Grande-Bretagne.

À Tsarskoïe Selo, Nicholas a abordé le sujet à plusieurs reprises avec le tuteur d'anglais de ses enfants, Sydney Gibbes, le fils d'un directeur de banque de Rotherham qui avait été embauché des années plus tôt lorsque l'oncle d'Alexandra Edouard VII lui a dit que ses enfants ramassaient des plats régionaux peu attrayants

nasillards de leur professeur d'alors, un M. Epps.¹⁴ Le ~~Kaiser~~, désireux d'aider, irrita ses généraux lorsqu'il promit que tout train ou navire transportant les Romanov à l'étranger se verrait garantir un passage sûr par l'Allemagne. La famille a commencé à faire ses valises en prévision du déménagement, puis de manière tout à fait inattendue, Sir George Buchanan, l'ambassadeur britannique à Petrograd, a déclaré à Kerensky, apparemment les larmes aux yeux, que son pays n'était plus disposé à accueillir le tsar déchu et sa famille. Ils devraient aller ailleurs.

Le refus britannique d'accorder l'asile aux Romanov en 1917 est notoire et pendant de nombreuses années, le blâme a été attribué au Premier ministre de gauche du pays, David Lloyd George, dont les scrupules politiques l'auraient empêché d'offrir son aide à un autocrate déchu. Cette fiction était même entretenue par certains des plus proches parents communs des Romanov et des Windsor, comme Lord Louis Mountbatten, qui connaissait peut-être la vérité, et Edward VIII, qui croyait apparemment sincèrement que « juste avant que les bolcheviks ne s'emparent du tsar, mon père avait personnellement prévu de le sauver, mais d'une certaine manière, le plan a été bloqué. En tout cas, cela a blessé mon père que la Grande-Bretagne n'ait pas levé la main pour sauver son cousin Nicky. « Ces politiciens », disait-il. "Si cela avait été un de leur genre, ils auraient agi assez vite.

Mais simplement parce que le pauvre homme était un empereur - ^{"15}

Mais Lloyd George avait en fait soutenu l'accueil de l'ex-tsar en Angleterre afin d'aider le gouvernement provisoire et parce qu'il ne pouvait concevoir aucun moyen de refuser Nicholas, qui était le cousin germain de George par sa mère, et Alexandra, une petite-fille de la vénérée reine Victoria. Le point de vue du Premier ministre selon lequel les Romanov ne pouvaient raisonnablement pas être refoulés n'était pas partagé par tout le monde.

L'ambassadeur britannique à Paris, Lord Bertie, a déclaré que les Alliés devraient éviter d'aider la famille impériale car « l'impératrice n'est pas seulement une Boche [un terme péjoratif pour un Allemand] de naissance mais de sentiment. Elle fit tout ce qu'elle put pour s'entendre avec l'Allemagne. Elle est considérée comme une criminelle ou une criminelle démente et l'ex-Empereur comme un criminel de par sa faiblesse et sa soumission à ses incitations . était désormais présenté comme celui de la démocratie contre les ~~les~~ derniers vestiges de l'absolutisme, et la récente vague de difficultés de relations publiques de la couronne britannique en raison de ses nombreux parents étrangers a inquiété le roi

sur les implications politiques de l'asile et il a demandé l'avis de son secrétaire privé, Lord Stamfordham. Son opinion réfléchie était que l'octroi de l'asile aux Romanov associerait la monarchie constitutionnelle britannique à une autocratie étrangère oppressive et inciterait « tous les gens qui réclament actuellement une république en Angleterre ».17 Dans la deuxième semaine d'avril, le Le ministère des Affaires étrangères de Londres informa sèchement le gouvernement provisoire de Petrograd que « le gouvernement de Sa Majesté n'insiste pas sur son ancienne offre d'hospitalité à la famille impériale-.

hors de portée du soviet de Petrograd. Ils auraient été en sécurité en Suède ou en Norvège, comme l'avait espéré l'impératrice, mais pour les faire passer ces frontières, il fallait les mettre dans un train qui traverserait ou s'approcherait de Petrograd. Et si quelqu'un informait le Soviet que les Romanov étaient déplacés et que la garnison de Petrograd les aidait à intercepter le train ? L'intégrité des gardes de la famille ne pouvait être invoquée. La possibilité qu'ils soient tous lynchés ne pouvait être exclue.

C'est dans ces circonstances qu'Alexander Kerensky envisagea de déplacer la famille dans un lieu d'exil intérieur temporaire, loin de la capitale. Le tsar a suggéré la Crimée, où ils pourraient être logés dans leur ancienne résidence d'été de Livadia, un favori de la famille. Kerensky a concédé que l'idée avait des mérites. La population de Crimée était encore majoritairement favorable à la famille impériale, et d'autres membres du clan Romanov, dont l'impératrice douairière et les deux sœurs de Nicolas, s'y rendaient déjà. Si la situation se détériorait davantage et que la guerre civile éclatait, comme beaucoup le craignaient, la Crimée était facilement accessible par la mer et les Romanov pouvaient rapidement être déplacés à l'étranger. La possibilité de les envoyer dans l'un des manoirs de campagne appartenant au frère de Nicolas, Mikhail, a également été envisagée, mais dans les deux scénarios, cela nécessiterait de déplacer la famille impériale dans des régions de Russie en proie à la violence révolutionnaire et à l'anarchie.

Dans ses mémoires, Kerensky a justifié la décision finale prise en août 1917 de déplacer la famille dans la ville de Tobolsk en Sibérie, bien qu'il ne soit toujours pas clair si, même sans le recul, Livadia aurait été un choix plus judicieux. Au moment où il écrivit ses mémoires en

1935, le terrible sort qui s'abattit sur la famille pesa lourdement sur l'esprit de Kerensky ; il tenait à se disculper de l'accusation selon laquelle il n'avait pas fait assez pour les sauver et les avait en fait accidentellement envoyés à la mort. « J'ai choisi Tobolsk parce que c'était un coin perdu pur et simple... [sans] prolétariat industriel, et une population prospère et satisfaite, pour ne pas dire démodée... le climat était excellent et la ville pouvait se targuer d'une situation très passable. Résidence du gouverneur où la famille impériale pourrait vivre avec un certain confort. Il fut gêné lorsqu'il arriva à Tsarskoïe Selo pour dire à Nicolas qu'ils allaient en Sibérie plutôt qu'en Crimée, mais le tsar le mit à l'aise. 'Je n'ai aucune peur. Nous vous faisons confiance. Si vous dites que nous devons déménager, ce doit être le cas. Nous vous faisons confiance.'¹⁹ —

Leur vie à Tsarskoïe Selo était emballée. La veille de leur départ était le treizième anniversaire d'Alexei et une icône de Notre-Dame de Znamenie a été apportée au palais à la demande d'Alexandra pour marquer l'occasion. Alors que les prêtres le traitaient à travers le parc, les Romanov se tenaient sur le balcon pour le regarder partir. Plusieurs pleurèrent et le comte Benckendorff, les regardant avec eux, pensa : « C'était comme si le passé s'en allait, pour ne jamais revenir. »²⁰

Le soir de leur départ, Kerensky s'est arrangé pour que le grand-duc Mikhail vienne lui dire au revoir. Les frères se sont étreints et ont bavardé tranquillement. Kerensky, qui, pour une raison quelconque, se sentait obligé de superviser la réunion, remarqua que les deux frères semblaient tellement dépassés par la finalité potentielle de la situation qu'ils ne savaient pas comment s'exprimer. Des années plus tard, Kerensky fut ému au souvenir de la façon dont ils continuaient à "se saisir le bras ou le bouton de leur manteau".²¹ ses talons. Alexandra était dans son boudoir mauve, en larmes, et Kerensky assura à un groupe de courtisans qu'après les élections de novembre, la situation politique se stabiliserait et que les Romanov pourraient quitter Tobolsk, soit pour une vie à l'étranger, soit pour la Crimée. Il prit également le temps de s'adresser aux soldats qui étaient envoyés à Tobolsk avec la famille : « Vous avez gardé la famille impériale ici ; maintenant vous devez le garder à Tobolsk où il est transféré par ordre du gouvernement provisoire. N'oubliez pas : ne pas frapper un homme lorsqu'il est à terre. Comportez-vous comme des gentlemen, pas comme des goujats. Souvenez-vous qu'il s'agit d'un ancien empereur et que ni lui ni sa famille ne doivent souffrir d'épreuves²².

Les voitures sont arrivées un peu avant six heures du matin. Le soleil se levait – une belle aube, remarqua Nicolas plus tard – lorsque Kerensky donna l'ordre au convoi de partir pour la gare. Ceux qui sont restés dans le palais sont sortis pour dire au revoir et ont fait un signe de la main silencieux alors que les Romanov et l'entourage autorisés à les accompagner s'éloignaient. Ils ont été mis dans des wagons de chemin de fer déguisés en appartenant à la Croix-Rouge et on leur a dit que la ville où ils se rendaient s'appelait Tobolsk. Le dos de l'Impératrice a cédé alors qu'elle était hissée à bord. Alors que le train prenait de la vitesse, la grande-duchesse Anastasia écrivit une note à son tuteur anglais qui se terminait par les mots —

"Au revoir". Ne m'oubliez pas²³. » Le voyage en Sibérie fut long et inconfortable. Au grand étonnement des grandes duchesses, leur petit groupe était surveillé par 336 soldats²⁴. La sécurité était renforcée. Malgré la chaleur estivale, les rideaux devaient être tirés et les fenêtres fermées chaque fois que le train traversait une ville ou un village. Un soir, le train s'arrêta près d'une petite maison isolée et, comme il n'y avait pas de gare, les voyageurs furent autorisés à contourner les règles et à se dégourdir les jambes. Anastasia se penchait par la fenêtre pour prendre l'air lorsqu'un jeune garçon sortit en courant de la maison pour saluer le train. Les cheveux d'Anastasia n'avaient toujours pas complètement repoussé car ils avaient été rasés suite à son frôlement de la rougeole et le petit garçon l'avait prise pour un homme. « Mon oncle, demanda-t-il, peut-être anxieux d'avoir des nouvelles de ce qui se passait avec la Révolution, donnez-moi, si vous l'avez, un journal. Pendant un instant, Anastasia ne put comprendre pourquoi on l'appelait un homme avant de se souvenir de ses cheveux coupés. « Je ne suis pas un oncle mais une tante et je n'ai pas de journal », répondit-elle. Alors que le garçon rentrait chez lui en trottant, Anastasia et quelques-uns des soldats du convoi éclatèrent de rire devant le malentendu qui, comme Anastasia —

l'avoua tristement, était parfaitement raisonnable compte tenu de son apparence actuelle.²⁵ Ils restèrent dans le train pendant quatre jours jusqu'à ce qu'ils la gare de Tyumen, où ils débarquèrent pour prendre le ferry pour Tobolsk, qui n'avait pas de gare. Le voyage a duré quelques jours; en ce qui concerne Kerensky, l'éloignement de la ville serait leur meilleure sécurité si l'hiver était politiquement difficile pour la nouvelle république, car il ne serait plus possible d'y accéder une fois l'été terminé. L'une des femmes de chambre de la famille, Anna Demidova, était dégoûtée par l'hébergement sur le ferry, mais encore plus lorsqu'ils son

inspecter la maison qu'ils devaient tous habiter. L'hôtel de l'ancien gouverneur avait été saisi par un soviet local au moment de la Révolution ; ils l'avaient rebaptisée « Freedom House » et l'avaient dépouillée de tous ses meubles. Ils n'avaient été déplacés que quelques jours avant l'arrivée des Romanov et la maison était dans un état dégoûtant. Il a fallu près d'une semaine pour le rendre habitable, période pendant laquelle le tsar et sa famille sont restés à bord du ferry.

Malgré ses débuts peu prometteurs, la vie à Tobolsk était supportable pour les Romanov. Même presque agréable, parfois. Leurs courtisans et serviteurs restants ont été autorisés à vivre avec eux dans le manoir ou se sont vu attribuer un logement parfaitement adéquat dans une maison de l'autre côté de la rue. Le colonel Kobylinsky, sympathisant avec les Romanov, s'est arrangé pour que la famille assiste aux offices à l'église voisine, où ils étaient souvent acclamés ou bénis par la foule. Lorsque le froid automnal et les neiges hivernales sont arrivés, Anastasia a commencé à organiser des répétitions à l'intérieur, après quoi elle et ses sœurs jouaient des scènes de différentes pièces en français, russe et anglais, conçues pour alléger l'humeur de tout le monde le soir. Le théâtre est rapidement devenu une activité domestique : leurs tuteurs se sont chargés de la mise en scène, le tsar et la tsarine ont rédigé des programmes pour le petit public, le médecin de famille a joué un rôle dans un drame et Nicolas lui-même a finalement relevé le défi de jouer le rôle de Smirnov, un propriétaire terrien d'âge moyen, dans la comédie en un acte de Tchekov L'Ours. Une nuit, Anastasia, qui semblait déterminée à garder le moral de tout le monde, s'est rendue au salon après le dîner en portant le caleçon long Jaeger de son père et a commencé à caracolier dans la pièce dans un spectacle si inattendu et hilarant que même Alexandra a été secouée de rire, un spectacle c'était rare depuis un certain temps²⁶. Dans la journée, Alexandra surveillait les leçons de ses enfants et organisait les siennes quand elle s'aperçut, à sa grande surprise, qu'elle avait presque oublié comment parler l'allemand, la langue de sa petite enfance. Des cadeaux de vêtements, de nourriture et de petits luxes ont été envoyés à la maison par des habitants de Tobolsk, des religieuses du couvent local leur ont préparé des gâteaux et de nombreux gardiens avaient maintenant développé une relation avec leurs prisonniers. Ils ont même commencé à leur permettre d'accéder aux lettres de leurs amis et de leur famille éloignés, qui cherchaient désespérément de leurs nouvelles.

Alexandra en a profité pour écrire à Anna Vyrubova, désormais libéré de captivité à Petrograd mais toujours sous surveillance.

Debout à midi pour des cours de religion avec Tatiana, Maria, Anastasia et Alexei. J'ai un cours d'allemand trois fois par semaine avec Tatiana et une fois avec Maria... Aussi je couds, brode et peins, avec des lunettes car mes yeux sont devenus trop faibles pour m'en passer. Je lis beaucoup de "bons livres", j'adore la Bible et je lis de temps en temps des romans... Il [le tsar] est tout simplement merveilleux... Les autres sont tous bons, courageux et ne se plaignent pas, et Alexei est un ange... Un par un toutes les choses terrestres s'envolent, maisons et possessions ruinées, amis disparus. Je me sens vieux, oh, si vieux, mais je suis toujours la mère de ce pays, et je souffre ses douleurs comme les douleurs de mon propre enfant et je l'aime malgré ... tout ses péchés et ses horreurs. Nul ne peut arracher un enfant au cœur de sa mère et on ne peut pas non plus arracher sa patrie, bien que la noire ingratitude de la Russie envers l'Empereur me brise le cœur. Non pas que ce soit tout le pays. Que Dieu ait pitié et sauve la Russie.

Quelques jours plus tard, elle a écrit à nouveau avec plus de nouvelles sur la famille. 'Je suis devenu assez gris. Anastasia, à son grand désespoir, est maintenant très grosse, comme Maria l'était, ronde et grosse jusqu'à la taille, avec des jambes courtes. J'espère qu'elle grandira. Olga et Tatiana sont toutes les deux minces²⁷.

Alors même qu'Alexandra écrivait sur les « péchés et les horreurs » de la Russie, le pire était encore à venir lorsque le gouvernement provisoire a été renversé lors d'une seconde révolution qui a amené Lénine et les bolcheviks au pouvoir. La guerre civile était désormais inévitable car les monarchistes, les nationalistes, les libéraux et même de nombreux groupes de gauche se sont regroupés sous la logique de l'ennemi de mon ennemi est mon ami. Le communisme était, de par sa nature même, un système qui nécessitait une dictature et la pure brutalité du régime, même dans ses premiers mois, en faisait de nombreux ennemis.

Le triomphe du soviétique à Petrograd ne tarda pas à faire sentir son influence à Tobolsk. Certains des gardes ont formé leur propre Soviet et ont voté pour que tous les officiers soient désormais interdits de porter des épaulettes afin de promouvoir un esprit d'égalitarisme. Nicholas a été secoué de sa quiétude habituelle par cela et a catégoriquement refusé de retirer les épaulettes qu'il avait reçues de son défunt père, Alexandre III. Il a fallu les supplications d'Alexandra et d'un colonel désarmé Kobylinsky pour qu'il recule et même alors, il a continué à porter les épaulettes en privé et a simplement jeté un manteau par-dessus.

ses épaules quand il sortait. La nouvelle de la prise du pouvoir par les bolcheviks a mis Nicolas en colère et découragé. Son abdication n'avait servi à rien. Il n'avait pas apporté la paix et la stabilité comme promis, mais plutôt le chaos et le cauchemar d'un gouvernement dirigé par les bolcheviks. Pierre Gilliard note dans son journal à cette époque : « Leurs Majestés nourrissent encore l'espoir que parmi leurs fidèles amis, certains se trouveront pour tenter leur libération. Jamais la situation n'a été plus favorable à l'évasion, car il n'y a pas encore de représentant du gouvernement bolchevik à Tobolsk. Avec la complicité du colonel Kobylinsky, déjà de notre côté, il serait facile de tromper la vigilance insolente mais insouciante des gardes²⁸. » La présence —

bolchevique à Tobolsk s'intensifie bientôt, ce qui a pour effet de resserrer la sécurité autour de la famille. Les soldats vantaient leurs collègues qui auraient été sympathiques à leurs anciens dirigeants. Les personnes nommées étaient licenciées et celles qui risquaient d'aller voir Nicolas pour prendre congé de lui après leur limogeage risquaient généralement d'être arrêtées et emprisonnées pour activité contre-révolutionnaire. Les gardes restants retournèrent au vieux jeu consistant à narguer la famille impériale, en particulier les quatre grandes duchesses. Un jour, Alexei a couru dire à son père que des mots grossiers avaient été gravés sur les balançoires du jardin. Fou de rage, Nicholas est sorti en trombe, a arraché les sièges de la corde de la balançoire et les a jetés avant que ses filles n

À Moscou, désormais déclarée capitale à la place de Petrograd, Léon Trotsky rêvait d'un grand procès-spectacle public de l'ex-tsar « qui déroulerait une image de tout le règne... les débats seraient diffusés à la nation par la radio »²⁹. une merveilleuse occasion pour Trotsky de montrer ses talents incontestables d'orateur, ainsi que de revenir sur les épreuves de Charles Ier et de Louis XVI. Mais tout le monde n'a pas vu la sagesse du plan de Trotsky. Le procès pourrait donner à Nicholas une plate-forme publique pour se disculper ou générer de la sympathie pour l'ancien régime. Il y avait aussi un précédent à cela. La dignité de Charles Ier lors de son procès en 1649 avait tourné même certains des parlementaires les plus ardents en sa faveur, tandis que Robespierre avait brisé des assiettes de fureur à quel point le procès de Marie-Antoinette avait été géré en 1793, car il estimait que cela lui avait donné ' le triomphe d'exciter la sympathie du public dans ses derniers instants »³⁰. Il y avait aussi le problème qu'un procès, même un procès-spectacle avec le verdict décidé à l'avance, suggérait au moins la possibilité de l'innocence. Nicolas avait été tsar, il n'était donc pas question de sa culpabilité.

Le 27 avril 1918, huit mois après leur arrivée, le commissaire Vassili Iakovlev, trente-deux ans, membre du Soviet de Petrograd qui avait passé des années en exil au Canada après avoir été traqué par la police secrète tsariste, vint à Tobolsk pour dire Nicholas qu'il était déplacé à quatre heures ce matin-là. Lorsque Yakovlev ne lui a pas dit où il était emmené, Nicholas a refusé d'obtempérer. Alexandra a interrompu leur conversation, consternée par ce qu'elle a entendu. Alexei était récemment tombé et avait été emmené au lit. « Qu'est-ce que tu fais avec lui ? elle a crié. « Vous voulez l'arracher à sa famille. Comment peux-tu ? Il a un fils malade. Non, il ne peut pas partir, il doit rester avec nous ! Yakovlev lui a dit qu'il partirait à quatre heures du matin et que Nicholas n'avait pas le choix en la matière. En quittant la pièce, Alexandra l'appela : « C'est trop cruel ; Je ne crois pas que vous ferez cela ! »³¹ Le colonel Kobylinsky savait mieux et il a dit au couple que Yakovlev déplacerait l'ex-tsar avec ou sans sa coopération.

Pendant des heures, les Romanov ont débattu de leurs quelques options. Alors qu'il était impossible de déplacer Alexei compte tenu de sa récente blessure, Alexandra ne s'était jamais tout à fait pardonnée d'avoir abandonné Nicholas face à l'abdication et elle a refusé de le quitter maintenant qu'il y avait une possibilité d'un dénouement encore plus grand. C'était un témoignage de combien elle aimait son mari et de sa détermination à rester avec lui jusqu'au bout qu'elle a décidé de laisser Alexei à Tobolsk sous la garde de ses sœurs et d'aller avec Nicholas, où qu'elles l'emmènent. Yakovlev et Kobylinsky pensaient tous deux qu'elle partait parce qu'elle avait peur que "laissé seul, il puisse faire quelque chose de stupide", une référence indirecte à ce qui s'était passé avec l'abdication. Il était, pour ceux qui la connaissaient, étonnant qu'elle envisageait de se séparer d'Alexei alors qu'il était malade, mais à quatre heures du matin, Alexandra était aux côtés de Nicolas alors qu'ils quittaient leur maison à Tobolsk pour un voyage de cinq jours en des wagons sans ressort à la ligne de chemin de fer de Tyumen, avec Alexandra à l'agonie presque dès le moment où ils sont partis. Ils avaient décidé d'emmener la grande-duchesse Maria avec eux pour s'occuper de sa mère pendant le voyage, ainsi que quelques serviteurs, dont le Dr Botkin et Anna Demidova, la bonne de la famille que Yakovlev a pris pour une dame d'honneur. Olga, Tatiana, Anastasia, Alexei et la plupart des membres de la famille restants sont restés à Tobolsk, mais même avec cette grande suite pour s'occuper d'eux, la décision d'Alexandra de se séparer d'eux sans savoir ce que l'avenir leur réservait

choix, ou s'il y avait même un bon choix à faire dans de telles circonstances, est inconnaissable.

Dans le train de Tioumen, le dos angoissé et son corps se mettant à crier de sevrage car les médicaments auxquels elle était habituée n'étaient plus fournis, la tsarine resta dans son compartiment et Maria lui tint compagnie. Yakovlev pensait qu'elle était « rusée et fière » et qu'elle faisait tout son possible pour éviter les soldats, apparemment « si elle voyait une sentinelle dans le couloir en sortant de la salle de bain, elle reviendrait s'enfermer jusqu'à ce que la sentinelle quitte le couloir³² ». Nicolas et Yakovlev parlaient en voyageant ; le commissaire a remarqué comment Nicolas se signait chaque fois qu'ils passaient devant une église orthodoxe. Ils ont parlé de choses anodines, de famille, de temps et de nourriture. "Il aime vraiment sa famille", a déclaré Yakovlev à un journal ce printemps-là, "et-

se soucie beaucoup d'eux."³³ Après quelques jours de voyage, le train s'est arrêté à un carrefour près de la ville d'Omsk, dans le Transsibérien. Là, il a attendu des heures pendant que Yakovlev était impliqué dans un échange de télégrammes. L'idée d'un procès d'État avait perdu son attrait et le Soviet de l'Oural voisin voulait prendre possession de la famille. Les montagnes de l'Oural, une vaste chaîne généralement considérée comme la ligne de démarcation entre la Russie européenne et asiatique, étaient une région notoirement anti-monarchiste qui avait autrefois été au cœur du système d'exil tsariste. A bord du train en provenance de Tyumen, Nicolas a fait remarquer : « J'irais n'importe où, mais pas dans l'Oural. en garde à vue dans l'Oural. Un télégramme envoyé du Soviet régional de l'Oural le 28 avril faisait référence à une lettre, soit de Lénine, soit de Yakov Sverdlov, le président du Comité exécutif central panrusse à Moscou, écrite le 9 avril, avant même que les Romanov aient quitté Tobolsk, cela indiquait que Nicolas devait être emmené dans la ville ouralienne d'Ekaterinbourg³⁵. Désormais, le Soviet de l'Oural menaçait d'arrêter Nicolas et le commissaire Yakovlev si l'ex-empereur ne leur était pas remis. Sverdlov a répondu en faisant référence aux Romanov comme « les bagages » - cela et « le médicament » étaient leurs noms de code dans la correspondance bolchevique - en les assurant que « tout ce qui est fait par Yakovlev... est en exécution directe d'un ordre que j'ai donné ». Je vous informerai des détails par courrier spécial. Ne donnez aucun ordre concernant Yakovlev... Yakovlev doit être entièrement digne de confiance.'³⁶

Depuis leur train arrêté à Omsk, Yakovlev a continué à envoyer un message à Sverdlov à Moscou. Ses télégrammes confirment que la possibilité de les laisser dans l'Oural avait été envisagée avant qu'il ne se rende à Tobolsk. Le retard à Omsk a été causé par des divisions au sein du Comité exécutif sur ce qu'il fallait faire avec les Romanov, ce qui avait conduit à la planification de plusieurs résultats. Le code pour les déposer à Ekaterinbourg était «la première voie». Même maintenant, Yakovlev était prêt à affronter la colère du Soviet de l'Oural si c'était ce que voulait le gouvernement de Moscou. S'ils ont choisi le deuxième itinéraire, loin de l'Oural, «vous pouvez toujours transporter les bagages à Moscou ou où vous voulez. Si les bagages ont été pris par le premier itinéraire, je doute que vous puissiez. Aucun de nous... n'en doute ; nous ne doutons pas non plus que les bagages soient en danger absolu à tout moment. Ainsi, nous vous avertissons une dernière fois et nous dégageons de toute responsabilité morale pour les conséquences futures . Il a conclu le dernier télégramme de l'échange par ces mots: «Alors, je vais par la première route. Je vais remettre les bagages. J'y vais pour l'autre partie. »³⁸ Le train a été détourné vers Ekaterinbourg —

et les trois Romanov ont été débarqués dans une voie de garage vide en début d'après-midi. Accueillis par des représentants du parti bolchevique local et des commandants de la branche régionale de la Cheka, le nouveau service de police secrète du régime bolchevique et l'ancêtre du KGB, ils ont été conduits dans les rues de la ville étrangement calme, débarrassée de tous les spectateurs jusqu'à ce que les prisonniers se trouvaient derrière l'énorme palissade en bois récemment érigée autour de la maison Ipatiev, au numéro 49 de la rue Voznesensky, l'ancienne maison d'un ingénieur des chemins de fer local aisé qui a fait réquisitionner sa maison par le Soviet local lorsqu'ils ont voulu l'utiliser comme les Romanov ' parce qu'elle était si proche du quartier général local de Cheka. C'était une grande maison, mais la plupart des logements étaient réservés à ceux qui devaient les garder. Le Dr Evgeny Botkin, Anna Demidova, un jeune garçon de cuisine appelé Leonid Sednev, le serviteur letton de l'empereur Aloise Trupp, un cuisinier appelé Ivan Kharitonov et deux gentilshommes serviteurs sont entrés dans la maison avec Nicholas, Alexandra et Maria. Les autres membres de leur suite ont été emmenés directement du train à la prison de la ville.

Pendant trois semaines, la famille a été gardée dans une chambre individuelle, tandis qu'Alexandra s'inquiétait pour ses autres enfants à Tobolsk et que Nicolas passait ses journées à lire à haute voix la Bible. La promesse de Yakovlev qu'il "ferait l'autre partie" s'est réalisée fin mai lorsque le reste de ce qui restait de la maison impériale a été amené à Ekaterinbourg pour partager le sort de l'empereur et de l'impératrice. Alors qu'ils quittaient Tobolsk, l'une des dames d'honneur d'Alexandra, la baronne Sophie Buxhoeveden, était déconcertée par la façon dont les soldats étaient bruyants et à quel point ils buvaient alors que le ferry partait pour Tyumen. Au fur et à mesure du voyage, tous les hommes qui restaient encore dans la maison impériale furent tellement déplacés qu'ils ne se rendirent compte que trop tard qu'ils avaient été enfermés dans leurs cabines. Pendant ce temps, les gardes bolcheviks ont dit aux femmes de laisser leurs portes ouvertes. En entendant cela, la baronne terrifiée et toutes les autres femmes décidèrent de se déshabiller et de rester assises toute la nuit plutôt que de risquer d'aller se coucher.

Pris au piège dans sa cabine, l'un des tuteurs des Romanov a entendu des cris résonner à travers le navire plus tard dans la nuit. Des années plus tard, il dit à son fils : « C'était épouvantable, ce qu'ils ont fait . .

L'histoire de la baronne Buxhoeveden sur la façon dont ils avaient tous essayé de garder leurs vêtements cette nuit-là et la détention délibérée des membres masculins de l'entourage des Romanov suggèrent qu'une attaque contre les dames était prévue, tandis que les souvenirs de Sydney Gibbes à son fils des années plus tard semblent confirmer que quelque chose de vraiment terrible s'est produit pendant le voyage. En 1989, le fils de Gibbes, George, a déclaré à l'historien Greg King que ce qui s'était passé sur le ferry pour Tyumen avait été le pire souvenir de son père de la Révolution russe, "plus que d'apprendre que la famille avait été martyrisée".⁴⁰ Quand Olga est arrivée à Ekaterinbourg, ses proches

remarquèrent rapidement qu'elle « avait changé la charmante et brillante fille de vingt-deux ans en une femme d'âge moyen fanée et triste »⁴¹. mention ultérieure d'un attentat effectif, ni la baronne elle-même, qui évoque les circonstances qui l'ont précédé, ni Pierre Gilliard, enfermé dans sa chambre. Dans leur étude de la dernière année des Romanov, Greg King et

a suggéré que «le quasi voile de silence entourant les événements de cette nuit... n'est pas difficile à comprendre, étant donné la position exaltée des grandes duchesses; les horribles meurtres d'Ekaterinbourg ; la volonté de ceux qui sont intimement liés aux Romanov de les présenter comme des parangons de toute vertu morale ; et la teneur de l'époque »⁴² Dans une société où la compréhension des crimes sexuels est limitée, même un viol ne pouvait être dénoncé à cause de la honte qu'il pouvait causer aux grandes duchesses. Pourtant, il y a aussi le fait qu'il n'y a eu aucun changement notable après le voyage à Tatiana ou Anastasia, et les observations sur le déclin physique et émotionnel d'Olga avaient en fait commencé avant qu'elle ne monte sur le ferry, lorsqu'elle a été laissée seule pour s'occuper d'un malade rapidement malade. Alexei, qui avait tellement perdu de poids grâce aux nouvelles restrictions imposées à Tobolsk qu'il avait l'air émacié et que son genou s'était grippé, l'empêchant temporairement de marcher. Qu'ils aient été harcelés mais pas agressés semble être l'évaluation prise par la plus récente biographe des grandes duchesses, Helen Rappaport, qui a écrit dans sa biographie de 2014 que le voyage de Tobolsk a vu Alexei enfermé dans sa cabine et s'est vu refuser l'accès à la salle de bain. et les femmes contraintes de « supporter le bruit des gardes turbulents buvant et faisant des commentaires obscènes devant leurs portes ouvertes »⁴³. Le mystère de ce qui s'est passé lors du voyage de Tobolsk en 1918 ne sera probablement jamais résolu, mais les circonstances dans dans lesquelles se trouvaient des duchesses montrait à quel point la sécurité de la famille

Leur train a atteint Ekaterinbourg depuis Tyumen juste après minuit le 23 mai, où on leur a dit qu'ils devaient être séparés de tous leurs serviteurs sauf Klementy Nagorny, un marin costaud et dévoué de la marine impériale qui a été chargé de s'occuper d'Alexei. La famille était tellement habituée à ce que les règles soient modifiées sans raison et à imposer des séparations temporaires pour montrer le pouvoir des gardes sur eux que Tatiana a ironiquement plaisanté : "Nous nous réjouissons tous en la compagnie des autres dans une demi-heure !" Mais cette fois, l'un des gardes s'est penché par-dessus son épaule et lui a dit : " Tu ferais mieux de—

dire "au revoir", citoyenne". . Les trois grandes duchesses portaient toutes des vestes sombres, à gros boutons, et des jupes assorties.

Valentin Speranski, un ingénieur dans la foule, pensait qu'Olga « me rappelait une jeune fille triste dans un roman de Tourgueniev », alors qu'à seize ans

Anastasia "ressemblait à une enfant effrayée, terrifiée, qui pouvait, en d'autres circonstances, être charmante, légère et affectueuse". Mais c'est Tatiana qui lui a fait la plus forte impression. Alors même que ses chaussures s'enfonçaient dans la boue et qu'elle se débattait avec sa valise, son visage ne trahissait aucun signe de gêne ou de peur. L'ingénieur pensait qu'elle se comportait comme "une patricienne hautaine avec un air de fierté", même dans des circonstances incroyablement éprouvantes. En les regardant tous lutter sans aide vers les charrettes à un cheval qui attendaient, Speranski "a regardé leurs visages vifs, jeunes et expressifs un peu indiscretement - et pendant ces deux ou trois minutes, j'ai appris quelque chose que je n'oublierai pas jusqu'au jour de ma mort. J'ai senti que mes yeux ne croisaient qu'un instant ceux des trois malheureuses jeunes femmes et qu'à ce moment-là j'ai plongé dans les profondeurs de leurs âmes martyrisées, pour ainsi dire, et j'ai été submergée de pitié pour elles - moi, une révolutionnaire communiste. Sans m'y attendre, j'ai senti que nous, les intellectuels russes, nous qui prétendons être les précurseurs et la voix de la conscience, étions responsables du ridicule indigne dont les grandes duchesses ont été victimes... Nous n'avons pas le droit d'oublier, ni de pardonner nous-mêmes pour notre passivité et notre incapacité à faire quelque chose pour eux. »⁴⁵ Une —

joyeuse réunion a eu lieu à la Maison Ipatiev ou la « Maison à des fins spéciales », comme elle avait été rebaptisée de manière inquiétante par les Soviétiques, mais bientôt elle était revenue à la maison Ipatiev. familiarités des gardes interrompant leurs repas, opportunités limitées pour l'air frais, soldats lorgnant alors qu'ils allaient aux toilettes pour rencontrer des limericks obscènes sur leur père et des croquis graphiques de scènes sexuelles imaginaires entre leur mère et Raspoutine. Ou eux-mêmes et Raspoutine. La guerre civile a balayé la Russie, remplaçant le carnage de la Première Guerre mondiale, dont le nouveau gouvernement soviétique avait abandonné en acceptant l'humiliant traité de Brest-Litovsk, par lequel l'Allemagne impériale a reçu la possession de la plupart des territoires les plus précieux de la Russie en Europe de l'Est. et un tiers de sa population totale. Les forces bolcheviques, connues sous le nom de Rouges, étaient opposées à une coalition anticommuniste, connue sous le nom de Blancs, qui avait également obtenu un certain soutien étranger, mais pas autant qu'ils en avaient besoin. Au début de l'été, les forces blanches se rapprochaient d'Ekaterinbourg.

Le désir d'empêcher la libération des Romanov a déterminé le moment de leur mort, mais ce n'était pas la seule raison du massacre de la maison Ipatiev. Depuis sa création, la direction bolchevique s'est appuyée sur une politique de terreur par la lutte des classes pour se maintenir au pouvoir. C'était

en partie par nécessité en raison des incertitudes politiques auxquelles ils sont confrontés - Lénine a posé la question à un collègue : « Vous ne pensez certainement pas que nous survivrons à cela en tant que vainqueurs si nous n'utilisons pas la terreur révolutionnaire la plus brutale ? – et en partie par idéologie – Trotsky croyait : « Nous devons mettre un terme une fois pour toutes au bavardage papiste-quaker sur le caractère sacré de la vie humaine. »⁴⁶ Dans toute la Russie, la terreur était utilisée sans discrimination. Felix Dzherzhinsky, le chef de la Tcheka, justifia cette politique par le fait que « la Tcheka doit défendre la révolution et conquérir l'ennemi même si son épée tombe occasionnellement sur la tête d'innocents ».⁴⁷ En discutant du sort éventuel des — Romanov, Lénine a fait l'éloge d'une suggestion selon laquelle chaque membre de la famille devrait être tué, quel que soit son âge, son sexe ou son activité politique antérieure, la qualifiant de « simplicité jusqu'au génie ». soldats pour tout bataillon qui — avait désobéi aux ordres ou tenté de désertir.

À l'intérieur de la Maison à des fins spéciales, certains des jeunes gardes bolcheviques s'enthousiasmaient pour les grandes duchesses. "Ils étaient brillamment beaux", se souvient l'un des gardes des années plus tard, tandis qu'un autre appelé Alexander Strekotin se souvient que "leurs personnalités nous fascinaient". Elles faisaient l'objet de discussions entre nous deux ou trois, qui passaient des nuits blanches à en parler⁴⁹. » Les sœurs aînées restaient plus réservées que les cadettes ; Olga a passé une grande partie de son temps perdue dans ses pensées ou à lire à haute voix à sa mère le livre de l'Apocalypse avec ses descriptions obsédantes d'une apocalypse suivie des récompenses du paradis, tandis que Valentin Speranski a entendu dire que Tatiana était « agréable aux gardes si elle pensait qu'ils se comportaient d'une manière acceptable et convenable ».⁵⁰ Cela n'arrivait pas toujours et Tatiana quitta une fois la pièce en colère quand l'un des soldats fit une blague bleue. Maria, qui est restée, a demandé : « Pourquoi n'êtes-vous pas dégoûtés de vous-mêmes lorsque vous prononcez des paroles aussi honteuses ? Croyez-vous que vous pouvez vous lier d'amitié avec une femme bien née avec de tels mots d'esprit et qu'elle soit bien disposée envers vous ? Soyez des hommes polis et honnêtes et alors nous pourrions nous entendre. »⁵¹ C'était un rare —

accès de mauvaise humeur de la grande-duchesse Maria, qui était le plus souvent la favorite des gardes. La dernière semaine de juin, elle a fêté son dix-neuvième anniversaire et l'un des plus jeunes gardes, un ancien ouvrier du nom d'Ivan Skorokhodov, lui a fait passer un gâteau en contrebande. Il

a demandé à lui parler en privé et ils ont apparemment été découverts dans une position compromettante quelques minutes plus tard. Ce n'était rien de trop sordide et certainement pas sexuel, comme le montrent clairement les commentaires retenus de son supérieur sur la situation. C'était peut-être un baiser ou c'était peut-être simplement qu'ils étaient seuls ensemble en premier lieu. Quoi qu'il en soit, les conséquences étaient graves, bien plus pour Ivan que pour Maria.

Les responsables de la House of Special Purpose pensaient que la contrebande du gâteau prouvait que la sécurité sous la génération actuelle de gardes avait irrémédiablement échoué. L'un d'eux, Peter Ermakov, pensait que si la fraternisation n'était pas arrêtée, certaines des sentinelles « aideraient les prisonniers à s'échapper de la prochaine chose que nous savons ».52 Nous ne savons pas si le tsar a jamais découvert l'amitié de Maria avec Skorokhodov, mais ses sœurs l'ont certainement fait et Olga en particulier était mécontente. Sur ordre de ses supérieurs, Ivan Skorokhodov a été démis de ses fonctions et emmené en prison, où il a ensuite disparu des archives pour avoir apporté un petit gâteau d'anniversaire à un Romanov. Des destins similaires avaient déjà frappé de nombreux serviteurs de la famille, y compris le marin Nagorny, qui a été emmené et abattu alors qu'il tentait d'empêcher l'un des bolcheviks de voler la collection d'images religieuses d'Alexei, et l'ancienne dame d'honneur de l'impératrice, la comtesse Anastasia. Hendrikova, qui a été exécuté cet automne aux côtés de l'un des anciens tuteurs des grandes duchesses, Mademoiselle Schneider. 53

Alors que le temps à l'extérieur devenait brûlant, l'atmosphère à l'intérieur de la maison devenait insupportable. Alexandra a été bouleversée lorsqu'un des soldats a été très grossier envers Ivan Kharitonov, l'un de leurs cinq vassaux survivants.54 Un orage a fait rage dans la nuit du 7 juillet, mais les fenêtres de la famille avaient depuis longtemps été blanchies à la chaux, les empêchant de voir l'extérieur. Tout ce qu'ils pouvaient faire était d'écouter la tempête tourbillonner autour d'eux. Des rumeurs sur les progrès de l'Armée blanche ont été chuchotées aux côtés de plaintes concernant la sévérité des règles de la maison sous le nouveau commandant, Yakov Yurovsky, qui assistait déjà à des réunions régulières dans un hôtel local pour coordonner le meurtre de la famille. Les Romanov eux-mêmes n'avaient pas encore abandonné l'espoir d'être bientôt libérés par leurs partisans, mais un sentiment de terreur oppressant s'était également installé dans la famille, car ils espéraient le meilleur mais craignaient le pire. Tout le monde savait que leur vie à Ekaterinbourg touchait à sa fin d'une manière ou d'une autre – ils seraient sauvés, ils seraient déplacés ou ils mourraient. Au cours d'une

des rares offices religieux auxquels ils étaient désormais autorisés à accéder et qui se déroulaient à l'intérieur de la maison pour éviter qu'ils n'attirent l'attention à l'église, le prêtre officiant, le père Storozhev, a été surpris lorsque toute la famille est tombée à genoux pendant les prières pour les morts. « J'ai su, d'après leur conduite, dit-il plus tard, que quelque chose d'effrayant et de menaçant s'abattait presque sur la famille impériale⁵⁵. » Alexandra et ses enfants priaient souvent ensemble. "L'atmosphère qui nous entoure est électrique", écrit-elle dans l'une de ses dernières lettres à Anna Vyrubova. 'Nous craignons qu'une tempête approche mais nous savons que Dieu est miséricordieux... Nos âmes sont en paix.'⁵⁶

Le 15 juillet 1918, Lénine se rendit pour une courte pause dans sa petite maison d'été près de Kuntsevo, signe révélateur qu'au moment où il partit, la question des Romanov était déjà réglée⁵⁷. Deux jours plus tôt, Moscou avait confirmé à Ekaterinbourg qu'il n'avait aucune objection au meurtre du tsar. Une réunion a ensuite eu lieu dans un hôtel d'Ekaterinbourg au cours de laquelle il a été décidé que l'acte devait être exécuté au plus tard le 18 juillet et que leur plan était « de liquider l'ancien tsar Nicolas Romanov, sa famille et les serviteurs vivant avec eux ».⁵⁸ Philip Goloshchekin, l'homme de l'exécutif central à Ekaterinbourg, était au courant de la décision et bien que le télégramme n'ait jamais été retrouvé, il est presque inconcevable de croire qu'à un moment donné au cours des trois jours suivants, Goloshchekin n'a pas demandé la permission de Lénine pour le plan de les tuer. tout pour aller de l'avant, en supposant que cet ordre n'avait pas déjà été donné. Étant donné que Moscou avait demandé à être tenu informé, la nouvelle de la réunion à l'hôtel du 14 a vraisemblablement été envoyée dans la capitale à temps pour que Lénine approuve la décision et parte pour Kuntsevo le lendemain. Le 17, à deux heures de l'après-midi, le secrétaire personnel de Lénine, Nikolaï Gorbounov, reçut un court télégramme d'un membre du soviet d'Ekaterinbourg : « Informez Sverdlov que toute la famille a subi le même

sort que son chef » . sortir du lit aux petites heures du matin et m'a dit qu'en raison de la proximité des armées blanches, des tirs d'artillerie étaient échangés et qu'il y avait une chance que certains d'entre eux puissent toucher la ville. On leur a demandé de s'habiller puis de descendre juste après 2 h 15. Les Romanov et leurs quatre serviteurs restants - le Dr Evgeny Botkin, Anna Demidova, Aloise Trupp et Ivan Kharitonov - sont sortis dans la cour, puis par une deuxième porte et par une vingtaine de -trois étapes

volée d'escaliers dans la cave avec Nicolas portant Alexei, qui était encore trop faible de sa chute à Tobolsk.

Au XVIIIe et au début du XIXe siècle, la Russie impériale avait accordé l'asile aux membres exilés de la famille royale française. Les Bourbons survivants avaient été contraints de fuir la Révolution si rapidement qu'ils n'avaient presque rien emporté avec eux et pendant deux décennies étaient passés d'un sympathisant à l'autre, incapables de subvenir à leurs besoins ou à ceux des serviteurs qui avaient risqué leur vie pour les rejoindre. en exil. Déterminée à ne pas subir la même humiliation, Alexandra avait décidé de faire sortir clandestinement certains de ses propres bijoux privés hors de Russie afin qu'ils puissent les vendre, vivre des bénéfices et éviter de devenir un fardeau pour leurs proches ou leurs soutiens. Deux de ces boîtes étaient maintenant cachées à l'intérieur des oreillers portés par Anna Demidova, tandis que le reste des bijoux de contrebande était cousu dans les corsets de la tsarine et des grandes duchesses. Seize ans plus tard, Yurovsky dira à une salle remplie de camarades bolcheviks : « Personne n'est responsable de leur agonie à part eux-mêmes, il faut le dire... leur cupidité s'est avérée si grande. »60 —

Lorsqu'ils furent tous réunis et qu'Alexandra a exigé une chaise à cause de son mal de dos, Yurovsky s'est avancé et a dit aux onze personnes dans la cave qu'ils allaient tous mourir à cause de "l'assaut contre la Russie soviétique" de leurs proches, une référence au soutien de l'Empire britannique aux armées blanches . Les récits diffèrent quant à la formulation exacte utilisée et s'il arrivait à lire jusqu'au point où Nicolas était qualifié de "bourreau couronné" et condamné pour "d'innombrables crimes sanglants contre le peuple", une accusation riche en ironie de la part du régime soviétique. , qui était déjà jusqu'aux chevilles dans le sang de son propre peuple au cours de ses neuf premiers mois. Cependant, tous les témoignages oculaires s'accordent à dire que Nicholas a tenté de l'interrompre à un moment donné et a reçu une balle dans le cœur.

Son sang a pulvérisé Alexei, qui avait été placé à côté de sa mère. Olga et Alexandra ont fait le signe de la croix avant que l'impératrice ne soit touchée au côté gauche de son crâne et tuée. Les onze hommes qui composaient le peloton d'exécution ont commencé à tirer sur un coup de tête, tuant Aloise Trupp et Ivan Kharitonov. Alors que la pièce se remplissait de la puanteur des intestins du mort récemment décédé, Yurovsky et ses hommes ont dû sortir une minute. Certains des gardiens pleuraient et vomissaient, un signe que certains historiens ont interprété comme des signes de compassion ou de remords, mais il ne faut pas trop s'emballer.

lors d'une réaction physique involontaire - Himmler a également vomi quand il a vu des gens mourir, cela n'a guère atténué son enthousiasme pour Auschwitz ou Treblinka; les années de prise de parole en public des membres de l'escouade en URSS sur ce qu'ils ont fait cette nuit-là ne suggèrent pas beaucoup de regret.

Ils sont revenus avec des fusils et des baïonnettes de fusil, tuant un Dr Botkin blessé alors qu'il rampait sur le sol pour accomplir un vieux vœu de mourir aux côtés de son empereur. Certaines balles avaient ricoché sur les corsets des filles, mais Yurovsky était malhonnête lorsqu'il a affirmé que c'était la raison pour laquelle il avait fallu si longtemps pour les assassiner. Il avait mal choisi le lieu et la logistique de la tuerie encore plus. La cave était trop petite, le gang d'exécution trop grand et beaucoup d'entre eux étaient soit trop nerveux, trop excités ou, dans certains cas, trop ivres. Olga et Tatiana se serraient dans un coin, mais Tatiana s'est levée pour prendre la balle de Yurovsky quand il est venu la chercher.

Les autres ont tous finalement été assassinés en étant poignardés à la baïonnette, battus à coups de crosse de fusil et, dans le cas d'Alexei, Yurovsky a confirmé sans passion « je l'ai achevé » avec deux coups de feu dans la tête.⁶¹ Les corps ont ensuite été déshabillés, emmenés dans un forêt, aspergés d'acide sulfurique, certains d'entre eux ont été brûlés puis, après divers essais de sépulture, ils ont été enterrés dans une clairière dans l'espoir que les Blancs ne les retrouveraient jamais. Comme Yurovsky l'a dit plus tard, "Il est facile de voir comment ils auraient utilisé cette affaire à leur avantage."⁶²

La fin de la guerre et la chute du Monarchies

"C'était au coude à coude jusqu'à la fin"

Quelques semaines après l'exécution des Romanov, l'impératrice Augusta Victoria subit une légère crise cardiaque, ajoutant à la détresse de son mari, Guillaume II, déjà tourmenté par les rumeurs de l'exécution de son cousin à Ekaterinbourg. Peu importe ce qu'Alexandra pouvait penser de lui personnellement, il avait fait de son mieux pour sauver la famille, et il avait déconseillé le traité de Brest-Litovsk car il savait qu'une fois qu'il n'y aurait plus de menace de représailles de l'Allemagne, les Soviétiques pourraient traiter les cousins russes du Kaiser à leur guise.

Après avoir triomphé à l'Est, le haut commandement allemand avait désormais l'intention de faire de même à l'Ouest et le général Ludendorff avait assuré au Kaiser et au peuple allemand que l'offensive de printemps sur le front occidental en 1918 assurerait la victoire finale, les troupes allant grâce à un entraînement intensif pendant l'hiver pour les y préparer. Mais le haut commandement a commis une grave erreur en décidant d'attaquer d'abord les lignes britanniques plutôt que celles des Français, agissant sur la mauvaise opinion de Ludendorff des capacités du commandement britannique. Les Britanniques ont perdu près de 500 000 hommes, mais ils ont vaincu l'offensive grâce à un mélange de retraite tactique et de contre-offensive. Les Allemands ne pouvaient plus remplacer leurs pertes et les hommes qui étaient envoyés au front étaient souvent trop vieux, en mauvaise forme ou déjà découragés par une guerre que presque tout le monde chez nous croyait perdue. Le 8 août, les Alliés lancent une contre-attaque, portés par une nouvelle confiance dans leurs chances de victoire et par l'afflux quotidien de 10 000 soldats américains en Europe. Lorsque Wilhelm apprit la nouvelle de la victoire des Alliés, il se mit au lit et un de ses officiers d'état-major dut déranger l'impératrice, qui était elle-même encore très faible après sa crise cardiaque. « Dis-moi la vérité, lui demanda Augusta Victoria, est-ce que tout est vraiment perdu ? Je ne peux pas croire que Dieu ait abandonné notre pauvre patrie ! L'officier lui a dit qu'il n'y avait pas grand-chose à faire pour l'armée, mais qu'elle avait encore un rôle à jouer pour aider le Kaiser à affronter dignement les p

toi », dit-elle et elle se traîna hors de son propre lit de malade pour s'occuper de son mari.¹

Avec le recul, Winston Churchill pensa que cela aurait pu aller dans les deux sens jusqu'à la contre-offensive alliée en août : la toute fin... Plus on en sait sur la lutte, plus on se rend compte sur quelles marges étroites, étroites et périlleuses notre succès s'est tourné . sa propre vision rétrospective que l'Allemagne avait perdu la guerre à cause d'une trahison à l'intérieur, à travers une sombre conspiration de catholiques, de juifs et de francs-maçons qui avaient miné l'empire de l'intérieur. Cette idée d'un "coup de poignard dans le dos" provoquant l'armistice de 1918 a été entretenue avec amour par des hommes comme Ludendorff et ses futures cohortes dans le mouvement nazi, mais en 1918, Erich Ludendorff a donné au Kaiser des conseils très différents. Fin septembre, ce sont lui et le général von Hindenburg qui informent sans ambages leur empereur que la guerre ne peut pas être gagnée et qu'il vaut mieux s'arranger pour se rendre de la manière la moins humiliante possible. Wilhelm a été stupéfait de leur évaluation.

L'ambiance en Allemagne, palais et populace, était douloureuse.

Les pannes d'électricité continuelles ont affligé tout le monde alors que le Reich luttait pour produire suffisamment d'électricité avec tant de mineurs envoyés se battre et mourir dans les tranchées. Le savon était difficile à trouver et l'eau chaude une rareté. Les théâtres, les boîtes de nuit, les bars et les restaurants ont été fermés pour économiser l'électricité. Il y avait une pénurie de vêtements à la fois dans l'armée et sur le marché civil. Fin 1918, les Allemands mangeaient en moyenne entre 12 et 20 % de la viande, du beurre, du fromage, des œufs et du riz qu'ils avaient en-1913. Les hivers 1916 et 1917 avaient été surnommés « l'hiver du navet » car ils étaient le seul type de nourriture disponible en abondance et en 1918, le poisson avait presque complètement disparu des tables allemandes grâce au blocus britannique. Ces privations parlaient d'une nation qui ne pouvait même pas subvenir à ses besoins et encore moins soumettre les autres et ajoutait à ce sentiment de découragement la vue de milliers de soldats rentrant chez eux paralysés, mutilés, défigurés, aveuglés ou grièvement blessés, tandis que les nouvelles de l'affaire Sixte confirmaient que les propres alliés de l'Allemagne n'avaient aucune foi en une victoire finale.

Octobre 1918 a vu une course effrénée pour transformer le gouvernement en vue de pourparlers de paix. Le président américain, Woodrow Wilson,

a clairement fait savoir au milieu du mois que les États-Unis ne négocieraient pas avec « la puissance qui a jusqu'ici contrôlé la nation allemande ».

Qu'il parlait de l'armée ou de la monarchie n'était pas clair. Au départ, beaucoup de gens ont assumé la première, peut-être parce qu'ils ne pouvaient pas vraiment croire qu'un chef d'État étranger oserait ordonner le réaligement complet du système politique d'un autre pays sur le sien. Le prince Maximilian von Baden, un cousin éloigné du Kaiser connu pour sa politique libérale, fut nommé chancelier, et se mit immédiatement à tenter de réformer le système politique allemand en renforçant le Reichstag, dans l'espoir qu'une telle démarche plaise aux Alliés en limitant l'influence du haut commandement à l'intérieur. Malgré la nomination de von Baden, certains en Allemagne pensaient que le président Wilson n'accepterait pas les conditions de paix si la monarchie des Hohenzollern elle-même restait intacte. Suprêmement confiant dans ses propres capacités, le président Wilson a regardé le carnage du continent et a supposé que tout l'ancien système européen avait été pourri jusqu'à la moelle. Si tout était balayé, l'avenir serait radieux ; le progrès, dans l'esprit du président Wilson, était inévitable. Peu de revendications politiques dans l'histoire peuvent avoir eu des résultats aussi dévastateurs à long terme. L'impératrice était livide et pestait contre « l'audace du parvenu d'outre-mer qui ose ainsi humilier une maison princière qui peut se prévaloir de siècles de service au peuple et à la patrie »⁴ . , von Baden se rendit auprès du Kaiser et exigea qu'il mette fin à l'ingérence de l'armée dans le —

gouvernement. Poussé à l'action par son cousin et enfin conscient de toute l'étendue des problèmes auxquels la Couronne est confrontée, Guillaume II se querelle avec Ludendorff et précise que sa démission, si elle est présentée, serait la bienvenue. Le 26 octobre, bien trop tard, le général Ludendorff perd le pouvoir. « J'ai séparé les jumeaux siamois », remarqua le Kaiser. ⁵ On suppose souvent qu'il parlait de l'armée et du gouvernement, mais il est également possible qu'il plaisantait sur les inséparables Ludendorff et von Hindenburg. Dans cette atmosphère d'agitation, la colère dans les rues a atteint son paroxysme alors que des émeutes et des troubles ont balayé l'Allemagne et que le personnel naval stationné à Kiel s'est mutiné. Les spartakistes aussi étaient dans la rue, espérant provoquer une révolution semblable à celle de la Russie ; c'était à prévoir, mais c'est la désertion de sa marine bien-aimée, sa fierté et sa joie, qui ont vraiment brisé les esprits de Guillaume II. Il quitte Berlin pour passer quelque temps au quartier général de l'armée à Spa. Comme pour Nicolas II, c'était

une mauvaise décision qui l'a éloigné de la capitale à un moment crucial. Il était trop loin pour être impliqué dans l'une des décisions prises alors que la Première Guerre mondiale se déroulait et la monarchie avec elle.

L'ambiance au sein de l'entourage impérial alors qu'il se dirigeait vers Spa était surréaliste, son lien avec la réalité au mieux ténu. L'ami de Wilhelm, Albert Ballin, pensait que l'abdication était la seule voie à suivre : "Je ne pense pas que l'empereur serait très triste s'il pouvait désormais faire un geste noble et se retirer dans la vie privée." Mais il pensait que beaucoup de proches de Wilhelm l'empêcheraient de le faire - `` avec certitude, l'impératrice opposera une forte résistance " - et même certains des courtisans de longue souffrance de Wilhelm nourrissaient encore le fantasme qu'en restant proche de l'armée le Kaiser pouvait conserver le pouvoir.

⁶ Les rapports du haut commandement ont confirmé que la loyauté de l'armée était désormais aussi suspecte que celle de la marine et que le consensus général était que Wilhelm devait abdiquer. Le président des sociaux-démocrates de gauche, Friedrich Ebert, a déclaré au chancelier : « L'humeur du peuple pousse la responsabilité sur l'empereur, peu importe qu'il ait raison ou tort. L'important pour le peuple est qu'il puisse voir les présumés coupables démis de leurs fonctions. C'est pourquoi l'abdication de l'empereur est nécessaire si l'on veut empêcher les masses de passer à une position révolutionnaire⁷. son père. Certains, comme Albert Ballin et le chancelier von Baden, pensaient que s'ils agissaient rapidement, le fils aîné du prince héritier, Wilhelm, âgé de douze ans, pourrait être proclamé Guillaume III avec une régence approuvée par le Reichstag, mais les communications étant interrompues entre Spa et Berlin, la chance de sauver la monarchie était perdue. Au Reichstag, les tentatives du chancelier de broder un tableau d'un avenir qui inclurait la monarchie se sont heurtées aux cris dérisoires de « Trop tard ! Trop tard ! »⁸ A Berlin, la foule fait irruption dans les palais royaux et saccage les appartements de la famille impériale, aggravant encore le problème cardiaque de l'impératrice.

Se tortillant contre le destin et perdant un temps précieux, Wilhelm proposa de se retirer en tant qu'empereur allemand mais pas en tant que roi de Prusse. Certains de ses courtisans pensaient que cela était à peu près possible, mais c'était un fantasme dont ils ont tous été brutalement secoués le 9 novembre lorsque le chancelier a annoncé la destitution de Wilhelm du pouvoir dans un discours prononcé devant le

Reichstag. Lors d'une réunion du cabinet la veille, l'un des alliés du chancelier, Philip Scheidemann, a déclaré à ses collègues : « L'abdication n'est plus le sujet de la discussion. La révolution a éclaté. Les marins de Kiel ont également pris le pouvoir à Hambourg et à Hanovre. Messieurs, ce n'est plus le moment de discuter, il faut agir. Nous ne savons pas si nous serons assis dans ces fauteuils demain⁹. » Comme en Russie, le pouvoir n'a pas tant été saisi que ramassé sur le sol.

La nouvelle fut apportée à Wilhelm à deux heures et demie de l'après-midi alors qu'il se détendait dans le jardin d'une maison près du quartier général de l'armée à Spa. Le général qui lui a dit tremblait de choc au point que ses dents claquaient. Apprenant qu'il avait été déposé, Wilhelm a crié : « Trahison ! Trahison, trahison éhontée, scandaleuse ! »¹⁰ Le prince héritier, qui était — présent, s'éloigna et monta dans sa voiture avec chauffeur pour être emmené sans dire au revoir. S'il avait encore des rêves de sauver sa propre carrière aux dépens de celle de son père, ils étaient aussi déplacés que déplaisants.

Wilhelm rentra à l'intérieur et s'effondra dans un fauteuil. Il a allumé une cigarette, qui s'est transformée en une chaîne nerveuse alors que ceux qui l'entouraient luttèrent pour comprendre la rapidité avec laquelle la monarchie des Hohenzollern avait été détruite. Von Hindenburg lui a dit qu'il devait fuir. "Je ne pouvais pas assumer la responsabilité que Votre Majesté ait été ramenée à Berlin par des troupes mutines pour être livrée comme prisonnière au gouvernement révolutionnaire."¹¹ Les paroles effrayantes du général ont clairement fait comprendre à Wilhelm que tout retour au cœur de son ancien empire était impossible. Il est devenu hystérique, affirmant à un moment donné qu'il voulait se tuer. Lorsque certains membres de son entourage ont suggéré qu'il y aurait encore des troupes loyales qui seraient prêtes à se battre aux côtés de Wilhelm, il a refusé de le considérer. Les courtisans purs et durs ont fait valoir que même si un tel geste échouait, ce serait plus honorable que d'accepter simplement la révolution si docilement. "Un roi n'a pas le droit d'envoyer ses hommes à la mort pour assouvir sa vanité personnelle", a déclaré Wilhelm plus tard. « Cela aurait signifié le sacrifice de vies précieuses, simplement pour me fournir une sortie spectaculaire¹². » Cédant une dernière fois aux conseils de von Hindenburg, Wilhelm monta dans le train impérial qui se dirigeait vers la frontière avec la Hollande neutre. Aux petites heures du matin du 10 novembre, le Kaiser est devenu un réfugié politique. En traversant la frontière, sa seule demande était une tasse de thé.

Deux semaines plus tard, Augusta Victoria le rejoint et pour la première fois de sa vie, elle le serre dans ses bras en public. Elle a amené son petit teckel, Topsy, avec elle.

Au même moment, un sort similaire s'abattait sur Karl et Zita en Autriche. Leur été ne s'était pas déroulé avec le même sentiment de morosité imminente et inévitable qui avait caractérisé celui de Wilhelm. Une visite d'État à Constantinople pour rencontrer l'allié ottoman de l'Autriche-Hongrie, le sultan Mehmed V, âgé de soixante-treize ans, avait été jugée un grand succès grâce à la politesse de Karl et à la grâce de Zita. La cour ottomane avait été particulièrement impressionnée par le magnifique diadème de l'impératrice et lorsque le jeune couple retourna à Vienne, leur train était couvert de fleurs de sympathisants turcs. Une visite à Presbourg (aujourd'hui Bratislava) le jour même où les Romanov devaient être assassinés à Ekaterinbourg a vu de grandes foules se précipiter pour acclamer l'empereur, l'impératrice et leurs deux enfants aînés. Zita a été revitalisée par leur adoration, mais son mari est resté maîtrisé. Lors de leur voyage de retour à Vienne, il a mis en garde Zita « contre la formation d'illusions. Il savait que, même si les gens ordinaires saluaient et applaudissaient, l'empire ne pourrait pas durer longtemps sans la paix à l'étranger et la réforme à l'intérieur¹³.

Au cours de la dernière semaine de septembre, la nouvelle de la reddition de la Bulgarie aux Alliés confirme que la fin de la guerre est en vue et que toutes les puissances centrales entreront bientôt dans des pourparlers de paix, affaiblies et vaincues. L'un de ses ministres a dit à Karl ce qu'il savait déjà des nouvelles bulgares : « Cela a fait sauter le fond du tonneau. Zita, qui était avec son mari lorsqu'il apprit la nouvelle de Bulgarie, confia à son biographe des années plus tard : « L'Empereur n'était pas vraiment surpris. On savait que Ferdinand [le tsar de Bulgarie] pêchait dans toutes les eaux depuis des mois, notamment vis-à-vis des Américains... Pour lui [Karl], l'effondrement de la Bulgarie n'a fait que rendre encore plus urgente l'ouverture de pourparlers de paix avec les puissances occidentales. tant qu'il y avait encore quelque chose à dire¹⁴. » Le 4 octobre, l'Autriche-Hongrie— envoya un télégramme au président Wilson réaffirmant l'intérêt de l'empire pour les pourparlers de paix et lui rappelant ses précédentes tentatives en ce sens. Le même jour, l'ex-tsar de Bulgarie, Ferdinand, est arrivé en Autriche-Hongrie dans l'espoir d'avoir accès à l'un des six domaines qu'il possédait en Hongrie à titre privé. Aussi impopulaire à cause des privations de la guerre, 'Foxy Ferdinand', comme on l'appelait,

a saisi la chance manquée par Guillaume II et Nicolas II d'abdiquer en faveur de son plus proche parent, le prince héritier Boris, et a ainsi sauvé la monarchie bulgare. Zita, dont la sœur aînée Maria Louisa avait été la première épouse de Ferdinand jusqu'à sa mort d'une pneumonie en 1899, avait peu d'affection pour son ancien beau-frère et de toute façon elle ne pouvait pas se permettre d'être vue en train de fraterniser avec un autre parent qui avait fait du mal. L'effort de guerre de l'Autriche-Hongrie. Karl a refusé d'accorder à l'ex-tsar la permission de rester et le train a été détourné vers la ville allemande de Cobourg, où Ferdinand a vécu les trente dernières années de sa vie.

Douze jours plus tard, le 16 octobre, Karl a publié un manifeste promettant de transformer l'empire en un État fédéral dans lequel «chaque composante raciale formera sa propre organisation étatique sur son territoire d'implantation». Il a honoré son serment de couronnement en stipulant que ces nouvelles réformes "n'affecteront en rien l'intégrité des terres de la couronne sacrée hongroise", mais comme l'a souligné un historien de la famille, la dernière tentative de l'Empereur d'unir tous les des myriades de nationalités derrière le trône signifiait « qu'il essayait de replanter les racines de la monarchie dans un sol qui non seulement tremblait sous la guerre, mais s'ouvrait dans la défaite ».15 Le manifeste avait habilement inclus l'expression « droits à l'autodétermination », l'un des principaux mots à la mode véhiculés par le programme en quatorze points du président Wilson pour accepter un accord de paix avec les puissances centrales. Cependant, la réponse de la Maison Blanche n'a pas été enthousiaste. Ce n'était pas suffisant. Le gouvernement américain a répondu que « le président n'est... plus en mesure d'accepter la simple « autonomie » de ces peuples comme base de la paix, mais est obligé d'insister sur le fait que ce sont eux, et non lui, qui seront juges de l'action de la part de le gouvernement austro-hongrois justifiera leurs aspirations ».16

Le 28 octobre, l'empire des Habsbourg s'est effondré lorsque le Conseil national tchèque a discrètement pris le contrôle de la résidence du gouverneur à Prague et a déclaré l'indépendance de la Tchécoslovaquie vis-à-vis de l'Autriche et de la Hongrie sans qu'un coup de feu ne soit tiré. Vingt-quatre heures plus tard, les Croates, autrefois si bruyants dans leur loyauté envers la monarchie, ont fait de même une fois qu'ils ont réalisé que le navire coulait et qu'ils devraient s'occuper de leur propre région dans un monde d'après-guerre potentiellement hostile. Deux jours plus tard, les Slovènes firent de même, suivis des communautés polonaises vivant dans la partie nord de l'empire, puis des

Ukrainiens et Roumains sur la frontière orientale. La Hongrie, espérant sauver ses propres frontières en cas de défaite, fit formellement absoudre son cabinet de ses serments de loyauté envers la maison des Habsbourg afin qu'ils puissent au moins prétendre se comporter honorablement lorsqu'ils l'abandonneraient. Le lendemain, toutes les troupes hongroises servant dans l'armée des Habsbourg ont reçu l'ordre de leur nouveau gouvernement de déposer les armes et de rentrer chez elles. En quatre-vingt-seize heures, l'empire avait tout simplement cessé d'exister.

Alors que l'agonie de la monarchie des Habsbourg se poursuivait, de grandes foules parcouraient les rues de Vienne. L'Empereur passait des nuits blanches à attendre au téléphone des nouvelles des Alliés sur une offre de paix, s'accrochant à la conviction qu'elle devait sûrement venir, même s'il était clair que les Alliés ne pourraient faire une offre que si toutes les grandes puissances, y compris la Les États-Unis l'ont soutenu, ce qu'ils ne feraient probablement pas si les monarchies restaient intactes. Peut-être ceux qui entouraient le Kaiser et l'Empereur auraient-ils dû se rappeler que le président Wilson ne pouvait pas se porter garant du comportement de ses alliés et des exigences qu'ils feraient lors des pourparlers de paix, même si l'Allemagne et l'Autriche devenaient des républiques, mais tout le monde est sage avec le recul et qui sait comment quelqu'un pourrait réagir ou fonctionner face à une situation aussi terrible que le chaos de la Première Guerre mondiale.

La nouvelle de ce qui était arrivé aux Romanov avait filtré en Europe centrale. La politique délibérée de désinformation du gouvernement soviétique signifiait que très peu de gens savaient exactement ce qui s'était passé et il y avait des rumeurs selon lesquelles la tsarine et ses enfants avaient été déplacés vers un lieu sûr, mais l'histoire selon laquelle ils avaient tous péri circulait également. et Zita était « naturellement très inquiète pour la sécurité de mes enfants »¹⁷. Le drapeau rouge du socialisme se voyait dans les manifestations visibles depuis les fenêtres du palais et les cris de « Vive la république ! est devenu plus fort une fois que la déposition de Guillaume II est devenue publique.

Zita, fidèle à son habitude, se flétrissait dans son évaluation de la chute du pouvoir du Kaiser: «Pour le moins qu'on puisse dire, ce n'était pas vraiment considéré comme un exemple inspirant. Mais comme nous avons toujours su qu'il était sous la coupe de ses généraux, cela, après tout, semblait la fin naturelle. Ils venaient juste de l'expulser. »¹⁸ Malgré ses craintes d'un deuxième Ekaterinbourg, elle surveillait de près son entourage et elle, seule de tous les membres de la famille royale à l'époque, semble avoir saisi la possibilité qu'ils soient nourris de désinformation. Une division de troupes fidèles à la Couronne aurait suffi à restaurer

ordre dans les rues de Vienne, où les manifestants étaient bruyants mais ni particulièrement nombreux ni bien organisés. Karl a été visiblement ému lorsque vingt jeunes cadets de l'Académie militaire sont arrivés au palais et ont demandé la permission de donner leur vie pour la préservation de la monarchie. Zita découvrit plus tard que le commandant de la garnison de Salzbourg avait voulu rejoindre les cadets et avait proposé de marcher sur Vienne pour soutenir l'Empereur, mais les autorités municipales de la capitale avaient refusé. Les républicains de haut rang ont utilisé la pression alliée et les troubles dans les rues pour faire avancer leur programme et au parlement, même le Parti social chrétien de droite pensait que rien ne pouvait être fait pour sauver la monarchie en cas de défaite militaire. L'empire qu'il avait créé avait disparu. A quoi pouvaient bien servir les Habsbourg maintenant ?

Amiraux, généraux et courtisans se rendaient au château de Schönbrunn pour rendre hommage à l'empereur. L'étiquette est restée inviolable jusqu'au bout. L'amiral hongrois Nicholas Horthy a sangloté en discutant des soulèvements et est finalement devenu si hystérique que l'empereur a demandé à l'impératrice de lui dire quelques mots de consolation. En leur présence, il leva la main et jura : « Je n'aurai jamais de repos tant que je n'aurai pas restauré Votre Majesté sur ses trônes à Vienne et à Budapest ! Le chancelier Heinrich Lammasch et Edmund von Gayer, le ministre de l'Intérieur, qui sont arrivés avec un document qui retirerait Karl de ses fonctions politiques.

L'étrange document annonçait ironiquement la faiblesse de la position républicaine, confirmant implicitement la conviction de l'impératrice que c'était une question d'accès au soutien et non un manque de soutien en soi qui condamnait la monarchie des Habsbourg. Ce qu'ils proposaient à l'Empereur n'était pas une abdication mais plutôt une renonciation ; il parlait du temporaire et non du permanent. En le signant, Karl accepterait simplement de mettre temporairement de côté ses droits politiques jusqu'à ce que le règlement de paix soit négocié. La monarchie tomberait en désuétude ; il n'était pas, du moins à ce stade, en train d'être aboli.

Lorsque les deux hommes entrèrent dans le bureau de l'Empereur, le Chancelier fut tellement effrayé que Karl ne le signe pas, et n'encourage ainsi une guerre civile menée par les « hordes rouges » semblable à celle de la Russie, qu'il attrapa l'Empereur, le malmena et le pria de le signer. Karl l'a secoué avec colère, à quel point Zita a mal compris ce qu'ils proposaient et a pris le document pour une abdication pure et simple. Elle a perdu toute son élégance habituelle et s'est mise en colère. À ce moment-là, elle s'est révélée être une

Bourbon jusqu'à la moelle quand, selon l'attaché de presse de l'Empereur, elle se jeta sur son mari et s'écria : « Un souverain ne peut jamais abdiquer.

Il peut être déposé... D'accord. C'est la force. Mais abdiquer – jamais, jamais, jamais ! Je préférerais tomber ici à tes côtés. Ensuite, il y aurait Otto. Et même si nous étions tous tués ici, il y aurait encore d'autres Habsbourg ! »²⁰ Karl lui expliqua qu'il s'agissait d'un renoncement temporaire et elle se calma. Estimant qu'il était préférable pour l'Autriche de négocier avec les Alliés et ne voyant aucun moyen de gouverner au mépris du consensus politique, sans l'armée et sans l'empire sur lequel sa famille avait régné pendant des siècles, Karl a retiré un petit crayon métallique de son pochette et signé Karl en bas de page.

Le cabinet fut invité à prendre congé de l'Empereur comme l'exigeaient le protocole et les convenances. Même ceux qui avaient conseillé la renonciation, comme le chancelier, étaient visiblement bouleversés lorsque Karl leur a serré la main et les a remerciés pour leur service à l'empire disparu. Des fonctionnaires des ambassades suisse et néerlandaise sont arrivés avec une offre d'escorter l'empereur et sa famille en toute sécurité hors d'Autriche et de garantir ses propriétés privées, mais Karl a poliment refusé au motif que, puisqu'il n'avait pas été déposé, il n'avait aucune raison de quitter l'Autriche. . Au lieu de cela, il déménagerait sa famille dans leur pavillon de chasse à Eckartsau, près des nouvelles frontières de l'Autriche avec la Hongrie et la Tchécoslovaquie.

Des années plus tard, l'impératrice a décrit leur départ de la belle Schönbrunn plus tard dans la journée.

L'empereur et moi sommes allés avec nos enfants à la chapelle, où nous avons dit une courte prière pour que nous puissions un jour revenir ici. Après cela, nous sommes montés dans la soi-disant salle des cérémonies, où tous ceux qui étaient encore restés étaient rassemblés. Nous leur avons dit au revoir et les avons remerciés un par un.

Puis en bas de l'escalier vers la petite cour intérieure en contrebas où les voitures attendaient. Le long des arcades, alignés sur deux rangs, se tenaient nos cadets des académies militaires, les larmes aux yeux, mais toujours parfaitement vêtus et nous gardant jusqu'au bout. Ils avaient vraiment été à la hauteur de la devise que l'impératrice Marie-Thérèse leur avait donnée : « Allzeit Getreu » (« Fidèles pour toujours »).

Il faisait nuit maintenant, et une nuit d'automne brumeuse...

L'Empereur et moi et tous les enfants sauf Karl Ludwig [Karl et Zita

cinquième enfant, né en mars 1918] coïncé à l'arrière d'une voiture avec le comte Hunyády à l'avant. Dans la suivante venaient le nourrisson Karl Ludwig et les nourrices... Nous ne nous sommes pas risqués à chasser la porte principale devant le palais. Au lieu de cela, nous avons continué parallèlement au bâtiment principal le long du large chemin de gravier qui mène à la porte latérale est. Nous nous en échappâmes et quittâmes la capitale par une route spéciale. Tard dans la nuit – sans problème ni incident – nous arrivâmes à Eckartsau.²²

Plus tôt ce jour-là, la guerre avait pris fin, à la onzième heure du onzième jour du onzième mois, lorsque l'Allemagne s'est rendue aux Alliés. Quatre ans et des millions de vies perdues avaient été en vain. A Eckartsau, les Habsbourg passèrent un Noël misérable et isolé. Zita a chassé des denrées alimentaires à offrir aux domestiques en cadeau, tandis que les anciens cadeaux des visites d'État ont été utilisés pour cacher le fait que la famille ne pouvait pas en acheter de nouveaux. La grand-mère paternelle de l'Empereur, Maria Annunciata de Bourbon et des Deux-Siciles, était morte de la tuberculose à l'âge de vingt-huit ans et certains de ses enfants et petits-enfants avaient les poumons affaiblis. En plus de cela, la pandémie de grippe espagnole balayait le globe, tuant près de 5 % de la population mondiale, et Karl et tous ses enfants en ont été touchés. Des années plus tard, Zita décrivit Noël 1918 comme "une fête plutôt sombre - d'autant plus que l'empereur, qui souffrait de toute façon de crises cardiaques répétées et de surmenage, avait contracté une grave attaque de la grippe espagnole dix jours avant [Noël] et était maintenant vraiment malade. Tous les enfants l'ont attrapé aussi; certains légèrement, il est vrai, mais certains sévèrement – Karl Ludwig, par exemple, qui avait alors à peine dix-huit mois, a bien failli mourir²³.

A Vienne, le mouvement socialiste avait formé la Garde rouge pro-communiste et il y avait de vives craintes pour la sécurité de la famille impériale à cause de cela. Le frère de Zita, Sixtus, a demandé une audience avec le roi George V au palais de Buckingham et elle a été accordée. En présence du roi George et de la reine Mary, Sixte a souligné qu'après ce qui était arrivé aux Romanov, personne ne pouvait être sûr de ce qui pourrait arriver aux Habsbourg. Et si une révolution communiste réussissait en Autriche comme elle l'a fait en Russie ? La culpabilité du roi pour son incapacité à aider ses cousins s'est manifestée lorsqu'il a accepté la demande d'aide de Sixte, malgré le fait que Karl avait dirigé une puissance ennemie. Il promit à Sixte : « Nous ferons immédiatement le nécessaire²⁴. » Et cette fois, il tint parole.

Le lieutenant-colonel Edward Lisle Strutt, un aristocrate catholique qui avait étudié en Autriche en tant que premier cycle, est allé skier avec l'archiduc François-Ferdinand à Saint-Moritz et a été décoré pour sa bravoure dans la guerre par son propre gouvernement, ainsi que ceux de la Belgique, la France et la Roumanie, a été envoyé pour rencontrer l'empereur et l'impératrice à Eckartsau. Il obtint d'abord une audience avec Karl, car même ici, dans un exil intérieur misérable, les rituels de la vie de cour étaient observés. Il a trouvé Karl toujours vêtu d'un uniforme militaire et portant ses médailles "avec un visage assez beau, bien élevé mais faible". Ils se sont parlé en français et en allemand et Strutt a conclu que «l'apparence de l'empereur décrit son caractère; un homme éminemment aimable, quoique faible, loin d'être un imbécile, et prêt à affronter sa fin aussi courageusement que son aïeule, Marie-Antoinette. fit remarquer à juste titre-que, juridiquement, la nouvelle république qui se proclame à Vienne n'avait pas le droit d'exister puisqu'elle violait les termes par lesquels il avait signé son acte de renonciation. Dans de telles circonstances, il ne pouvait pas partir.

Aucune décision n'ayant été prise quant à l'avenir de la famille, Strutt a été amené à rencontrer l'impératrice, qui portait une longue et élégante robe noire et «ses merveilleuses perles». Strutt pensait qu'elle avait l'air

pâle et malade. De taille moyenne et avec une silhouette mince, elle paraissait plus jeune que son âge, vingt-six ans. La première impression que j'ai eue était d'une extraordinaire force de caractère, adoucie par son propre charme remarquable. La détermination était écrite dans les lignes de son petit menton carré, l'intelligence dans les yeux bruns vifs, l'intellect dans le large front à moitié caché par des masses de cheveux noirs. Sans prétentions extraordinaires à la beauté, l'impératrice pouvait toujours attirer l'attention d'une foule. En entrant dans la salle, j'ai réalisé qu'elle devait partager avec les reines des Belges et de Roumanie l'honneur d'être l'une des trois grandes femmes royales de la guerre.

Son engouement pour l'Impératrice ne l'empêchait pas de remarquer qu'elle ressentait l'humiliation de leur rétrogradation « plus profondément que son mari », mais que « pas plus de couple affectueux et dévoué que ces deux-là ne pouvaient se trouver ». une relation immédiate et Zita s'est montrée disposée à écouter ses conseils.

Le nouveau gouvernement républicain a dit aux Britanniques que l'empereur ne pouvait rester en Autriche que s'il abdiquait complètement, auquel cas il pourrait rester en tant que citoyen privé. S'il choisit de ne pas abdiquer, il doit partir à l'étranger. S'il choisissait de rester sans abdiquer, ils l'arrêteraient. Strutt a longuement discuté de la situation avec Zita et il lui a conseillé que son mari parte sans abdiquer, puis revienne plus tard une fois que tout se sera calmé. L'avenir à long terme du républicanisme en Autriche ne semblait pas bon. Beaucoup étaient mécontents de l'importance donnée à la gauche radicale dans le nouveau régime et la plaisanterie selon laquelle la révolution avait en quelque sorte créé une république sans républicains capturait quelque chose de la fragilité du gouvernement. Zita a d'abord reculé à l'idée de fuir, mais quand Strutt lui a dit : « Un Habsbourg mort n'est bon pour personne, alors qu'un Habsbourg vivant, avec une famille, l'est peut-être encore », elle a cédé. suppliés et apaisés par la connaissance qu'il n'aurait pas à abdiquer, ne posèrent qu'une condition à Strutt - "Promettez-moi seulement que je partirai en tant qu'empereur et non en tant que voleur dans la nuit." Le 25 mars 1919, la famille impériale assiste à la messe de la fête de

l'Annonciation puis monte à bord du train impérial, remonté pour un dernier voyage. Lorsque les Habsbourg ont quitté l'église locale, une foule a fait irruption dans l'hymne national impérial. Des vétérans se sont rassemblés pour escorter Karl jusqu'au train et, alors qu'il quittait le quai, Strutt a entendu un faible gémissement s'élever des spectateurs. Le train a secoué toute la longueur de l'Autriche, à bord se trouvait la mère de Zita, Maria Antonia, que Strutt pensait qu'elle ressemblait à un sapin de Noël trop décoré, ayant fui portant la plupart de ses bijoux, avec ses deux chiens de compagnie, dont elle a refusé d'être séparée . Pendant le voyage, Karl se tourna vers Strutt et dit doucement : « Après sept cents ans... » La phrase resta suspendue dans l'air, sa conclusion tacite plus forte dans son silence. A 15h45 le lendemain après-midi, le train est entré en Suisse.

Plus tard, alors qu'ils s'installaient dans la vie en exil, Karl écrivit une lettre au roi George le remerciant de toute l'aide qu'il avait apportée pour faire sortir sa famille d'Autriche en toute sécurité, mais il la conclut par le vœu vain : « Dieu veuille vous épargner de voir jamais dans l'avenir, ce que j'ai dû voir auprès de moi²⁷ .



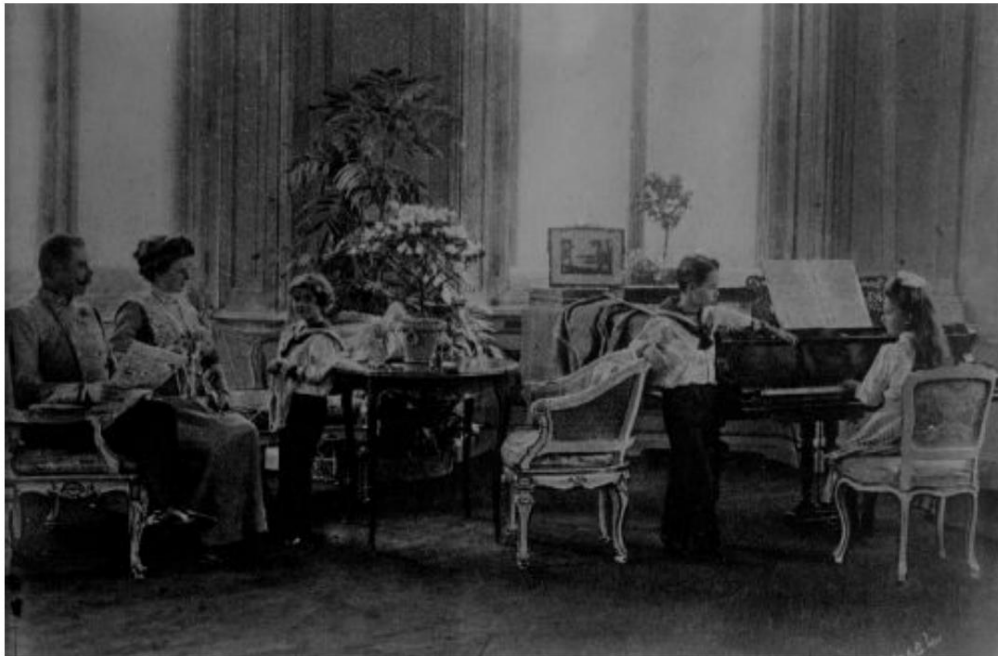
1. L'empereur François-Joseph, qui régna sur l'empire des Habsbourg de 1848 à 1916, avec le fils de Karl et Zita, le futur prince héritier Otto.



2. 'Presque inhumainement mince' : la femme de François-Joseph, Elisabeth de Bavière. Considérée comme l'une des grandes beautés du XIXe siècle dans sa jeunesse, l'assassinat de l'Impératrice par un anarchiste italien en 1898 fut l'un des nombreux deuils qui frappèrent l'Empereur dans sa vieillesse.



3. Le château de Schönbrunn à Vienne, où la monarchie autrichienne a été supprimée en novembre 1918.



4. L'archiduc François-Ferdinand et Sophie, duchesse de Hohenbourg avec leurs trois enfants, Sophie, Maximilien et Ernest.



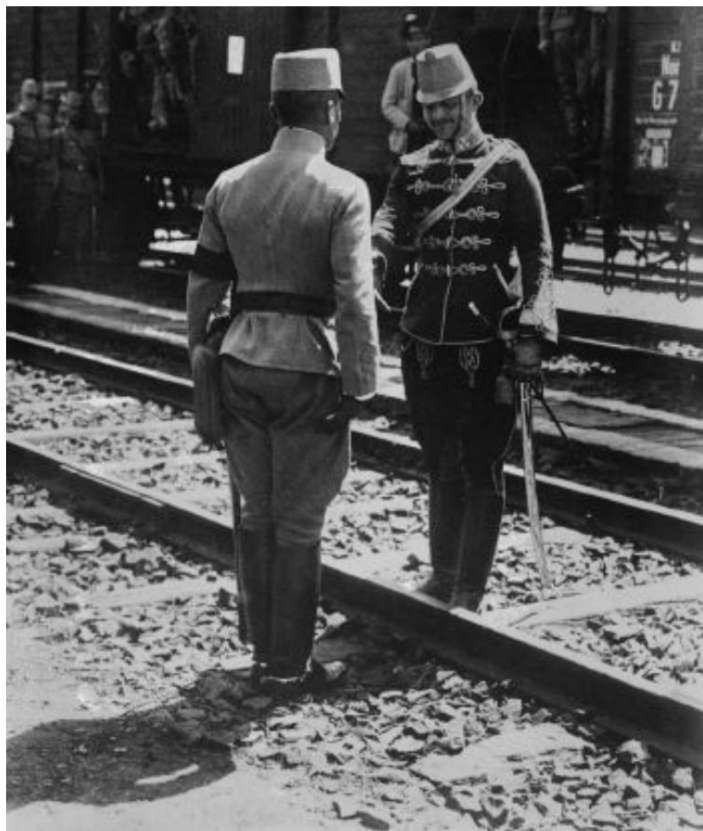
5. L'Empereur assiste au mariage de son petit-neveu, l'archiduc Karl, avec la princesse Zita de Bourbon-Parme en 1911.



6. "Pas du tout idiot, et prêt à affronter sa fin aussi bravement que son aïeule, Marie-Antoinette" : le successeur de François-Joseph, l'empereur Karl, qui accéda au trône à l'âge de vingt-neuf ans.



7. « L'une des trois grandes femmes royales de la guerre » : l'épouse de Karl, l'impératrice Zita, était une fervente catholique qui a provoqué une crise avec ses tentatives secrètes de mettre fin à la guerre.



8. L'Empereur arrive au front pour visiter les troupes pendant la guerre.



9. La "grandeur des temps anciens le dépassait de loin": le ministre des Affaires étrangères de Karl Ier, le comte Ottokar von Czernin, qui a démissionné en 1918.



10. "Le parvenu de l'autre côté de la mer". Le président américain Woodrow Wilson, dont l'insistance sur le fait que l'Europe se porterait mieux sans les monarchies a contribué à sceller le sort des empires autrichien et allemand.



11. Kaiser Wilhelm II, empereur allemand de 1888 à 1918. Il est incliné sur la photographie pour cacher le bras définitivement endommagé par l'erreur d'un médecin à sa naissance.



12. L'épouse de Wilhelm, l'impératrice Augusta Victoria, qui a refusé d'employer des catholiques parce qu'elle estimait que cela bouleversait sa foi protestante.



13. Fils aîné et héritier de Guillaume II, le prince héritier Wilhelm. Les deux hommes avaient une relation difficile, qui s'est encore détériorée pendant la Première Guerre mondiale.



14. L'épouse populaire et élégante du prince héritier, Cecilia de Mecklenbourg-Schwerin, avec leurs deux enfants aînés, Wilhelm et Louis Ferdinand. Comme beaucoup de femmes royales, l'éducation cosmopolite de Cecilia a compté comme un handicap une fois que la guerre a éclaté.



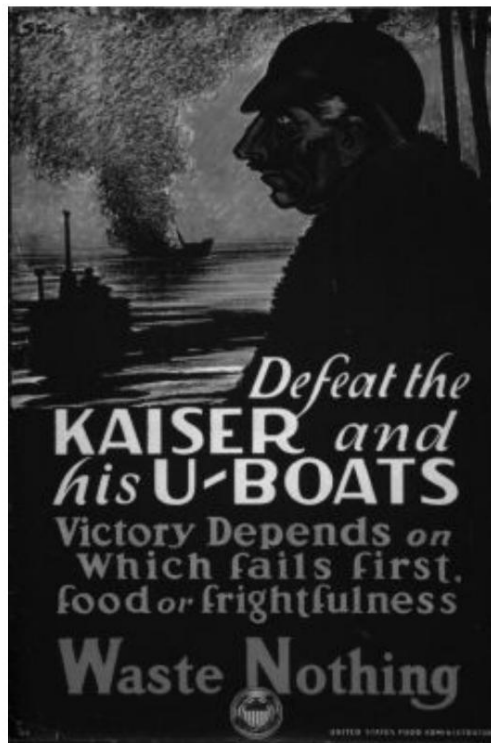
15. Le Kaiser assiste au lancement du paquebot de luxe Imperator, cinq semaines après la catastrophe du Titanic en 1912.



16. Le général Paul von Hindenburg (à gauche) et le général Erich Ludendorff (à droite) discutent de stratégie avec le Kaiser. La photo a été mise en scène; tout au long de la guerre, les deux généraux ont fait pression pour faire de l'armée la force la plus puissante de la politique allemande, même aux dépens du Kaiser.



17. "Torpillier d'énormes navires à passagers remplis de femmes et d'enfants était une brutalité barbare sans parallèle, avec laquelle nous attirerons sur nous la haine et la rage empoisonnée du monde entier." Le naufrage du navire à passagers britannique Lusitania par un sous-marin allemand en 1915 a incité Wilhelm à faire l'une de ses dernières interventions réussies au gouvernement.



18. Après le Lusitania, Wilhelm II figurait régulièrement dans la propagande britannique et américaine en tant que « Kaiser Bill » malin.



19. Le plus jeune fils de Wilhelm et Augusta Victoria, le prince Joachim, qui s'est suicidé en 1920.



20. Le vieux Kaiser en exil en Hollande, où il passa les vingt-trois dernières années de sa vie. Il est accompagné d'un de ses teckels adorés.



21. Nicolas II, Empereur et Autocrate de toutes les Russies de 1894 à 1917.



22. Le conseiller le plus brillant de Nicolas, Peter Stolypine, Premier ministre russe de 1906 jusqu'à son assassinat par un radical anti-monarchiste en 1911. L'impératrice douairière a décrit son meurtre comme "horrible et scandaleux".



23. Le yacht privé de la famille impériale, le Standart. Nicolas II était à bord lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de François-Ferdinand à Sarajevo.



24. L'épouse controversée mais dévouée de Nicolas II, l'impératrice Alexandra, avec leur fils hémophile, le tsarévitch Alexei. Prendre soin d'Alexei et s'inquiéter pour lui a détruit la santé d'Alexandra.



25. La famille impériale russe – debout, de gauche à droite, les grandes duchesses Olga et Tatiana. Assis, de gauche à droite, la Grande-Duchesse Maria, l'Impératrice Alexandra, le Tsarévitch Alexei, le Tsar Nicolas II et la Grande-Duchesse Anastasia.



26. Le cousin du tsar, le grand-duc Nikolai, qui commanda les armées russes pendant la première année de la guerre.



27. Une première séance photo pour les Alliés dans laquelle le tsar est montré en train de goûter la nourriture donnée à ses soldats. En réalité, la présence de Nicolas au front est une catastrophe politique qui attise les tensions entre la cour et les politiciens.



28. L'aînée, la plus intelligente et la plus socialement consciente des enfants de Nicolas II, la grande-duchesse Olga.



29. L'élégante Grande-Duchesse Tatiana dans son uniforme d'infirmière de la Croix-Rouge pendant la guerre.



30. La troisième fille du tsar, la grande-duchesse Maria, en bas âge. Sa nounou née à Belfast pensait que la fille était si gentille qu'elle devait être née "avec la plus petite trace de péché originel possible".



31. 'Que le Seigneur Dieu aide la Russie.' La ville de Pskov, où le train impérial a été détourné pendant la Révolution.



32. L'impératrice Alexandra en résidence surveillée en 1917. Des problèmes de dos et de cœur de toute une vie l'avaient rattrapée et elle a passé une grande partie de sa dernière année confinée dans un fauteuil roulant.



33. 'Au revoir. Ne m'oubliez pas. La grande-duchesse Anastasia, la plus jeune et la plus célèbre des enfants de Nicolas II. La légende selon laquelle elle avait survécu au massacre qui a tué le reste de sa famille a contribué à maintenir son nom en vie pendant des décennies.

Épilogue

"Elle est trop petite pour être Tatiana"

Le monde qui a vu le jour dans les dernières années de la Première Guerre mondiale était très différent de ce qui l'avait précédé. Les traités de paix signés à Versailles, Saint-Germain-en-Laye, Neuilly-sur-Seine, Sèvres et Trianon ont dépouillé les anciennes puissances centrales de nombre de leurs biens les plus convoités et leur ont infligé une paix perçue comme si humiliante qu'elle a laissé un amertume qui se renforçait d'année en année. La pure méchanceté des traités a rendu l'idiotie criminelle de Woodrow Wilson en exigeant l'abolition des monarchies d'Europe centrale comme condition de la paix encore plus maligne aux yeux des vaincus. Le Kaiser et l'Empereur s'étaient exilés en supposant que c'était le seul moyen de sauver leur pays d'un règlement punitif d'après-guerre exactement comme celui proposé en 1919. Vu sous cet angle, il est à peu près possible de faire le cas où deux des gouvernements les plus puissants de l'histoire sont arrivés à une conclusion prématurée sur la parole d'un mensonge ou, s'ils étaient enclins à la charité, une promesse qui ne pouvait être garantie par l'homme qui la faisait.

Que les monarchies d'Europe centrale aient pris fin bien trop tôt est difficile à contester quand on regarde ce qui a suivi. La suppression de siècles de stabilité associée aux expériences désensibilisantes de la guerre a permis une violence horrible dans les rues de Berlin, Munich, Budapest et Vienne. La montée du nazisme dans l'ancien Second Reich, puis dans le cœur des Habsbourg en Autriche à travers l'Anschluss de 1938 a créé l'un des régimes les plus épouvantables de l'histoire de l'humanité. Dans l'ancien Empire russe, un holocauste de violence avait déjà eu lieu lors de la consolidation du pouvoir de Lénine, au cours duquel des millions de personnes ont été assassinées et beaucoup d'autres ont fui à l'étranger pour errer en Europe et dans le monde en tant qu'émigrés. L'argument selon lequel les goulags et les purges du stalinisme étaient en quelque sorte une aberration du communisme plus pur de Lénine et de Trotsky est populaire, mais il est entièrement incorrect. La cruauté gratuite, la méchanceté amoralisée et le mépris aléatoire et dépravé pour, comme l'a dit Trotsky, « le bavardage papiste quaker sur le caractère sacré de la vie humaine » avaient tous existé et prospéré à partir du moment où les bolcheviks sont arrivés au pouvoir e

l'a peut-être porté vers de nouveaux sommets, mais le précédent était déjà établi. À l'ombre de l'Holocauste, de la Nuit de cristal, de la Terreur rouge et des goulags, il est donc déconcertant que les monarchies d'avant-guerre soient encore habituellement représentées comme d'une manière ou d'une autre indignes, également mais différemment répugnantes.

Pourtant, prétendre que l'effondrement des monarchies des Romanov, des Habsbourg et des Hohenzollern a été, dans l'ensemble, une séquence d'événements négatifs pour l'Europe et que leur destruction a ouvert une boîte de Pandore d'instabilité et d'extrémisme dont des millions ont péri et le continent a été plongé dans une siècle de conflit idéologique n'est pas la même chose que de dire qu'ils étaient entièrement innocents des tragédies qui leur sont arrivées en 1918 ou de leurs sujets après 1914. Les empereurs ont commis des erreurs vraiment terribles, dont la principale était leur incapacité à empêcher la guerre. Nicolas II et Guillaume II voulaient tous deux la paix, mais ils se sentaient incapables d'arrêter la vague d'opinion dans leurs forces armées et les gens qui espéraient la guerre après la mort de Franz Ferdinand à Sarajevo. Le désir privé de paix des monarques n'est pas tant une excuse qu'un acte d'accusation - ils savaient tous les deux la voie la plus sage à suivre, mais au moment crucial, ils se sont laissés déjouer ou contraints de prendre une décision qu'ils savaient ou craignaient. avoir tort. Le Kaiser et le Tsar croyaient tous deux à la mission sacrée de la royauté, au droit divin et aux responsabilités correspondantes des souverains, et donc, selon leurs propres normes morales, ils portent une grande part de responsabilité dans ce qui s'est passé.

Leur incapacité à maîtriser les factions les plus jingoïstes au sein de leurs gouvernements et de leurs forces armées est révélatrice d'un problème plus large auquel sont confrontées les monarchies d'avant le déluge, à savoir leur incapacité à contrôler avec succès les forces et les attitudes déchaînées par le nationalisme. Dans le cas autrichien, cet échec est né d'un rejet de principe des principes clés du nationalisme, et c'est pour cette raison que l'empire de François-Joseph a été l'un des très rares États continentaux à avoir refusé d'adopter une législation antisémite ou d'autoriser les - Des initiatives sémitiques à mettre en place dans ses forces armées. Qu'il y ait eu une culture populaire de l'antisémitisme en Autriche à l'époque est indiscutable, mais également l'opposition du trône à celle-ci, comme à toutes les formes de parriotisme trop agressif, a souvent été clairement exprimée, en contraste direct avec la façon dont les tribunaux en Allemagne et La Russie s'est comportée.

Là où les Habsbourg luttèrent, comme Canute, pour renverser le courant du nationalisme, les Romanov et les Hohenzollern s'identifiaient à lui dans les termes les plus forts possibles. Au cours du XXe siècle, la symbiose entre monarchie et nation a été perfectionnée par la Couronne britannique, mais elle s'est avérée plus gênante pour leurs cousins prussiens et russes. Le nationalisme était le dragon que les monarchies ont essayé et n'ont pas réussi à apprivoiser. L'élévation de la nation était problématique à une époque qui soutenait de plus en plus qu'une communauté pouvait être validée principalement par sa supériorité sur les autres. Pendant des siècles, les monarchies avaient prospéré dans une arène internationale où la dynastie l'emportait sur la localité. La plupart des membres de la famille royale étaient le produit de mariages et de réseaux familiaux qui traversaient plusieurs frontières - Guillaume II était à moitié anglais, la tsarine Alexandra était à moitié allemande et l'impératrice Zita était dans la position peu enviable d'être d'origine française, d'origine italienne et britannique. femme instruite à une époque où sa patrie d'adoption était en guerre avec les trois. L'intercession de la princesse héritière Cecilia auprès du Kaiser pour permettre à sa cousine russe Irina de rentrer chez elle en toute sécurité après sa lune de miel a été le premier de nombreux incidents au cours de la Première Guerre mondiale au cours desquels des membres de la famille royale ont été accusés de mettre leurs relations à l'étranger, désormais transformées d'utiles en suspectes par le déclenchement des hostilités, au-dessus des intérêts nationaux. La xénophobie a frappé les maisons royales d'Europe tout au long de la Première Guerre mondiale, opposant le patriotisme au trône avec des conséquences dévastatrices.

Une analyse plus approfondie des régimes impériaux pourrait également ébranler la croyance que leur chute faisait partie de la progression naturelle de l'histoire, dans laquelle la guerre a agi comme un catalyseur d'une inévitabilité politique. Ces évaluations sont particulièrement répandues dans l'historiographie de la Russie impériale et de l'Autriche-Hongrie, mais les problèmes auxquels était confrontée la Russie soi-disant arriérée en termes d'impact négatif de la guerre sur le niveau de vie de son peuple n'étaient pas si différents des tribulations qui se sont produites dans les pays industrialisés et Reich allemand prospère. La guerre était tout simplement trop vaste et trop terrible dans son impact pour qu'une nation puisse la supporter sans grandes souffrances. Il y avait de nombreux problèmes dans les trois empires d'Europe centrale avant 1914, mais il y a des problèmes dans toutes les grandes nations à tout moment de l'histoire et les tensions de la Première Guerre mondiale ont transformé ce qui était gérable en quelque chose d'ingérable. Ce qui est arrivé aux empires Romanov, Habsbourg et Hohenzollern n'était pas tant une catastrophe imminente, mais

plutôt un traumatisme qui pourrait survenir à n'importe quelle nation confrontée à un grand et terrible guerre.

Mais surtout, étudier l'histoire des monarchies déchues de la Première Guerre mondiale, c'est être confronté au pouvoir redoutable et terrifiant de la chance dans la formation du parcours humain. Il n'est pas à la mode de parler de hasard et de coïncidence comme ayant la même influence sur l'histoire que les grands et irrésistibles processus à long terme qui réduisent même les individus les plus puissants en morceaux flottant à la surface d'un fleuve au fort débit. L'inévitabilité de la dialectique, comme les marxistes aimeraient l'appeler, entre gouvernants et gouvernés produisant l'implosion des empires héréditaires de l'ancien monde apparaît de plus en plus insoutenable quand on examine les événements qui se sont déroulés entre 1914 et 1918. À tout moment, le cours aurait pu être altéré et l'acte final rendu très différent. L'assassinat de Sarajevo et les circonstances de la renonciation des trois empereurs à leurs trônes sont des moments de frustration douloureuse en raison du nombre de variables qui auraient pu sauver les monarchies et ainsi épargner à l'Europe des décennies de terreur et de dictature.

L'exonération ou l'exonération des monarchies allemande, russe et austro-hongroise pour leurs actions au cours des quatre dernières années de leur règne est en fin de compte une question de préférence et d'interprétation personnelles. Un monarchiste pourrait regarder cette histoire et légitimement y voir dans ses profondeurs la validation suprême de son credo, tandis qu'un opposant pourrait y voir une tragi-comédie de la folie d'une classe mourante qui n'avait plus sa place dans le monde moderne et qui fut finalement détruite par les forces qu'ils avaient mal gérées avec tant d'incompétence. Un autre observateur pourrait tout simplement trouver cela fascinant ; l'aspect personnel est certainement convaincant.

Réfugiés de la modernité, exilés du temps, les membres de la famille royale déchus et dispersés ont tenté de s'adapter à l'environnement lumineux et étranger des années 1920, avec plus ou moins de succès. Qualifié de criminel de guerre avec le reste de sa famille immédiate par le traité de Versailles, Guillaume II était protégé par l'asile qui lui avait été accordé par le gouvernement néerlandais. La reine régnante des Pays-Bas, Wilhelmina, était tellement irritée par les demandes d'extradition des Alliés qu'elle a convoqué leurs ambassadeurs en sa présence et leur a vivement parlé de la nature inviolable du sanctuaire dans les nations neutres et pacifiques.

Le 18 juillet 1920, le plus jeune fils de Wilhelm, le prince Joachim, se fait sauter la cervelle après une période de profonde dépression provoquée par le

la rupture de son mariage, des problèmes financiers croissants et son mécontentement face à la situation politique. Le choc de perdre son plus jeune fils a accéléré le déclin de sa mère, qui avait commencé par sa crise cardiaque au cours de la dernière année de la guerre. L'impératrice mourut à Doorn, leur maison pittoresque des Pays-Bas, le 11 avril 1921. Wilhelm accompagna son cercueil jusqu'à la frontière allemande, mais il refusa de mettre le pied sur le sol républicain et ne fut donc pas témoin des dizaines de milliers de personnes qui se tournèrent jusqu'à tracer le tracé de la ligne de chemin de fer qui ramenait Augusta Victoria pour être enterrée dans l'enceinte du palais de Sanssouci, selon sa demande¹. Wilhelm vécut encore vingt ans et se remaria peu après la mort de l'impératrice avec une veuve aristocratique, la princesse Hermine von Schönaich-Carolath, qu'il a rencontrée lorsque son jeune fils lui a écrit une lettre de condoléances puérile mais sincère après la mort de l'impératrice.

Comme de nombreux membres de l'ancienne élite, la princesse Hermine était initialement très sympathique au mouvement national-socialiste émergent en Allemagne. Elle et certains des fils survivants de Wilhelm ont même assisté à quelques-uns des rassemblements notoires du parti et elle a encouragé Wilhelm à rencontrer Hermann Göring après avoir laissé entendre que le mouvement pourrait envisager une restauration de la monarchie une fois au pouvoir. C'était un bluff, comme tant de manœuvres nazies au début des années 1930, mais contrairement au général von Hindenburg, aujourd'hui vénérable président de la République allemande, Guillaume II n'a pas été dupe et il se méfiait intensément du parti nazi. Pendant une grande partie des années 1920, il avait sombré de plus en plus dans l'antisémitisme mesquin et ignoble des années d'après-guerre, oubliant apparemment tous ses amis juifs d'avant la révolution et murmurant parfois que le scandale d'Eulenburg, l'effondrement de la monarchie et la L'armistice avait été le résultat d'un complot juif international, mais lorsqu'il entendit la nouvelle de la nuit de cristal en 1938, il remarqua : « Pour la première fois , j'ai honte d'être un Allemand. contre le régime et sa belle-fille Cecilia, vivant toujours en Allemagne, avait fait part de sa répugnance dès le début. Cependant, le prince héritier, toujours une source d'ennuis, avait rejoint le mouvement, une décision qui a accru les sentiments de déception de son père à son égard.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, les Pays-Bas sont occupés par la Wehrmacht et Wilhelm est ravi de voir les armées allemandes prendre Paris, ce qu'elles n'ont pas réussi à faire en 1914. C'est pour lui un sentiment d'installation.

de partitions anciennes. Cependant, il est resté en privé hostile à Adolf Hitler et le sentiment était réciproque. Quinze princes de la lignée impériale se sont enrôlés pour servir dans les armées nazies en 1939, mais Hitler considérait de plus en plus le mouvement monarchiste comme une menace. Le service des princes dans la Wehrmacht a montré que les Hohenzollern n'étaient jamais susceptibles de fusionner en tant que forme d'opposition de principe au nazisme comme l'avait fait la maison des Habsbourg, mais le Führer restait mal à l'aise. Lorsque le fils aîné de l'ex-prince héritier a été tué au combat en 1940, des milliers de personnes se sont rendues à ses funérailles et Hitler était tellement furieux de cette démonstration de royalisme qu'il a ordonné à tous les Hohenzollern de cesser de servir dans l'armée allemande et a interdit toute autre exposition publique de néo-monarchisme. Le beau-fils du Kaiser, Ferdinand, a été arrêté pour avoir publiquement critiqué le gouvernement, tandis que son fils, le prince Eitel, s'est vu interdire d'assister à une réunion de son ancien régiment de la Première Guerre mondiale.

Malgré le totalitarisme auquel ils étaient confrontés, ou peut-être à cause de lui, la vieille garde monarchiste en Allemagne était de plus en plus effrontée de montrer son mépris pour le caporal devenu dictateur de leur pays ; Lorsque la petite-fille d'Otto von Bismarck, la comtesse Hannah von Bismarck-Schönhausen, a été invitée à lancer un nouveau navire de guerre portant le nom de son grand-père, elle a répondu avec amertume qu'elle avait déjà baptisé un navire de guerre avec le nom de la famille sous le règne de Sa Majesté Impériale et qu'elle ne voyait pas raison pour laquelle elle devrait répéter la tâche. Lors des funérailles du prince Wilhelm, qui avaient tant chahuté Herr Hitler, le maréchal von Mackensen, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui avait servi le Kaiser avec dévouement sur le front de l'Est et dont le fils Hans avait été le compagnon de son quatrième fils Augustus Wilhelm, entendit qu'un ancien collègue avait été interdit de servir dans l'effort de guerre du IIIe Reich parce que le haut commandement nazi le désapprouvait profondément, ce à quoi le ci-devant maréchal cria : « Dans ce cas, je ne peux que vous féliciter de tout mon cœur ! 3 Lorsque le Kaiser mourut en 1941 à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il interdit expressément à la fois l'affichage des symboles nationaux-socialistes et que son corps soit ramené pour être enterré dans une Allemagne non monarchiste. Aujourd'hui, le corps du Kaiser repose dans un joli mausolée en briques rouges sur le terrain de Huis Doorn, sa dernière demeure.

Son testament stipulait que le corps devait être exhumé et ramené en Allemagne en cas de restauration de la monarchie prussienne.

Pendant la majeure partie de ses vingt-trois années d'exil, Guillaume II s'était comporté avec une dignité résignée qui n'était entachée que par son complotisme

opinions et son incapacité constante à accepter le moindre blâme pour ce qui lui est arrivé en 1918. "Je suis un homme brisé", a-t-il déclaré au début de son exil, "que puis-je faire de ma vie maintenant ?" Il n'y a plus d'espoir, il ne me reste plus que le désespoir. Alors qu'il gisait mourant en 1941, l'infirmière qui le soignait le réconforta en disant : « Votre Majesté, c'est mieux au-dessus. Avec le Seigneur Suprême, c'est mieux pour nous que sur terre. Wilhelm répondit : « Je suis prêt... »⁴ De son déménagement volontaire à Cobourg, l'ex-tsar Ferdinand de Bulgarie résumait l'attitude royale face aux années passées dans le désert d'après-guerre : « Les rois en exil sont plus philosophes sous revers que les individus ordinaires; mais notre philosophie est avant tout le résultat de la tradition et de l'élevage, et n'oubliez pas que la fierté est un élément important dans la fabrication d'un monarque. Nous sommes disciplinés dès le jour de notre naissance et nous avons appris à éviter tous les signes extérieurs d'émotion. Le squelette est assis pour toujours avec nous à la fête. Cela peut signifier un meurtre, cela peut signifier une abdication, mais cela sert toujours à nous rappeler l'inattendu. Par conséquent, nous sommes préparés et rien ne vient dans la nature d'une catastrophe. L'essentiel dans la vie est de supporter dignement toute condition d'exil corporel ou spirituel. Si l'on soupe avec chagrin, on n'a pas besoin d'inviter le monde à vous voir manger.'⁵

Des sentiments similaires ont été repris par le beau-frère de Ferdinand, Karl, décédé à l'âge de trente-quatre ans sur l'île de Madère après un rhume transformé en bronchite puis en pneumonie grave, la même progression de la maladie qui avait tué le plus âgé. François-Joseph en 1916. Karl est mort alors que la messe était célébrée dans la pièce voisine, avec un crucifix pressé contre ses lèvres, tandis qu'une Zita enceinte lui tenait la main et priait. Le jour de leur mariage, le dévot Karl avait dit à Zita : « Maintenant, nous devons nous entraider pour aller au paradis . Pourtant, la démission chrétienne ne signifiait pas la reddition, du moins en ce qui concerne les Habsbourg. Karl n'avait jamais accepté la légalité de sa déposition et en 1921, il s'était même introduit clandestinement en Hongrie pour tenter de récupérer la couronne de Saint-Étienne, une entreprise qui a échoué lorsque l'amiral Horthy a renié son serment en larmes de 1918 de restaurer la monarchie, parce qu'entre-temps il avait acquis tant de pouvoir pour lui-même.

La mort de Karl signifiait que la revendication des Habsbourg était passée à son fils aîné Otto, qui n'a pas poursuivi le trône vacant avec tout à fait la même vigueur que son

père. Il a conservé son titre d'avant-guerre de prince héritier plutôt que de s'élever au rang d'empereur de jure ; il est devenu chef de la maison des Habsbourg, poste qu'il a occupé jusqu'à ce qu'il y renonce dans la vieillesse en faveur de son fils Karl en 2007. Opposant virulent au nazisme, Otto s'est fortement impliqué dans les mouvements d'expatriés autrichiens et alliés destinés à mettre en évidence les outrages perpétrés par le Troisième Reich avant même la Seconde Guerre mondiale.

Zita, également une opposante, a dû déplacer sa grande famille vers la sécurité du Canada pendant la majeure partie de la guerre, où l'une de ses filles, l'archiduchesse Charlotte, a déménagé vers le sud pour trouver du travail et poursuivre ses convictions en devenant assistante sociale à New York. Est de Harlem.

Après 1945, Otto von Habsburg est devenu un partisan enthousiaste de ce qui est finalement devenu l'Union européenne, voyant dans sa dilution de l'indépendance nationale une réinvention de l'engagement séculaire de la dynastie des Habsbourg envers une autorité centrale qui a amélioré la force des frontières nationales et des identités concurrentes. Il était une figure vénérée au Parlement européen, mais il avait aussi quelques éclairs de l'esprit de sa mère. En 1988, lorsque le politicien fondamentaliste protestant nord-irlandais Ian Paisley a commencé à chahuter le pape Jean-Paul II alors qu'il s'adressait au parlement, citant le livre de l'Apocalypse et brandissant une pancarte qui appelait le pape l'Antéchrist, plusieurs délégués se sont retournés contre lui, y compris un prince héritier Otto enragé, qui était l'un de ceux qui ont tenté de frapper le révérend Paisley au visage.

L'impératrice Zita a enduré un veuvage de soixante-sept ans, mourant en Suisse en 1989 à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Elle a vécu assez longtemps pour voir le système communiste qui avait englouti une si grande partie de l'ancien empire des Habsbourg après 1945 commencer à s'effondrer. Pour quelqu'un qui se considérait comme la protectrice de l'héritage de huit siècles des Habsbourg, il a dû sembler que la grande expérience du continent avec le communisme n'avait duré qu'un clin d'œil. En 1989, le corps de l'impératrice douairière Zita, autrefois insultée comme "l'intrigante italienne", fut emporté pour être enterré dans la même crypte des Capucins et par le même chemin où, soixante-treize ans plus tôt, elle avait marché derrière le cercueil de l'empereur François-Joseph. En 2011, le corps de son fils Otto a reçu des honneurs similaires.

Au moment du décès de l'impératrice Zita, la république autrichienne avait assoupli certaines de ses restrictions les plus vindicatives et manifestement illégales sur la

ancienne famille régnante. Dans les années 1920, ils avaient saisi presque tous les biens appartenant à n'importe quel Habsbourg, même s'ils étaient entièrement détenus à titre privé, et gelé leurs avoirs, y compris les fonds constitués par Franz Josef grâce à des investissements pour subvenir aux besoins de ses proches dans les circonstances particulières de l'exil. Les gouvernements tchécoslovaque et hongrois avaient fait de même, conduisant à l'expulsion des trois enfants de Franz Ferdinand de leur maison à Konopischt pour des motifs qui sont toujours contestés devant les tribunaux européens. Les enfants eux-mêmes ont lutté dans le monde extérieur. En raison de son opposition au nazisme, le fils aîné de François-Ferdinand, Maximilien, dont la réussite à ses examens scolaires avait été grillée la veille de la tragédie de Sarajevo, a été arrêté après l'Anschluss et a passé des années comme détenu au camp de concentration de Dachau. Après sa libération et la fin de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement autrichien a rendu le château d'Artstetten, où ses parents étaient enterrés, à la famille et, petit à petit, les lois anti-Habsbourg ont été abrogées. Maximilien n'était pas non plus le seul Habsbourg à avoir été victime des dictatures du milieu du siècle. L'opposition de la famille au totalitarisme a vu l'archiduc Albrecht sortir des années passées dans les camps de travail nazis aveugle d'un œil et la moitié de son corps complètement paralysé à la suite des tortures infligées par la Gestapo, tandis que son frère Wilhelm a été enlevé dans les rues de Vienne par l'Armée rouge en 1947, envoyé en URSS, interrogé, battu, condamné à vingt-sept ans de travaux forcés et laissé mourir dans une prison soviétique.

Les années d'exil ont entraîné la fuite du communisme et du fascisme, des bijoux volés, des mariages controversés, des querelles et des affaires judiciaires, mais de toutes les tragédies étranges qui ont frappé les maisons royales en exil, peut-être aucune n'était aussi célèbre ou plus déroutante que l'affaire Anastasia, qui a commencé après que les corps disparus des Romanov ont donné lieu à l'histoire selon laquelle un ou plusieurs membres de la famille auraient pu survivre au massacre. En 1921, l'histoire commence rapidement à se centrer sur la figure de la grande-duchesse Anastasia grâce aux revendications d'un patient de l'asile psychiatrique de Dalldorf, dans le nord de l'Allemagne. La jeune femme y avait été amenée après avoir tenté de se suicider en sautant du pont Bendler dans le canal Landwehr à Berlin. Une compagne d'infortune, Clara Peuthert, a lu un article de journal qui spéculait sur la possible survie d'une partie de la famille du tsar et elle a remarqué une similitude entre son compagnon et la grande-duchesse Tatiana, dont la photographie accompagnait l'article. Le survivant anonyme du suicide n'a pas nié les spéculations de Clara. Alors que les rumeurs se répandaient

Dalldorf, finalement l'une des dames d'honneur survivantes de la tsarine, la baronne Sophie Buxhoeveden, qui, comme 500 000 autres réfugiés de la révolution russe, avait depuis élu domicile en Allemagne, est venue à Dalldorf pour voir la jeune fille par elle-même.

La patiente s'est recroquevillée sous ses draps et a refusé de croiser le regard de la baronne ou de répondre à l'une de ses questions. Perdant patience, la baronne tendit la main et tira la pauvre fille hors du lit avant de se tourner vers les médecins et de déclarer: "Elle est trop petite pour être Tatiana." À cinq pieds deux pouces, elle était beaucoup trop petite pour être Tatiana, mais elle était juste de la bonne taille pour la plus petite des sœurs impériales, Anastasia.

Se défendant plus tard, la femme fit remarquer : « Je n'ai jamais dit que j'étais Tatiana. »⁷ D'autres avaient fait l'erreur et elle ne les avait tout simplement pas corrigées. Alors que l'intérêt pour la grande-duchesse Anastasia ressuscitée augmentait, la plus longue affaire judiciaire de l'histoire européenne, ne se terminant qu'en février 1970, a été menée pour déterminer si elle avait le droit légal de s'appeler Romanov. Dans l'intervalle, elle a utilisé une variété de pseudonymes, dont Anna Tchaïkovski et Anna Anderson, car ses revendications ont divisé la communauté monarchiste en exil.

L'un de ses partisans les plus en vue était la princesse Xenia, la vraie cousine d'Anastasia. D'une beauté saisissante, Xenia avait deux ans de moins que la grande-duchesse Anastasia et les filles s'étaient rencontrées pour la dernière fois lors des célébrations du tricentenaire de 1913, alors qu'Anastasia avait douze ans et Xenia n'en avait que dix. Pendant la guerre, Xenia et sa sœur aînée, la princesse Nina, avaient vécu en Angleterre et, n'ayant aucun moyen sûr de rentrer chez elles, elles ne sont jamais retournées en Russie ou ont retrouvé leur père, le grand-duc George, qui était l'un des exécutés. par les bolcheviks en 1919. Nina a épousé un autre émigré, le prince Paul Chavchavadze, et ils ont eu un fils ensemble, David, qui a ensuite servi dans la CIA. Xenia a épousé un millionnaire américain, William Bateman Leeds, l'héritier d'une fortune minière d'étain, et elle vivait à New York, partageant son temps entre un appartement luxueux dans l'Upper East Side de la ville et une résidence d'été à Long Island, quand Anna Tchaïkovski arrive à Manhattan en 1927.

Lorsqu'elle et la future Anastasia se sont rencontrées pour la première fois, dans le salon de la Cinquième Avenue d'une autre mondaine sympathique, Anna Jennings, Xenia a regardé "Anna Tchaïkovski" tendre la main à un invité et a été tellement impressionnée par le naturel du geste qu'elle est devenu convaincu que

seul un camarade Romanov pouvait être capable d'une telle majesté sans affectation. Malgré les doutes de son mari quant à la façon dont le reste des Romanov le prendrait, Xenia Leeds a insisté pour fournir de la nourriture et un abri à «Mme Tchaïkovski», qui était venue à New York grâce à la générosité de certains de ses autres partisans et espérait rester. Plus tard, les deux femmes se sont séparées parce que le mari de Xenia a trouvé l'instabilité et la nature exigeante d'Anna trop difficiles à supporter, mais le soutien de Mme Leeds à sa demande n'a jamais faibli et elle a témoigné en sa faveur lors d'affaires judiciaires ultérieures.

Mais la croyance de Xenia Leeds en Anna Tchaïkovski, ou Anna Anderson, a mis en évidence l'un des thèmes récurrents chez ceux qui l'ont approuvée. En surface, l'appel nominal semblait très impressionnant - cousins, camarades Romanov, camarades de jeu d'enfance et émigrés célèbres comme le compositeur Sergei Rachmaninoff - mais lorsqu'on l'examine de plus près, leur crédibilité en tant que témoins était presque toujours problématique. Xenia Leeds et sa sœur, Nina Chavchavadze, n'avaient pas été des camarades de jeu régulières avec les enfants impériaux; en tant que membres de la même famille élargie, ils se sont rencontrés socialement à différentes étapes de leur enfance, mais ce n'était guère une relation étroite. De plus, la résidence de Nina et Xenia en Angleterre pendant la Première Guerre mondiale signifiait qu'elles avaient vu Anastasia pour la dernière fois quand elle et eux étaient en exil. Xenia elle-même a admis qu'elle aurait du mal à identifier correctement son deuxième cousin douze ans après leur dernière rencontre dans l'enfance, elle a plutôt insisté sur le fait que son identification reposait sur la connaissance d'un camarade royal lorsqu'elle en rencontrait un. Le soutien à vie de Gleb Botkin, fils du médecin qui avait péri aux côtés des Romanov à Ekaterinbourg, était certainement une aubaine, mais les affirmations de Gleb d'avoir été les meilleurs amis des frères et sœurs Romanov pendant leur enfance commune à Tsarskoïe Selo ne sont pas confirmées. Par ce que nous savons de leur emploi du temps. Ils ont joué ensemble très rarement et les souvenirs figuraient sans aucun doute plus dans la tête de Gleb Botkin que dans celle des Romanov. En revanche, ceux qui ne croyaient pas qu'elle était Anastasia étaient souvent moins nombreux mais beaucoup plus crédibles, y compris la vraie marraine d'Anastasia, la grande-duchesse Olga Alexandrovna, le prince Felix Yussopov, vivant maintenant en exil itinérant avec Paris comme base, la marraine d'Anastasia. Le tuteur français Pierre Gilliard et l'une de ses nounous, Alexandra Tegleva.

Des tests ADN effectués après la mort de la prétendante en 1984 ont établi qu'elle n'était pas une Romanov et qu'il s'agissait bien plus probablement de Franziska Schanzkowska, une ouvrière polonaise disparue en 19208 .

des décennies à Ekaterinbourg, les jeunes délégués du parti communiste en visite étaient toujours emmenés dans la cave où la famille avait été assassinée pour poser à côté des murs criblés de balles pour des photographies commémoratives, tandis que les étudiants des académies du KGB étaient informés au début de leur formation que le Le gouvernement soviétique avait toujours su que la grande-duchesse Anastasia était décédée avec le reste de sa famille en 1918.9 Puis vint le dévoilement public des restes de cinq des sept Romanov assassinés à Ekaterinbourg après la chute de l'Union soviétique, leur réinhumation cérémonielle dans la nécropole familiale à Saint-Pétersbourg en 1998 puis la découverte en 2008 des deux corps disparus dans une sépulture secondaire voisine, où les bolcheviks avaient tenté de les incinérer. Tous les corps ont été rigoureusement testés par des échantillons d'ADN fournis par certains des parents survivants des Romanov, dont le prince Philip, duc d'Édimbourg, le mari de la reine Elizabeth II. Cependant, le mystère avait alors été inscrit dans des pièces de théâtre, des romans, un film oscarisé mettant en vedette Ingrid Bergman et Yul Brynner, des émissions de télévision, des poupées, des sites Web commémoratifs et des comédies musicales à la fois sur scène et en animation, avec le nom de la Grande-Duchesse translittéré en son américanisé. prononciation d' Anna-stay-zee-a plutôt que l'anglais Anna-stahz-ee-a qu'elle et s

Les détails de l'insistance d'Anna Anderson pendant des décennies sur le fait qu'elle était le dernier membre survivant de la famille immédiate de Nicolas II sont toujours débattus, la plupart des questions restantes se concentrant maintenant sur la tentative de déterminer si oui ou non, avec ses antécédents de maladie mentale, elle a réellement croyait ses propres illusions – que, comme John Klier et Helen Mingay l'ont suggéré dans leur merveilleuse étude du mystère, « la seconde croyait sans aucun doute qu'elle était la première ». Et, vraiment, elle a gardé vivant le souvenir de cette autre Anastasia. Sans elle, il n'y aurait pas de films, pas de livres, pas de légende romantique. Les deux Anastasia représentent les deux visages du XXe siècle. Un siècle qui a vraiment existé, plein de guerres et de massacres d'innocents. Le second est le siècle que nous aspirons à avoir, celui de la paix et des plaisirs familiaux, et les rêves de toute petite fille qui pourrait fermer les yeux et devenir une princesse. »10 Ou, comme le soulignait Felix Yussopov, Anna Anderson n'était rien de plus qu'une nerveuse, hystérique, vulgaire et vulgaire... aventurière, malade hystérique et affreuse comédienne... [on] reculerait d'horreur à l'idée que cette affreuse créature puisse-être la fille de notre tsar !

Quoi qu'il en soit, la renommée posthume d'Anastasia Romanov a contribué à préserver sa famille dans une légende moderne où elle et ses trois sœurs sont devenues les victimes les plus célèbres de la violence politique du communisme russe. On pourrait dire qu'elles n'étaient que quatre parmi des millions de victimes similaires, mais la notoriété des jeunes femmes en tant que membres de la famille impériale signifiait que nous en savions tellement plus sur les détails intimes de leur vie que sur la plupart de ceux qui ont perdu leur vie. vit dans le chaos déclenché par la Première Guerre mondiale. Nous savons quels livres ils aimaient lire, leurs parfums de bain préférés, leurs bêtes noires et leurs souvenirs les plus heureux, et grâce à cette connaissance, nous sommes en mesure d'apprécier plus pleinement l'humanité de tous ceux qui ont péri de la même manière. Dans la mort comme dans la vie, ils sont devenus des symboles auxquels des millions de personnes peuvent s'identifier et sympathiser, et à travers lesquels des points plus larges peuvent être éclairés. Dans son étude sur Lady Jane Grey, le regretté Eric Ives justifiait la fascination posthume pour une princesse du XVI^e siècle qui, par rapport à ses autres parents, n'a accompli que très peu de choses au-delà d'une mort particulièrement tragique et prématurée : « Les pages de l'histoire sont marquées d'un astérisque des noms qui défient l'érosion. Jane Grey en fait partie, mais étrangement. A vrai dire elle comptait pour peu... Indéniablement, il y a l'attrait macabre de la fille sacrifiée. Elle est décédée Jane Dudley, mais est universellement connue sous le nom de Jane Grey, Ariane enchaînée au rocher. Tout cela et plus encore. Mais la justification fondamentale pour se souvenir de Jane est la justification pour se souvenir d'Anne Frank des siècles plus tard. Ils parlent au nom de la multitude de victimes de la brutalité qui n'ont pas de voix. »¹² On pourrait très bien en dire autant des sœurs Romanov.

Les maisons dirigeantes de la période édouardienne planent dans notre imaginaire culturel comme un prologue étincelant au carnage à venir de la Première Guerre mondiale. Ce sont des filles en robes de lin blanc, des hommes en uniformes militaires immaculés, à une époque sans week-end qui a donné naissance aux œufs de Fabergé, des yachts privés de la taille de petits paquebots, les premières images animées de la vie privée des royautés, de beaux bijoux, des sourires gagnants, de grands opéras et des valses qui parlent tous d'une société d'une beauté envoûtante et d'une grâce facile. À partir de photographies sépia, ils nous regardent de l'autre côté du gouffre impénétrable créé par ce qui s'est passé après 1914. Les valses noient les autres sons de cette époque - la misère des usines, la production rapide de matériel militaire toujours plus meurtrier. et les acclamations des foules affamées de guerre. L'histoire des empereurs de la Première Guerre mondiale est un grand récit politique, ainsi qu'une séquence saisissante de

dramas personnels. C'est tour à tour touchant et frustrant, édifiant et épouvantable, une inspiration et un avertissement. Le courage et la dignité avec lesquels beaucoup d'entre eux ont rencontré leur destin ultime sont toujours une source d'émerveillement et d'inspiration pour leurs admirateurs des temps modernes, dont ils sont nombreux - en fait, à partir de 1981, des dévots. Nicolas II, sa femme et leurs enfants ont tous été canonisés par les branches de l'Église orthodoxe russe à diverses étapes après 1981 en tant que porteurs de la passion, une catégorie de saints qui reconnaît spécifiquement que la personne est décédée à la manière du Christ avec sa foi. sur le chemin de la mort, mais qui diffère d'un martyr, qui a été explicitement tué pour sa foi. La sœur éloignée d'Alexandra, la grande-duchesse Elisabeth (connue sous le nom d'Ella dans la famille), a également été canonisée, qui a été assassinée par la Cheka plus tard le même jour que sa sœur cadette. Ella, qui avait fondé et rejoint un couvent dans son veuvage, avait été assignée à résidence dans la ville voisine d'Alapaevsk, et elle a été emmenée dans une mine de fer abandonnée où elle a été battue puis jetée.

Avec elle se trouvaient sœur Barbara Yakovleva, une religieuse de son couvent, et plusieurs autres Romanov qui avaient été capturés et transportés dans la région - le poète et cousin du tsar, le prince Vladimir Paley, vingt et un ans, le grand-duc Sergei Mikhailovich, son secrétaire Feodor Kemez et trois frères Romanov, le prince Ivan, le prince Constantin et le prince Igor, âgés de trente-deux à vingt-quatre ans. Ils ont tous été violemment battus puis jetés dans la mine, avec deux grenades à main lancées après eux. Les gardes pouvaient entendre la grande-duchesse et les autres chanter des hymnes, même après la deuxième grenade, alors ils ont bourré l'entrée de bois et y ont mis le feu. Les armées blanches ont pris la ville et récupéré les corps quelques jours plus tard, ce qu'elles n'ont pas réussi à faire dans les champs de mise à mort plus efficaces d'Ekaterinbourg. Le corps de la grande-duchesse Elisabeth a été transporté pour l'inhumation à l'église orthodoxe russe de Marie-Madeleine à Jérusalem.

En 2004, le pape Jean-Paul II a béatifié l'empereur Karl non seulement pour la piété avec laquelle il a accueilli la mort à Madère, mais aussi pour ses tentatives de mettre fin à la guerre, car, selon les mots du pontife, « la tâche décisive des chrétiens consiste à rechercher, à reconnaître et suivant la volonté de Dieu en toutes choses. L'homme d'État chrétien, Karl d'Autriche, a relevé ce défi tous les jours... Dès le début, l'empereur Karl a conçu sa charge comme un service sacré rendu à son peuple. Son principal souci était de suivre la vocation chrétienne à la sainteté également dans ses actions politiques. Pour cette raison,

ses pensées se sont tournées vers l'aide sociale. Puisse -t- il être un exemple pour nous tous, en particulier pour ceux qui ont aujourd'hui des responsabilités—politiques en Europe ! »¹³ Les conservateurs et royalistes autrichiens s'efforcent de faire de Karl un membre de la confrérie catholique des saints. Dans les montagnes de l'Oural, les endroits où les corps des Romanov ont été cachés en juillet 1918 ont été marqués par des champs de lis, et il y a des églises dédiées à chacun des sept membres de la famille impériale. La maison où ils ont été massacrés, démolie par Boris Eltsine agissant sur ordre du gouvernement soviétique en 1977 lorsqu'elle a commencé à devenir un point focal de pèlerinage subreptice, a été remplacée par une somptueuse cathédrale commémorative - L'église sur le sang en l'honneur de Toussaint resplendissant en terre russe. Des milliers de personnes y progressent chaque année, vers les champs et l'église, pour participer au «Romanov Golgotha» et à la symbiose perçue comme existant entre la famille royale martyre et toutes les victimes ultérieures du communisme russe.

Des fleurs sont encore déposées dans la crypte des Habsbourg de l'église des Capucins et en Allemagne, l'héritage du Kaiser fait l'objet de vifs débats alors que l'étude du Second Reich émerge de l'ombre de l'histoire plus populaire et plus terrifiante du Troisième.

En repensant aux années qui ont précédé les révolutions, Felix Yussopov a été ému d'écrire une vérité universelle : « Nos souvenirs sont parfois pleins de lumière et parfois sombres. Dans une vie mouvementée, certains sont tristes et certains sont gais, certains sont agréables, tandis que d'autres sont si tragiques que son seul désir est de ne jamais les rappeler —informé. Pour le meilleur ou pour le pire, qu'il s'agisse de mettre en garde ou de justifier, d'étudier comme une épopée historique ou une tragédie biographique, la chute des familles impériales après 1914 est un récit digne d'intérêt et de mémoire, non seulement parce qu'il compte dans la manière que toute l'histoire compte, mais parce qu'elle nous émeut avec son extraordinaire tragédie, et donc peut-être que le dernier mot le plus approprié dans cette étude de leur histoire sont les paroles de la grande-duchesse Anastasia, âgée de seize ans, écrites à un domestique de la famille en tant que un train blindé l'emmène dans un lieu d'exil et de mort : « Au revoir. Ne m'oublie pas.

Remarques

Prologue

[1.](#) La citation d'ouverture de Lady Elizabeth Bowes-Lyon, la future reine consort, se trouve dans William Shawcross (ed.), *Counting One's Blessings: The Selected Letters of Queen Elizabeth the Queen Mother* (Londres, 2013), p. 50. L'histoire de l'annonce à Windsor et du week-end chez la marquise de Milford Haven se trouve dans les mémoires de la princesse Marie Louise, *My Memories of Six Reigns* (Londres, 1957), pp. 185–9.

1 Les monarchies russe, allemande et austro-hongroise en 1913

[1.](#) Winston Churchill, *La crise mondiale* (Londres, 1923), i. 107.

[2.](#) Orlando Figes, *A People's Tragedy: The Russian Revolution, 1891–1924* (Londres, 1996), p. 13.

[3.](#) La confiance populaire dans la taille de l'armée russe en tant que meilleur garant de la victoire a assuré que la défaite dans la guerre de Crimée (1853-1856) avait été largement oubliée ou ignorée en 1904. Pour une histoire particulièrement bonne de l'armée russe à cette période voir Bruce W. Menning's *Bayonets Before Bullets: The Russian Imperial Army, 1861–1914* (Indiana University Press, 1992).

[4.](#) Dominic Lieven, *Nicholas II: Emperor of All the Russias* (Londres, 1993), p. 148.

[5.](#) Beaucoup a été écrit sur le chemin de la Russie impériale vers l'industrialisation. Un récit intéressant et auquel je suis redevable est *Autocracy, Capitalism and Revolution in Russia* de Tim McDaniel (University of California Press, 1988).

[6.](#) EJ Bing (éd.), *The Letters of Tsar Nicholas and Empress Marie* (Londres, 1937), p. 188.

[7.](#) *Lettres du tsar Nicolas et de l'impératrice Marie*, pp. 197–201.

[8.](#) Lieven, *Nicholas II*, p. 150.

[9.](#) Lieven, Nicolas II, p. 154.

[10.](#) Lieven, Nicolas II, p. 153.

[11.](#) Ascher, p. 139. Le rapport du New York Times du 25 août 1906 indiquait à tort que Natalia Stolypine était décédée des suites de ses blessures ; une correction a été imprimée le 26 août 1906, lorsqu'il a été confirmé qu'elle était dans un état critique mais avait été transférée à l'hôpital Calmeyer.

[12.](#) La carrière de Stolypin a reçu un traitement approfondi dans Abraham Ascher, *PA Stolypin: The Search for Stability in Late Imperial Russia* (Stanford University Press, 2001). Pour une évaluation plus négative de son héritage, voir Figes, p. and Settlement in Romanov Russia, 1613–1917 (Oxford University Press, 1990), pp. 165–94; DAJ Macey, « Réactions gouvernementales et réformes paysannes » dans RB McKean (éd.), *Nouvelles perspectives dans l'histoire russe moderne : articles sélectionnés du quatrième Congrès mondial des études soviétiques et d'Europe de l'Est*, Harrogate, 1990 (Londres, 1992), pp. 133–73. Pour le mode de vie et les aspects économiques de la paysannerie russe à la fin de la période tsariste, HD. Löwe, *Die Lage der Bauern in Russland, 1880–1905* (St Katharinen, 1987), un récit minutieusement documenté qui présentait l'étude susmentionnée concernant le régime alimentaire moyen du paysan sous Nicolas II, et Esther Kingston-Mann et Tim Mixter (eds), *Peasant Economy, Culture and Politics in European Russia, 1800–1921* (Princeton University Press, 1991), ont tous deux été inestimables.

[13.](#) Robert K. Massie, Nicholas et Alexandra (Londres, 1968), p. 215.

[14.](#) Idem.

[15.](#) Comte Vladimir Kokovstov, *Hors de mon passé : Les mémoires du comte Kokovstov*, trans. Laura Matveev (Stanford University Press, 1935), p. 283.

[16.](#) Figes, p. 12.

[17.](#) Meriel Buchanan, *La dissolution d'un empire* (Londres, 1932), p. 36.

[18.](#) Lettre de Maria, duchesse de Saxe-Cobourg, à sa fille, la princesse héritière Marie de Roumanie, datée du 17 au 19 février 1914, citée dans Helen Rappaport, *Four Sisters : The Lost Lives of the Romanov Grand Duchesses* (Londres, 2014) , p. 209.

[19.](#) Pierre Gilliard, *Treize ans à la cour impériale russe* (New York, 1921), p. 205.

[20.](#) L'hémophilie peut apparaître dans des familles sans antécédent et disparaître au cours de plusieurs générations, d'où l'incrédulité de la reine Victoria lorsque son fils Léopold, futur duc d'Albany, en fut diagnostiqué en 1853 et pourquoi il n'y a pas eu de cas d'hémophilie. maladie dans les maisons royales européennes depuis la génération d'Alexei.

[21.](#) Massié, p. 161.

[22.](#) Figes, p. 13.

[23.](#) Greg King et Sue Woolmans, *L'assassinat de l'archiduc : Sarajevo 1914 et le meurtre qui a changé le monde* (Londres, 2013), p. 150.

[24.](#) Coryne Hall, *Little Mother of Russia: A Biography of the Empress Marie Feodorovna* (Londres, 1999), p. 261.

[25.](#) Voir en particulier les travaux de John CG Röhl pour l'argument selon lequel l'antisémitisme de Wilhelm a joué un rôle significatif dans la préparation de l'Allemagne au nazisme. Pour un excellent contre-argument, voir Christopher Clark, *Kaiser Wilhelm II: A Life in Power* (Londres, 2009), pp. 350–6.

[26.](#) Clark, *Guillaume II*, p. 171.

[27.](#) Une merveilleuse introduction et évaluation de la politique étrangère wilhelmienne se trouve dans Clark, *Wilhelm II*, pp. 167–217 et Paul Kennedy, « The Kaiser and German Weltpolitik : Reflexions on Wilhelm II's place in the making of German foreign politique' dans John CG Röhl et Nicolaus Sombart (eds), *Kaiser Wilhelm II: New Interpretations* (Cambridge University Press, 2005), pp. 143–68.

[28.](#) Clark, *Guillaume II*, p. 174.

[29.](#) En 1900, Philipp a été élevé au rang de Prince zu Eulenburg. Pour faciliter la référence dans un si court résumé de sa carrière, j'ai utilisé le titre de comte, qu'il possédait lorsque son influence auprès de Wilhelm a commencé. Sur le débat sur la vie amoureuse de Guillaume II, voir notamment Nicolaus Sombart, « The Kaiser in his epoch : Some reflexions on Wilhelmine society, sexuality and culture », in Röhl et Sombart (eds), pp. 305-311 pour l'argument selon lequel il était un homosexuel et pp. 287-311 pour le contexte plus large. Tyler Whittle, *The Last Kaiser: A Biography of William II, German Emperor and King of Prussia* (Londres, 1977), pp. 89–91, suggère provisoirement que Wilhelm pourrait

ont été bisexuels mais qu'Eulenburg était le seul homme avec qui il semble avoir eu une relation amoureuse. Pour le point de vue opposé, voir Clark, Wilhelm II, p. 104–5 et la traduction anglaise de John CG Röhl, *Young Wilhelm: The Kaiser's Early Life, 1859–1888* (Cambridge University Press, 1998), pp. 453–64, qui contient des informations mises à jour sur les jeunes romances hétérosexuelles de Wilhelm.

[30.](#) Pour l'évaluation d'Otto von Bismarck sur la relation entre les deux hommes et pour un excellent aperçu de la chute éventuelle de Philipp zu Eulenburg, voir James D. Steakley, 'Iconography of a Scandal: Political Cartoons and the Eulenburg Affair in Wilhelmine Germany' in Martin Baumi Duberman, Martha Vicinus et George Chauncey (eds), *Hidden from History: Reclaiming the Gay and Lesbian Past* (New York, 1990). Pour l'évaluation de Christopher Clark selon laquelle la relation était platonique, voir Clark, Wilhelm II, p. 104.

[31.](#) Lettre de la princesse héritière Victoria de Prusse à sa mère, la reine Victoria, datée du 28 avril 1863, citée dans Roger Fulford (éd.), *Dearest Mama : Private Correspondence of Queen Victoria and the Crown Princess of Prussia, 1861–1864* (Londres, 1968), p. 203–4.

[32.](#) Je suis reconnaissant à Rose Morgan pour les discussions sur la meilleure façon de traduire 'liebchen'. C'est un terme plus ancien, des mots comme « chéri » pouvant également être des mots comparables en anglais. L'existence du dossier manquant et les tentatives de la défense pour le retrouver sont confirmées dans une lettre de Maximilian Harden à Friedrich von Holstein, datée du 31 mai 1908, et citée dans Norman Rich et MH Fisher (eds), *The Holstein Papers*, (Cambridge University presse, 1957), iii. 532. Pour la relation entre zu Eulenburg et le comte Kuno von Moltke, voir les lettres entre le baron Axel von Varnbüler et von Moltke citées dans Isabel V. Hull, 'Kaiser Wilhelm II and the "Leibenberg Circle"' in Röhl and Sombart (eds), pp 193–220, qui donne également une excellente évaluation des convictions politiques de zu Eulenburg et des motivations de Maximilian Harden pour le cibler.

[33.](#) Röhl, *Jeune Wilhelm*, p. 454.

[34.](#) Lettre du comte Philipp zu Eulenburg à Hubertus, prince von Bismarck, datée du 5 août 1886, citée dans Clark, Wilhelm II, p. 105.

[35.](#) Clark, *Guillaume II*, p. 240.

[36.](#) Giles MacDonagh, *The Last Kaiser: William the Impetuous* (Londres, 2000), p. 455. Shaw pensait aussi que le Kaiser avait l'un des meilleurs

intellects de l'un des dirigeants de 1914.

[37.](#) Timothy Snyder, *Le prince rouge : La chute d'une dynastie et la montée de l'Europe moderne* (Londres, 2008), p. 250.

[38.](#) En 1573, le nom de la fête a été changé en Fête du Saint Rosaire. Entre 1716 et 1913, elle a été célébrée le premier dimanche de chaque mois, mais elle est ensuite revenue à sa date initiale du 7 octobre.

[39.](#) Parmi les rois Habsbourg d'un royaume espagnol indépendant, Philippe II (décédé en 1598) épousa sa double cousine germaine, la princesse Maria Manuela du Portugal (décédée en 1545), sa deuxième cousine Marie I, reine régnante d'Angleterre et d'Irlande (d. . 1558), la princesse Elisabeth de France (décédée en 1568) à qui il n'était pas étroitement lié, et après sa mort l'archiduchesse Anne d'Autriche (décédée en 1580), sa nièce. Philippe III (décédé en 1621), descendant de ce dernier mariage, épousa sa cousine germaine une fois enlevée, l'archiduchesse Marguerite d'Autriche (décédée en 1611). Leur fils, Philippe IV (décédé en 1665), épousa la princesse Elisabeth de France (décédée en 1644), à qui il n'était pas étroitement lié, puis l'archiduchesse Mariana d'Autriche (décédée en 1696), sa nièce. À la suite des mariages de ses ancêtres immédiats, leur fils Carlos II avait des gènes plus homozygotes que si ses parents avaient été frères et sœurs. Il épousa sa cousine au second degré, Marie Louise d'Orléans (décédée en 1689) et après sa mort Maria Anna de Neuberg (décédée en 1740), à qui il n'était pas apparenté. Les deux mariages étaient sans enfant et la lignée espagnole de la famille Habsbourg s'éteignit avec lui.

[40.](#) Edward Crankshaw, *The Fall of the House of Habsburg* (Londres, 1983), p. 14.

[41.](#) Comte Egon Caesar Corti, *Vom Kind Zum Kaiser* (Graz, 1950) p. 332.

[42.](#) Crankshaw, p. 51.

[43.](#) Redlich Josef, *L'empereur François-Joseph* (Londres, 1929), p. 51.

[44.](#) Adolf Schwarzenberg, *Prince Felix zu Schwarzenberg* (New York, 1946), p. 11.

[45.](#) Crankshaw, p. 54.

[46.](#) Joan Haslip, *L'impératrice solitaire : Une biographie d'Elisabeth d'Autriche* (New York, 1965), p. 334.

[47.](#) Haslip, *L'impératrice solitaire*, p. 177.

[48.](#) Pour la meilleure discussion sur la sexualité de Ludwig et son soi-disant "journal secret", voir le chapitre 15 de Christopher McIntosh, *The Swan King: Ludwig II*

of Bavaria (Londres, 1982), p. 153–9.

[49.](#) Idem.

[50.](#) L'archiduchesse Maria Valérie, journal, 22 décembre 1898 ; Lieven, Nicolas II, p. 195.

[51.](#) Andrew Wheatcroft, *The Habsburgs: Embodying Empire* (Londres, 1995), pp. 288–90, pour la théorie selon laquelle le style de gouvernement des Habsbourg a nourri la productivité artistique de la Vienne du début du siècle.

[52.](#) *The Daily Telegraph*, 7 janvier 1899 ; Marguerite Cunliffe-Owen, *Le martyre d'une impératrice* (Londres, 1899), pp. 274–82; *Le New York Times*, 10 novembre 1898.

2 Sarajevo, 28 juin 1914

[1.](#) Interview donnée par l'impératrice douairière Zita à l'auteur Gordon Brook Shepherd le 7 mars 1977, citée dans Gordon Brook-Shepherd, *The Last Empress : The Life and Times of Zita of Austria-Hungary, 1892–1989* (Londres, 1991), p. 23.

[2.](#) Jean-Paul Bled, *François-Ferdinand d'Autriche* (Paris, 2012), p. 96.

[3.](#) L'archiduchesse Isabelle et son mari, l'archiduc Friedrich, ont eu huit filles mais tragiquement la quatrième fille, l'archiduchesse Natalie, est décédée à l'âge de quatorze ans en 1898. La citation de Franz Ferdinand concernant le bal au Larisch est citée dans King et Woolmans, p. 43.

[4.](#) King et Woolmans, p. 58.

[5.](#) King et Woolmans, p. 57.

[6.](#) King et Woolmans, p. 101.

[7.](#) Wladimir Aichelburg, *l'archiduc François-Ferdinand et le château d'Arstetten* (Vienne, 2000), p. 33.

[8.](#) King et Woolmans, p. 115.

[9.](#) King et Woolmans, p. 145.

[10.](#) Gerd Höller, *Franz Ferdinand von Österreich-Este* (Graz, 1982), p.226.

[11.](#) AJP Taylor, *La Première Guerre mondiale : une histoire illustrée* (Londres, 1974), p. 13.

[12.](#) King et Woolmans, p. 218.

- [13.](#) M. Ljuba Jovanović, « The Murder of Sarajevo », Journal of the British Institute of International Affairs (mars 1925), p. 31.
- [14.](#) Dolph Owings, Le procès de Sarajevo (Chapel Hill, 1984), p. 56.
- [15.](#) Vladimir Dedijer, La route de Sarajevo (New York, 1966), p. 388–9.
- [16.](#) King et Woolmans, p. 189.
- [17.](#) David James Smith, One Morning in Sarajevo (Londres, 2008), p. 175.
- [18.](#) Il existe plusieurs versions et traductions de ce que l'archiduc a dit, mais les variations sont très légères et il n'y a pas de différences significatives dans aucun des récits survivants.
- [19.](#) Neue Freie Presse, 29 juin 1914.
- [20.](#) Theodor von Sosnosky, Franz Ferdinand der Erzherzog Thronfolger (Munich, 1929), p. 218–19.
- [21.](#) Baron Andreas von Morsey, « Konopischt et Sarajevo », Berliner Monatshefte (juin 1934), p. 499.
- [22.](#) Erika Bestenreiner, Franz Ferdinand et Sophie von Hohenberg : Verbotene Liebe am Kaiserhof (Munich, 2004), p. 251.
- [23.](#) Rudolf Kiszling, Erzherzog Franz Ferdinand von Österreich-Este (Graz et Cologne, 1953), p. 303.
- [24.](#) Baron Albert von Margutti, The Emperor Francis Joseph and His Times (Londres, 1921), p. 138–9.
- [25.](#) Comte Egon Caesar Corti et Hans Sokol, Der alte Kaiser (Vienne, 1955), iii. 412–14.
- [26.](#) Entretien accordé par l'impératrice douairière Zita à Gordon Brook Shepherd le 23 avril 1968, cité dans Brook-Shepherd, p. 30.
- [27.](#) Daisy, princesse de Pless, Daisy, princesse de Pless : Par elle-même (New York, 1929), pp. 145–6.
- [28.](#) King et Woolmans, p. 208.

3 Les premières années de guerre en Autriche-Hongrie et en Allemagne

- [1.](#) King George V, journal, 28 juin 1914.
- [2.](#) L'Osservatore Romano, 30 juin 1914.

[3.](#) Maurice Paléologue, *An Ambassador's Memoirs* (Londres, 1923-1925), i. 12–13.

[4.](#) Paléologue, i. 14.

[5.](#) Idem.

[6.](#) Idem.

[7.](#) Lieven, *Nicolas II*, p. 198.

[8.](#) David Fromkin, *Europe's Last Summer : Pourquoi le monde est entré en guerre en 1914* (Londres, 2004), p. 188.

[9.](#) Le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch (1856-1929), petit-fils du tsar Nicolas Ier du côté de son père, ci-après désigné par la version plus russe de son prénom, Nikolai, pour le différencier de l'empereur Nicolas II. La famille Romanov l'appelait généralement "Nikolasha" pour la même raison.

[10.](#) Paléologue, i. 22–3.

[11.](#) Virginia Cowles, *The Last Tsar and Tsarina* (Londres, 1977), p. 149.

[12.](#) Margaret MacMillan, *La guerre qui a mis fin à la paix : comment l'Europe a abandonné la paix pour la Première Guerre mondiale* (Londres, 2013), p. 563.

[13.](#) Walther Rathenau, *Notes and Diaries*, Hartmut Pogge von Strandmann et Caroline Pinder Cracraft (eds) (Oxford University Press, 1985), p. 153.

[14.](#) MacDonagh, p. 378.

[15.](#) John CG Röhl (éd.), *1914 : Delusion or Design* (Londres, 1973), p. 87.

[16.](#) MacDonagh, p. 363–4.

[17.](#) MacDonagh, p. 367.

[18.](#) Idem.

[19.](#) Brook-Shepherd, p. 34.

[20.](#) Extrait d'une transcription rédigée par l'impératrice douairière Zita en mai 1981 pour Gordon Brook-Shepherd à propos du tribunal en temps de guerre, citée dans Brook Shepherd, p. 39.

[21.](#) Idem.

[22.](#) Idem, p. 37.

[23.](#) Wheatcroft, p. 287.

4 Le leadership en temps de guerre de Nicolas II et la montée de Raspoutine

[1.](#) Andrei Maylunas et Sergei Mironenko (eds), *A Lifelong Passion: Nicholas and Alexandra, Their Own Story* (Londres, 1997), p. 418.

[2.](#) Greg King, *La dernière impératrice : La vie et l'époque d'Alexandra Feodorovna, tsarine de Russie* (Londres, 1995), p. 233.

[3.](#) Anna Vyrubova, *Memories of the Russian Court* (New York, 1923), p. 105–6.

[4.](#) Cowles, p. 151.

[5.](#) Baronne Sophie Buxhoeveden, *La vie et la tragédie d'Alexandra Feodorovna, impératrice de Russie* (New York, 1928), p. 192.

[6.](#) Rappaport, *Quatre Sœurs*, p. 93.

[7.](#) Robert Wilton, *Les derniers jours des Romanov* (Londres, 1920), p. 220.

[8.](#) Rappaport, *Sœurs*, p. 119.

[9.](#) *The Letters of the Tsaritsa to the Tsar, 1914–1916* (Londres, 1987), Bernard Pares (intro.), p. 41. Ci-après dénommées *Lettres*.

[10.](#) Buxhoeveden, p. 193.

[11.](#) *Lettres*, p. 41.

[12.](#) *Lettres*, p. 53.

[13.](#) Tsuyoshi Hasegawa, *La révolution de février de Petrograd, 1917* (University of Washington Press, 1981), p. 48.

[14.](#) Lieven, *Nicolas II*, p. 214.

[15.](#) Idem.

[16.](#) Lili Dehn, *The Real Tsaritsa* (Londres, 1922), p. 40.

[17.](#) Voir chapitre 1, page 26 pour une description de l'incident de Spala.

5 Total War et la marginalisation du Kaiser

[1.](#) Comte Theobold von Bethmann-Hollweg, *Betrachtungen zum Weltkrieg* (Berlin, 1921), p. 20.

[2.](#) Paul Herre, *Kronprinz Wilhelm : Seine Rolle in der deutschen Politik* (Berlin, 1954), p. 55; Diana Preston, *Willful Murder: The Sinking of the Lusitania* (Londres, 2002), p. 335.

[3.](#) MacDonagh, p. 371.

[4.](#) MacDonagh, p. 367.

[5.](#) Alfred von Tirpitz, *Erinnerungen* (Leipzig, 1920), p. 462.

[6.](#) Clark, Guillaume II, p. 321. L'histoire de la conversation du Kaiser avec son dentiste est racontée dans Arthur N. Davis, *The Kaiser as I Knew Him* (New York, 1918), p. 11–12.

[7.](#) Le *Mauretania* et l'*Olympic* servaient principalement de navires de transport de troupes. L'*Aquitania* et le *Britannic* sont devenus des navires-hôpitaux et dans ce service, le *Britannic* a coulé après avoir heurté une mine allemande en Méditerranée en 1916. Les trois autres ont repris le service commercial après l'armistice.

[8.](#) Preston, p. 246.

[9.](#) Preston, p. 247.

[10.](#) Cela a été contesté par Preston, pp. 478–86, qui soutient de manière convaincante que la torpille était la principale cause des dommages en raison de l'angle et du point d'impact, et que si le *Lusitania* avait transporté la quantité ou le type suspecté de munitions, la deuxième explosion aurait en fait été beaucoup plus bruyante et plus dommageable.

[11.](#) MacMillan, p. xix.

[12.](#) MacDonagh, p. 381.

[13.](#) Clark, Guillaume II, p. 321–2.

6 La mort de Franz Josef et l'avènement de Karl

[1.](#) Antonia Fraser, *Marie Antoinette : The Journey* (Londres, 2002), p. 3.

[2.](#) Brook-Shepherd, p. 41.

[3.](#) *Idem.*

[4.](#) Les membres de la lignée impériale ont toujours le droit d'être enterrés dans la crypte des Capucins et la même belle cérémonie est respectée. Des enregistrements visuels de celui-ci lors des funérailles du fils de Karl et Zita, le prince héritier Otto, en 2011 sont actuellement disponibles en ligne.

[5.](#) Brook-Shepherd, p. 45.

[6.](#) Les cas de faux diagnostics de syphilitiques célèbres incluent le roi Henri VIII d'Angleterre (1491-1547), qui n'en a certainement pas souffert, et le

L'empereur François-Joseph, qui l'aurait transmis à sa magnifique épouse Elisabeth.

[7.](#) Neue Freie Presse, 22 novembre 1916.

[8.](#) Arturo Beeche et David McIntosh, impératrice Zita d'Autriche, reine de Hongrie (1891–1989) (Londres, 2005), p. 8.

[9.](#) Brook-Shepherd, p. 55.

[10.](#) Comtesse Catherine Károlyi, A Life Together (Londres, 1966), p. 169.

[11.](#) Brook-Shepherd, p. 84–5.

[12.](#) Brook-Shepherd, p. 50.

7 L'assassinat de Grigori Raspoutine

[1.](#) Margaretta Eager, Six ans à la cour russe (Bowmanville, 2011), p. 52.

[2.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 280.

[3.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 283.

[4.](#) Sir John Hanbury-Williams, L'empereur Nicolas tel que je le connaissais (Londres, 1922), p. 239.

[5.](#) Vyrubova, p. 105.

[6.](#) Lieven, Nicolas II, p. 215.

[7.](#) Lieven, Nicolas II, p. 218.

[8.](#) Lieven, Nicolas II, p. 220.

[9.](#) Salle, p. 272.

[10.](#) Lieven, Nicolas II, p. 221.

[11.](#) Gleb Botkin, The Real Romanovs (Londres, 1932), p. 125.

[12.](#) Salle, p. 273.

[13.](#) Prince Felix Yussopov, Lost Splendor (Londres, 1953), p. 193.

[14.](#) Yussopov, Splendeur perdue, p. 194.

[15.](#) Lettres, p. 170.

[16.](#) Cowles, p. 173.

[17.](#) Paléologue, ii. 166.

[18.](#) Lieven, Nicolas II, p. 224.

[19](#) Lieven, Nicolas II, p. 224–5.

[20](#) Peter Bark, 'Vospominaniya', Vozrozhdenie (juillet 1966), p. 78.

[21](#) Vladimir Purishkevich, La fin de Raspoutine (Ann Harbor, Michigan, 1985), p. 73.

[22](#) Yussopov, Splendeur perdue, p. 157.

[23](#) Pour des discussions sur la sexualité de Felix Yussopov, voir Greg King, The Murder of Rasputin : The Truth About Prince Felix Youssoupov and the Mad Monk who Helped Bring Down the Romanovs (Londres, 1996), pp. 88–90, 103–5.

[24](#) Yussopov, Splendeur perdue, p. 86.

[25](#) Lettres, p. 294.

[26](#) Yussopov, Splendeur perdue, p. 88.

[27](#) King, Le meurtre de Raspoutine, p. 110–11.

[28](#) Salle, p. 252.

[29](#) Yussopov, Splendeur perdue, p. 149.

[30](#) King, Le meurtre de Raspoutine, p. 116.

[31](#) King, Le meurtre de Raspoutine, p. 128.

[32](#) Prince Felix Yussopov, Rasputin: His Malignant Influence and Assassination (New York, 1927), p. 68.

[33](#) Figue, p. 289.

[34](#) Lettres, p. 458

[35](#) Lettres, p. 461.

[36](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 362.

[37](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 277.

[38](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 279.

[39](#) Idem.

[40](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 362.

8 La révolution de février et la chute de la Russie
la monarchie

- [1.](#) Pour un aperçu particulièrement éclairant des circonstances qui ont précédé cela, voir Thomas Fallows, « Politics and the War Effort in Russia : The Union of Zemstvos and the Organization of the Food Supply, 1914–1916 », *Slavic Review*, (1978) , p. 70–90.
- [2.](#) Hasegawa, p. 48.
- [3.](#) Grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch de Russie, *Once a Grand Duke* (Londres, 1932), p. 314–5.
- [4.](#) Mikhail Rodzianko, *The Reign of Rasputin* (Londres, 1927), pp. 252–4.
- [5.](#) Voir notamment la lettre citée dans Mark Steinberg et Vladimir Khrustalëv, *The Fall of the Romanovs: Political Dreams and Personal Struggles in a Time of Revolution* (Yale University Press, 1995), p. 73.
- [6.](#) Rodzianko, p. 263.
- [7.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 67.
- [8.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 68.
- [9.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 73–6.
- [10.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 76–7.
- [11.](#) *Figures*, p. 321.
- [12.](#) Sir Bernard Pares, *La chute de la monarchie russe* (Londres, 1939), p. 451.
- [13.](#) Cowles, p. 196.
- [14.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 88–9.
- [15.](#) Cowles, p. 196.
- [16.](#) Gilliard, p. 195.
- [17.](#) Pares, *Monarchie*, p. 468.
- [18.](#) *Paléologue*, iii. 265–6.
- [19.](#) Protocole de pourparlers entre les députés de la Douma d'État Alexandre Guchkov et Vasily Shulgin, et Nicolas II à Pskov, concernant un acte d'abdication du trône, cité dans Steinberg et Khrustalëv, pp. 97–8.
- [20.](#) Pares, *Monarchie*, p. 468–9.
- [21.](#) Grand-duc Alexandre, p. 287.
- [22.](#) Salle, p. 282.
- [23.](#) Salle, p. 283.

[24.](#) Le récit de la rencontre est donné par la veuve du grand-duc Paul dans Princess Olga Paley, *Memories of Russia* (Londres, 1924), p. 61.

[25.](#) Dehn, p. 165.

[26.](#) Rappaport, *Quatre Sœurs*, p. 291.

[27.](#) Rosemary et Donald Crawford, *Michael et Natasha : La vie et l'amour du dernier tsar de Russie* (Londres, 1997), p. 305.

[28.](#) Voir Crawford et Crawford, p. 302.

[29.](#) Crawford et Crawford, p. 300.

[30.](#) RH Bruce Lockhart, *Memoirs of a British Agent* (Londres, 1932), p. 160.

[31.](#) Différentes traductions de la renonciation de Mikhail sont proposées. Voir par exemple Steinberg et Khrustalëv, p. 105.

[32.](#) Crawford et Crawford, p. 360.

[33.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 77.

[34.](#) Gilliard, p. 214–5.

[35.](#) Rappaport, *Quatre Sœurs*, p. 303

[36.](#) Comte Paul Benckendorff, *Derniers jours à Tsarskoïe Selo*, trad. Maurice Baring, (Londres, 1927), p. 43.

[37.](#) Vyrubova, p. 212.

9 Le triomphe du gouvernement militaire dans l'Allemagne impériale

[1.](#) Christopher Clark, *Iron Kingdom: The Rise and Downfall of Prussia, 1600–1947* (Londres, 2007), p. 268.

[2.](#) Alexandrine de Mecklembourg-Schwerin (1879–1952) fut reine consort du Danemark de 1912 à 1947. Elle fut également reine consort d'Islande de 1918 à 1944, entre l'acte d'union de l'Islande avec le Danemark et le plébiscite qui établit une république indépendante. Comme sa sœur Cecilia, la reine Alexandrine était opposée au nazisme et elle et son mari le roi Christian X sont devenus des symboles de l'indépendance et de l'opposition danoises pendant la Seconde Guerre mondiale.

[3.](#) Malgré la popularité du mouvement eugéniste à Wilhelmine en Allemagne, le prince héritier a posé pour des photos officielles avec sa fille Alexandrine et elle a été considérée comme un membre à part entière de

la famille impériale. Il y a un débat sur la vie d'Alexandrine de Prusse après l'effondrement de la monarchie. De seize à dix-huit ans, elle a fait ses études privées dans une école pour élèves ayant des besoins spéciaux, la Trüpersche Sonderschule en Thuringe, mais il n'est pas vrai, comme on le dit parfois, qu'elle a été institutionnalisée à l'âge de vingt ans. Des photographies survivantes prises lors d'un mariage familial montrent la princesse debout à côté de son frère aîné Wilhelm dans ce qui semble être l'uniforme de la Wehrmacht, qu'il n'a pas adopté avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en 1939.

Je suis reconnaissant à la merveilleuse Antonia Ede pour son aide dans l'identification des uniformes et des modes. Sur la photo, Alexandrine et sa sœur cadette Cecilia portent des robes de la seconde moitié des années 1930, après qu'Alexandrine ait eu vingt ans. Il est inconcevable qu'une personne institutionnalisée ait été autorisée à sortir pour des événements comme celui-ci ou pas du tout. Par conséquent, il semble clair que l'histoire selon laquelle elle a été institutionnalisée en 1935 ou 1936 est erronée. Elle est décédée en 1980 à l'âge de soixante-cinq ans, après avoir passé la majeure partie de sa vie à vivre en Bavière.

[4.](#) Roger Chickering, *Imperial Germany and the Great War, 1914–1918* (deuxième édition, Cambridge University Press, 2004), p. 91.

[5.](#) Proclamation, 'Der Kaiser an die deutsche Flotte. Dank für die Sieger vom Skagerrak', 5 juin 1916.

[6.](#) Des armes allemandes avaient en fait été importées en Irlande avant la guerre à la fois par des nationalistes, qui voulaient voir une certaine forme d'indépendance politique irlandaise, et par des loyalistes, qui étaient extrêmement hostiles à l'idée et voulaient préserver une union législative complète avec la Grande-Bretagne. Ironiquement, les armes ont été achetées à la même usine, mais introduites clandestinement en Irlande via le port sud de Dun Laoghaire pour les nationalistes et la ville septentrionale de Larne pour les loyalistes. En 1916, les séparatistes avaient été très désireux d'exploiter le soutien allemand et les négociations étaient en cours via l'ambassade d'Allemagne à Washington DC. C'est ce qui a conduit à l'échec de la mission de l'Aud. Voir Russell Rees, *Irlande, 1905–1925* (Newtownards, 1998), pp. 203–5.

[7.](#) Pour une introduction utile aux développements entourant le Sinn Féin Ard Fheis de 1917, lorsque le corps principal du séparatisme irlandais a officiellement approuvé le républicanisme, voir Rees, pp. 222-230. Pour la suggestion nationaliste d'offrir un trône irlandais au prince Joachim, voir Desmond

FitzGerald, Desmond's Rising: Memoirs, 1913 to Easter, 1916 (Dublin, 2006), p. 143.

[8.](#) Il n'existe aucune étude en anglais sur la tentative de création d'un royaume finlandais indépendant en 1918. Pour ceux qui connaissent le finnois, un bon compte rendu est contenu dans le volume 3 de Ohto Manninen (éd.), *Itsenäistymisen vuodet 1917–1920* (Helsinki, 1992), une excellente étude des trois premières années de la Finlande après la sécession de l'Empire russe.

[9.](#) La couronne prévue n'a été fabriquée que lorsqu'une réplique a été coulée à l'aide des plans originaux dans les années 1990 par l'orfèvre Teuvo Ypyä. Il se composait de roses héraldiques, ainsi que d'armoiries des différentes provinces de Finlande autour de sa base et il était surmonté d'un orbe coulé en bleu et blanc, les couleurs nationales, avec le lion héraldique traditionnel du pays sur le dessus. Cette réplique est maintenant conservée dans un musée de la ville finlandaise de Kemi.

[10.](#) Clark, Guillaume II, p. 322.

[11.](#) The Times, 21 avril 1917.

[12.](#) Piers Brendon et Philip Whitehead, *The Windsors: A Dynasty Revealed, 1917–2000* (Londres, 2000), p. 17.

[13.](#) MacDonagh, p. 388.

[14.](#) L'histoire a été rapportée pour la première fois dans une biographie allemande en 1931, mais ses détails ont été confirmés par l'impératrice douairière Zita dans un entretien privé avec Brook-Shepherd, cité dans Brook-Shepherd, p. 64.

10 L'affaire Sixte et les tentatives de mettre fin à la guerre

[1.](#) Comte Ottokar von Czernin, *Dans la guerre mondiale* (New York, 1920), p. 161.

[2.](#) Brook-Shepherd, p. 63.

[3.](#) Pour les fortunes fluctuantes du monarchisme sous la Troisième République, voir Kevin Passmore, *The Right in France from the Third Republic to Vichy* (Oxford University Press, 2013).

[4.](#) Georges de Manteyer, *The Austrian Peace Offer, 1916–1917* (Londres, 1921), p. 39.

[5.](#) Brook-Shepherd, p. 69.

[6.](#) Idem.

[7.](#) Brook-Shepherd, p. 70.

- [8.](#) Brook-Shepherd, p. 71.
- [9.](#) Brook-Shepherd, p. 72.
- [10.](#) Brook-Shepherd, p. 100.
- [11.](#) L'Impératrice Zita, journal, 14 avril 1918.
- [12.](#) Hugo Hantsch, Graf Berchtold (Vienne, 1979), ii. 816.

11 Le meurtre des Romanov

- [1.](#) Pavel Bykov, The Last Days of Tsardom (Londres, 1934), p. 33.
- [2.](#) Cowles, p. 201.
- [3.](#) Paul Bulygin et Alexander Kerensky, The Murder of the Romanovs (Londres, 1935), p. 122.
- [4.](#) Alexander Kerensky, The Crucifixion of Liberty (Londres, 1934), p. 167– 8.

- [5.](#) Benckendorff, p. 76.
- [6.](#) Benckendorff, p. 74.
- [7.](#) Benckendorff, p. 76.
- [8.](#) Bulygin et Kerensky, p. 15.
- [9.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 303.
- [10.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 434.
- [11.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 302.
- [12.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 433.
- [13.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 307.
- [14.](#) Frances Welch, Les Romanov et M. Gibbes : L'histoire de l'Anglais qui enseigna aux enfants du dernier tsar (Londres, 2002), p. 18.

- [15.](#) Edward, duc de Windsor, A King's Story (New York, 1947), p. 131.
- [16.](#) La mère du roi George V, Alexandra de Danemark, et la mère de Nicolas, l'impératrice Marie, étaient sœurs ; son père, le roi Édouard VII, et la mère d'Alexandra, la grande-duchesse Alice de Hesse-Darmstadt, étaient également frères et sœurs. La lettre de Lord Bertie condamnant l'impératrice est citée dans Bilyugin and Kerensky, p. 117.
- [17.](#) Brendon et Whitehead, p. 16.

- [18.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 439.
- [19.](#) Bilyugin et Kerensky, p. 120.
- [20.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 446.
- [21.](#) Bilyugin et Kerensky, p. 129.
- [22.](#) Colonel Evgeny Kobylinsky, Les derniers jours des Romanov (Londres, 1920), p. 183.
- [23.](#) Welch, Gibbes, p. 68.
- [24.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 322.
- [25.](#) Welch, Gibbes, p. 68.
- [26.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 350.
- [27.](#) Massie, Nicholas et Alexandra, p. 456–7.
- [28.](#) Gilliard, p. 256.
- [29.](#) Figue, p. 637.
- [30.](#) Pour la réaction de Robespierre au procès de Marie-Antoinette, voir la réimpression moderne des lettres d'Helena Maria Williams, Letters Written in France (Calgary, 2001), p. 173.
- [31.](#) Interview donnée par Vasili Yakovlev au journal Izvestia , 16 mai 1918.
- [32.](#) Idem.
- [33.](#) Idem.
- [34.](#) Helen Rappaport, Ekaterinbourg : Les derniers jours des Romanov (Londres, 2008), p. 1.
- [35.](#) Télégraphe du Soviet régional de l'Oural à Vladimir Lénine et Yakov Sverdlov, 28 avril 1918, dans Steinberg et Khrustalëv, p. 249.
- [36.](#) Télégramme de Yakov Sverdlov au Comité régional d'Ekaterinbourg du Parti bolchevik, 29 avril 1918, dans Steinberg et Khrustalëv, p. 251.
- [37.](#) Télégramme de Vasily Yakovlev à Yakov Sverdlov, 29 avril 1918, dans Steinberg et Khrustalëv, p. 252.
- [38.](#) Idem.
- [39.](#) Entretien accordé par George Gibbes à Greg King, mai 1989, cité dans Greg King et Penny Wilson, The Fate of the Romanovs (Londres, 2003), p. 140.

[40.](#) Idem.

[41.](#) Baroness Sophie Buxhoeveden, *Left Behind : Fourteen Months in Siberia during the Revolution*, December 1917 – February 1919 (Londres, 1919), p. 69.

[42.](#) King et Wilson, p. 141.

[43.](#) Rappaport, *Quatre Sœurs*, p. 367.

[44.](#) Buxhoeveden, *Left Behind*, p. 73.

[45.](#) Valentin Speranski, « La Maison à destination spéciale » : *La Tragédie d'Ekaterinbourg* (Paris, 1929), p. 158–9.

[46.](#) King et Wilson, p. 76 ; Figes, p. 641.

[47.](#) Harrison Salisbury, *Nuit noire, neige blanche : les révolutions russes, 1905–1917* (New York, 1977), p. 152.

[48.](#) Figes, p. 641–2.

[49.](#) King et Wilson, p. 241–2.

[50.](#) Speranski, p. 55.

[51.](#) Speranski, p. 57. Mes remerciements à Catherine Maxtone-Parker pour son aide dans la traduction de certaines remarques de Speranski.

[52.](#) King et Wilson, p. 243.

[53.](#) L'exécution de la comtesse Hendrikova et la survie de la baronne Buxhoeveden ont conduit à soupçonner que la baronne avait trahi ses employeurs en fournissant au Soviet de l'Oural des informations à leur sujet, en particulier qu'ils avaient des bijoux cousus dans leurs sous-vêtements pour subvenir à leurs besoins en exil. Bien que cette théorie ait été répétée dans certains récits modernes de la chute de la monarchie, il n'y a pas beaucoup de preuves pour cela. Si la baronne Buxhoeveden avait parlé au Soviet de la cachette de bijoux des femmes Romanov, il est curieux que cette information n'ait pas été prise en compte dans les plans sur la façon de les tuer et que la découverte des bijoux sur leurs victimes ait été une telle surprise pour les bourreaux par la suite. . Affirmer que la comtesse a péri pour sa loyauté alors que la collaboration a sauvé la baronne, c'est accrédi-ter la Terreur Rouge d'une logique qu'elle ne possédait pas ; une discussion plus approfondie de la nature aléatoire et capricieuse de l'attaque du communisme précoce contre l'aristocratie peut être trouvée dans Douglas Smith, *Former People: The Destruction of the Russian Aristocracy* (Londres, 2013).

[54.](#) Impératrice Alexandra Feodorovna, journal, 11 juillet 1918.

[55.](#) Rappaport, Quatre Sœurs, p. 375.

[56.](#) Cowles, p. 216.

[57.](#) Mon opinion personnelle est que Lénine savait ce qui allait arriver à la famille de Nicolas II et que l'ordre de les tuer venait du gouvernement central soviétique à Moscou. La logistique de l'exécution elle-même a clairement été laissée au Soviet de l'Oural, mais il est presque inconcevable que Moscou n'ait pas été consulté sur une décision aussi capitale. Le souvenir de Trotsky selon lequel Lénine a annoncé la nouvelle quelques jours après l'événement sans surprise corrobore l'opinion selon laquelle ce dernier était au courant du plan de tuer les Romanov à l'avance, et non simplement approuvé par la suite. Robert Service, *Lenin: A Biography* (Londres, 2010), pp. 363-366, est d'accord et soutient que l'ordre a été donné personnellement par Lénine mais livré par Sverdlov.

[58.](#) John Klier et Helen Mingay, *The Quest for Anastasia: Solving the Mystery of the Lost Romanovs* (Londres, 1996), p. 46.

[59.](#) Télégramme déchiffré d'Alexander Beloborodov à Nikolai Gorbunov, 17 juillet 1918, dans Steinberg et Khrustalëv, p. 337.

[60.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 362.

[61.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 359.

[62.](#) Steinberg et Khrustalëv, p. 360.

12 La fin de la guerre et la chute des monarchies

[1.](#) MacDonagh, p. 399.

[2.](#) Erich Ludendorff, *La propre histoire de Ludendorff : août 1914 – novembre 1918 ; la Grande Guerre du siège de Liège à la signature de l'Armistice vue du quartier général de l'armée allemande* (New York, 1920), p. 421.

[3.](#) David Welch, *Germany, Propaganda and Total War, 1914–1918* (Londres, 2000), p. 122.

[4.](#) Maurice Baumont, *La Chute du Kaiser*, trad. E. Ibbetson James (Londres, 1931), p. 3–4.

[5.](#) Clark, *Guillaume II*, p. 340.

[6.](#) MacDonagh, p. 404.

[7.](#) MacDonagh, p. 408.

[8.](#) MacDonagh, p. 412.

[9.](#) MacDonagh, p. 408.

[10.](#) MacDonagh, p. 412.

[11.](#) Idem.

[12.](#) MacDonagh, p. 413.

[13.](#) Brook-Shepherd, p. 109.

[14.](#) Entretien accordé par l'impératrice douairière Zita à Gordon Brook Shepherd le 9 octobre 1978, cité dans Brook-Shepherd, p. 111.

[15.](#) Brook-Shepherd, p. 114.

[16.](#) Brook-Shepherd, p. 115.

[17.](#) Brook-Shepherd, p. 121.

[18.](#) Entretien accordé par l'impératrice douairière Zita à Gordon Brook Shepherd le 9 octobre 1978, cité dans Brook-Shepherd, p. 127.

[19.](#) Brook-Shepherd, p. 129.

[20.](#) Ce sont les propos enregistrés par l'attaché de presse de l'Empereur, Karl Werkmann. Dans une interview avec Gordon Brook-Shepherd en 1978, l'impératrice douairière Zita a confirmé que l'essentiel de son récit était exact, bien qu'elle ne se souvienne pas si le libellé exact était correct.

[21.](#) L'impératrice mentionne le bébé archiduc Karl Ludwig dans deux de ses citations. La première fois qu'elle fait référence à lui comme étant un bébé lorsqu'elle part avec eux dans le cortège du palais, et il est en effet né en mars 1918. Cependant, dans sa citation sur le Noël où la plupart de sa famille a attrapé la grippe espagnole, Zita a déclaré que Karl Ludwig avait à peine dix-huit mois à l'époque. Ses calculs sont faux, mais il est possible que, parce qu'elle a donné cette information dans une interview à Gordon Brook Shepherd des décennies après, elle ait simplement additionné l'âge de Karl Ludwig de manière incorrecte; il avait neuf mois lorsque la pandémie de grippe a frappé l'Autriche.

[22.](#) Brook-Shepherd, p. 132.

[23.](#) La grippe espagnole n'est pas originaire d'Espagne. Son roi, Alfonso XIII, était un autre monarque qui a attrapé la maladie et a survécu. La censure en temps de guerre au Royaume-Uni, en France et aux États-Unis a empêché la presse de rapporter toute l'étendue des décès causés par la pandémie,

cependant, aucune restriction de ce type n'était en place en Espagne, ce qui a donné l'impression erronée que le pays avait plus souffert que les autres, d'où le surnom de la pandémie. Le souvenir de Noël 1918 de Zita est cité dans Brook-Shepherd, p. 136.

[24.](#) Récit de l'audience donnée par le prince Sixte de Bourbon-Parme, cité dans Brook-Shepherd, p. 137.

[25.](#) Brook-Shepherd, p. 140.

[26.](#) Idem.

[27.](#) Je suis reconnaissant à Claire Handley pour son aide dans la traduction de la lettre de l'Empereur.

Épilogue

[1.](#) L'impératrice a été enterrée dans un « temple antique » dans le parc de Sanssouci, une retraite du XVIIIe siècle construite sur les ordres du roi Frédéric le Grand. Initialement, le temple était destiné à être un musée, mais pendant le règne de Guillaume II, des plans avaient été élaborés pour le transformer en chapelle à l'usage de la cour. Augusta Victoria fut la première membre de la maison des Hohenzollern à y être inhumée. Le corps de son plus jeune fils, le prince Joachim, qui s'était suicidé en 1920, a été déplacé pour reposer à côté du sien plus tard. Son deuxième fils, le prince Eitel Friedrich, y fut également enterré en 1942, tout comme son petit-fils, le prince Wilhelm, lorsqu'il fut tué pendant la Seconde Guerre mondiale. Pendant l'occupation de l'Allemagne par l'Union soviétique après la Seconde Guerre mondiale, la deuxième épouse de Guillaume II, l'impératrice douairière Hermine, est décédée dans l'Est contrôlé par les communistes en 1947 et elle aussi a été enterrée à Sanssouci, ce qui signifie que les deux épouses de Guillaume II sont maintenant enterrées au même endroit. Le mausolée est fermé au public.

[2.](#) Clark, Guillaume II, p. 355.

[3.](#) L'histoire du refus de la comtesse Hannah von Bismarck-Schönhausen de lancer un navire pour le régime nazi a été racontée par Cecilia, comtesse von Sternberg, à l'auteur Tyler Whittle et référencée dans Whittle, p. 339 n. Le maréchal von Mackensen aux funérailles du prince Wilhelm, voir Whittle, p. 340.

[4.](#) MacDonagh, p. 416–17, 459.

[5.](#) Theo Aronson, *Crowns in Conflict: The Triumph and Tragedy of European Monarchy, 1910–1918* (Londres, 1986), p. 175.

[6.](#) James Bogle et Joanna Bogle, *Un cœur pour l'Europe : La vie de l'empereur Charles et de l'impératrice Zita d'Autriche-Hongrie* (Leominster, 2000), p. 35.

[7.](#) Klier et Mingay, p. 95.

[8.](#) Klier et Mingay, p. 223.

[9.](#) Klier et Mingay, p. 234.

[10.](#) Klier et Mingay, p. 235.

[11.](#) King, *Le meurtre de Raspoutine*, p. 237–8.

[12.](#) Eric Ives, *Lady Jane Grey : Un mystère Tudor* (Oxford, 2009), p. 293.

[13.](#) The Beatification of Five Servants of God, site Internet du Vatican, 3 octobre 2004. La béatification du défunt empereur n'a pas été sans controverse, bien que les critiques exprimées dans les journaux de langue anglaise suggérant que Karl était un bouffon meurtrier ou incompetent ne semblent guère particulièrement juste, de même que des suggestions selon lesquelles il a simplement été béatifié pour solidifier l'opinion politico-religieuse conservatrice dans l'Autriche moderne. Pour le contraire, voir Ian Traynor, « Pope to beatify “buffoon” who was Austria's last Emperor », *The Guardian*, 18 janvier 2004.

[14.](#) La citation d'ouverture du chapitre XXI de Yussopov, *Lost Splendour*.

Bibliographie

Journaux et périodiques

Izvestia, Moscou

L'Osservatore Romano, Cité du Vatican

Neue Freie Presse, Vienne

Le Daily Telegraph, Londres

Le Gardien, Londres

Le New York Times, New York

Le Times, Londres

Livres et revues

Aichelburg, Wladimir, l'archiduc François-Ferdinand et le château d'Artstetten
(Vienne, 2000)

Albertini, Luigi, Les origines de la guerre de 1914 (Oxford University Press,
1956)

Alexander Mikhailovich, grand-duc de Russie, autrefois grand-duc
(Londres, 1932)

Aronson, Theo, Crowns in Conflict: The Triumph and the Tragedy of
Monarchie européenne, 1910-1918 (Londres, 1986)

Ascher, Abraham, PA Stolypin: La recherche de stabilité à la fin de l'époque impériale
Russie (Stanford University Press, 2001)

Baden, Prince Maximilian von, Les Mémoires du prince Max de Baden, trad. WM
Calder (Londres, 1928)

Bark, Peter, 'Vospominaniya', Vozrozhdenie (juillet 1966)

Barkai, Haim, "La macro-économie de la Russie tsariste à l'ère de l'industrialisation:
développements monétaires, balance des paiements et étalon-or", Journal of
Economic History (1973)

Baumont, Maurice, La Chute du Kaiser, trad. E. Ibbetson James (Londres, 1931)

- Beeche, Arturo et David McIntosh, impératrice Zita d'Autriche, reine de Hongrie (1891-1989) (Londres, 2005)
- Beller, Steven, Francis Joseph (Londres, 1996)
- Benckendorff, Comte Paul, Derniers jours à Tsarskoïe Selo, trad. Maurice Baring (Londres, 1927)
- Benedict, Heinrich, Monarchie der Gegensätze (Vienne, 1947)
- Bestenreiner, Erika, Franz Ferdinand et Sophie von Hohenburg : Verbotene Liebe am Kaiserhof (Munich, 2004)
- Beutler, Gigi, Les voûtes impériales des capucins du PP à Vienne (Vienne, 2007)
- Bing, EJ (éd.), Les lettres du tsar Nicolas et de l'impératrice Marie (Londres, 1937)
- Bled, Jean-Paul, François-Ferdinand d'Autriche (Paris, 2012)
- Bogle, James et Joanna Bogle, Un cœur pour l'Europe: La vie de l'empereur Charles et de l'impératrice Zita d'Autriche-Hongrie (Leominster, 2000)
- Botkin, Gleb, Les vrais Romanov (Londres, 1932)
- Boyer, JW, "La fin d'un ancien régime: visions de la réforme politique à la fin de l'Autriche impériale", Journal of Modern History (1986)
- Brendon, Piers et Philip Whitehead, The Windsors: A Dynasty Revealed, 1917 – 2000 (Londres, 2000)
- Bridge, FR, De Sadowa à Sarajevo : la politique étrangère de l'Autriche Hongrie, 1866-1914 (Londres, 1972)
- Brook-Shepherd, Gordon, The Last Empress: The Life and Times of Zita of Austria-Hungary, 1892–1989 (Londres, 1991)
- Bruce Lockhart, RH, Mémoires d'un agent britannique (Londres, 1932)
- Buchanan, Meriel, La dissolution d'un empire (Londres, 1932)
- Bülow, Prince Bernhard von, Mémoires du prince von Bülow (Boston, 1931)
- Bulygin, Paul et Alexander Kerensky, Le meurtre des Romanov (Londres, 1935)
- Buxhoeveden, baronne Sophie, laissée pour compte: quatorze mois en Sibérie pendant la Révolution, décembre 1917 - février 1919 (Londres, 1919)
- Buxhoeveden, baronne Sophie, La vie et la tragédie d'Alexandra Feodorovna, impératrice de Russie (New York, 1928)

- Bykov, Pavel, Les derniers jours du tsarisme (Londres, 1934)
- Cassels, Lavande, L'archiduc et l'assassin (New York, 1985)
- Cavendish-Bentinck, William, 6e duc de Portland, hommes, femmes et Choses (Londres, 1938)
- Cecil, Lamar, Albert Ballin : Affaires et politique dans l'Allemagne impériale, 1888-1918 (Princeton University Press, 1967)
- Cecil, Lamar, Wilhelm II: Emperor and Exile (Université de Caroline du Nord presse, 1996)
- Chickering, Roger, L'Allemagne impériale et la Grande Guerre, 1914-1918 (Deuxième édition, Cambridge University Press, 2004)
- Churchill, Winston, La crise mondiale (Londres, 1923)
- Clark, Christopher, Iron Kingdom: The Rise and Downfall of Prussia, 1600–1947 (Londres, 2007)
- Clark, Christopher, Kaiser Wilhelm II: Une vie au pouvoir (Londres, 2009)
- Cook, Andrew, Le meurtre des Romanov (Stroud, 2011)
- Corti, comte Egon Caesar, Elisabeth, impératrice d'Autriche (Université de Yale Presse, 1936)
- Corti, Comte Egon Caesar, Vom Kind Zum Kaiser (Graz, 1950)
- Corti, Count Egon Caesar et Hans Sokol, Der alte Kaiser (Vienne, 1955)
- Cowles, Virginie, Le dernier tsar et tsarine (Londres, 1977)
- Crankshaw, Edward, La chute de la maison des Habsbourg (Londres, 1983)
- Crawford, Rosemary et Donald Crawford, Michael et Natasha : La vie et Love of the Last Tsar of Russia (Londres, 1997)
- Cunliffe-Owen, Marguerite, Le martyre d'une impératrice (Londres, 1899)
- Davis, Arthur N., The Kaiser as I Knew Him (New York, 1918) de Manteyer, Georges, The Austrian Peace Offer, 1916–1917 (Londres, 1921)
- Deák, István, Au-delà du nationalisme : une histoire sociale et politique des Corps des officiers des Habsbourg, 1848-1918 (Oxford, 1992)
- Dedijer, Vladimir, La route de Sarajevo (New York, 1966)
- Dehn, Lili, The Real Tsaritsa (Londres, 1922)

Duberman, Martin Baumi, Martha Vicinus et George Chauncey (eds),
Caché de l'histoire: Reconquérir le passé gay et lesbien (New York, 1990)

Eager, Margaretta, six ans à la cour russe (Bowmanville, Ontario,
2011)

Edward, duc de Windsor, A King's Story (New York, 1947)

Eisenmerger, Victor, Archiduc Franz Ferdinand (Londres, 1928)

Epkenhaus, Michael, Tirpitz : architecte de la flotte allemande de haute mer
(Washington DC, 2008)

Erdödy, comte Tamás, Habsbourgs Weg von Wilhelm zu Briand (Leipzig,
1932)

Fallows, Thomas, "La politique et l'effort de guerre en Russie : l'Union des
Zemstvos et l'organisation de l'approvisionnement alimentaire, 1914-1916 ', slave
Revue (1978)

Fenyvesi, Charles, Royauté en exil : L'histoire intérieure des ex-majestés de
Europe (Londres, 1981)

Feuerlicht, Roberta Strauss, L'acte désespéré : L'assassinat de Franz
Ferdinand à Sarajevo (New York, 1968)

Figes, Orlando, Une tragédie populaire : la révolution russe, 1891-1924
(Londres, 1996)

Fischer, Fritz, Les objectifs de l'Allemagne pendant la Première Guerre mondiale (New York, 1967)

FitzGerald, Desmond, Desmond's Rising: Memoirs, 1913 à Pâques, 1916
(Dublin, 2006)

Fraser, Antonia, Marie Antoinette: The Journey (Londres, 2002)

Fromkin, David, Europe's Last Summer: Pourquoi le monde est entré en guerre en
1914 (Londres, 2004)

Fuller, William C., L'ennemi intérieur: fantasmes de trahison et la fin de la Russie
impériale (Cornell University Press, 2006)

Fuller, William, Strategy and Power in Russia, 1600–1914 (New York,
1992)

Gilliard, Pierre, Treize ans à la cour impériale russe (New York,
1921)

- Hall, Coryne, petite mère de Russie : une biographie de l'impératrice Marie Feodorovna (Londres, 1999)
- Hanbury-Williams, John, L'Empereur Nicolas tel que je le connaissais (Londres, 1922)
- Hantsch, Hugo, Graf Berchtold (Vienne, 1979)
- Hasegawa, Tsuyoshi, La Révolution de Février de Petrograd, 1917 (Presses de l'Université de Washington, 1981)
- Haslip, Joan, l'impératrice solitaire: une biographie d'Elizabeth d'Autriche (New York, 1965)
- Haslip, Joan, L'Empereur et l'Actrice : L'histoire d'amour de l'Empereur Franz Josef et Katharina Schratt (Londres, 1982)
- Hauser-Köchert, Irmgard, bijoutiers impériaux à Vienne (Firenze, 1990)
- Herre, Paul, Kronprinz Wilhelm : Seine Rolle in der deutschen Politik (Berlin, 1954)
- Herring, George C., De la colonie à la superpuissance : les relations extérieures des États-Unis depuis 1776 (Oxford, 2008)
- Herzer, Manfred, Magnus Hirschfeld: Leben und Werk eines jüdischen, schwulen und sozialistischen Sexologen (Hambourg, 2001)
- Hewitson, Mark, "L'Allemagne et la France avant la Première Guerre mondiale : une Réévaluation de la politique étrangère de Wilhelmine ", Revue historique anglaise (2000)
- Höller, Gerd, Franz Ferdinand von Österreich-Este (Vienne, 1982)
- Hull, Isabel, L'entourage du Kaiser Wilhelm II, 1888-1918 (Cambridge presse universitaire, 2004)
- Ives, Eric, Lady Jane Grey: Un mystère Tudor (Oxford, 2009)
- Jászi, Oscar, La dissolution de la monarchie des Habsbourg (Université de Presse de Chicago, 1929)
- Jelavich, Barbara, 'Ce que le gouvernement des Habsbourg savait sur les Noirs Hand ', Annuaire d'histoire autrichienne (Houston, 1991)
- Josef, Redlich, L'empereur François-Joseph (Londres, 1929)
- Jovanović, M. Ljuba, 'Le meurtre de Sarajevo', Journal de l'Institut britannique des affaires internationales (mars 1925)
- Károlyi, comtesse Catherine, A Life Together (Londres, 1966)

- Kennan, George, La Sibérie et le système d'exil (New York, 1891)
- Kerensky, Alexander, La Catastrophe (Londres, 1927)
- Kerensky, Alexander, La crucifixion de la liberté (Londres, 1934)
- King, Greg, la dernière impératrice : la vie et l'époque d'Alexandra Feodorovna, tsarine de Russie (Londres, 1995)
- King, Greg, Le meurtre de Raspoutine : La vérité sur le prince Félix Youssouпов et le moine fou qui a aidé à faire tomber les Romanov (Londres, 1996)
- King, Greg et Penny Wilson, Le destin des Romanov (Londres, 2003)
- King, Greg et Sue Woolmans, L'assassinat de l'archiduc : Sarajevo 1914 et le meurtre qui a changé le monde (Londres, 2013)
- Kingston-Mann, Esther et Tim Maxter (eds), Peasant Economy, Culture and Politics in European Russia, 1800–1921 (Princeton University presse, 1991)
- Kiszling, Rudolf, Erzherzog Franz Ferdinand von Österreich-Este (Graz et Cologne, 1953)
- Klier, John et Helen Mingay, La quête d'Anastasia : résoudre le Le mystère des Romanov perdus (Londres, 1996)
- Kobylinsky, Evgeny, Les derniers jours des Romanov (Londres, 1920)
- Kokovstov, Comte Vladimir, Hors de mon passé : Les mémoires du comte Kokovstov, trans. Laura Matveev (Presses universitaires de Stanford, 1935)
- Kramer, Alan, Dynamique de destruction : culture et tuerie de masse dans le Première Guerre mondiale (Oxford University Press, 2008)
- Lerman, Katherine A., Le chancelier en tant que courtisan: Bernhard von Bülow et le gouvernement allemand, 1900-1909 (Cambridge University Press, 1990)
- Lieven, Dominic, La Russie et les origines de la Première Guerre mondiale (Basingstoke, 1987)
- Lieven, Dominic, Nicholas II: Emperor of all the Russias (Londres, 1993)
- Löwe, Heinz-Dietrich, Die Lage der Bauern in Russland, 1880–1905 (St Katharinen, 1987)
- Ludendorff, Erich, La propre histoire de Ludendorff: août 1914 - novembre 1918; La Grande Guerre du siège de Liège à la signature de la

- L'armistice vu du quartier général de l'armée allemande (Nouveau York, 1920)
- MacDonagh, Giles, *The Last Kaiser: William the Impetuous* (Londres, 2000)
- MacMillan, Margaret, *La guerre qui a mis fin à la paix : comment l'Europe a abandonné Paix pour la Première Guerre mondiale* (Londres, 2013)
- McDaniel, Tim, *Autocratie, capitalisme et révolution en Russie* (Presses de l'Université de Californie, 1988)
- McDonald, DM, *Gouvernement uni et politique étrangère en Russie, 1900–1914* (Cambridge University Press, 1992)
- McIntosh, Christopher, *The Swan King: Louis II de Bavière* (Londres, 1982)
- McKean, RB (éd.), *Nouvelles perspectives dans l'histoire russe moderne: articles sélectionnés du quatrième Congrès mondial des études soviétiques et d'Europe orientale*, Harrogate, 1990 (Londres, 1992)
- McLean, Roderick R., *Royauté et diplomatie en Europe, 1890–1914* (Cambridge University Press, 2001)
- Manninen, Ohto (éd.), *Itsenäistymisen Vuodet 1917–1920* (Helsinki, 1992)
- Marie Louise de Schleswig-Holstein, princesse, *My Memories of Six Reigns* (Londres, 1957)
- Massie, Robert K., *Nicholas et Alexandra* (Londres, 1968)
- Maylunas, Andrei et Sergei Mironenko, *Une passion pour la vie : Nicholas et Alexandra, leur propre histoire* (Londres, 1997)
- Menne, Bernhard, *Blood and Steel : L'ascension et la chute de la maison de Krupp*, trad. GH Smith (New York, 1938)
- Menning, Bruce W., *Bayonets before Bullets: The Imperial Russian Army, 1861–1914* (Indiana University Press, 1992)
- Millard, Frank, *Le Palais et le Bunker : Résistance Royale à Hitler* (Stroud, 2012)
- Morris, Edmund, *Théodore Rex* (New York, 2001)
- Morton, Frederic, *Tonnerre au crépuscule : Vienne, 1913-1914* (New York, 1989)

- Mosse, WE, 'Stolypin's Villages', revue slave et d'Europe de l'Est (1964–5)
- Nolan, Michael E., Le miroir inversé: mythifier l'ennemi en France et en Allemagne, 1898-1914 (New York, 2005)
- Owings, Dolph, Le procès de Sarajevo (Chapel Hill, Caroline du Nord, 1984)
- Paléologue, Maurice, An Ambassador's Memoirs (Londres, 1923-1925)
- Paley, Olga, Princess, Memories of Russia (Londres, 1924)
- Pallot, J. et DJB Shaw (eds), Landscape and Settlement in Romanov Russie, 1613-1917 (Oxford University Press, 1990)
- Palmer, Alan, Crépuscule des Habsbourg : La vie et l'époque des Empereur François Joseph (New York, 1994)
- Pares, Bernard, La chute de la monarchie russe (Londres, 1939)
- Pares, Bernard (intro.), Les lettres de la tsarine au tsar, 1914-1916 (Londres, 1987)
- Passmore, Kevin, La droite en France de la Troisième République à Vichy (Oxford University Press, 2013)
- Pless, Daisy, Princess of, Daisy, Princess of Pless : Par elle-même (New York, 1929)
- Preston, Diana, Willful Murder: The Sinking of the Lusitania (Londres, 2002)
- Purishkevich, Vladimir, La fin de Raspoutine (Ann Harbour, Michigan, 1985)
- Radzinsky, Edvard, Raspoutine : Le dernier mot, trad. Judson Rosengrant (Londres, 2000)
- Rapport, Helen, Ekaterinbourg : Les derniers jours des Romanov (Londres, 2008)
- Rapport, Helen, Four Sisters: Les vies perdues du Romanov Grand Duchesses (Londres, 2014)
- Rathenau, Walther, Walther Rathenau: industriel, banquier, intellectuel et homme politique: Notes et journaux, 1907–1922, Hartmut Pogge von Strandmann et Caroline Pinder Cracraft (eds) (Oxford University Press, 1985)
- Rees, Russell, Irlande, 1905-1925 (Newtownards, 1998)
- Regan, John M., Le mythe et l'État irlandais (Irish Academic Press, 2013)

- Remak, Joachim, Sarajevo : L'histoire d'un meurtre politique (New York, 1959)
- Remak, Joachim, 'The Healthy Invalid: How doomed was the Habsburg Empire?', *Journal of Modern History* (février 1969)
- Rich, David Alan, Les colonels du tsar: professionnalisme, stratégie et subversion à la fin de la Russie impériale (Cambridge University Press, 1998)
- Rich, Norman et MH Fisher (éd.), The Holstein Papers (Cambridge University Press, 1957)
- Rodzianko, Mikhail, Le règne de Raspoutine (Londres, 1927)
- Röhl, John CG, Germany without Bismarck: The Crisis of Government in the Second Reich, 1890–1900 (Londres, 1967)
- Röhl, John CG (éd.), 1914 : Delusion or Design ? (Londres, 1973)
- Röhl, John CG, Le Kaiser et sa cour: Guillaume II et le gouvernement allemand (Cambridge University Press, 1996)
- Röhl, John CG, Young Wilhelm: La jeunesse du Kaiser, 1859–1888 (Cambridge University Press, 1998)
- Rummel, Rudolph, Lethal Politics: meurtre soviétique et génocide de masse depuis 1917 (Université Rutgers, 1990)
- Salisbury, Harrison, Black Night, White Snow: les révolutions russes 1905–1917 (New York, 1977)
- Schorske, Carl E., Fin-de-Siècle Vienna: Politics and Culture (New York, 1981)
- Schuselka, Franz, Deutsche Worte eines Oesterreichischers (Hambourg, 1843)
- Schwarzenberg, Adolf, Prince Félix de Schwarzenberg (New York, 1946)
- Shawcross, William (éd.), Counting One's Blessings: The Selected Letters of Queen Elizabeth the Queen Mother (Londres, 2013)
- Service, Robert, Une histoire de la Russie moderne: de Nicolas II à Poutine (Londres, 2003)
- Service, Robert, Lénine: une biographie (Londres, 2010)
- Smith, David James, Un matin à Sarajevo (Londres, 2008)
- Smith, Douglas, Anciens : La destruction du Russe Aristocratie (Londres, 2013)

- Snyder, Timothy, *Le Prince Rouge : La Chute d'une Dynastie et l'Ascension de L'Europe moderne* (Londres, 2008)
- Sondhaus, Lawrence, *Franz Conrad von Hötzendorf : architecte de la Apocalypse* (Boston, 2000)
- Speranski, Valentin, *"La Maison à destination spéciale": La Tragédie d'Ekaterinenbourg* (Paris, 1929)
- Stannard, Martin, *Evelyn Waugh: The Early Years, 1903–1939* (Londres, 1990)
- Steinberg, John W., *Tous les hommes du tsar: l'état-major général de la Russie et le destin de l'Empire, 1898-1914* (Baltimore, 2010)
- Steinberg, Mark et Vladimir M. Khrustalëv, *La chute des Romanov: rêves politiques et luttes personnelles en temps de révolution* (Yale University Press, 1995)
- Stéphanie, princesse héritière d'Autriche et de Hongrie, *je devais être impératrice* (Londres, 1937)
- Taylor, AJP, *The First World War* (Londres, 1974) von
- Bethmann-Hollweg, Count Theobold, *Betrachtungen zum Weltkrieg* (Berlin, 1921)
- von Czerin, comte Ottokar, *dans la guerre mondiale* (New York, 1920) von
- Margutti, baron Albert, *l'empereur François-Joseph et son époque* (Londres, 1921)
- von Morsey, Baron Andreas, *'Konopischt et Sarajevo', Berliner Monatshefte* (juin 1934)
- von Sosnosky, Theodor, *Franz Ferdinand der Erzherzog Thronfolger* (Munich, 1929)
- von Tirpitz, Alfred, *Erinnerungen* (Leipzig, 1920)
- Vyrubova, Anna, *Souvenirs de la cour russe* (New York, 1923)
- Welch, David, *Germany, Propaganda and Total War, 1914–1918* (Londres, 2000)
- Welch, Frances, *Les Romanov et M. Gibbes : L'histoire de la Anglais qui a enseigné aux enfants du dernier tsar* (Londres, 2002)
- Wheatcroft, Andrew, *Les Habsbourg: Incarner l'Empire* (Londres, 1995)

Whittle, Tyler, The Last Kaiser: A Biography of William II, allemand
Empereur et roi de Prusse (Londres, 1977)

Williams, Helena Maria, Lettres écrites en France (Calgary, 2001)

Wilton, Robert, Les derniers jours des Romanov (Londres, 1920)

Yussopov, Prince Félix, Raspoutine : Son influence maligne et
Assassinat (New York, 1927)

Yussopov, Prince Felix, Lost Splendor (Londres, 1953)

Zweig, Stefan, Le monde d'hier (Londres, 2011)

OceanofPDF.com